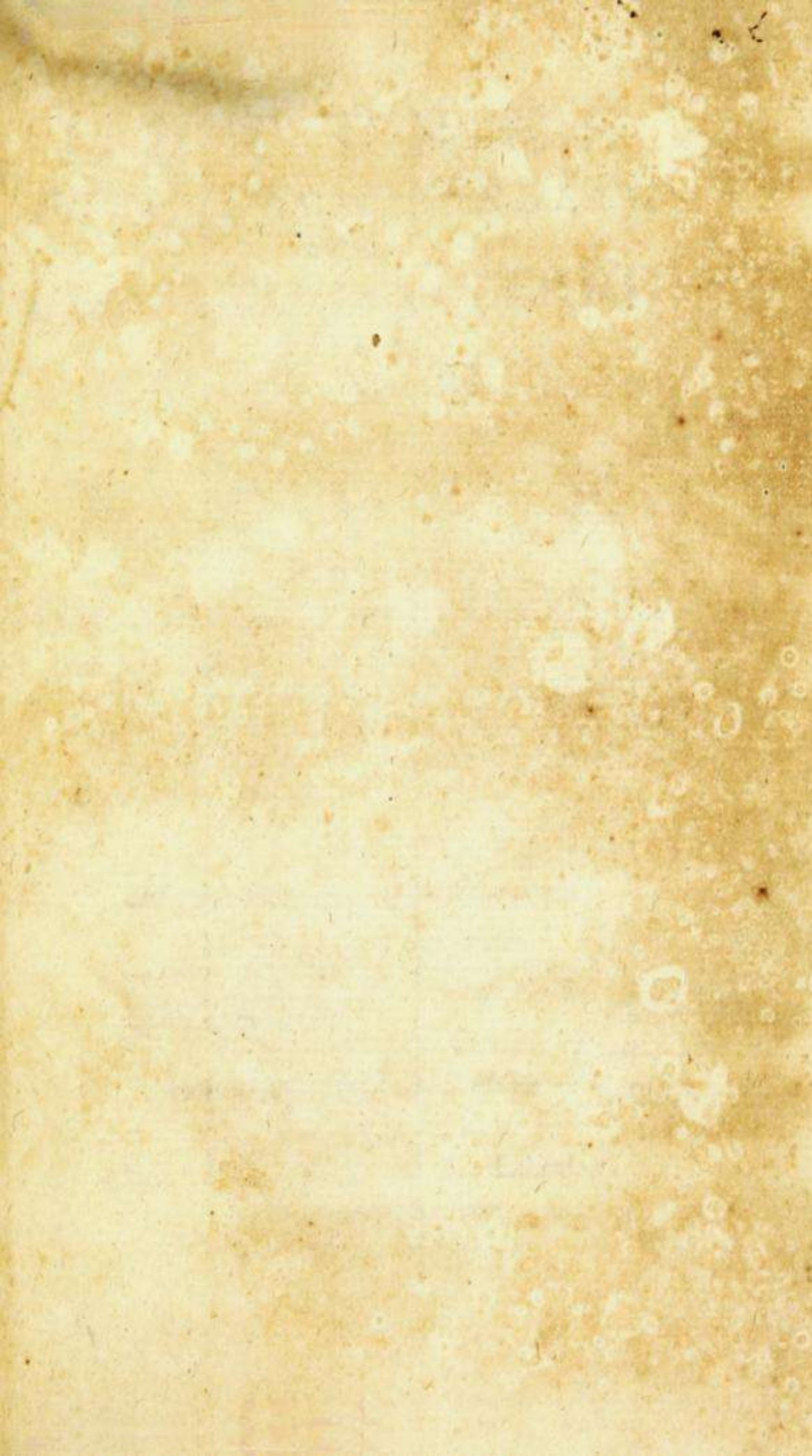


M





L E T T R E S  
 P H Y S I Q U E S E T M O R A L E S,  
 S U R  
 L ' H I S T O I R E D E L A T E R R E  
 E T D E  
 L ' H O M M E .

ADRESSEES A LA

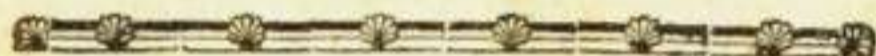
R E I N E

D E L A

GRANDE BRETAGNE,

*Par J. A. DE LUC, Citoyen de Genève, Lecteur  
 de S A M A J E S T E', Membre de la Société Ro-  
 yale de Londres & de la Société Batave, & Corres-  
 pondant des Académies Royales des Sciences de  
 Paris & de Montpellier.*

T O M E I I .



— Jam rebus quisque relictis,  
 Naturam primum studeat cognoscere rerum:  
 Temporis æterni quoniam, non unius horæ,  
 Ambigitur status....

LUCR. L. III. V. 1034. & seq.



A L A H A T E ,

Chez D E T U N E , Libraire,



M D C C L X X X ,



1752

J. E. T. R. B. S.  
PHYSIOLOGIE ET MORBES

HISTOIRE DE LA TUBERCULE  
DE LA

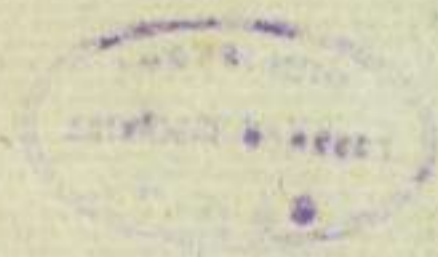
DE LA TUBERCULE  
DE LA TUBERCULE  
PHYSIOLOGIE ET MORBES

HISTOIRE DE LA TUBERCULE  
DE LA TUBERCULE

H. O. W.

— Jan. 1800  
In 1800, the author of this work  
has been distinguished by the  
honour of being elected a member  
of the Royal Society of London.

PHYSIOLOGIE ET MORBES  
DE LA TUBERCULE  
M. D. C. C. C.





LETTRES

*PHYSIQUES ET MORALES,*

SUR

L'HISTOIRE DE LA TERRE

ET DE

L'HOMME.

L E T T R E S

PHYSIQUES ET MORALES

A PARIS

L'INSTITUTION DE LA TERRE

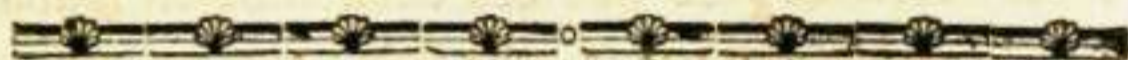
ET DE

L'INSTITUTION DE LA TERRE



## IV. PARTIE.

*Du système qui attribue aux Fleuves  
l'état actuel de la surface de  
la Terre.*



## LETTRE XXVII.

*Exposition de ce système. — La forme  
de nos Continens lui est entière-  
ment opposée.*

LAUSANNE, le 16 Janvier 1776.

MADAME

**J**e dois avoir l'honneur d'entretenir aujourd'hui  
VOTRE MAJESTÉ de phénomènes qui se rap-  
prochent davantage de ses propres observations.  
Jusqu'ici je n'ai appelé en témoignage ,

que les Loix générales de la Nature, & des faits dont la plupart ne pouvoient être connus de V. M. que par des rapports. Je vais parler maintenant de phénomènes qu'ELLE aura eu occasion d'observer mille fois Elle-même : c'est le travail des pluies & des eaux courantes que nous avons à considérer, pour juger si elles ont pu détruire un Ancien Monde, & former de ses débris dans le sein de la Mer celui que nous habitons. Ce que ces eaux font en grand dans les Montagnes & sur nos côtes, elles le font sans cesse en petit autour de nous. J'aurai donc à présent V. M. Elle-même pour témoin des faits sur lesquels je me fonderai.

Ce sont des vérités très-utiles, que les erreurs découvertes, quand elles ont séduit beaucoup de gens. Les erreurs reçues, empêchent l'esprit de s'occuper de nouvelles recherches ; on croit savoir ; & c'est le plus grand obstacle à savoir réellement. C'est d'ailleurs par son opposition avec quelque vérité, qu'une proposition est erronée : ainsi développer les erreurs d'une certaine classe d'objets, c'est rassembler réellement des vérités qui appartiennent à cette même classe, & les disposer par-là à devenir productrices de nouvelles vérités, en s'aidant les unes les autres. La vérité re-

cherchée par les hommes, est comme le feu qu'ils produisent avec des matières combustibles; plus elle s'étend, plus elle a de tendance à s'étendre de nouveau.

C'est là un des principaux avantages de la méthode *d'exclusion*. Quand on a dit d'une chose, ce n'est *certainement pas cela*, ni *cela*, ni rien en un mot de ce qui en a été dit; non seulement on a déblayé le chemin, mais on a arrêté les progrès des obstacles, & l'on s'est fait des moyens d'avancer.

C'est ce qui m'a fait commencer cette espèce de Traité de Cosmologie par des examens de systèmes; afin d'écarter d'abord les idées vagues & les faits mal vus. Ces *eaux* surtout, qui s'agitent, qui heurtent, qui transportent, offusquoient la vue: on étoit entraîné par l'imagination à y chercher une cause continuellement agissante, qui expliquât le passé: on croyoit l'y entrevoir, & l'on s'en tenoit là. Il falloit donc faire taire l'imagination, développer les idées, les considérer chacune à part, suivre les causes dans leurs opérations, voir si ce qu'elles peuvent suffire pour expliquer ce qui est. Par là nous ferons conduits à voir & à rassembler ce qui est réellement; à écarter ce qui ne l'explique pas; & peut-être enfin à

trouver ce qui l'explique: c'en est du moins le chemin le plus sûr.

Quoique les vents, la Marée & le mouvement régulier des eaux d'Orient en Occident, aient l'apparence d'être des causes plus puissantes que les *Rivières* dans les changemens qu'éprouve la surface de notre Globe; celles-ci cependant produisent des effets plus évidemment certains. L'examen aussi en est plus intéressant, parce qu'il nous rapproche de notre demeure; il nous présente des choses qui se passent près de nous, & la plupart sous nos yeux; & les lumières que nous en tirons, sont plus fertiles en conséquences instructives pour la Théorie de la Terre.

Je montois un jour une Montagne avec un partisan du système que je vais examiner: le chemin étoit rapide, & couvert de moëllon: chaque pas que nous faisons pouffoit des pierres en arrière; & souvent nous les entendions pendant longtems rouler au dessous de nous. Mon compagnon se tournant du côté de ces pierres roulantes: *Voilà* dit-il, *qui ne remontera pas.* Ce fut son texte. Regardant alors de tout côté; & ne découvrant que rochers qui s'ébouloient, que Torrens qui rou-

loient des eaux limoneuses : „ Voyez tous ces  
 „ décombres, ” me dit-il ; „ combien de cau-  
 „ ses ne détruisent pas les Montagnes ! Ou  
 „ plutôt, comment pensez-vous qu’elles puis-  
 „ sent se conserver, quand tout tend à les dé-  
 „ truire ; quand vous-même, à qui j’en ai en-  
 „ tendu assurer la durée éternelle, vous venez  
 „ de contribuer à les démolir ? *La Pesanteur*  
 „ veille sur toutes les occasions d’abattre ces  
 „ entassements qui semblent la braver. A l’in-  
 „ stant qu’un éclat de rocher, un grain de sa-  
 „ ble, a été séparé de la masse par l’action de  
 „ l’air, de l’eau, du Soleil, de la gelée, il tombe  
 „ & ne remonte plus. Ces causes n’agissent-  
 „ elles pas sans cesse ? Les torrens ne font-ils  
 „ pas toujours prêts à charier ce qui tombe  
 „ dans leur lit ? Et tous ces matériaux, broyés  
 „ de différentes manières, chariés dans les fleu-  
 „ ves en forme de limon, ne vont-ils pas en-  
 „ fin dans la Mer former de nouvelles Monta-  
 „ gnes, tandis que celles-ci s’abaissent ? *Il ne*  
 „ *faut que du tems*, pour que la Mer prenne  
 „ successivement la place de la Terre. Les  
 „ eaux du ciel détruisent peu à peu ces an-  
 „ ciens ouvrages de la Mer ; elles rabaisent  
 „ continuellement les Montagnes ; comblent  
 „ les Vallées, les bouches des Fleuves & les

„ Golfes; & ramenant tout au niveau, elles  
„ rendront un jour cette Terre à la Mer, qui  
„ s'en emparera successivement, en laissant à  
„ découvert de nouveaux Continens entrecou-  
„ pés de Vallons & de Montagnes, & tout  
„ semblables à ceux que nous habitons aujourd'hui  
„ d'hui.....” Arrêtez, arrêtez lui dis-je; ne croyez pas triompher si-tôt. Avant de vous mettre en train de bâtir un nouveau Continent, voyons si vous aurez des matériaux, & quelles seront vos machines pour les élever. Voici des Carrières sans doute; & voilà des Voituriers: mais examinons d'abord s'ils voitureront toujours; & puis vous me montrerez vos *grues*. Je lui fis observer alors les Montagnes avec plus d'attention; je lui montrai du sommet de celle où nous nous trouvions, l'ouvrage des eaux aux bords des *Rivières*; & il convint qu'il s'étoit laissé séduire par un *aperçu*.

Pour éviter ce danger, suivons ici, MADAME, notre méthode ordinaire; allons pas à pas: V. M. verra alors qu'en effet toutes ces apparences s'évanouissent. Mais je dois LA prévenir d'entrée que je ferai long sur ce point; car c'est l'un de mes objets favoris. Heureusement je puis LUI communiquer une partie de



l'intérêt qui m'y attache, en LUI annonçant, que c'est le sujet où l'histoire passée, présente & future de l'humanité se peint avec les couleurs les plus vives & les plus tranquillifantes. Nous verrons des hommes heureux; & nous verrons sur tout, que tous les hommes enfin seront heureux. Mais commençons par le côté Physique.

Et d'abord considérons quel est l'objet de notre examen; revenons au Phénomène que l'on veut nous expliquer; afin de voir si réellement on l'explique. *Nos Continens sont parsemés de Montagnes, de Collines & de Plaines qui sont faites par couches; & la plupart de ces couches renferment des Corps Marins.* Voilà le fait. On dit donc pour l'expliquer; que comme les *Rivières* actuelles abattent nos Continens, & en forment de nouveaux dans la Mer; il y a eu d'anciennes *Rivières* qui ont détruit d'anciens Continens, & en ont formé les nôtres. Ainsi l'on veut expliquer le passé par le présent. Cette méthode est sûrement très bonne; mais c'est quand on voit bien le présent. Il faut donc que nous examinions ce qui se passe actuellement sur la Terre par la circulation des eaux, depuis le haut des Montagnes jusqu'au fond de la Mer. Et pour nous bien représenter

l'opération qu'on veut nous faire admettre; imaginons que les terres à sec aujourd'hui, sont ces Continens anciens supposés, & allons d'abord à la Mer, pour voir comment on y fabrique les nôtres.

La plupart des *Fleuves* y arrivent troubles, cela est certain. Cependant à quelque distance de leur embouchure l'eau est claire. Le limon s'est donc déposé. Nous nous informons des habitans des Lieux voisins, & ils nous disent que la Mer se retire de leurs côtes. Nous nous lassons de rassembler leurs témoignages; presque tout est exemple sur ce fait; comme il doit l'être dans les opérations générales de la Nature. Il n'est point de *Rivière* de long cours, ou qui vienne de terrains élevés, qui ne porte des dépôts visibles à la Mer, & à l'embouchure de laquelle nous ne voyions des terres nouvelles. Nous trouvons la *basse Egypte* autour des bouches du *Nil*, la *Crau* & la *Camargue* auprès de l'embouchure du *Rhône*, les *Alluvions* du *Pô* dans le *Golfe de Venise*, toutes les terres accumulées par la *Meuse* & le *Rhin* dans les *Pays-Bas*: sans chercher même nos exemples sur les côtes de la Mer, les *Ruisseaux* nous font voir les mêmes choses dans nos *Etangs*, & les *Rivières* dans nos *Laos*: en

un mot le fait est sûr. Mais quelles en sont les conséquences?

Je veux accorder pour un moment, qu'une conséquence de ce fait soit, que nos Continens ont pu se former par de semblables dépôts au fond de la Mer tels qu'ils sont aujourd'hui; & je demande seulement comment on les en sortira? Mais sans attendre de réponse, je m'engage à prouver moi-même, que dans toute l'Eternité il ne s'en élèvera pas au dessus de l'eau la moindre partie.

Ecartons pour un moment toute autre cause que celle de ces dépôts: laissons la Mer calme, recevant successivement pendant des milliers de siècles, les terrains que lui apportent les *Fleuves*. Ces terrains tombent au fond de l'eau, & pour chaque particule terrestre qui se dépose, une particule d'eau de même volume s'élève. C'est en un mot pour l'effet extérieur, exactement comme si les *Fleuves* ne portoient que de l'eau à la Mer: jamais on ne verra une seule particule de cette terre arrivée avec l'eau, s'élever au dessus de sa surface; seulement la surface totale s'élèvera. Il ne se formera donc point de Continent par cette opération calme; pas même les Plaines les plus basses.

Amenons à présent toutes les forces connues pour remuer & élever la vase; que le flux & reflux, que les vents & les courans, agitent, transportent, soulèvent des sables & les jettent avec mugissement sur les bords de la Mer, & sur les Isles nouvelles: nous aurons d'abord des marais ou des bancs de sable; puis des terres basses; & enfin çà & là quelques Dunes: nous aurons en un mot ce que font les Rivières de nos jours; des prolongations du Continent existant, aussi horizontales que la Mer qui les forme. Et que pourroit-on attendre de plus? Où sont les grues pour élever les Montagnes? En vain donc fabriquerait-on des Continens au fond de la Mer; on ne les en feroit jamais sortir par cette voie.

Poussons la supposition jusqu'au bout; démolissons toutes les Montagnes de ces anciens Continens; transportons à la Mer tous leurs matériaux..... tant que nous aurons des *Rivières* pour les charier s'entend. Mais ici encore les forces nous manquent. Par cela seul, qu'il faut continuer à charier des matériaux longtems après que les Montagnes sont aplaniées, pour faire disparoitre les anciens Continens, nous sommes arrêtés tout court. A mesure que les Montagnes s'abaissent, les *Ri-*

vières diminuent. Les nuages chariés par les vents, ne font plus arrêtés en si grande abondance ; les pluies deviennent plus rares & moins fortes ; les eaux ne courent plus avec autant de rapidité ; elles n'agissent plus avec assez de force pour détruire. Nous aurons enfin des Plainnes avec des inflexions peu sensibles. Ces anciens Continens auront gagné en étendue ce qu'ils auront perdu en hauteur. Que les vents & les courans en fassent alors tout ce qu'ils pourront ; jamais il ne reparoîtra des Continens semblables aux nôtres. Les plainnes formées à l'exterieur par les matériaux chariés vers la Mer, resteront jointes à celles qui seront résultées de l'abaissement des parties anciennes ; & les Montagnes formées çà & là par les courants sous les eaux, y resteront ensévelies pour toujours : *l'Eternité* elle-même n'y fera rien de plus, tant qu'elle ne changera pas les Loix de la Nature, ou que quelque grande catastrophe, imprévue dans le systême, n'amenera pas un nouvel ordre de choses.

Nos Continens ne peuvent donc absolument point avoir été formés des débris d'anciens Continens détruits par des *Fleuves* ; lors même que nous accorderions que cette destruction

est possible; & je ne pense pas de rien ajouter à la certitude de cette conséquence, en prouvant de plus, que l'on n'étoit point en droit d'exiger de nous cette concession. Ainsi quoique je me propose d'entrer dans cet examen, ce n'est pas essentiellement pour l'opposer au système que j'examine; mais pour éclaircir un point d'Histoire Naturelle qui en lui-même est très-intéressant. Je prouverai donc à V. M. que nos Continens, en tendant un peu à changer de forme par la circulation des eaux, tendent à leur perfection, bien loin d'être menacés par cette cause de la destruction qu'on imagine. Il en résultera sans doute une preuve de plus que nos Continens actuels ne sont pas le produit de *Rivières* anciennes; mais je le répète, cette preuve est superflue. Quand on a prouvé que les matériaux envoyés à la Mer, restent pour toute l'Eternité dans son fond, tant que quelque cause différente de celle dont on parle ne vient pas les en tirer, il est inutile de prouver, que même la source de ces matériaux fera bientôt tarie.

Je ne suis pas étonné cependant que les partisans du système que j'examine n'aient pas vu tarir cette source. Il me sera aisé j'espère de faire voir à V. M., en LUI expliquant les

faits,

faits, comment nos Montagnes seront conservées: mais il faut connoître ces faits; il faut même en avoir été frappé sous ce point de vue; ce qui ne peut guère arriver, qu'en les ayant souvent & longtems sous les yeux. La répétition des mêmes choses dans les mêmes cas; une certaine constance dans les phénomènes, qui fait d'abord qu'on s'attend à les retrouver dans les lieux semblables; porte l'esprit à réfléchir. Il ne faut plus alors qu'un moment lucide de l'entendement, pour les rassembler tous sous une même classe & les lier à une même cause.

C'est ainsi qu'à force de voir les Montagnes sous tous leurs aspects; & après y avoir remarqué pendant longtems ceux qui n'annoncent que ruine; j'y ai vu ensuite partout des causes évidentes & infailibles de conservation; & non pour un tems, mais pour toute l'*Eternité*: si du moins c'étoit la volonté du Créateur, de conserver *éternellement* les Loix qui règnent aujourd'hui dans la Nature, & que ce fût d'elles que dût dépendre le sort de notre Globe;





## LETTRE XXVIII.

*Examen de l'action des eaux courantes  
sur les Continens. Première idée  
des causes qui conservent les  
Montagnes.*

LAUSANNE, le 19 Janvier 1776.

M A D A M E

**J**'ai eu l'honneur de dire à VOTRE MAJESTÉ dans ma Lettre précédente, que ce qui semble annoncer la destruction des *Montagnes* n'est qu'une illusion. C'est ce qu'Elle reconnoîtra aisément par la description détaillée que je vais avoir l'honneur de LUI donner de leurs apparences & des causes qui y opèrent. V. M. verra par là, & les bornes nécessaires des causes qui les attaquent, & l'action sûre de celles qui les conservent.



Pour appercevoir plus aisément ces causes de conservation des Montagnes, & découvrir la marche qu'elles y tiennent, il faut gagner les sommets: ce sont eux qui les premiers nous instruisent. Là, perdant de vue les éboulemens qui se font encore dans les vallées, & n'étant plus offusqué par cette surface déceptrice, on voit mieux les choses en elles-mêmes, & l'on y discerne plus généralement qu'ailleurs les effets d'un premier repos; parce que le dessus des Montagnes est la dernière chose qui se dégrade. Voyant ainsi ce que deviendroient les Montagnes si elles ne s'ébouloient pas, on est porté à examiner si elles doivent s'ébouler toujours.

J'ai vu ces sommets à loisir pendant mes expériences du Baromètre. J'y passois souvent des journées entières sans m'écarter d'un même lieu, pour y observer de quart d'heure en quart d'heure les variations du poids de l'air, depuis le moment où le soleil se lève, jusqu'à celui où il se couche. Mais cet objet principal de mes observations, ne m'y occupoit pas tout entier: les opérations lentes de la Nature, dans ces lieux connus presque d'elle seule & de quelques humains privilégiés qui ne songent guère à ce que deviendront les

Montagnes, y attiroient mon attention de toute part. J'entreprendrai quelquefois d'exprimer à V. M. le bonheur dont je jouissois aussi dans ces solitudes; en y voyant combien Dieu est bon pour ceux mêmes qui méconnoissent son empire; comment il prépare de loin les biens Physiques pour tous indistinctement. Mais je ne sortirai point pour cela de la règle que je me suis prescrite, de n'examiner d'abord qu'en Physicien les Loix de la Nature & les phénomènes. Les objets qui s'emparent du cœur peuvent nous séduire; ce doit être la récompense, & non le guide de l'observateur.

V. M. fera frappée du peu d'appareil que met la Nature, dans sa résistance à ces terribles causes de destruction qui semblent menacer les Montagnes. Une plante, & la plus foible des *Plantes*, la *Mouffe* en un mot est son premier & universel instrument.

Il n'est personne qui n'aît remarqué, que dès qu'une pierre exposée en plein air est assez affermie pour rester dans une même situation pendant quelques années, elle se couvre peu à peu de *Mouffe*: cette remarque est même si générale, qu'elle a donné lieu à un proverbe; *pierre qui roule, dit-on, n'amasse pas Mouffe.*

Cette seule observation cependant devient pour nous une preuve indubitable, que les Montagnes seront conservées. La *Mouffe* les garantira de destruction.

Pour comprendre cette intéressante vérité, il faut remarquer d'abord quelles sont les causes qui dégradent les Montagnes. La *Pesanteur* en est une: elle entraîne sûrement vers le bas, tout ce qui peut se détacher & rouler. Les *eaux* en sont une autre: elles obéissent plus aisément à la *Pesanteur*, en coulant dès qu'il y a de la pente; & en même tems que, pénétrant ou heurtant, elles détachent les matières, elles en entraînent beaucoup avec elles, qui sans ce véhicule n'auroient pu rouler. Enfin plusieurs autres causes, telles que le Soleil, la Gelée, les Vents, contribuent à décomposer, crevailler, user même les pierres exposées à leur action, & les disposent ainsi à céder aux deux autres causes destructives, la *Pesanteur* & les *eaux courantes*.

Voilà sans doute des causes assez puissantes en elles-mêmes; & si rien ne s'opposoit à leurs effets, nos Montagnes seroient enfin abaissées presque au niveau des Plaines. Mais elles trouvent dans les végétaux, & dans la *Mouffe* premièrement, un obstacle insurmontable.

ble. C'est ce qui je vais avoir l'honneur d'expliquer à V. M., en examinant les effets séparés de chacune de ces causes, & ceux qui résultent de leur concours.

La *Pesanteur* étant la principale des causes destructives des *Montagnes*, puisque c'est elle qui profite de tout pour les rapprocher du niveau, il faut l'examiner la première, & voir comment elle doit agir.

La *Pesanteur* met les liquides à niveau, mais non point les solides. Le sable le plus fin, qui, entre les solides, approche le plus d'avoir cette propriété des liquides, reste cependant en *monceau* quand on l'y a mis. Lorsqu'une fois les côtés du *monceau* ont pris l'inclinaison que le degré de finesse & la figure des parties a pu permettre, il resteroit sous cette forme pendant toute l'éternité, malgré, ou par l'action même de la pesanteur, si rien ne venoit se joindre à elle pour pousser le sable sur la pente.

C'est là une des causes de conservation des *Montagnes*. Si elles avoient déjà sur leurs côtés le degré d'inclinaison où les matières ne roulent plus d'elles-mêmes, leur état seroit fixé: car la *Mousse* viendroit affermir leur sur-

face, & empêcher l'effet des causes extérieures.

Voici donc les deux principes conservateurs que je me propose de développer. Quand les pierres, les graviers, les sables mêmes, sont réduits à des *monceaux*, sur les côtés desquels les parties extérieures, quoique défunies, ne roulent plus; la *pesanteur* n'a plus d'effet d'elle-même pour dégrader ces *monceaux*: tel est le premier principe. De pareils *monceaux*, exposés en plein air, se couvrent peu à peu de différentes espèces de *mouffes*, de *gramens*, ou d'autres plantes; ce qui empêche absolument les causes extérieures d'agir sur eux pour les détruire, tant qu'elles n'agissent pas en heurtant avec violence: tel est le second principe. Et si tous deux sont certains, & qu'en même tems les causes violentes doivent cesser, V. M. voit déjà, que les *Montagnes* seront conservées. Il faut donc examiner ces principes, & les suivre dans leurs différentes applications.

Le premier de ces principes ne sauroit être contesté. Quand une pierre, en roulant sur une pente, s'arrête quelque part, la *pesanteur* vient de trouver un obstacle insurmontable pour elle; & si rien n'enlève l'obstacle, la pierre est fixée pour toujours. Or ce qui est vrai d'une pierre, est vrai de toutes, est vrai par consé-

quent de tout le *monceau*, de toute une *Montagne*. Il suffira donc que j'aie conduit les *Montagnes* à ce point, & montré que rien ne viendra enlever les obstacles qui empêchent les pierres de rouler, pour que j'aie rempli la tâche que je me suis imposée.

Il faudra pour cet effet examiner les révolutions des *Montagnes*, c'est-à-dire les différens états par lesquels elles doivent passer pour arriver à n'être que de simples *monceaux*. Mais parceque cet examen sera long, & que V. M. ne verroit peut-être pas d'abord combien il devient intéressant en lui-même, je le ferai précéder d'un autre qui montrera son importance; c'est celui des moyens par lesquels la Nature fixe pour toujours, les *monceaux* de matières terrestres qui sont déjà fixés depuis quelque tems. Lorsque V. M. sera sûre de ce côté-là, ELLE écoutera plus volontiers les détails des causes qui produisent ce premier repos dans les *Montagnes*.





## LETTRE XXIX.

*Suite de l'examen de l'action des Eaux sur les Continens — Les MOUSSES, puissantes conservatrices des Montagnes — Essai sur la TERRE VÉGÉTABLE — Sa couche sur la surface de nos Continens prouve qu'ils ne sont pas anciens.*

LAUSANNE, le 23 Janvier 1776.

MADAME

**L**es objets accoutumés perdent peu à peu le pouvoir d'attirer notre attention. Nous sommes partout environnés de merveilles, & nous admirons peu, parce que nous ne devons pas sans cesse admirer. Mais si les mêmes objets sur lesquels nous restions froids par habitude, viennent à se présenter sous d'autres faces; notre attention se réveille, & ce qu'ils

ont de propre à exciter l'admiration nous fait de nouveau.

C'est ce dont la *végétation* en particulier va nous fournir un grand exemple. Ce principe conservateur de tous les Etres sensibles ici-bas, égale partout ses doux effets dans nos Campagnes & cependant nous en jouissons, comme de l'eau & de l'air, sans remarquer la marche de la Nature dans le perfectionnement de la Terre. Mais si, nous écartant de ces objets accoutumés, nous pénétrons dans les Laboratoires où la Nature travaille seule, & où la *végétation* est encore à ses élémens; sa marche nous frappe; nous devenons attentifs: & qui peut l'être sur aucune des causes générales qui agissent dans le Monde, sans être saisi d'admiration? Je vais tâcher de rendre compte à VOTRE MAJESTÉ des objets qui ont excité la mienne à cet égard dans les Montagnes.

Les pluies & les rosées forment, partout où elles séjournent, des dépôts qui font la première source de toute *végétation*. Ces dépôts sont toujours mêlés des semences des *mouffes*, que l'air charie continuellement, & auxquelles se joignent bientôt les semences presque aussi abondantes des *Gramens*, qui sont l'herbe dominante de nos prairies. Ainsi, partout où



la pluie a formé quelque petit dépôt, il croît de la *Mouffe* ou des *Gramens*. Ceux-ci demandent un peu plus de *terre végétale* pour croître; ils germent & se conservent principalement dans les intervalles & les creux des pierres: mais la *mouffe* croît bientôt sur la surface la plus unie. Il n'est aucune pierre longtemps exposée à l'air, qui soit parfaitement polie; l'action de l'air, du Soleil, des eaux, des gelées, détruiroit ce poli quand il existeroit. Le moindre creux alors reçoit un dépôt de la pluie, & nourrit un brin de *mouffe*. Ces brins poussent des racines & de nouveaux jets autour d'eux, qui contribuent à arrêter l'eau de la pluie & de la rosée, & par ce moyen à arrêter les dépôts nourriciers.

Quand la *mouffe* a multiplié ses filets, les dépôts s'augmentent plus rapidement encore: les brins de la *mouffe*, en séchant & pourrissant, en forment eux-mêmes; car leur substance n'étoit que ces mêmes dépôts façonnés; d'autres semences chariées par l'air, qui auparavant glissoient sur les pierres, parce que rien ne les retenoit, tombent dans le fond de la *mouffe*, & y trouvent l'humidité nécessaire pour produire leurs premières racines: celles-ci s'entrelacent dans la *mouffe*, où elles se

conservent à l'abri du Soleil, & sont alors autant de petites bouches qui pompent les sucs, que l'air, les pluies & les rosées y déposent. Ces premières plantes sont foibles, quelque fois même elles ne parviennent pas à leur perfection : mais elles ont contribué à fixer la *terre végétale*. En séchant & se décomposant, elles se transforment en cette *terre*, qui tombe au fond de la *mouffe*, & qui prépare ainsi de la nourriture pour de nouvelles plantes, qui alors prospèrent & fructifient.

Nous connoissons peu encore ce que c'est que cette *terre végétale*, ce dépôt des pluies ou en général de l'air. Cependant, en rassemblant les phénomènes, on peut conjecturer, que la plupart des corps terrestres sont susceptibles d'être changés en cette substance, & qu'il ne s'agit pour cette transformation que de les décomposer. J'entends par là une telle division de leurs parties, que devenant presque des élémens, elles puissent être intimement mêlées à l'eau, & pompées avec elle par les tuyaux capillaires des plantes. En un mot, il semble suffisant, qu'une matière puisse entrer en circulation dans les végétaux, pour qu'elle serve à en développer le tissu, & qu'elle

y prenne la figure & les qualités que chacun de ces laboratoires est propre à produire.

Nous pouvons accélérer de bien des manières la transformation des matières terrestres en *terre végétale*. La fermentation, la calcination, une plus grande exposition à l'air, différens mélanges, rendent propres à la végétation, des matières qui ne l'étoient par elles-mêmes: voilà ce que peuvent nos soins. Mais l'air travaille sans cesse & en mille manières. Son simple frottement sur tous les corps, en enlève des particules si atténuées, que nous ne les reconnoissons plus. La *poussière* de nos appartemens en est peut-être un exemple. De quelque nature que soient les corps dont elle se détache, c'est une poudre grisâtre qui semble être partout la même. La formation de la *terre végétale* a probablement quelque rapport à celle-là. Toute la surface de la Terre, les rocs les plus durs, les sables & les graviers les plus arides, les métaux même, éprouvent l'action *rongeante* de l'air; & leurs particules atténuées, décomposées, recomposées de mille manières, sont probablement la source principale de la végétation. L'air lui-même, ainsi que l'eau, s'y combinent: beaucoup d'observations & d'expériences nous prouvent, que

ces deux fluides fournissent leur propre substance aux parties solides des végétaux, & par conséquent à la *terre végétale* qui les produit & qu'ils déposent. Quantité de plantes se nourrissent de l'eau seule, & nous laissent cependant en se séchant, un résidu de matière solide permanente. L'air aussi se fixe dans les corps terrestres, il fait partie de leur substance solide: les Chymistes savent de plus en plus, & le *fixer*, & lui redonner son élasticité primitive, par divers procédés: & avant la multitude d'expériences qui se font de nos jours sur cet objet intéressant de la Physique, le D<sup>r</sup>. HALEs avoit montré, que les végétaux renferment une très-grande quantité d'air, qui s'y trouve sans ressort & comme matière constituante.

Voilà donc probablement les sources où la Nature puise peu à peu la *terre végétale* dont elle recouvre la surface de nos Continens. Ce sont les particules, peut-être de tous les corps tant solides que fluides, extraites ou fixées par des procédés qui les rapprochent de leurs premiers élémens, & leur font prendre à nos yeux une même apparence. Ces particules sont ainsi rendues propres à circuler dans les semences des plantes, à en étendre le tissu, à y prendre toutes les propriétés qui caractéri-

sent chaque espèce, & à les conserver tant que la plante existe. Ces mêmes particules, après la destruction des plantes, prennent le caractère général de *terre végétale*, c'est-à-dire de provision toute faite pour la *végétation*. Enfin, par une circulation continuelle & toujours croissante, toutes les plantes, après avoir fécondé des *germes* de leur espèce, & les avoir amenés à l'état de nouvelles *semences*, se joignent à de nouveaux dépôts de l'air pour développer ces *semences*. C'est là le fait, quoiqu'il en soit de mon essai d'explication.

Je dis par une circulation *toujours croissante* : car, même sans le secours de l'homme, la provision de *terre végétale* augmente à la surface de la Terre d'une manière sensible. Quand on étudie les Montagnes avec attention, on y lit évidemment les progrès de la couche qui les rend fertiles : & tout ce que j'aurai l'honneur d'exposer dans la suite à V. M. sur cet objet, en LUI montrant le mécanisme par lequel les Montagnes seront conservées, LUI prouvera en même tems, que leur manière d'être actuelle n'est pas fort ancienne. C'est là un point de la Théorie de la Terre, aussi important en lui-même, qu'inattendu de ceux qui se tiennent sûrs, qu'avant de trouver

un autre état de notre Globe il faut remonter à des tems très reculés (a). Je reviens maintenant à ce qui se passe dans les Montagnes.

Quand les dépôts de l'air se forment sur des rochers d'une grande étendue; comme sur les plateaux supérieurs des Montagnes; & que la pierre qui les compose n'est ni brisée, ni crevassée; il ne se forme que des *gazonnades* ou *pelouses*. L'épaisseur de la couche de *terre végétale* est d'abord très-petite, & s'accroît si lentement, que de longtems elle ne peut nourrir des arbres. Car lors même qu'en étendant leurs racines au loin, ils pourroient trouver assez de nourriture; ces racines ne faisant que tapisser les rochers, céderoient bientôt à l'effort du vent sur les branches. Il ne croît donc point d'arbre sur les rochers de cette espèce.

Mais lorsque le rocher est crevassé, ou que les dépôts se forment sur du moellon qui se couvre de *mouffe*, les arbres peuvent alors s'y maintenir; & le plus souvent ils s'en emparent; car là où ils croissent, leur ombre est un obstacle

(a) On trouvera dans la suite un grand nombre d'observations relatives à cet objet particulier, qui contribueront beaucoup à éclairer notre Chronologie.

stacle à la végétation des plantes *graminées* & de beaucoup d'autres. Les *mouffes* au contraire y prospèrent mieux qu'ailleurs; elles ont quelquefois plus d'un pied d'épaisseur sur ces cailloutages; & sont pour les arbres des Montagnes, ce que seroit le meilleur *terreau*. Les premières racines que poussent leurs semences, trouvent, comme celles de toutes les autres plantes, leur nourriture sous les premières *mouffes*. Mais bientôt, tournant autour des pierres, elles s'influent entr'elles, ou dans les crevasses; elles s'y enfoncent à proportion que les parties extérieures s'accroissent; elles deviennent ainsi capables de résister à l'effort des vents; & ç'en est assez pour que les plus grands arbres se forment.

Il suffit même que les arbres puissent environner les rochers par leurs racines, pour qu'ils y croissent. J'ai vu souvent des blocs isolés, arrêtés dans leur chute sur la pente d'une Montagne, servir comme de piédestal à un grand arbre, tel qu'un hêtre ou un sapin. La *mouffe* seule fournissoit alors l'aliment à ses racines; celles-ci embrassoient le rocher en tout sens; & la couche de *mouffe* dont elles étoient recouvertes, servoit d'éponge pour retenir, conser-

ver autour d'elles, & leur transmettre cette humidité qui est le véhicule des matières propres à la végétation.

Les plus petits recoins des Montagnes qui peuvent arrêter l'eau de la pluie, sont certainement fertilisés; ce ne sont pas seulement les grandes surfaces plates, ni les pentes; ce sont même les faces escarpées des rochers les plus durs. S'il s'y fait quelque crevasse, un arbre s'y établit bientôt; & souvent il contribue, par l'accroissement de ses racines, à accélérer la chute du lambeau de rocher qui l'avoit reçu. S'il y a quelque petite terrasse, ou seulement quelque partie saillante grande comme la main, elle est bientôt gazonnée. Les plus petites sinuosités se peuplent de plantes; & les surfaces les plus unies, celles mêmes qui sont tournées vers le bas, reçoivent au moins quelque-une de ces *mouffes* plates, nommées *Lichen* par les Botanistes, qui ne font en apparence que passer une couleur sur la pierre. Mais cette couche est écaillée, & elle loge bientôt de petites plantes dans ses replis; de celles qui veulent l'ardeur du Soleil, si le rocher est au midi, ou la fraîcheur de l'ombre, s'il est au nord: c'est sur ces rochers en un mot, qui paroissent nus aux spectateurs ordinaires, que se trouve la



plus grande variété de ces petites plantes, qui sont les délices des Botanistes & l'une des sources les plus abondantes où la médecine puise les secours réels qu'elle fournit à l'Humanité.

Quelle richesse dans les ressources de la Nature ! La pesanteur n'est pas plus prête à entraîner les pierres qui se détachent des Montagnes, que l'air à fournir de semences celles qui se fixent : & dès qu'une fois elles sont recouvertes de plantes, elles sont certainement *fixées* pour toujours ; du moins contre les injures de l'air. Le fait même nous l'annonce. Si ces ravins ou ces terrains quelconques, tendoient encore à rouler ou à se dégrader, en un mot à se détruire de quelque manière que ce fût, ils ne se recouvreroient, ni de *mousses*, ni d'aucune autre plante. La première végétation est due à quelque dépôt de *terre végétale* ; & les pluies ou l'air n'en forment que lentement ; le moindre mouvement la détruit. Le terrain est donc bien certainement fixe, quand il se recouvre de plantes ; & s'il s'y accumule de la *terre végétale*, c'est un signe bien évident que rien ne l'attaque plus ; car elle seroit la première emportée si quelque

cause extérieure tendoit à détruire le sol qui la porte.

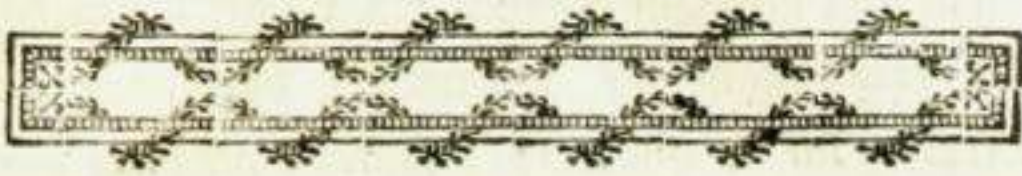
Cette couche ne s'accroît qu'à la faveur des plantes dont les racines la pénètrent & la lient. On voit bien plutôt paroître une *mouffe* sur un rocher, que le moindre dépôt nud de la substance qui la nourrit. Cette *terre*, ne se trouve presque jamais que sous les plantes: elle est noirâtre, fine & assez tenace; & soit par cette ténacité naturelle, soit à cause des racines qui la pénètrent & s'appliquent intimement aux plus petites sinuosités des rochers, on n'arrache qu'avec peine les gazons qu'elle porte. Les vents ne peuvent rien sur ces gazons; & bien loin que la pluie les entraîne, c'est elle qui les forme. La gelée n'y fait rien non plus: elle ne peut guère attaquer les gazons des Montagnes, qui sont recouverts de neige pendant tout l'hiver; & ces gazons eux-mêmes en garantissent absolument les rochers & les terrains sur lesquels ils reposent.

En un mot, cette couche s'accroît sans cesse dans les lieux où elle s'est une fois formée; c'est la meilleure preuve, & une preuve infaillible, qu'elle ne souffre aucune altération destructive. J'aurai occasion de parler à V. M. des conséquences que l'on peut tirer des

diverses épaisseurs de cette couche, pour découvrir l'ancienneté des Montagnes; mais il me suffira de LUI dire ici; que lorsque cette épaisseur est d'un demi pied seulement, c'est le produit de plusieurs siècles. Ainsi pendant qu'elle s'est formée, elle a subi tous les effets présumables des météores. Cependant si nous l'examinons dans toute son épaisseur, rien n'est plus régulier que ce qu'elle nous laisse appercevoir de la marche de sa formation. Des générations de plantes qui se sont paisiblement succédées, ont accumulé leurs sédimens, & se sont ainsi servi d'aliment les unes aux autres, en continuant à arrêter les dépôts de l'air, & les convertissant en *terre* par leur décomposition. Or ici les *siècles écoulés*, nous enseignent infailliblement ce que seront les *siècles futurs*, tant que les mêmes Loix subsisteront dans la Nature. Le tems ne fera qu'augmenter l'épaisseur de la couche de *terre végétale* qui couvre les Montagnes, & qui les garantit ainsi de plus en plus de cette destruction à laquelle on les croit exposées: les pluies en un mot, au lieu de les dégrader comme on se l'imagine, y accumuleront leurs dépôts. Tel est l'agent simple qu'emploie si admirablement le Créateur pour la conservation de son ouvrage.

Mais d'où vient donc ce limon que les Fleuves charient à la Mer? N'est-il pas toujours en diminution des Montagnes? La *mouffe* non plus ne fauroit arrêter les éboulemens. Peut-elle retenir un rocher qui se détache? Peut-elle même croître à de grandes hauteurs? Ces questions sont naturelles, & je dois y répondre. Mais l'examen des Montagnes sous ce nouveau point de vue exige bien des détails: il convient donc de le renvoyer à des Lettres suivantes, dans lesquelles j'espère de prouver à V. M. que nos Montagnes se conserveront, & que par conséquent d'autres Montagnes, s'il en avoit existé auparavant, se feroient conservées comme elles, aussi longtems du moins qu'il n'y auroit eu pour les attaquer que ces mêmes agens auxquels on a cru pouvoir attribuer la destruction de Continens anciens, & la formation de ceux que nous habitons.





## LETTRE XXX.

*Continuation du même sujet — TALUS  
formés des décombres des Montagnes —  
Conquêtes de la végétation sur ces TA-  
LUS — Première idée du tra-  
vail des Montagnards.*

LAUSANNE, le 26 Janvier 1776.

M A D A M E

**S**i les écarts ou les discussions d'une Physi-  
que presque entièrement spéculative, avoient  
fatigué V. M. sur la route pénible & vague  
par laquelle on nous a longtems promenés  
au travers des Continens & des Mers; j'espère  
qu'ELLE éprouve un peu de repos depuis  
que nous nous sommes arrêtés dans les Mon-  
tagnes, & que des objets réels, aussi intéres-  
sans pour l'Humanité, que pour la Théorie  
de la Terre, fixent enfin nos regards.

J'ai eu l'honneur d'exposer à V. M. les causes qui garantissent de destruction extérieure les terrains sur lesquels la *pesanteur* ne peut plus agir que pour les consolider. Mais ce n'est pas ainsi que sont actuellement la plupart de nos Montagnes; il en est peu qui foyent déjà parvenues à cet état permanent. Tout roc nud est attaqué par l'air & les météores, & il tend à se détruire quelle que soit sa dureté. Mais ce seroit peu que cette destruction extérieure; elle pourroit même cesser enfin totalement par l'effet seul des *mouffes*, s'il n'y avoit pas des causes plus puissantes qui pendant quelque tems, agissent dans l'intérieur.

Il n'est presque point de rocher qui offre à l'air une seule masse compacte; ils sont ou crevassés, ou formés par couches; & l'eau s'infinue toujours dans ces fentes. Quand cette eau vient à se geler, elle agit comme un coin pour écarter les pièces entre lesquelles elle se trouve. V. M. seroit étonnée de la grandeur des masses que cette cause peut mouvoir: elle agit exactement comme la poudre à canon dans les mines; détachant toutes les pièces extérieures qui commencent à se séparer, & en découvrant ainsi de nouvelles. Chaque hiver renouvelle donc la surface de certains

rochers, ou facilite l'ouvrage pour les hivers suivans.

Plusieurs autres causes agissent encore pour séparer les rochers déjà crevassés qui se trouvent à l'extérieur des faces escarpées. Le petit moellon qui s'y accumule, les dépôts des pluies, les plantes qui y croissent, les alternatives de l'humidité & de la sécheresse, les vicissitudes de la chaleur, les vents même, font autant de causes continuellement agissantes, quand la pesanteur les seconde. Les rochers escarpés se détruisent donc par de continuel éboulemens.

Mais toutes ces matières qui tombent, ne sont pas perdues pour les Montagnes; il s'en perd même bien peu. Elles s'arrêtent au pied des rochers dont elles sont successivement détachées & là elles s'entassent, s'élevant en forme de *Talus* contre ces rochers eux-mêmes.

Comme c'est par le moyen de ces *Talus* que les Montagnes seront certainement conservées, V. M. voudra bien me permettre d'entrer à leur sujet dans quelques détails. Je suis obligé de LUI expliquer leurs diverses formations, les révolutions qu'ils subissent tandis qu'ils s'accroissent; les périodes où ils se fixent; en un mot leurs principaux effets dans les Monta-

gnes : parce que c'est sous cette forme, suivant le cours naturel des choses, que feront enfin transformées toutes celles qui s'éboulent encore aujourd'hui.

Je vais d'abord envisager un de ces *Talus* dans sa formation la plus simple, & en supposant pour un moment, que dès qu'il aura pris une assiette fixe, aucune cause d'éboulement ne viendra plus l'attaquer. Son premier effet conservateur à l'égard de la Montagne qui le forme, est de mettre à l'abri de toute destruction ultérieure la partie contre laquelle il s'élève : car par là toutes les causes destructrices cessent absolument ; rien ne peut plus attaquer la partie couverte. Il faudroit que le *Talus* lui-même fût détruit, pour que cette partie là, soit rocher, soit terrain quelconque, fût de nouveau attaquée. La pesanteur en un mot, ni aucune des influences de l'air n'y peuvent plus rien. C'est à l'extérieur seulement que ces causes agissent ; & ces parties de la Montagne sont devenues intérieures. Nous ne devons donc plus nous mettre en peine que des *Talus*.

Le sort de cette espèce de Fortification des Montagnes, pendant le tems même où elle se forme, dépend beaucoup de la nature des



rochers, ou en général des terrains qui *s'ébou-  
lent*. Je supposerai d'abord que les *éboulemens*  
sont fréquents: qu'à chaque pluie par exem-  
ple, & surtout à chaque dégel, il tombe assez  
de nouveaux décombres sur le *Talus*, pour y  
recouvrir tout commencement de *végétation*.  
Il reste stérile alors pendant bien des années,  
ou bien des siècles; c'est-à-dire jusqu'à ce que  
les rochers supérieurs se foyent entièrement  
*éboulés*; ou que du moins les *éboulemens* ne foyent  
plus assez considérables pour l'emporter sur  
la *végétation*. Mais ce moment, ou la vé-  
gétation l'emporte sur les *éboulemens* de tou-  
te espèce, arrive enfin: & la Nature qui  
ne dort point, a bientôt profité du tems que  
les rochers supérieurs lui laissent, pour couvrir  
le *Talus*, de mousses, de gazons & de bois.

C'est dans la partie inférieure des *Talus* que  
la *végétation* commence pour l'ordinaire; parce  
que c'est cette partie qui est le plutôt *fixée*.  
Tant que les rochers sont fort élevés au dessus  
des *Talus*, le moëllon en tombant de haut, ac-  
quiert une grande vitesse: il bondit d'abord  
sur le *Talus* qui le reçoit, & gagne le bas  
avec rapidité, roulant encore sur le terrain  
plat, qui enfin l'arrête. Si donc cette base a  
de la place pour s'étendre, elle s'étend sure-

ment; & en s'étendant, elle se fortifie d'elle-même; car c'est là qu'arrive tout le gros moëllon, & souvent même de bien grandes pièces de rocher. Plus les blocs qui se détachent sont gros, plus ils roulent loin; car l'air les retarde moins dans leur chute, & le terrain les ralentit moins dans leur roulement. Cependant il reste quelquefois de fort grandes pièces de rocher sur les *Talus*; soit qu'elles se détachent de bas & ne fassent que glisser sur la pente, soit qu'en tombant de haut elles arrivent à plomb sur les *Talus* & y produisent un enfoncement qui les arrête: mais si le pied des rochers se trouve une fois garni de ces grandes pièces; celles qui suivent tombant sur elles, bondissent & roulent alors jusqu'au bas.

A mesure que le rocher s'abaisse, & que le *Talus* s'élève, les chûtes se font d'une moindre hauteur, & les matières qui tombent ayant ainsi moins de vitesse, cessent plutôt de rouler. Par là peu-à-peu le *Talus* devient plus rapide; alors le nouveau moëllon recommence à rouler; parce que plus de pente, compense moins de vitesse acquise dans la chute: ainsi les morceaux qui se détachent des rochers, gagnent encore de tems en tems le bas du *Talus*. Mais enfin leur arrivée cessant d'être fréquente, la

*végétation* commence à s'emparer du terrain par ses gradations ordinaires, les *mouffes* ou les *gazons*, les *brossailles* ou les *bois*. Je dis les *Bois*, en supposant que les *Talus* se forment au bas ou jusqu'à la hauteur moyenne des grandes Montagnes; car dans le haut, il ne peut plus croître d'arbres: il n'y a pas même de grandes *mouffes*, & l'on n'y voit plus que des *gazons*. Je ne parle ici que des *Talus*; les Rochers encore solides sont garnis de plantes plus variées.

Dans le moment même où j'écris, je n'ai qu'à lever les yeux pour voir de l'autre côté du Lac maint exemple de l'espèce de *Talus* dont je parle, c'est-à-dire de ceux qui sont arrivés au point où la *végétation* commence. Le *Talus* le plus voisin de moi, a pour le moins une lieue d'étendue & mille pieds de hauteur perpendiculaire. Les Rochers qui l'ont formé sont totalement détruits en quelques endroits, & en d'autres ils ne le dominant plus que de deux à trois cent pieds. Il est actuellement couvert de neige, & je distingue parfaitement tous les sapins qui y sont répandus.

Que V. M. daigne me permette d'employer ici une figure, peut-être un peu hardie, mais sous laquelle je me représente toujours cette

*prise de possession*, que la végétation exerce partout où elle en trouve le moyen. C'est d'abord une vraie guerre entre les rochers & elle; elle les assiège, & l'emporte enfin. Souvent elle a du dessous, parce qu'elle s'est trop avancée; les assiégés couvrent ses troupes de pierres depuis leurs murs, mais elle ne se décourage point, & recommence sans celle son attaque.

Il est presque impossible de ne pas voir la marche de la *végétation* sous ce point de vue; dès qu'une fois il s'est présenté à l'esprit. Les sapins au pied de mon *Talus*, élevant leurs hardies pyramides au dessus de la neige, me peignent une armée assaillante. Elle monte en diverses colonnes; elle a même envoyé divers piquets avancés; enfans perdus, qui seront écrasés peut-être; mais l'armée n'avancera pas moins. Déjà tout le gros est en mouvement; & avec un front presque aussi large que le *Talus* lui-même, il a fait une marche en avant dans la pente. *Avec le tems*, (& ici j'ai droit de le dire; parce qu'on voit clairement l'effet du *tems*) avec le tems, dis-je, l'armée couvrira entièrement le Pays; & sa conquête fera durable, pourvu que la terre ne lui manque pas sous les pieds: catastrophe dont elle

est encore menacée du côté du Lac, parce que la base reste escarpée. Mais je reviendrai à cet objet.

La *végétation* n'attend pas de venir en force avec des *arbres*, pour s'assurer la conquête d'un terrain; elle y a déjà ses intelligences; les *mouffes* ou les *gazons* sont ses émissaires pour préparer le Pays. Avant que mon *Talus* fût couvert de neige, je l'avois souvent regardé avec des lunettes, ainsi que tous les autres qui nous environnent. Celui-là étoit *gazonné* beaucoup plus haut que les *arbres*, & le menu bétail en jouïssoit déjà. Les habitans voisins s'y font fait aussi des routes, soit pour y conduire ce bétail, soit pour aller couper les *brossailles* qui poussent par place; en un mot, il commence à être en valeur.

Il y a des rochers si durs, si solides, si exempts de crevasses; dont la masse, en un mot, est tellement continue, & la substance si peu susceptible de décomposition, que quelque disposé que je sois à admettre toutes les causes destructrices, il ne m'est presque pas possible d'accorder que les siècles entassés puissent rien sur eux, lors même qu'ils se trouvent coupés à pic. Ils descendent quelquefois perpendiculairement dans les vallées, & l'on ne

voit point de *Talus* à leur pied. Les *mouffes* qui les recouvrent, soit celles qui ont des rameaux, soit les *lichens* qui ne font presque que les peindre de diverses couleurs, prouvent que depuis bien longtems leur surface n'éprouve aucune dégradation. Leurs moindres cavités nourrissent des Arbrisseaux, & les plus petites failles portent des gazons & mille autres espèces de plantes. En un mot ces rochers là paroissent indestructibles par toutes les causes connues. Mais enfin, si quelque cause inattendue les secoue, les brise & les fait ébouler, ils forment alors des *Talus*, & rentrent dans la classe générale.

Il est d'autres espèces de rochers qui tiennent le milieu entre ces derniers & les précédens. Ils ne résistent pas assez à la destruction, pour que leur surface aît le tems de se couvrir de *mouffe*; mais ils ne se détruisent pas assez rapidement non plus, pour recouvrir de nouveaux décombres les *Talus* qui s'en forment, avant que la *végétation* aît pu s'y établir. Ce cas est assez fréquent; surtout au bas des Montagnes, où la *végétation* est plus forte, soit à cause de plus de chaleur, soit parce que les *Talus* inférieurs reçoivent des parties supérieures par les pluies & les vents, beaucoup  
de

de menues matières propres à les fertiliser. Ces *Talus* là, se recouvrent donc d'herbes & d'arbres, & surtout de *brossailles*, avant d'être arrivés à leur état fixe. Les *brossailles* sont la production ordinaire de ces terrains; parce qu'avant que les troncs puissent se former, il survient de nouveaux décombres, qui recouvrent les premières branches. Celles-ci étant ainsi enterrées, poussent des racines, & deviennent comme de nouvelles plantes, chacune à part; ce qui fait *buissonner* des arbres qui sont naturellement de haute futaye. Les chênes, les hêtres, les chataigners, les ormeaux, les aunes, sont souvent dans ce cas, & se trouvent mêlés sur les *Talus*, avec les autres plantes ligneuses qui *buissonnent* naturellement; telles que les buis, & les différentes sortes d'épines, de bruyères, de ronces &c.

D'autres fois les *éboulemens* sont assez lents, pour laisser aux arbres le tems de s'élever dans ces *Talus* inférieurs des Montagnes, & aux gazons celui de se former dans les talus supérieurs. De tems en tems seulement, il y tombe quelque nouveau moëllon, que les *mouffes* ou les *gazons* ont le tems de recouvrir avant qu'il en survienne d'autre. Les Arbres aussi ont le tems de s'accommoder à ce nouvel état, en

allongeant leur tronc. De sorte que peu à peu les forêts ou les pâturages se soulèvent, sans que les générations successives des hommes qui en profitent, puissent s'apercevoir de ces opérations, visibles seulement pour l'observateur qui calcule.

Je me suis un peu étendu sur cette opération de la Nature dans les Montagnes, afin de la rendre par là plus sensible à V. M., en tâchant de la mettre comme sous SES yeux. Après ces explications, Elle pourra reconnoître Elle-même, sans qu'Elle ait besoin de voir les Montagnes, la vérité des principes que je pose. Les grands chemins seuls en font une preuve continuelle. Pour peu que les Plaines soient entrecoupées d'élevations, les routes qu'on y ouvre laissent dans les côtés des terrains escarpés, qui *s'éboulent* & forment des *Talus*; ceux-ci se couvrent peu à peu de gazon, si rien ne trouble cette opération infallible de la Nature; & là, de même que partout où les terrains *s'éboulent* ou se sont anciennement *éboulés*, on peut voir en petit, ce qui se fait en grand dans les Montagnes de tous les Pays du monde.

Mais les eaux ne permettent pas à ces opérations de se faire aussi tranquillement que je



J'ai supposé d'abord; elles les modifient même considérablement; & ce n'est que parce que je me trouvois embarrassé à présenter tous ces objets à la fois d'une manière distincte; que je les ai séparés. Jusqu'ici j'ai écarté les *Torrens*, ces destructeurs furieux des Montagnes, pour n'envisager que ce qui se passeroit sans eux. Mais je ne puis les contenir davantage; il faut leur laisser leur cours, & voir comment les Montagnes se sauveront de la ruine dont ils les menacent.

Les *Torrens* sont les écoulemens momentanés des pluies ou des neiges. Ils sont terribles dans les Montagnes, où ils se précipitent par les routes les plus courtes, & par conséquent les plus rapides. La violence de leur chute les rend capables de rouler de fort grosses pierres, d'entraîner même peu à peu dans leur cours des rochers immenses, en minant le terrain sur lequel reposent successivement ceux qui sont arrivés jusqu'à leur lit.

Les *Torrens*, en descendant du haut des Montagnes, en détachent donc réellement une grande quantité de pierres; & ils en avanceroient beaucoup la destruction, s'ils pouvoient porter bien loin ces matériaux. Mais bientôt, la cause cessant, l'effet cesse. Dès que les *Tor-*

*Torrens* arrivent dans le bas des vallées, ils y déposent tout ce qu'ils ne pouvoient charier qu'à la faveur d'une pente rapide; & au lieu de les considérer alors comme des ennemis qui tendent à détruire nos demeures, nous les trouvons des causes bienfaisantes, qui rapprochent de nous peu à peu, des terrains dont nous n'aurions pu jouir. Sans eux la plupart des basses Vallées n'auroient été que des Lacs ou des Marais: en les comblant ils ne s'y réservent que leur lit, & ils nous abandonnent les Vallons & les côteaux les plus propres à toute espèce de culture. Mais cette opération est fort lente; & avant que la *végétation* puisse jouir paisiblement de cette espèce de conquête, elle effluie bien des revers.

C'est dès le sommet des Montagnes que les *Torrens* commencent à travailler. Nous voyons de loin leur ouvrage par la multitude de fillons dont toutes les sommités sont entrecoupées. Ces fillons vont tous se rassembler dans les enfoncemens les plus décidés des Montagnes; ceux-ci communiquent avec les Vallées supérieures, qui enfin viennent s'ouvrir dans les basses Vallées. C'est à ces débouchés qu'enfin les plus grands dépôts des *Torrens* se forment.

Jusques là, renfermée dans des canaux d'autant plus resserrés qu'elle les creuse sans cesse, l'eau descendant toujours avec beaucoup de rapidité, a poussé devant elle tout ce qui arrêtoit ou retardoit son passage. Mais dès que le canal commence à s'élargir & que la pente diminue, l'eau devient paisible, & dépose bientôt tout ce qu'elle n'avoit pu mouvoir que dans sa fureur. Quelquefois elle devient calme dans les Montagnes mêmes, parce qu'elle y trouve des enfoncemens: elle y dépose alors son gravier, & forme peu à peu de petites plaines. Mais c'est principalement à ses débouchés dans les angles rentrans des basses Vallées, qu'elle se dépouille de tous ces gros matériaux qu'il lui est impossible de porter plus loin. Là elle forme d'autres *Talus*, non moins intéressans que les précédens dans l'Histoire des Montagnes; & que l'on trouve presque partout à la jonction des *Torrents* avec les *Rivières*.

J'appelle ici *Rivière*, l'assemblage des eaux qui coulent sans cesse dans les basses Vallées; provenant des *sources* qui sortent de toute part des Montagnes, & de la fonte des Glaces dans celles qui sont fort élevées. Les *Rivières* reçoivent les *Torrents*, c'est-à-dire l'écoule-

ment subit des pluyes & de la fonte des neiges. Les lits des *Torrents*, dans les tems ordinaires, servent aussi à l'écoulement paisible des *sources*, & deviennent alors des *Ruisseaux*. Les *Rivières* ne charient plus de pierres que dans leurs plus grands débordemens; & alors même elles labourent seulement leur fond, & poussent de proche en proche le *gravier* qui s'y dépose. Par là quelquefois elles charient des matériaux assez loin des Montagnes; & on voit alors que ce *gravier* a fait beaucoup de chemin. Aux embouchures des *Torrents* il n'est presque que simple *moëllon*; ses angles sont encore fort aigus, puisque ce sont les fragmens des pierres qui se brisent: mais quand les *Rivières* l'ont roulé longtems, ses angles sont tous arrondis.

Cette nouvelle espèce de *Talus*, formée par les *Torrents*, est la plus sujette à des modifications. La première & la plus générale, vient de ce que dans les grandes Vallées, ils repoussent les *Rivières* contre le côté opposé à celui où ils se forment, & causent par là deux nouvelles sortes de démolitions; l'une qui a lieu dans les talus mêmes, quand la *Rivière* se déborde; l'autre que la *Rivière* occasionne dans la Montagne contre laquelle elle est repoussée. Mais ici déjà l'industrie humaine commence à modifier

leurs efforts. Nous allons voir reparoître les habitans des Montagnes, disputant aux eaux leurs conquêtes, au système que j'examine son principe de destruction, & à quelques Philosophes l'avilissement de l'espèce humaine. Pour peu que les terrains soient précieux, on oppose des digues aux *Rivières*; & l'industrie, le courage & le labour des hommes ne se montre nulle part d'une manière plus intéressante. Que font les pauvres *Castors* en comparaison! En lisant tant de jolies descriptions des travaux de cet intéressant animal, je me suis rappelé cette réflexion du Lion de la Fable: „ A plus forte raison aurions-nous le des- „ sus, si nos Confrères savoient peindre! Non sans être un peu offensé pour mes amis les Montagnards, que quelques uns de leurs *confrères*, d'entre les naturalistes & les compilateurs de Voyages, ne s'intéressent pas autant à peindre leurs travaux, que ceux des *Castors*. Il y a trop de modestie à cela; si c'est modestie. Je ne suis pas si modeste qu'eux; & après avoir décrit les travaux des Montagnards, je me ferai gloire d'être Homme.

Quoique les hommes retardent beaucoup les effets des *Torrents* & des *Rivières* dans les Montagnes, ils ne sont pas en état de leur résister

partout; & même ils ne le tentent pas. Ils ne leur opposent des digues, que là où le terrain est précieux pour leur culture ou pour leurs chemins; & ces digues même ne suffisent pas toujours; souvent les débordemens les emportent, & avec elles une partie des terrains qu'elles devoient conserver. Mais cela n'arrive, que parce que l'homme veut jouir aussitôt qu'il lui est possible. Les riches ont toutes les jouissances commodes & sans danger; les pauvres sont réduits aux efforts pour leur subsistance; & tous ceux qui ont du courage & de l'honneur, aiment mieux lutter contre les Rochers & les Torrens, qu'éprouver la morgue de quelques uns de leurs semblables. Ce sont eux donc, qui, calculant sans y songer, que dix ans de jouissance, valent bien les peines d'une année pour réparer les dégâts des inondations, accélèrent la conquête des Montagnes, en faveur de l'Humanité entière. *Sic vos, non vobis!....*

V. M. me passera sûrement ce latin; l'histoire en est assez intéressante pour qu'Elle ait eu occasion de la connoître.

*Ainsi vous, & non pas pour vous,* disoit VIRGILE avant d'être en état de défendre son propre mérite; *Ainsi vous, & non pas pour vous, Abeilles, vous faites du miel; Bœufs, vous*

labourez la terre; Oiseaux, vous faites des nids; Brebis, vous portez de la laine... „ Montagnards”, ajouterai-je, „ vous défrichez les Rochers. N'en rendez pas le travail trop facile, car vous n'y feriez bientôt que des mercénaires. Vous seuls encore, ne craignez pas les ravages des Torrens. Vous n'y opposez pas l'or; ce n'est pas de l'or que vous en attendez; vous ne pesez donc point l'avance & le produit à la balance. La vie active vous rend vigoureux & sains; vous en jouissez plus que beaucoup de ceux qui vous méprisent; le terrain que vous sauvez des inondations sert à l'entretenir; il n'en faut pas davantage pour vous encourager & vous rendre heureux. Vous serez repoussés encore cent fois, avant d'être possesseurs paisibles: mais c'est là votre règne. Je suis presque fâché d'avoir à vous dire, que ces travaux qui vous livrent les Montagnes, ne seront nécessaires qu'un tems.”

Les dégâts des *Rivières* en effet ne peuvent avoir qu'un tems. Ce sont les obstacles qu'elles rencontrent, qui les rendent terribles. Mais les terrains escarpés contre lesquels elles se jettent, s'éboulent peu à peu dans leur lit. Par là elles s'extravaient, chariant au loin tout

le gravier qu'elles poussent devant elles en s'ouvrant un passage. Elles arrivent enfin dans les lieux où règne l'or, & où à son tour il devient utile, en favorisant les grandes entreprises, pour lesquelles les hommes qui ne se font pas soumis à des règles, ne sauroient se concerter. Les Etats se chargent de ce que les particuliers ne sauroient entreprendre : l'or qu'ils rassemblent, étant le signe de la volonté publique, lui donne en même tems de la force, en lui faisant trouver des bras.

Ce *Gravier* que les *Rivières* poussent irrégulièrement devant elles, les rend vagabondes au sortir des *Montagnes*; leur lit est incertain; elles font & défont des *Isles*, & occupent quelquefois un terrain immense, sans en couvrir jamais qu'une partie, même dans les plus grandes inondations. On entreprend alors de leur frayer un chemin droit, & de les contenir par des digues. Si cet ouvrage est bien fait dès l'origine, il l'est presque pour toujours. Peu à peu les terrains mis à sec, s'élèvent & se fertilisent, soit d'eux-mêmes par diverses causes; soit par les soins des hommes: les *Rivières* elles-mêmes fortifient alors leurs digues en creusant leur unique lit, & n'attendent que rarement sur le lit vague qu'on leur a enlevé. Il



est impossible par exemple de voir sans admiration, la digue que l'on a opposée à la *Loire* pendant l'espace de près de 25 lieues, de *Tours* à *Orléans*, & qui assure sur sa rive droite les plus belles & les plus fertiles prairies. Ces travaux des hommes en grande société, réunis sous un seul Gouvernement, compensent sans doute les maux particuliers, inséparables de l'augmentation de pouvoir qui résulte de cette réunion; pouvoir qu'il faut bien confier à quelqu'un.

Tant que les terrains ne sont pas prêts à être cultivés, les hommes, dont on ne peut guère attendre que de planter pour leurs petits-enfans, laissent la Nature opérer seule pour les générations futures. Et ils le peuvent sans conséquence; car seule elle y pourvoit. Ces *Talus des Torrens* se fixeront comme les autres; & nous en voyons déjà beaucoup, qui sont arrivés au point de nous laisser jouir. Mais ils n'ont presque aucun repos tandis qu'ils se forment: à chaque pluie abondante, & surtout à chaque fonte de neige au Printems, ils reçoivent une nouvelle couche de moëllon; & elle arrive avec un tel fracas, qu'elle emporteroit en un moment tout ce qu'on voudroit opposer à ses ravages.

Ce sont ces *Torrents* qui incommodent le plus les Voyageurs dans les grandes Vallées des Montagnes; car il est rare qu'on puisse y faire des ponts; & par là on est arrêté dès qu'ils se débordent. C'est à cause d'eux principalement qu'on cherche à ouvrir les routes sur le penchant des Montagnes, où ces écoulemens d'eaux & de pierres, se trouvant dans des pentes rapides, ont creusé des canaux profonds & étroits. Jettant alors un Arc hardi d'un Rocher à l'autre, par le moyen de mille machines, que les Castors n'inventeront jamais, on laisse l'eau se ruer librement au dessous du passage sûr, quoique terrible, qu'on s'est pratiqué par ce moyen.

Ce sont là des travaux du Public, ou du moins des grandes *Communes*; & on ne les entreprend que pour les grands - chemins. Mais quand il ne s'agit que des sentiers peu fréquentés des Montagnes, combien ne sommes nous pas émus. . . . Pour nous, veux - je dire; pour nous vraiment pauvres gens de la plaine, en voyant, par comparaison avec les Montagnards, combien de besoins nous avons entassés sur nous; à combien de frayeurs, d'émotions, de *maux de nerfs* notre éducation délicate nous expose. Un arbre est renversé sur

le *Torrent* : un Montagnard, une femme même, un enfant y passent : nous les voyons s'y hasarder de sang froid ; tandis que nous nous peignons avec frémissement une mort inévitable, si le pied venoit à glisser sur le tronc rond, raboteux & tremblant. Ce n'est pas qu'ils ignorent le risque qu'ils courent dans ces passages ; car j'ai vu... Et avec quelle douce émotion ne l'ai-je pas vu !... le Père s'y charger du fardeau de son enfant, l'amant de celui de sa maîtresse... J'ai vu un bonheur plus grand encore : le Mari se charger avec autant d'empressement du fardeau de sa femme. Pures & douces mœurs !... Voilà pourquoi ces bonnes gens, toujours si contents de vivre, craignent si peu de mourir.

Mais peu à peu je me laisse détourner des Rochers & de leur chute, & des *Torrents* qui nous effrayent, tandis qu'ils n'effrayent point les Montagnards ; & qu'ils ne doivent point non plus effrayer le Naturaliste quant à la durée des Montagnes, s'il réfléchit sur leurs vrais effets. La source des pierres qu'ils charient n'est pas inépuisable sans doute, & tant mieux ; car notre jouissance sera d'autant plus prompte : jouissance physique pour l'humanité, & jouissance, non moins précieuse quoique an-

ticipée, pour le Philosophe. Car nous trouverons ici des traces frappantes de cette bonté qui fût la première cause de l'existence de l'Univers, & de cette prévoyance, qui, dans l'enchaînement des effets physiques, a préparé aux Etres sensibles une suite continuelle de nouveaux biens.





## LETTRE XXIX.

*Continuation du même examen — Travail  
des Torrens pour disposer les Montagnes  
à la fertilisation. — Intervention  
de l'Homme.*

LAUSANNE, le 30 Janvier 1776.

M A D A M E

**L**a seconde cause active dans les Montagnes que j'eus l'honneur d'expliquer à V. M. dans ma Lettre précédente, ayant des effets très compliqués, je crus devoir m'arrêter dans leur exposition avant que les idées se fussent trop entassées.

Les *Torrens* ravagent pour ramener un meilleur ordre ; voilà ce que je me suis engagé de prouver. Nous avons des Montagnes trop hautes pour la jouissance : l'air y est trop subtil,

le froid trop aigu, les pentes trop rapides. Elles furent nécessaires autrefois telles qu'elles sont: l'air s'y trouvoit alors tempéré, & leurs pentes étoient douces; c'est ce que j'aurai l'honneur d'expliquer à V. M. Aujourd'hui il faut que la plupart des sommets s'abaissent, & que les pentes s'adouçissent, pour que nous puissions en jouir. Entreprendrions nous ce travail?

L'Homme, dont j'admire les efforts, n'a pourtant qu'un certain degré de force & de courage; & il est bien loin de pouvoir faire tout par lui-même. Mais la Providence a pourvu à ce qui lui manque; & ici les *Torrents* travaillent pour lui. Ils n'attaquent pas directement les sommets des Montagnes, mais ils les minent. Il ne peut descendre de ces sommets que de petits ruisseaux momentanés, qui contribuent seulement à décomposer la pierre, & à la faire gercer, conjointement avec le soleil & la gelée. Mais lorsque ces Ruisseaux se rassemblent, ils heurtent & creusent le pied des rochers; les parties crevassées se détachent & tombent ou roulent dans leurs lits, & ils poussent vers le bas ce qui s'oppose à leur passage. En se réunissant à mesure qu'ils gagnent le bas des Montagnes, ils deviennent de plus en plus

térribles ; c'est-à-dire plus forts pour achever leur ouvrage, qui devient plus pénible, par la quantité de matériaux qu'ils ont à pousser devant eux : & enfin après avoir travaillé à adoucir les pentes, à combler les creux, à frayer leur route dans des canaux déterminés, ils arrivent au dépôt général où s'amasse l'excédent du moëllon qu'ils ont charié dans leur course. C'est là qu'ils entrent dans l'empire des hommes réunis en plus grandes sociétés : ils y sont arrivés avec des fardeaux à l'égard desquels toute la puissance humaine n'est rien : mais ils commencent à perdre leur force, parce qu'elle procédoit de la pente. L'Homme alors tente de les dépouiller & de les dompter, & rien n'est plus intéressant que de voir comment il s'évertue pour hâter le moment de sa jouissance.

Ces Torrens, qui comblent les Vallées trop profondes, ou qui préparent ces talus propres à une variété de productions, ne peuvent pas être d'abord contenus ; tant qu'ils charient des matériaux avec abondance, ils demeurent inabordable ; à chaque inondation ils recouvrent le *Talus* qu'ils ont formé ; on le fait & on ne les attaque pas. Mais s'ils ont déjà fait la plus grande partie de leur ouvrage ; si les Rochers

supérieurs, dont ils amenoient les débris, se sont déjà assez éboulés pour être bientôt réduits à une pente douce & fertilisée; les hommes leur creusent un lit fixe au travers du moëlon qu'ils ont charié pendant les siècles précédens, & les contenant par des digues, ils s'emparent du terrain qu'ils les forcent ainsi d'abandonner.

La conquête n'est pas toujours bien importante au moment où les hommes l'entreprennent; ce n'est souvent que quelques buissons naisans, quelques plantes odoriférantes mêlées au gravier, dont leurs chèvres & leurs moutons se nourrissent. Aussi proportionnent-ils leurs efforts à la valeur de ces produits: ils ne tentent de les garantir que des inondations ordinaires; en attendant que l'affoiblissement du *Torrent*, la décomposition de ces premières plantes qui croissent dans les parties les plus épargnées, & les dépôts des pluies accumulés pendant la composition du tout, puissent faciliter la culture, ou donner naissance à des prairies, d'autant plus précieuses qu'elles pourront être égayées par l'eau même qui a fabriqué leur base. C'est alors que tous les efforts particuliers & publics se réunissent pour assurer la conquête à toujours.



Tout est garni dans le bas des Montagnes de ces terrains conquis sur les sommets par l'entremise des *Torrrens*. On les distingue aisément à leur forme: c'est celle d'un *pain de sucre* fort aplati, coupé par son milieu du sommet à la base. Les *Talus* de ce genre, que je nommerai *cônes* pour les distinguer de ceux que forment les éboulemens simples, s'élèvent vers les ouvertures d'où sortent les *Torrrens*, & s'étendent dans les Vallées à proportion de la largeur de celles-ci, & de la quantité de matériaux que les *Torrrens* ont chariés.

J'aime à rapprocher les objets de V. M. autant qu'il m'est possible; à les soumettre à ses propres observations; & sur cet objet-ci, Elle peut encore aisément observer Elle-même: on voit en petit l'opération dont je parle, presque à chaque pas dans les grands chemins. Le moindre ruisseau qui s'écoule d'une terre mobile, forme à sa chute un petit *cône* de sable, de gravier, ou de tout autre terrain qu'il entraîne. Mais si le ruisseau a achevé de creuser son lit, si ses bords sont réduits à une pente douce, le *cône* ne s'accroissant presque plus, se couvre enfin de gazon.

Voilà donc encore une opération très commune des eaux, qui se passe autour de nous

petit, & qui se fait en grand, & en très grand dans les Montagnes. Entre ceux de ces cônes déjà habités que j'ai remarqués dans mes voyages, il en est un que bien des gens ont eu occasion de voir, puis qu'il se trouve sur le passage de tous les Voyageurs qui prennent la route du Mont-Cenis pour aller en Italie. Il est situé sur la rive droite de l'*Arc* (Rivière principale de la *Maurienne* en *Savoie*) dans la Vallée qui s'étend d'*Aigue-belle* à *St. Jean de Maurienne*.

Ce *Talus* a près d'une lieue de tour à sa base, & s'élève fort haut contre les Rochers d'où il est parti. Au dessus de lui se montre à découvert le lieu où se trouvoient auparavant les matériaux qui le forment : le haut de la Montagne en cet endroit, est creusé sous la forme d'un demi *entonnoir*; e'est-à-dire qu'il est en creux, ce qu'est le cône en relief; & il y a même ceci de particulier, qu'on rencontre rarement, c'est que le bas de ce que j'appelle l'*entonnoir* aboutit aujourd'hui exactement au sommet du cône. C'étoit probablement, dans les siècles reculés, une *cascade* bien plus haute que le *Staubach* de *Luterbrun*, & qui charioit bien plus de pierres. De sorte que peu à peu l'*entonnoir* en se creusant, & le cône en s'éle-

vant, ont fait chacun la moitié du chemin pour se rencontrer; & lorsqu'ils ont été réunis, la pente de l'un & de l'autre s'est trouvée si douce, que les eaux ont perdu leur force destructrice. La *végétation* s'est donc emparée du tout: *Pentonnoir* est couvert de bois dans toute son étendue; & le *cône* est par tout cultivé; un pied de *terre végétale*, ou plutôt de *terreau*, le recouvre. Je distinguerai toujours dans la fuite ces deux sortes de terres; en considérant le *terreau* comme un couche formée de sable, de gravier, ou de pierres broyées par la culture, mêlée de ce que j'appelle la *terre végétale*, c'est-à-dire du produit immédiat de l'air & de la végétation, tel que les rochers nus ou les sables arides le reçoivent peu à peu sans aucune culture.

Mais sur le *cône* dont je parle le sol est très cultivé. Les hommes même n'ont pas attendu que la Nature y fît tout elle seule. Quand le *Talus* tendit à une *végétation* générale, & qu'il promit ainsi aux hommes de leur rendre le fruit de leur travail, il étoit sûrement très raboteux: de grosses pierres avoient roulé avec le menu moëllon, & s'opposoient à toute culture. Les hommes, infatigables pour le travail qui les fait vivre, inspirés, non par un in-

stinct qui fait toujours la même chose, même où il n'y a pas lieu de rien faire, mais par un jugement qui leur montre ce qu'il peuvent & doivent faire dans chaque cas; les hommes, dis-je, ont en cet endroit enlevé de dessus le terrain ces pierres embarrassantes, & ils les ont mises en monceaux: sacrifiant ainsi une partie de ce terrain, pour cultiver plus aisément le reste; ou plutôt seulement le destinant à d'autres usages. Ces monceaux de pierres par exemple, sont en plusieurs endroits environnés des arbres qu'il est le plus utile d'avoir près de soi; noyers, poiriers, ormeaux, & autres semblables: dans de bonnes expositions ils sont couverts de treillages grossiers, sur lesquels s'étendent, ou la vigne, ou cette étonnante & si utile plante annuelle, la citrouille, que je suis surpris de voir presque ignorée en Angleterre, tandis qu'elle est partout ailleurs d'une si grande ressource. Le terrain de notre *cône*, ainsi débarrassé, fournit du bled en grande abondance & les pâturages les plus riants.

Il y a longtems que s'est fait le premier travail qui a donné ce terrain aux hommes; ceux qui l'habitent aujourd'hui n'en ont pas la moindre connoissance; ils en jouissent sans s'en-

quérir comment il y est venu; & les marques permanentes de sa fabrication postérieure à celle de la Montagne les intéresseroient fort peu quand ils les connoïtroient. Ils y vivent distribués en plusieurs hameaux, sous un chef-lieu nommé *la Chapelle*, qui fut apparemment le premier habité, comme le plus bas; & le premier aussi, où la Colonie naissante rendit graces à Dieu du bien qu'il avoit commencé dès longtems à lui préparer. Le nom s'est perpétué, mais la trace des faits s'est perdue. C'est aujourd'hui un Bourg, au travers duquel passe le grand chemin: il a l'air vieux, quoique probablement rien de ce qu'on voit aujourd'hui n'appartienne à sa première fondation: & tout en général dans les environs a tellement pris un air *fixe*, qu'il faut y regarder à dessein, pour remarquer le *Torrent* qui a fait tout cet ouvrage: on l'a relégué comme un ancien serviteur, dans l'un des bords du *Talus*, où cependant encore il est très utile; on en tire des filets d'eau pour l'usage de l'agriculture, & pour tous les autres besoins de la communauté.

Près de là, sur le côté opposé de la Vallée, un autre *Torrent* est encore en plein ouvrage; & celui-là probablement ne fera pas si-tôt

oublié. Il vient du fond d'une grande coupure, & à chaque Printems il recouvre encore son *cône* de nouveau moëllon. Cependant la *végétation* y veille; elle épie le moment de s'emparer: plusieurs grands arbres ont trouvé le moyen d'y insinuer leurs racines, & d'élever leurs troncs au dessus des décombres. Les brossailles aussi s'avancent peu à peu depuis les bords; & si les habitans voisins n'osent encore y tenter aucune culture, ils y mènent au moins paître leurs chèvres & leurs moutons: & le soir en se retirant dans leurs Chaumières, Femmes, Enfans, Vieillards, portent ou traînent un fagot, pour aller préparer les alimens de la famille, de ces hommes robustes sur tout, qui reviennent peut-être de luter ailleurs contre le *Torrent*, ou du moins de cultiver en diverses manières les terrains qu'ils lui ont déjà enlevés.

Mais quelquefois les hommes se hâtent trop d'habiter ces terrains nouveaux; & c'est là presque l'unique cause des accidens qui arrivent dans les Montagnes. Les *Torrents*, avant d'arriver sur le *cône* où ils se déchargent, passent souvent auprès de quelqu'un des *Talus* de la première espèce, formés par la chute des Rochers. Il peut arriver alors qu'ils les minent soudement, sans en détacher

d'abord beaucoup de matières, parce qu'ils n'attaquent que le bord de leur base. Si cependant les autres causes qui jettoient du moëllon sur le cours d'un *Torrent* se sont épuisées ou ralenties; que pendant un certain nombre d'années il n'ait fait aucun dégât; qu'il se soit creusé lui-même un lit dans son *cône* sans s'y déborder davantage; ce *cône* se garnit de verdure; les hommes s'en approchent, y plantent, y bâtissent, & s'en croient déjà possesseurs. Cependant ils ne sont pas encore sans alarmes; ce *Talus* rongé sur la Montagne s'éboule de tems en tems dans le lit du *Torrent* qui couvre alors leurs possessions, de gravier. Mais ils ne perdent point courage; chacun s'employe à enlever de nouveau les grosses pierres qui s'opposeroient à la culture; on les porte au bord du *Torrent* pour le contenir d'autant mieux; on fossoye plus profondément que de coutume, pour ramener l'engrais à la surface; on fait une collecte dans les Pays voisins pour les *pauvres inondés*; de bonnes gens donnent leur pite, le cœur revient à nos Colons, & ils oublient le mal passé.

Mais un plus grand mal, un mal décisif les menace. Ce *Talus* élevé, auquel ils ne songent guère parce qu'il est peut-être fort loin d'eux, ne se soutient que par une sorte d'ad-

hésion que les matières ont acquises entr'elles avec letems , à cause du sable qui s'est infinué dans leurs intervalles, sans qu'il en soit résulté encore une vraie *pétrification*; ainsi l'eau qui a apporté ce sable, peut toujours s'y introduire, & la gelée le diviser. Un hiver abondant en neige, est suivi d'un printems où la fonte est fort longue: l'eau pénétrant toute l'épaisseur du *Talus*, rend le gravier mouvant; une pluie abondante survient dans ce moment critique; le *Torrent* grossit & heurte le pied du *Talus*, qui, déjà prêt à s'écrouler, se met en mouvement tout d'une pièce & vient fondre dans le lit du *Torrent*. Au bruit de sa chute tous les environs s'allarment: une forte de bonace qui succède, préface les ravages les plus affreux; le cours du *Torrent* suspendu qui produit ce calme momentané, annonce quelque événement extraordinaire dans la Montagne; & bientôt un nouveau *Torrent*, non d'eau, mais de pierres, s'avance avec fracas par le débouché: l'eau dont il est mêlé en fait une terrible forte de fluide, qui s'extravase de toute part, & qui souvent, continuant à couler pendant plusieurs heures, couvre de tas énormes de pierres tout ce qu'il trouve en son chemin. C'est en un mot une forte de



*Lave*; & la différence de l'élément qui la rend fluide, en met très peu dans ses dégâts.

On voit un exemple frappant de cette espèce de désastre à quelques lieux du *cône* fertile de *la Chapelle*, en descendant la même Rivière. *Aigue-belle* est le Bourg le plus voisin de ce lieu ravagé. En 1752 un *Torrent*, qui descend de la Montagne sur la rive opposée, & qui depuis quelque tems laissoit tranquille le *cône* qu'il avoit formé, le couvrit tout à coup d'une couche de pierres de quinze ou vingt pieds d'épaisseur, & ensevelit totalement un Hammeau qu'on avoit bâti sans défiance sur ses bords. Le Clocher de l'Eglise paroît seul au dessus de la *Lave*; ses fenêtres sont à niveau du nouveau terrain; j'y ai passé moi-même comme par une porte, pour descendre dans la petite Eglise qui n'a pas été entièrement comblée. Le tems réparera sûrement ce désastre, & dans quelques siècles, un nouveau Village viendra sans doute se fonder sur celui qui a été enseveli.

Quand les Vallées sont larges, comme l'est celle d'*Aigue-belle*, un tel accident n'a qu'un effet local; le *Torrent* ne ravage que sur sa route. Mais si le même accident arrive dans des Vallées étroites, dont le fond se trouve en même tems

horizontal , il en résulte un autre effet qui a souvent des conséquences terribles. Le fond de ces Vallées est toujours occupé par une Rivière plus ou moins considérable, dont le cours se trouve alors suspendu. Il faut donc qu'elle s'élève pour surmonter ce nouvel obstacle ; & par là elle s'étend & recule très loin, inondant ses bords où se trouvent quelquefois des Villages. On se hâte quand on le peut de lui creuser un écoulement au travers des décombres. Mais comme de tels accidens n'arrivent que dans des tems très pluvieux, les eaux sont fort grosses alors, les débordemens prompts, le travail à la fois dangereux & pénible ; & la résignation est souvent le seul remède. Graces à leur peu de besoins, les Montagnards se résignent bien plus aisément que nous. Ils sont d'ailleurs accoutumés à croire tout bonnement que la volonté de Dieu s'exerce dans ces fléaux momentanés, & ils savent se consoler, en portant leurs regards sur tant d'autres biens qu'il leur conserve. Si le mal est irréparable pour la génération présente, ils abandonnent la place, & vont s'établir ailleurs : il leur reste des bras ; c'est-à-dire leur vraie richesse. La terre offre par tout de la subsistance, à ceux qui peuvent &

veulent la cultiver. Mais pour peu qu'il y aît de remède, la cause du mal n'a pas plutôt cessé, qu'on se met en devoir d'en réparer les effets. Si les travaux ne sont que pénibles, ces bonnes gens ne cherchent de secours que dans leurs bras & ceux de leurs voisins. Mais s'il faut plus d'intelligence & de ressources; la Province les aide de ses ingénieurs & de ses maçons: on étançonne, on bâtit des murs pour soutenir les terres, on perce la fatale digue, & le Lac accidentel s'écoule.

La *Maurienne*, cette intéressante Vallée de la *Savoie*, me fournit encore l'exemple d'une catastrophe de cette espèce. Peu d'années avant que le *Torrent d'Aigue-belle* eût entraîné dans son lit le *Talus* dont je viens de parler à V. M. l'abondance des eaux en fit ébouler un autre sur la même rive droite de *l'Arc*, entre le Bourg de *St. André* & celui de *St. Michel*. Le cours de la Rivière fut suspendu, & un *Hameau* qui étoit sur ses bords au dessus de *l'avalanche*, fut submergé. Une personne de ma connoissance qui passoit alors dans cette Vallée, fut fort étonnée de voir la Rivière presque tarie, dans un tems où elle devoit au contraire être fort enflée. Il trouva bientôt des gens qui lui dirent que cela annonçoit quelque grand

accident vers le haut, & l'on y couroit. Il arriva au moment où les pauvres habitans du Hameau submergé, aidés de leurs voisins qui s'y rendoient de toute part, s'employoient à frayer une route aux eaux au travers des décombres, & à faire un pont au dessus des toits de leurs maisons, en posant des planches de l'une à l'autre, sur lesquelles il fut obligé de traverser avec son cheval.

J'ai passé plusieurs fois moi-même dès lors dans cette Vallée. Les *pauvres inondés* n'ont pas osé y rétablir leur Hameau, & se sont dispersés dans les Villages voisins. On voit le canal qu'ils creusèrent alors dans la digue: il étoit déjà fort profond; mais d'énormes pièces de rocher les empêchèrent de continuer l'ouvrage. Il resta donc une forte de Lac au dessus. Mais comme au dessus de cet endroit la pente des eaux est encore fort rapide, & qu'elles charient ainsi beaucoup de moëllon, le fond du petit Lac est déjà comblé presque au niveau de l'ouverture faite dans la *jettée*. Il en résulte donc seulement que dans cet espace la Rivière a un cours paisible sur un petit cailloutage; tandis qu'au dessus & au dessous elle écume sans cesse en tout tems parmi les rochers. Cet atterrissement paroît devoir s'étendre enco-

re, car le *Talus* d'où est parti l'*avalanche*, n'est pas encore *fixe*, & la Rivière le mine toujours.

C'est sans doute ce qu'auront compris les Ingénieurs de la Province, & qui les aura empêchés de faire aucune tentative pour rétablir ce lieu dans son premier état. Et tant mieux : il seroit bien dommage de traverser en cet endroit l'ouvrage simple de la Nature. Ce recoin, si désastreux aujourd'hui, prépare aux races futures un de ces lieux admirables qu'on rencontre souvent tout à coup dans les Montagnes au sortir des défiles. Une faille dans la Vallée, qui montre par sa forme l'ouvrage ancien des eaux ou quelque éboulement, barre le passage, & oblige à un détour pour gagner la coupure étroite où l'eau de la Rivière se précipite en écume. Tous ses environs sont encore sauvages & escarpés; l'ombre obscure des rochers entassés & couverts de mousse, semble annoncer que le chemin va s'ouvrir dans les entrailles de la Terre; & l'air qui y passe rapidement, soit par le resserrement de la Vallée, soit par le brisement de l'eau, transite bientôt le voyageur. Cependant la vue d'une maisonnette soutient son courage, en lui montrant que ce lieu n'est pas entièrement inhabité. Un canal, en partie coupé dans les rochers & les décombres, & en

partie formé par des pièces de bois artistement arc boutées, soutire de cette cascade quelquefois terrible, un filet d'eau toujours égal; & par ces aqueducs, moins durables que ceux des Romains, mais plus aisément réparables, le ruisseau gazouillant arrive enfin à la maisonnette & y fait tourner un moulin.

Malgré cet indice d'un lieu habité, on ne s'attend point d'arriver par un tel chemin à la plus charmante Vallée; & la surprise augmente le plaisir de la trouver. Les ravages des siècles antérieurs l'ont préparée; les Torrens en ont rendu le sol horizontal, en adoucissant les pentes tout au tour. C'est en quittant ce lieu que la Rivière s'irrite; car là elle coule doucement dans un canal uni & ombragé, & les prairies les plus ri-antes bordent cette eau maintenant paisible. Les Montagnes qui s'élèvent de toute part, garantissent des vents froids le fond de cette Vallée où le soleil en même tems concentre ses rayons; ce qui favorise toute espèce de culture: la vigne prospère dans les abris au pied des rochers, le fourrage dans les pentes, le grain sur les croupes des côteaux, qui montent en amphithéâtre jusqu'aux Bois. Ce grand ouvrage de la Nature & de l'Art a été tour à tour la cause & l'effet d'une population devenue très nombreu-

se, & qui jouit en ce lieu ignoré, d'une tranquillité presque inaltérable. Elle est distribuée dans de petits hameaux dispersés çà & là dans les coupures des anciens Torrens, où coulent maintenant des Ruisseaux; & dans un grand Village que des vergers & des jardins entrecoupent & entourent. Un lieu surtout est très soigné; il est dans la plus agréable position, & les plus grands arbres l'environnent. Ce lieu attire l'attention; on y découvre la flèche d'un clocher qui surmonte les arbres; & des sentiers y aboutissent de toute part... Ils ont donc aussi le bonheur de se plaire à remercier Dieu des biens dont ils jouissent!... Quel doux sentiment que celui de la reconnaissance! Comment y a-t-il des ingrats!

Voilà comment ces destructions apparentes des Montagnes, ne sont que le passage à un état de jouissance réelle & durable pour l'Homme, & qui seulement s'accélère ou se retarde suivant la disposition des lieux. Je dis que cette jouissance est durable; car dès que les Montagnes sont devenues fertiles, tout tend à les conserver. Les hommes alors ajoutent leurs soins à ceux de la Nature. La Rivière qui traverse le Vallon, est soigneusement contenue dans son lit, & les Torrens qui s'y jettent

font domptés, ou rejettés dans des lieux où ils ne fauroient nuire. A la moindre allarme tout est sur pied; le tocsin sonne dans toutes les paroisses contre l'ennemi commun. Le tems & la saison le désignent; on ne fort point avec des armes à feu. Mais chacun se saisit de sa perche, de sa bêche, ou de sa hache. On va couper les branches des arbres qui s'arrêtent contre les ponts, afin qu'ils passent sans les renverser: si l'eau tend à s'ouvrir un passage qui offre une décharge utile, on creuse le terrain pour l'aider: si au contraire elle menace de se jeter sur les terres cultivées, on lui oppose tout ce qui s'offre sous la main; hommes, femmes, enfans, tout travaille. Des paniers pleins de pierres, font les gabions qu'on oppose à la fureur de l'ennemi; des branches d'arbres entrelassées les lient; les plus forts plantent des pieux, roulent de grosses roches: la digue s'élève, la crise passe, & le succès encourage pour l'avenir. On a vu jusqu'où l'ennemi étoit à craindre: l'ouvrage fait dans l'ardeur qu'inspiroit le danger, est l'esquisse de celui qu'il faut élever solidement pour la suite. Alors viennent les secours de la Communauté ou de l'Etat. Et comme une jouissance déjà longue prouve que les causes de dégât dimi-



nuent, on fait avec d'autant plus de zèle ces grands travaux, qui enfin sont victorieux pour toujours.

Les marmottes sifflent sur ces Montagnes pour s'avertir du danger; mais ce n'est que pour le fuir. Les hommes s'avertissent de même; mais c'est pour l'éloigner par mille moyens, ou prévus & préparés à l'avance, ou imaginés & variés à l'instant & suivant le besoin. Ne pouvons-nous pas dire sans présomption que Dieu a pris plus de soin de nous que des Marmottes? ... Sans présomption! Est-ce bien là le langage que nous devons tenir? on est presque réduit à prendre ce ton humble vis à vis d'une classe de personnes, qui ont le malheur de se méconnoître elles-mêmes. Mais auprès de V. M. j'ose dire, combien l'Homme n'est-il pas distingué des simples animaux! Y a-t-il quelque ressemblance, le plus petit rapport, entre le moindre degré de perfectibilité, ou de réflexion appliquée à des objets nouveaux, & l'instinct invariable le plus parfait? Entre l'Etre qui s'occupe de son origine & de sa fin & qui observe tous les autres Etres qui l'entourent, & celui qui sent, jouit & se meut sans méditer sur rien? Entre l'Etre qui varie ses jouissances suivant ses

positions, qui s'arrange avec tout, s'empare de tout ce qui lui convient, & dont par ce moyen l'espèce jouit de tout; & celui qui est réduit à des jouissances bornées, toujours les mêmes, & toujours dépendantes? Cependant je ne m'émeus plus à l'ouïe de ces étonnantes assimilatons. Il est de l'essence de cet Etre, supérieur à tous ceux qui l'entourent, de raisonner, & d'errer fréquemment en pensant raisonner. Mais comme je me suis réjoui une fois, de ce que nous pouvons jouir de la Nature sans la bien connoître, & de ce que les faiseurs de systêmes ne la changent point: je me réjouis aussi de ce que ceux qui s'affligent eux-mêmes, en dégradant notre espèce, ne sont point ses procureurs irrévocables. Je m'en réjouis même pour eux; car je serois bien fâché que par leur indifférence ils pussent aliéner leurs droits.

Si j'ai parlé à V. M. de l'influence des hommes dans la conservation des Montagnes; ce n'est point qu'il paroisse que la Nature attende d'eux ce secours; mais seulement parce qu'il existe. Peut-être en résultera-t-il que les Montagnes resteront finalement un peu plus élevées; mais d'elles-mêmes elles se conserveroient: c'est ce que j'aurai l'honneur de montrer à V. M. L'Homme est une des *fins* prin-

cipales de la Providence; il jouit. Elle lui a laissé pour son bien une partie du travail à faire; mais elle n'a pas compté sur lui pour le gouvernement en grand. Elle fait bien ce qu'il fera par sa nature, & ainsi il est un de ses moyens; il faut que l'intérêt présent ou prochain le détermine: par là il ne fauroit songer à la suite des générations. Mais la Providence en prend soin. Tout est donc bien dans ce partage du travail pour la conservation des Montagnes; & comment ne seroit-il pas bien!





## LETTRE XXXII.

*Continuation du même sujet — Effets généraux des causes précédentes quant à la conservation des Montagnes — Effet particulier de la Glace dans celles qui sont fort élevées.*

LAUSANNE, le 2 Février 1776.

MADAME

**M**'étant donné pour règle de n'employer que la Physique dans ces discussions sur l'état de la Terre, il semble que je doive me justifier de ce que dans ma Lettre précédente je me suis livré à des réflexions sur les desseins de DIEU, & au sentiment qu'ils m'inspirent. Je prendrai donc cette occasion pour mieux expliquer mon plan à VOTRE MAJESTÉ.

Ce plan renferme un objet principal; savoir

l'accord de l'état actuel de la Terre & des causes Physiques qui paroissent l'avoir produit, avec l'Histoire Sacrée. C'est ce point que je me suis prescrit de ne traiter que par la Physique & l'Histoire Naturelle, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'à comparer la Nature avec la Révélation; & je m'y conformerai scrupuleusement; car sans cela je ne prouverois rien.

Mais en exposant à V. M. l'Histoire de la Terre & celle de l'Homme, je trouve si souvent sur mon chemin ces marques de bonté dans les plans & de sagesse dans l'exécution, qui caractérisent une CAUSE bonne & intelligence, que je ne saurois m'empêcher de me livrer au sentiment qu'ELLE m'inspire; sur qu'en même tems je ne puis qu'intéresser davantage V. M. à mes discussions.

Cependant à cet égard même je me suis proposé de suivre une règle; celle de ne point faire d'Hypothèse pour trouver du *dessin*, lorsqu'il ne se manifeste pas au premier coup d'œil. Mais quand les effets les plus évidens l'indiquent; quand il faudroit au contraire Hypothèse sur Hypothèse pour tenter de les ramener à des causes aveugles; quand les spéculations obscures cédant à la raison & au sentiment, l'esprit admire & le cœur s'émeut;

je me fais un plaisir d'écouter leur langage & de le rendre du mieux que je puis.

Après avoir expliqué ainsi plus particulièrement à V. M. le plan que je me propose de suivre, je vais LUI retracer les faits bien certains que nous a déjà fourni l'étude simple de la Nature, pour découvrir sur quelques points, l'Histoire passée & future des Montagnes.

Les rochers escarpés *s'éboulent*. Les matières qui s'en détachent se rassemblent en plus grande partie à leur pied en forme de *Talus*. Les *Torrents* entraînent avec eux le reste de ces matières; mais ils en déposent encore la plus grande partie au bas des *Montagnes*, avant même qu'ils soient entrés dans les *Rivières*. Tant que celles-ci sont sujettes à de grands débordemens, elles poussent le *gravier* devant elles jusques hors des *Montagnes*, & même à une assez grande distance. Mais lorsque les *Montagnes* se sont assez abaissées pour que les débordemens ne soient plus si grands ni la quantité de moëllon si considérable, les *Rivières* ne font plus que labourer leur ancien *gravier*. Alors on peut entreprendre de les contenir dans un *lit* fixe. Voilà le résumé des principaux faits, quant à la démolition & au transport des matériaux.

Dès que les *Rochers* cessent de s'ébouler sur leurs *Talus*, & les *Torrents* de répandre de nouveau *moëllon* sur leurs *cônes*, la *végétation* s'en empare; & sa présence, en augmentant la première stabilité du terrain, la prouve immédiatement à nos yeux. C'est aussi sur elle seule, sans le secours des hommes, que je fonde enfin la durée des Montagnes.

Tout le système se réduit donc à ceci. L'adoucissement des *pentés* arrête d'abord l'effet de ces deux grandes causes de destruction des Montagnes, la *Pesanteur* & les *Eaux*: la *végétation* ensuite, arrête l'effet de toutes les petites causes.

Si tel étoit déjà l'état des Montagnes, que toutes les parties escarpées se fussent réduites à des *Talus*, que tous les *Torrents* se fussent assurés des *lits* auxquels ces *talus* vinssent aboutir sans en faire partie, que toutes ces *pentés douces* fussent couvertes de *mouffes* de *gazons* ou de *bois*, qu'est-ce qui pourroit les détruire? Seroit-ce l'eau encore? Mais l'eau, devenue moins abondante par la diminution de la hauteur des Montagnes, pompée en grande partie par les plantes, & ballottée pour ainsi dire par l'alternative des rosées & de l'évaporation, ne descendroit plus des *hauteurs* dans les *Rivières*

que par des millions de filets, après y avoir déposé des matières terrestres, bien loin d'en rapporter. Je reviendrai à cette dernière conséquence, après avoir conduit nos Montagnes plus près de ce point de repos.

D'après tout ce que j'ai eu l'honneur d'expliquer jusqu'ici à V. M., Elle voit déjà sûrement que nos *Talus*, formés au pied des rochers, se conserveroient à toujours, si les *Torrents* n'y retardoient l'ouvrage de la *végétation*. Les pluies seules, ni aucune des autres influences immédiates de l'air n'y feroient absolument rien. Les pluies se filtrent presque entièrement dans ce moëllon; on n'y voit point courir d'eau, jusqu'à ce que le *gazon* les recouvre, ou que les eaux aient peu à peu bouché la plus grande partie de leurs conduits souterrains en y chariant après elles du menu gravier & du sable; & ces deux causes tendent à affermir le *Talus*. Ainsi quand l'eau a bouché ses conduits souterrains & qu'elle coule à l'extérieur, elle ne peut y former que de petits fillons, où elle descend sans rien déranger. Alors, bien loin d'entraîner, elle accumule; puisqu'elle dépose continuellement la nourriture des plantes, qui, en pourrissant, forment cette croûte de *terre végétale*, dont



la présence atteste à l'œil même l'accroissement du terrain.

Des Montagnes basses (comme le *Jura* qui est bas comparativement aux *Alpes*) sont bientôt fixées par ce moyen. Il ne se fait presque qu'un seul *Talus* depuis leur sommet jusques dans les basses Vallées, ou sur la plaine. Aussi l'état de ces Montagnes est-il déjà presque entièrement fixé: on y voit très peu de rochers nus qui s'éboulent, excepté auprès des *Rivières*. C'est dans ces lieux-là que l'ouvrage tarde le plus à se finir. Le bas des *Talus* est miné par l'eau; leur surface s'écoule donc pour ainsi dire sans cesse, & laisse à découvert les rochers des sommets, qui par là continuent aussi à s'ébouler. Mais les Vallées s'élargissent enfin; & les *Talus* s'éloignant ainsi des *Rivières*, commencent à éprouver les influences du repos.

La vue seule de la chaîne du *Jura*, nous apprend donc ce que deviendront enfin toutes les Montagnes. Dans la plus grande partie de son étendue, il ne souffre plus aucun changement ruineux: la *végétation* le recouvre presque partout. Les bas sont cultivés de toute sorte de manière suivant leur exposition; les sommets sont couverts de pelouses qui forment les pâturages les plus précieux. Cette

gazonade s'étend aussi sur toutes les parties des pentes qui ne sont pas trop rapides, & le reste est couvert de Bois.

J'ai parcouru fort souvent le pied de ces Montagnes; leur état est presque partout tel que je viens d'avoir l'honneur de le décrire à V. M. J'ai sur-tout observé avec attention les lits des *Torrents* qui en descendent pour se rendre dans les Lacs de *Genève*, de *Neufchatel* & de *Bienne*, ainsi que dans l'*Aar* & dans le *Rhin*: & hormis ceux de ces *Torrents* qui viennent des gorges où les terrains sont encore escarpés, ils ne roulent plus que l'ancien gravier qu'ils ont apporté autrefois.

Mais il n'en est pas ainsi des *Alpes*, des *Pyrénées*, & des autres Montagnes, qui comme celles-là, sont beaucoup plus élevées, ou qui sans l'être davantage, ont été livrées aux influences de l'air dans un désordre plus grand. Dans ce genre de Montagnes il reste encore à la *végétation* de bien grandes conquêtes à faire.

Ces Montagnes ne sont pas telles que V. M. pourroit se les figurer naturellement; il faut y être monté pour s'en former une juste idée. Ce sont des Montagnes sur d'autres Montagnes. De près on ne voit que les parties inférieures; de loin tout se confond: il faut donc être ar-

rivé sur une des premières *terrasses* pour voir les secondes; sur celles-ci pour voir les troisièmes; & ainsi de suite.

La plupart de ces *terrasses* successives sont de grandes plaines, dominées par des rochers qui s'éboulent & forment des *Talus*. Si dans la succession des siècles, les *éboulemens* de ces bandes de rochers en Amphithéâtre finissoient sans emporter les plaines qu'ils soutiennent, & que les *Torrents* eussent creusé leur lit pendant ce tems là à quelque distance des *Talus*, tout seroit fini par cette première opération. Mais il y a peu de hautes Montagnes où les arrangements soient si simples: souvent ces bandes empiètent les unes sur les autres en s'ébouyant, & alors le repos est bien différé.

Supposons que ces *terrasses* soient étroites, & que leurs *murs*, c'est-à-dire les rochers qui les soutiennent, soient fort élevés. Les *terrasses* alors ne suffiront pas pour recevoir les *éboulemens* qui doivent se faire sur elles; car le dessus de chacune d'elles s'étrécit de plus en plus par la destruction du rocher qui la soutient. Il pourra donc arriver que ce *Talus*, s'étant étendu jusqu'au bord de la *terrasse* se trouve reposer sur une base qui s'éboule encore; & même cela arrive très souvent; de sorte qu'à chaque rétrécissement de la

base, le *Talus* lui-même s'éboule. Ainsi deux *Talus*, qui étoient peut-être déjà en pleine végétation par la lenteur des éboulemens des rochers qui les formoient, pourront être fort reculés à cet égard; le *Talus* supérieur, parce que sa surface fertilisée glissera en bas; & le *Talus* inférieur, parce que la sienne fera ensevelie sous de nouveaux décombres.

Les Montagnes qui sont dans ce cas feront proportionnellement plus abaissées que les autres; parce que leurs *Talus* se confondant ainsi, & devenant par là fort étendus, demeureront longtems à devenir solides. Les eaux partant de fort haut, auront le tems de s'y rassembler & de devenir destructives vers le bas. Au lieu que dans les Montagnes où les *terrasses* subsisteront encore après que tous les rochers se feront *éboulés*, les eaux étant reçues par reprises, perdront beaucoup de leur rapidité. Elles se rassembleront dans les enfoncemens des petites Vallées supérieures, elles s'y formeront des lits qu'elles ne rongeront presque point; & la *végétation* restera tranquille par tout.

Je dois peut-être faire observer à V. M. que je n'ai donné une sorte de régularité à ces *terrasses* successives, que pour me rendre plus intelligible. Tout revient bien à ce que j'ai

eu l'honneur de Lui dire sur les *éboulemens* des diverses *bandes* des Montagnes; mais il n'y a à l'œil aucune régularité.

Reprenons encore une fois toutes les causes destructrices qui agissent dans les Montagnes, & V. M. verra toujours mieux, à mesure que nous avançons, que nous avons déjà droit d'affirmer que ces causes auront une fin.

*Il se fait des éboulemens dans les Rochers. Les Talus se forment, s'étendent, garantissent de plus en plus ces Rochers en les recouvrant à mesure qu'ils s'élèvent contr'eux, & se couvrent enfin eux-mêmes d'une couche de terre végétale.*

*Les terrasses sur lesquelles ils reposent se minent. Ils s'ébouleront de nouveau; mais cet éboulement finira aussi, & la végétation reprendra le dessus.*

*Des torrens les attaquent. Ils feront encore démolis sans doute; mais les Torrens ne porteront pas bien loin les matériaux; ils les déposeront dans la Vallée prochaine. Cependant ils élargiront leur lit: les Talus après leur avoir abandonné tout ce qui étoit à leur portée, se réformeront en arrière, & se fertiliseront de nouveau.*

Ainsi les Montagnes s'abaïsseront sans doute; leurs coupures s'élargiront. Mais jamais elles ne cesseront d'être *Montagnes*: elles prendront un état stable, que les siècles accumulés, ne changeront plus essentiellement.

Toutes ces opérations sont laissées à la Nature seule dans le haut des Montagnes: les hommes y prennent peu d'intérêt. J'ai eu l'honneur de le dire à V. M., l'air y est trop subtil & trop froid, pour qu'ils en fassent le lieu de leur séjour ordinaire. Ils y vont seulement dans la belle saison, recueillir des biens qui ne leur coûtent que du tems. Le Bétail y monte à la fin du printems, s'y nourrit, y multiplie, y fournit tous les laitages; les Montagnards vivent de son produit & nous en font jouir après eux.

Il n'en est pas ainsi du bas des Montagnes. . . . . Mais avant d'y descendre, le *froid* dont je viens de parler, m'avertit que je ne dois pas être si facile à convenir de l'*éboulement* de tous les sommets. Dans les Alpes au moins, où les hauts sommets se couvrent de *glace*; ils sont garantis par elle presque aussi puissamment que par la *végétation*. L'eau s'écoule sans doute de dessous ces *glaces*, mais c'est par tant de canaux & si tranquillement qu'elle

qu'elle ne détruit rien, ou presque rien; aussi le plus souvent en fort-elle claire. Dans les saisons pluvieuses, tout ce qui nous arrive en pluie, est de la neige sur ces sommets; & par les fontes & les gelées alternatives cette neige se transforme en *glace*. De sorte qu'une même quantité d'eau, qui autrement se feroit écoulée en peu de jours & presque toute à la surface, ne descend qu'en plusieurs mois, & se filtre même par autant des petits canaux souterrains, qu'il y en a d'extérieurs.

Quiconque a vu ces Montagnes glacées, comprend ce qu'en disent les habitans du voisinage; c'est qu'elles *s'élèvent*. Elles ne se dégradent donc pas: il n'y a que les rochers coupés à pic qui s'éboulent encore. Mais ils s'encroûteront aussi dès qu'ils seront moins escarpés; & en attendant, le moëllon qui s'en détache, tombe sur les *glaces* des hautes Vallées; & celles-ci glissant vers le bas, comme j'ai eu l'honneur de l'expliquer à V. M. dans mes Lettres de l'année dernière, apportent ce moëllon dans les lieux où les hommes peuvent en faire usage. Ainsi à cet égard, les *glaces* nous rendent à leur manière le même office que les *Torrents*.

Nous conserverons donc à toujours la plus

haute des Montagnes de notre Hémisphère, le *Mont-blanc* ; son nom seul nous l'annonce : il est recouvert d'une croûte de glace, depuis son pied, dans la Vallée sur laquelle il repose, jusqu'à son sommet. Certainement cette Montagne là ne se détruit pas, au contraire elle s'élève. On a fait dans ce Pays-ci une remarque intéressante, qui contribuera probablement à constater les gradations de cet accroissement. Le sommet de cette Montagne se découvre de quelques maisons de *Lausanne*, d'où l'on prétend qu'autrefois on ne le voyoit pas ; il se montre au-dessus d'une Montagne assez distante, comme la pleine Lune au moment de son lever ; il lui ressemble même extrêmement vers le soir quand l'air est serein, lorsqu'après que toutes les Montagnes antérieures sont passées dans l'ombre, le soleil le dore encore.

On pourroit attribuer cette augmentation apparente de hauteur du *Mont-blanc*, à l'abaissement de la Montagne au-dessus de laquelle on le voit s'élever ; elle pourroit y contribuer du moins, si son sommet s'éboule encore, ce que je n'ai pas éclairci. Mais enfin, l'angle d'élévation de l'une & de l'autre pris dans un lieu bien déterminé, pourroit servir à constater dans la suite les variations respectives



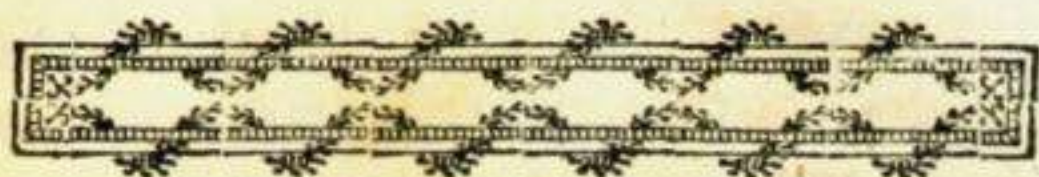
des deux Montagnes : & je ne doute pas que quelqu'un n'y pense. On pourroit faire en même tems des observations sur les variations des réfractions terrestres, qui augmenteroient l'intérêt.

Mais nous n'avons pas besoin d'attendre ces observations pour décider que le *Mont-blanc* se conservera. J'avois l'honneur de le dire l'année dernière à V. M. en LUI parlant de ces Montagnes glacées : de cela seul qu'elles le font, il en résulte à l'œil, que l'accumulation des Hivers l'emporte sur la fonte des Etés. Et comme il n'y a aucune raison de croire que l'effet total des années futures soit différent de celui des années précédentes, on ne peut douter que ces Montagnes ne continuent à s'accroître. Or presque toutes les hauteurs de la haute chaîne des Alpes font dans ce même cas. Nous avons donc là un établissement de hautes Montagnes à toujours pour notre Hémisphère, & par elles nous conserverons les sources de nos plus grands fleuves : celles là sûrement ne tariront point.

Dans la prochaine Lettre que j'aurai l'honneur d'écrire à VOTRE MAJESTÉ, je reviendrai aux Montagnes qui sont plus entiè-

rement abandonnées aux causes ordinaires. Graces à Dieu nous n'avons pas besoin de *glaces* pour nous conserver des hauteurs; de plus douces causes les garantiront.





## LETTRE XXXIII.

*Continuation du même sujet — Exemples de Montagnes arrivées à un état fixe dans les grandes Chaînes — Intervention de l'Homme par la culture, pour conserver aux Montagnes la plus grande partie de ce qui s'échapperoit par les Torrens.*

LAUSANNE, le 9 Fevrier 1776.

M A D A M E

**L**e Cabinet où je m'occupe de l'Histoire de la Terre n'est pas un de ceux où l'imagination seule inspire; c'est pour moi l'observatoire le plus instructif. Tandis que je décris les Montagnes, j'ai sous mes yeux les effets qu'y opèrent la Nature & les hommes: ce sont elles qui m'ont rappelé mes observations sur pres-

que tous les cas généraux; & les détails dans lesquels je vais entrer maintenant ont leurs exemples tout autour de moi.

Depuis que je considère les Montagnes sous les divers points de vue dont j'ai l'honneur d'entretenir V. M., elles ne sont plus à mes yeux des masses informes & toutes semblables; j'y vois toujours ces divers ouvrages qui se préparent ou qui sont finis. Chaque *rocher*, chaque *pente*, est pour moi un problème à résoudre; & mes règles suffisent partout; elles m'expliquent l'état présent, & me conduisent à prévoir ce qui arrivera, ou dans peu, ou par la suite des siècles.

Dans la partie des *Alpes* qui nous avoisine, celle qui borde le Lac devant nous & qui n'appartient pas encore à la chaîne la plus élevée, les amphithéâtres de *Talus* sont déjà arrivés jusques vers le sommet. Quelques uns même le forment déjà seuls; on n'apperçoit plus aucune trace des rochers d'où leur est venu le moëllon qui les compose. Aussi la *végétation* gagne-t-elle déjà leur pied. Ils n'auront pas des arbres; ils sont situés dans une région trop élevée. Les gazons même y viendront tard; parce que la neige leur donne trop peu de relâche; mais enfin ils les couvriront un jour.

& ce fera pour les Chamois; ils feront trop hauts & trop rapides pour les hommes. Mais il faut bien qu'il reste quelque coin pour ces aimables animaux, qui même, comme tous les autres, viennent enfin nous fervir.

Je vois auffi çà & là fur ces mêmes Montagnes des *monceaux* ifolés, posés fur de larges croupes & déjà garnis de bois. Ils étoient sûrement autrefois ce que font encore aujourd'hui certains *pics* nuds, plus élevés qu'eux, & dont ils font entremêlés. Ceux-ci, qui s'éboulent encore, font environnés des *talus* formés de leurs débris, & deviendront à leur tour des *monceaux* comme les autres (a).

Je vois encore de mon observatoire l'ouvra-

(a). Les Montagnes qui embrassent l'extrémité orientale du Lac de Genève vers l'entrée du Rhône, font en effet un des lieux les plus remarquables, quant aux progrès de l'arrondissement des hauteurs escarpées & à leur fertilisation. La plupart de ces Montagnes font encore fort éloignées d'un état fixe; mais elles montrent dans leurs détails tous les pas par lesquels elles y tendent; & les grandes Vallées qui les séparent en cet endroit, laissant pénétrer la vue entr'elles, multiplient ces détails avec une variété qu'on ne trouve que rarement quand on est engagé dans l'intérieur de la chaîne.

La partie de ces Montagnes qui borde le Lac vis à vis de *Lausanne* est surmontée de deux sommités très

gedes humains, & je ne puis plus m'empêcher de l'introduire formellement dans nos confidées

hautes, nommées les Montagnes *d'Oche*. C'est là le plus bel observatoire possible pour étudier les gradations des Montagnes, dans leur passage de l'état escarpé à celui de terrains fertiles. J'enviois fort cette position tandis que je m'occupois de cet objet à *Lausanne*; & souvent je me transportois en idée sur ces sommités, pour me peindre, à l'aide de cette position favorable, des objets que je ne faisois qu'entrevoir de mon Cabinet. Depuis lors mon frère a réalisé ces tableaux de mon imagination, en allant sur cette Montagne, & me faisant part de ce qu'il a vu.

Je mettrai sûrement le Lecteur en état de se représenter ce grand spectacle, en le plaçant à près de 1000 Toises d'élévation au dessus du Lac de Genève, voyant ce Lac dans toute son étendue aussi près de lui qu'un tel objet peut l'être, & tout celui de Neuchatel à peu de distance; dominant la chaîne du Jura; disputant de hauteur avec presque tous les objets d'alentour à l'exception des Pics glacés des Alpes, & ayant ainsi son vaste horizon couvert de groupes dont un seul embelliroit un tableau.

Celle des deux sommités sur laquelle mon Frère monta se nomme le *Château d'Oche*, parce que les rochers escarpés de son sommet ressemblent à une masure: l'autre se nomme le *Bec d'Oche*, par quelque raison tirée aussi de sa forme. Ces deux grands rochers s'élèvent rapidement au dessus de la croupe; mais ils tendent à s'arrondir par des éboulemens, & la végétation, qui a

rations, ne fût-ce qu'à titre de simple cause Physique. Car enfin des *hommes* qui *charient* du terrain de bas en haut, & des *Torrents* qui

recouvert d'une pelouse la croupe de la Montagne, gagne déjà le pied de leurs *talus*. Cependant cette croupe est fort élevée; on ne peut y établir des laiteries, parce qu'on y manque de bois, & ses pâturages ne sont employés qu'à élever ou engraisser du bétail, dont les gardiens ne mènent avec eux de vaches à lait qu'autant qu'il est besoin pour leur subsistance.

De cette sommité mon Frère découvroit tout autour de lui une multitude de Montagnes entièrement arrondies, mêlées à beaucoup d'autres, éloignées à divers degrés de cet état à cause des rochers dont les éboulemens n'ont pas cessé. La plupart des premières, portant leurs sommets fort au-dessus de la région des arbres, se terminoient en des pelouses dont toutes les inflexions étoient douces, sans coupures ni aucun autre indice de dégradation; les autres tendoient visiblement au même état par des *talus* déjà revêtus de verdure, les uns seulement à leur pied, les autres successivement plus haut à proportion que les rochers qui les dominoient restoient moins élevés. En un mot ce vaste champ, qui au premier coup-d'œil ne semble montrer que des ruines, convaincroit tout homme attentif, que les Montagnes en général tendent à un état fixe, en prenant une forme inattaquable par la pesanteur & une enveloppe à l'abri des injures de l'air.

Dans un nouveau voyage qu'a fait mon frère sur ces

en *charient* de haut en bas, sont également des causes mouvantes; & l'on peut au moins les considérer pendant quelque tems sous cette relation.

Rien ne descend du sommet des Montagnes pour s'enfuir, que les hommes ne le guettent au passage, & ne le tournent à leur usage s'il leur convient: & presque tout leur convient lorsqu'il est arrivé à leur portée. Les *Torrens* même, tout furieux qu'ils sont dans les momens où ils pillent les Montagnes, n'agissent pas en toute liberté & sans utilité pour l'homme. On les faigne, on les divise, & on leur fait répandre sur les prairies le limon qu'ils auroient entraîné plus loin sans cette précaution.

C'est dans les lits des *Torrens*, que les habitans du pied des Montagnes qui sont à leur portée vont chercher la pierre à bâtir,

Montagnes, avec un de nos compatriotes qui s'avance à grands pas dans les connoissances Physiques (M. *Marc Pidet*, grand amateur des Montagnes, & qui a construit lui-même un Baromètre semblable au mien pour l'y observer ils mesurèrent barométriquement la hauteur du *bec d'Oche*, sommité inaccessible à tout autre qu'à de vrais Montagnards, & ils la trouvèrent de 5640 pieds au dessus du Lac.



à faire la chaux, à clore leurs possessions, à construire les ponts sur les Rivières, à fabriquer ces aquedues par lesquels ils distribuent les eaux; en un mot à tous les usages pour lesquels d'autres Peuples ont besoin de la brique. Ces vigoureux voituriers déposent quelquefois leur charge avec fracas; mais c'est l'affaire de peu de tems, & ils en épargnent beaucoup à ceux qu'ils servent, en l'apportant si près de leur demeure. Toutes ces pierres ensuite se décomposent à l'air, comme les rochers d'où elles proviennent. Elles se dispersent alors peu à peu, & contribuent à élever le sol des environs; en même tems que leur perte pour les usages auxquels elles avoient été d'abord employées, donne lieu à aller déblayer les lits des *Torrents* pour les remplacer.

Tout ce dont l'homme a vraiment besoin est soumis à son industrie; il s'y familiarise, l'étudie & s'en rend maître. Les *Torrents* par exemple, lui sont encore nécessaires pour charrier du bois du haut des Montagnes. Mais cette provision ne tombe pas naturellement dans leur lit comme les pierres; on ne peut pas se contenter de l'attendre en bas. Il faut d'abord aller couper le bois dans la Montagne, l'amener au bord du *Torrent* & l'y jeter.

Mais si l'on se contentoit de cela, il en arriveroit fort peu dans les basses Vallées; il se rassembleroit par monceaux en certains lieux où il obstrueroit le passage du reste, & enfin de l'eau même. Il faut donc encore débarrasser le lit des *Torrents*, & les contenir dans ce *lit*. Pour cet effet il faut soutenir les bords, faire des digues, en un mot empêcher le *Torrent* de changer d'état. Voilà donc un nouveau motif, toujours présent & pressant pour l'Homme, d'empêcher les *Torrents* de détruire; & c'est par conséquent une nouvelle cause toujours agissante, pour la conservation de bien des Montagnes.

J'ai commencé, MADAME, par les *Torrents*, en expliquant à V. M. l'empire que les hommes exercent sur les Montagnes, afin de LUI montrer d'abord, que quoique dans l'état actuel des choses ces eaux rapides les attaquent encore en beaucoup d'endroits, leur effet est bien moindre en lui-même qu'on ne pense, & qu'il est bien diminué par les travaux des hommes.

Mais les *lits* des *Torrents* sont bien peu de chose dans la vaste étendue du pied des Montagnes, où, je le répète, tout doit passer avant que de s'enfuir; & par-tout ail-

leurs l'eau descend en ruisseaux, dont aucun n'est ignoré des hommes. Ils les attendent au passage, ils se les partagent, & souvent même se les disputent. Chacun enfin ayant reçu sa portion, la distribue sur son terrain, & l'y divise en petits canaux, pour la faire passer sur ses prairies, dans ses vergers ou ses jardins. Le mineur ne prend pas plus de soin à faire déposer par ses *lavages* le *minerai* qu'il a mis en poudre sous ses *bocards*, que l'agriculteur n'en prend à conserver le *limon* du *ruisseau* qui lui est échu en partage. Ce ruisseau se dépouille donc en partie dans son terrain, & il le laisse échapper à regret, ou pour son voisin, ou dans quelque lit commun, qu'on a pris soin d'assurer pour qu'il n'occupe pas trop de place. Ces ruisseaux traversent quelquefois les grands chemins & les dégradent : mais lors que cela est parvenu au point d'incommoder, on va bientôt reprendre dans la Rivière voisine les gros matériaux le gravier ou le sable que les ruisseaux y ont transporté; & ce n'est ainsi que la plus menue poussière qui nous échappe, c'est-à-dire celle qui par sa ténuité reste suspendue dans l'eau des Fleuves.

Mais avant d'aller plus loin, il me semble

que je dois prévenir une idée générale qui pourroit frapper V. M. „ Des hommes, pour „ arrêter les progrès de la destruction des „ *Montagnes!*.... Y a-t-il quelque propor- „ tion entre l'objet & le moyen?.... Cent hommes résolus & habiles, arrêtent une armée dans un défilé. Or tout est *défilé* dans les *Montagnes*, & tout est occupé par des hommes résolus & habiles. La destruction des *Montagnes* n'est conçue que comme l'effet des siècles entassés; & dans les siècles entassés les hommes aussi font bien de l'ouvrage.

Nous venons de voir les habitans des pentes & du pied des *Montagnes*, cribler les eaux au-travers de leurs prairies, pour y retenir tout ce qu'elles y peuvent déposer: mais elles ne sont pas disposées par-tout de manière à pouvoir rendre ce service. Il faut d'ailleurs des vignes & des champs, où les eaux courantes font nuisibles; & en général les terrains du bas & du penchant des *Montagnes* sont si précieux, par leurs divers aspects, & par tous les genres de secours qu'ils reçoivent de la Montagne même; qu'il y auroit beaucoup à perdre si l'on n'en faisoit que des prés.

Mais on ne laisse point échapper pour cela les matériaux qui se détachent de la Monta-

gne ; on peut s'en rapporter au soin que prend chaque propriétaire pour la conservation de son propre terrain. Tant que la Montagne s'éboule encore sur lui, il est fort riche : ses Labourages lui coûtent moins. A mesure que par le mouvement du terrain il en glisse vers le bas, la Montagne lui fournit de quoi réparer sa perte. Et cette perte n'en est point une pour le tout ; car ce qui glisse de chez lui, est reçu avec empressement par son voisin inférieur, qui le transmet de même au suivant ; jusqu'à ce que la pente se rende si douce, que ces transmigrations du terrain deviennent insensibles.

On appelle *abreuvage* dans certains Cantons, ces secours que les possesseurs successifs reçoivent les uns des autres, & originairement de la Montagne : & c'est dans les *Vignobles* qu'ils font le plus importans. Le travail des vignes inclinées se faisant toujours dans le sens de la pente, chaque année tire vers le bas une bande de terrain. Le premier coup de bêche donné au plus bas de la pente, détermine la quantité de la dégradation annuelle ; le second coup en montant, remplace le terrain enlevé par le premier ; le troisième remplace le second & ainsi de suite. Chaque possesseur éprouve donc

un vuide quand il arrive au haut de sa vigne ; mais il trouve tout prêt le terrain que son voisin supérieur a rejeté en portant aussi son premier coup de bêche ; comptant à son tour sur ce que le suivant lui donnera. Ils comptent donc ainsi les uns sur les autres, jusqu'au possesseur le plus élevé, qui a déjà reçu son *abreuvement* de la Montagne dans le courant de l'année.

Mais enfin la Montagne cessera de fournir : elle a même déjà cessé avant que la culture commence si c'est un grand *talus fixé* que l'on a mis en valeur. Alors chaque possesseur, qui n'a plus rien de trop puisqu'il n'a plus rien à attendre, & qui perdrait s'il fessoit sans précaution ; qui perdrait sur-tout ce qu'il a de plus précieux, son *terreau*, c'est-à-dire son moëllon fertilisé ; se détermine à une nouvelle peine annuelle qui le garantit de cette perte. Il s'enferme chez lui par de petits murs, qui marquent le terrain qui lui appartient, & il n'en laisse rien échapper. Chaque année son premier soin est de porter vers le haut la petite portion de terrain que la culture avoit entraîné vers le bas l'année précédente. C'est le travail de l'Hiver ; il s'échauffe salutairement & oeconomiquement, lui, sa Femme & ses Enfants en état de porter des char-

ges. Les vieillards restent dans le bas pour remplir les paniers ; le reste de la famille monte & descend sans - cesse , à pas lent mais soutenu ; & avant que la culture de l'année commence , la dégradation de l'année précédente est déjà réparée.

Mais les eaux qui circulent dans ce terrain toujours remué , n'en entraîneront - elles pas la partie la plus menue ? Pas tant qu'on le croiroit. Les plantes que l'on entretient par cette culture , tant celles qui sont le but des cultivateurs , que toutes celles que la Nature produit malgré eux pour tant d'autres êtres qu'elle tient sous sa protection immédiate , arrêtent & pompent l'eau , rendent son cours plus lent , & retiennent le terrain : ainsi déjà la perte ne feroit être fort grande. Cependant le cultivateur ne néglige point ce qui peut encore s'échapper : il creuse des fossés pour recevoir les eaux par-tout où elles se dirigent ; ou plutôt il les dirige lui-même où il trouve convenable : & ralentissant ainsi leur cours , il les force à déposer tout ce qu'elles avoient enlevé de son terrain. C'est aussi un de ses travaux tandis que la végétation se repose ; il recreuse ses fossés , & le terreau qu'il en tire , mêlé des plantes qu'il nourrissoit & des feuilles que les

vents & les eaux y avoient accumulées, est un des meilleurs engrais qu'il puisse répandre sur son terrain; en même tems qu'il répare ainsi la perte que sans cela les eaux y auroient en effet occasionnée. Il porte aussi sur son terrain toutes les autres espèces d'engrais qu'il peut préparer lui-même ou trouver ailleurs; ce qui complete la conservation de son sol.

En un mot les soins divers des hommes pour leur propre intérêt, conservent tous les terrains qu'ils occupent... Mais je m'apperçois que la crainte d'allonger trop cette Lettre, alloit me faire abréger ce qui me reste à dire des travaux des hommes pour la conservation des *Montagnes*; tandis qu'il me semble que c'est un des objets qui peut le plus intéresser V. M. Je m'arrête donc ici pour que cette crainte de longueur ne nuise point à la matière, & j'aurai ainsi l'honneur d'entretenir encore une fois V. M. de nos hardis cultivateurs.







## LETTRE XXXIV.

*Conclusion de l'examen du Système qui attribue aux Fleuves la formation de la surface actuelle de la Terre. — Travail des Hommes qui anticipe la fixation des Montagnes. — Equilibre final entre les matières que les Eaux entraîneront des Hauteurs, & celles que la végétation y accumulera. — Perfectionnement de la Terre & de l'Humanité.*

GENÈVE, le 15 Février 1776.

M A D A M E

**J**'ai eu peut-être l'avantage de faire connoître à VOTRE MAJESTÉ une classe d'hommes assez ignorée, & dont cependant les fides

cès intéressent beaucoup l'humanité. Nous jouissons déjà partout de leur ouvrage; en mille endroits ils ont prévenu celui du tems. L'Angleterre & tous les Pays du Nord, profitent, avec la France, de l'industrie des *Allobroges*, qui les premiers sans doute, établirent la vigne sur les rochers des bords du Rhône; & le Pays où je me trouve doit peut-être déjà aux anciens *Urbigènes*, le premier établissement de ces utiles terrasses que nous avons sous nos yeux. Ce sont là des travaux dont V. M. peut aisément n'avoir pas connoissance; c'est pourquoi je vais avoir l'honneur de les LUI décrire avec quelque détail.

L'impatience des hommes à jouir du bas des Montagnes, où toutes les influences de l'air & les écoulemens des eaux favorisent si fort la végétation, ne leur permet pas d'attendre que la Nature aît fait seule son premier ouvrage; c'est-à-dire qu'elle aît adouci les pentes des Montagnes, au point de n'exiger des hommes que des travaux de pure culture. Ils anticipent ce tems, en adoucissant eux-mêmes les pentes trop roides; & ils font cela avec une industrie, & un bon sens qu'il est fort intéressant de contempler,

Ces terrains dont la pente est encore trop rapide pour être cultivée sans précaution, sont communément aussi parsemés de grosses pierres, que l'air n'a pas encore détruites, ou que la terre végétale n'a pas recouvertes. L'Homme, cet Etre intelligent, qui fait varier ses expédiens suivant les occasions, songe qu'en se délivrant de ces pierres, il peut en même tems diminuer la pente du terrain. Il les ramasse donc, il les arrange en murailles parallèles placées en amphithéâtre; creusant le terrain pour les recevoir, & répandant au dessus de chaque petite muraille ce qu'il a enlevé pour lui faire une assiette. Il adoucit ainsi la pente dans les bandes renfermées entre ses murs; il en fait comme autant de terrasses, sur lesquelles la terre ne peut plus couler. Son soin alors est réduit à conserver & à réparer s'il est besoin ces terrasses; & la mousse qui couvre la plupart de leurs murs, montre que cette réparation n'est pas bien pénible.

Un grand nombre d'excellens vignobles sont édifiés de cette manière; & nous en avons même ici un intéressant exemple sous nos yeux. Toute cette côte du Lac, presque jusqu'à son extrémité orientale, dans tout le canton que l'on nomme *La Vaud*, est un am-

phithéâtre continuel, jusqu'à une grande hauteur dans les Collines. La plupart aussi des côtes du *Rhône* où sont tous ces Vignobles, de *Milleri*, de *Condrieux*, de *Vienne*, de *l'Hermitage*, sont élevées de cette manière; & la même espèce de culture s'étend sur le pied des Montagnes & des Collines de la Provence & du Languedoc. Nous avons un singulier plaisir à les considérer dans notre voyage de l'année dernière. Le moindre recoin où un petit mur avoit pu être élevé pour retenir le terrain qui se détachoit des parties supérieures, avoit reçu quelques sèps. Les fillons des rochers ont facilité cet ouvrage; le moëllon s'y est rassemblé: on en a assuré la conservation en le coupant par de petites murailles; & les sèps qui y sont plantés étendent leurs branches sur les rochers qui les entourent.

Les hommes donc accélèrent beaucoup les conquêtes de la *végétation*: mais sur-tout ils travaillent sans-cesse à convertir à leur usage tout ce que la *végétation* spontanée a déjà commencé. Les *Buiffons* & les *Bois* lui appartiennent pour l'ordinaire: ils sont très utiles sans doute à la société; mais le particulier qui les possède n'y trouve pas toujours autant d'avantage qu'à les réduire en culture. L'intérêt

particulier tend donc à défricher les *Bois*; & si on le laissoit agir librement, leurs possesseurs, les réduisant à leur unique nécessaire, laisseroient les autres hommes mourir de froid; les pauvres au moins, qui ne pourroient plus payer le prix qu'exigeroient de leur bois ceux qui le prendroient sur leur nécessaire. Ce prix sans doute arrêteroient enfin les progrès du mal; il conviendrait alors de garder ses *Bois*; on en planteroit même peut-être. Mais les *Bois* ne croissent pas comme le bled; & la génération où le mal se déclareroit, souffriroit beaucoup avant qu'elle eût produit le remède.

C'est par cette raison que dans tout Etat bien réglé, le Gouvernement restreint la liberté particulière dans l'exploitation des *Bois*: il est défendu d'en détruire sans permission: on oblige même les possesseurs à les mettre en *coupe réglée*; c'est-à-dire telle, que n'en coupant qu'une certaine portion par année, suivant leur nature & leur étendue, le côté où l'on a coupé la première année, soit prêt à être coupé de nouveau lorsque tout le reste l'aura été successivement.

Cet exemple de la nécessité de régler l'intérêt particulier pour le bien du tout, dans les propriétés même, qui a lieu dans presque tous

les Etats dont le territoire renferme des *Bois*, prouve qu'on ne peut pas décider en thèse générale, qu'il ne convient pas au bien public, que la Législation se mêle des denrées. Mais il est vrai aussi que peu de Loix prohibitives contribuent au bien de l'humanité, comme celle qui défend aux particuliers de défricher les *Bois* sans l'aveu du Gouvernement. Elle ne garantit pas seulement les pauvres de mourir de froid; elle excite encore l'industrie, & favorise la *végétation* dans sa conquête des Montagnes. Celui qui possède près de son domicile, un *Bois* qu'il lui importeroit pécuniairement de défricher, tâche de convertir ailleurs en *Bois*, des *Brossailles* sauvages, pour mériter la faveur qu'il desire du Gouvernement. Par ce moyen la *végétation* reçoit de l'Homme un nouveau secours: & en général, partout où il s'avance, elle le précède; elle ne demande que son aide pour le servir, au delà même de ses propres vues. Ou plutôt, en marchant toujours la première, elle fait se faire suivre & aider par l'Homme à qui elle montre son bien pour attirer; & en le nourrissant sur la route, elle lui fournit le moyen de multiplier son espèce..... Qui lui a appris à nous conduire si bien!

C'est principalement à *Hières* que j'ai eu occasion d'observer ce bon effet de la Législation sur les *Bois*, même pour l'augmentation de l'espèce humaine. L'homme obligeant, qui nous y rendit le plus de service (a), est un grand cultivateur, & un défricheur de *Bois*. Il nous expliqua ses spéculations & ses procédés d'agriculture; & nous eumes occasion de voir, que par son fait & à son exemple, ce pays là pourra fort aisément, & dans un tems même assez court, doubler de revenu en huile, en bled, en vin & en oranges. Toutes les collines, quoique de rochers, sont en pleine *végétation* par-tout: mais la plus grande partie de leur surface n'est encore couverte que de *Brossailles*. Cependant les Lièges & les Pins commencent à y pousser. Chaque année les *Brossailles* ajoutent à la couche de terreau déjà formée, leurs feuilles & leurs branches mortes. Par l'augmentation de cette couche, les *arbres* augmenteroient peu à peu d'eux-mêmes: mais on favorisera leur multiplication, en en plantant à dessein par-tout où leurs racines pourront se glisser, ou dans le rocher feuilleté, ou dans les amas de moëllon. Augmentant ainsi les

(a) M. Aillet.

*Bois* sur les fommités & dans les revers tournés au Nord, il fera aisé d'obtenir la permission de défricher dans toutes les expositions où la culture pourra devenir utile.

On n'accroitra pas seulement par là le produit pécuniaire du terrain, mais ce qui est plus essentiel pour l'humanité & pour l'Etat, on augmentera le nombre des hommes. Déjà les défrichemens faits montrent un accroissement sensible dans la population. Les mariages sont plus fréquens & plus féconds; les Habitans des hautes Montagnes, ces pépinières de l'Humanité, descendent vers les Collines. Ce n'est d'abord qu'avec l'intention de gagner quelque argent; mais ensuite ils s'y marient & s'y fixent; & laissant ainsi de la place dans les régions d'où ils viennent, ils donnent lieu à d'autres mariages, qui ne se feroient pas faits sans la perspective de pouvoir nourrir des enfans. Lorsque l'AMIDES HOMMES voyoit à *Hières* des fenêtres de sa maison ces progrès de la culture (a), il devoit jouir d'un sentiment bien différent de celui qu'il éprouve en contemplant un de ces grands abîmes où l'Humanité va s'engloutir.

(a) Lettre VI.



Cette esquisse des progrès d'*Hières* dans les défrichemens & la population, est applicable à tous les environs des Montagnes & des Collines pierreuses. Tous ces terrains sont encore dans l'enfance, tant pour le travail de la Nature, que pour celui des hommes. La couche de *terre végétale* est encore fort mince sur tous nos Continens; ce qui empêche de cultiver les lieux où le rocher solide se trouve immédiatement au-dessous de cette *couche*: les instrumens du labourage s'y briferoient, & cette couche même étant détachée, seroit bientôt entraînée par les vents & les pluies; il faut du gazon pour la maintenir, comme il en a fallu pour la former. En quelques endroits cependant, où les sommets se sont trouvés fort attrayans par leur position, & où il s'est formé des villages, les habitans se hazardent à attaquer cette *couche*: mais ils ne le font qu'avec de grandes précautions; ils ne la menuisent point entièrement pour y semer leurs graines, & ils ne la sement de suite qu'un an ou deux tout au plus; puis ils laissent le gazon se reformer. Ces sommets ne seront donc proprement de longtems que des pâturages.

Les *talus* seuls, lorsqu'une fois ils sont *fixés*, ou d'eux-mêmes ou par les hommes, sont

propres à toute végétation compatible avec leur exposition & la hauteur des lieux; parce que le moëllon retient la *terre végétale*; elle tombe dans ses interstices où les racines des plantes la vont chercher. On est surpris de voir la fertilité de certains cantons, dont la surface n'offre à l'œil que des pierres nues. C'est que dès que le *terreau* a été remué, les pluies ont lavé les pierres, & entraîné la *terre végétale* par dessous.

Mais combien de *talus* sont encore mouvans dans les Montagnes! Combien de rochers escarpés qui s'écrouleront! Pendant combien de siècles encore, les hommes seront-ils traversés par les inondations & les éboulemens dans la possession même qu'ils ont déjà prise de presque toutes les bases de ces grandes masses! Tout cela est hors de la portée de nos calculs. Et qu'importe? Ne suffit-il pas à l'ami de l'Humanité, de voir d'une manière certaine, que les hommes posséderont un jour tout ce que la glace ne leur soustraira pas. Qui fait même, s'ils n'oseront pas en reculer les limites? Je fais bien au moins qu'ils anticiperont la *fertilisation* naturelle, & par conséquent la *conservation* même, des rochers nus: car tous les jours on le leur voit entreprendre. Les Pluies

amassent du *terreau* dans les fonds; c'est-à-dire, comme je l'ai défini, des matières pierreuses, mêlées de *terre végétale*. Ces fonds par-là, ont un sol fertile plus épais qu'il n'est besoin. Que ne fait pas entreprendre aux habitans des Montagnes le desir de rester réunis, aux parens sur-tout celui de conserver auprès d'eux leur famille! Les femmes & les enfans gravissent les rochers les plus escarpés pour cueillir l'herbe qui y pousse: c'est un surabondant: voilà de quoi élever une nouvelle bête de somme. On lui met deux paniers sur le dos; les enfans vont la conduire dans les fonds pour y puiser cette terre superflue, & la porter sur quelque rocher voisin qui s'avance en terrasse derrière un abri. Là, suivant l'étendue ou la hauteur du lieu, on sème du grain, on plante des choux ou de la vigne, ou même des arbres si l'on fait que leurs racines trouveront des fentes dans le rocher.

Ces prises de possession anticipées peuvent être quelquefois durables; ce qui arrive sûrement, si le rocher ne s'éboule plus par dessous. D'autres fois la jouissance n'est que pour un tems, & les *éboulemens* emportent la base de cette culture précaire: mais la *végétation*

n'y perd rien ; car il se fait un *talus* durable au-deffous du rocher.

Il y auroit mille autres combinaisons à parcourir, si l'on vouloit déterminer par quels degrés la Nature & l'Art fixeront enfin le sort des *Montagnes*. Mais sans que j'entre dans ces détails, V. M. voit assez clairement par ce que j'ai eu l'honneur de LUI dire, que l'état des *Montagnes* sera *fixe*, par-tout où les *Rivières* seront arrivées au point de n'emporter pas plus de limon hors de leur enceinte, que l'air & les pluies n'y déposeront de *terre végétale*. Et voilà enfin quel sera le repos, l'état permanent de la surface de notre Globe. Car alors il y aura compensation entre les destructions & les réparations simultanées, & les *Montagnes* sûrement ne s'abaisseront plus.

Peut-être que ce point d'équilibre n'arriveroit pas si-tôt, si les hommes ne s'aïdoient à rendre la compensation également distribuée, en employant les terrains superflus à réparer les dégâts des *Torrents*. Mais l'Homme est un agent de la Nature ; il est un des moyens employés par son Auteur, en même tems qu'il est sa principale *Fin* ; ainsi nous ne devons pas l'exclure du rang des causes naturelles.

Cependant lors même que l'Homme ne s'ai-

deroit pas; telles sont les reffources de la Nature, qu'elle produiroit seule cet équilibre. Les *éboulemens* qui se feroient de tems en tems du haut des *côtes* rongées, toujours réparés de proche en proche par la *végétation*, feroient une compensation naturelle qui maintiendrait enfin les Montagnes dans un état *fixe*. Cependant la réparation des brèches ne se faisant pas avec autant d'œconomie que par le travail des hommes, il se pourroit bien que l'état permanent arrivât plus tard. Quoique d'un autre côté, les *Gazons* & les *Bois*, productions favorites de la Nature, étant alors en plus grande abondance, les eaux auroient moins de prise sur le terrain ainsi revêtu, que sur celui que nous labourons.

Ces compensations, qu'il me seroit difficile de suivre dans leurs détails, ne seront pas difficiles à la Nature: elle s'arrange avec tous nos caprices; sans cesse elle s'occupe à réparer. Nous la traversons, quand nous ne savons pas l'entendre; mais il arrive un tems pour chaque chose, où elle parle si haut, qu'enfin elle nous fait obéir.

Mais il est tems aussi de conclure sur les *Montagnes*. En décrivant à V. M. les observa-

tlons que j'y ai faites sur la Nature & sur l'Homme, tout le plaisir qu'elles m'ont donné se réveille, & j'ai autant de peine à cesser de décrire, que j'en avois à cesser d'observer. Jamais je ne les quittai, qu'avec le desir de les revoir encore. Il y a beaucoup à étudier, dès qu'une fois on s'est apperçu que c'est l'un des plus beaux Livres du monde; l'un de ceux où nous apprenons le mieux à connoître notre nature, & les desseins de Dieu dans l'Univers. Nous y voyons l'Homme en quelque sorte abandonné aux lumières individuelles & aux mouvemens naturels du cœur: connoissance qui nous aide beaucoup à le retrouver bon, même dans la grande Société: & en même tems nous pouvons y étudier la marche de la *végétation*; première source de la vie Physique, & de celle de la plupart des êtres sensibles qui habitent la Terre avec lui.

Je ne me flatte donc pas d'avoir lu dans ce Livre à proportion de sa grandeur; ni même d'avoir pu décrire à V. M. ce que j'y ai vu, comme je l'ai vu ni comme je le sens. Cependant j'espère que mon ébauche est suffisante pour établir quelques propositions importantes dans la Théorie de la Terre; savoir: que les *Montagnes* actuelles ne seront point détruites; que nos

*Continens* se perfectionnent, bien loin de se détruire: que tout y tend à la même *Fin*; celle de produire un plus grand nombre d'Étres vivans: que la *Nature*, c'est-à-dire, (comme V. M. l'a toujours bien entendu quand j'ai employé cette expression,) que les loix établies dans le Monde Physique par le Créateur, tendent à faire seule cet ouvrage: que cependant les *hommes*, conduits par l'intelligence qu'ils ont reçue de la même source, conspirent au même but: qu'un jour viendra, où notre *Globe* aura atteint sa perfection, & l'*Espece humaine* sa plus grande étendue possible; j'ose même ajouter ici, sa plus grande perfection, dans cet état passager.

Si nous avions quelque moyen de resserrer le tems, comme nous resserrons les objets au moyen de certains verres, & que nous vissions ainsi couler rapidement les siècles devant nous, la population de la Terre nous paroîtroit à bien des égards semblable à une inondation, procédant d'un grand volume d'eau qui se dégorgeroit de toute part des Montagnes. Je vais suivre un moment cette comparaison: Les premiers courants qui arrivent à la Plaine, ne font d'abord que se répandre par les pre-

miers chemins qui s'offrent à la pente naturelle des eaux. Mais bientôt des courants opposés se rencontrent & se heurtent ; l'eau tourbillonne & écume de toute part ; les courants les plus forts repoussent les plus foibles, qui cèdent d'abord ; mais recevant peut-être ensuite de nouvelles eaux, ou s'appuyant contre des Collines, ils repoussent à leur tour ceux qui les avoient d'abord surmontés, ou les forcent à se détourner dans un lit commun : en un mot l'eau est partout dans une agitation violente, tant qu'il reste des lieux découverts qu'elle peut encore occuper. Mais lorsqu'enfin tout est couvert & que l'équilibre est établi, le calme succède au tumulte, & ces eaux, doucement contenues les unes par les autres, ne font plus d'effort pour se vaincre. En cet état elles pourront bien éprouver çà & là quelque mouvement momentané, produit par des causes particulières de dilatation ou de contraction ; mais l'équilibre sera bientôt rétabli, par la résistance toujours promptement efficace de la masse totale.

C'est ainsi que je me représente les conflits des hommes, tendans à couvrir la surface de la Terre par leur multiplication. Lorsqu'ils



commencèrent à s'y étendre, tout leur étoit ouvert: ils poussèrent sans résistance leurs *courants* de peuplades dans les lieux où leur pente naturelle les entraînoit; & sans doute même qu'ils suivirent à l'ordinaire celle des eaux, au bord desquelles ils trouvèrent plus aisément leur subsistance. Mais il arriva un moment où des *courants* différens se rencontrèrent; & si quelquefois il y eut des réunions paisibles, il y eut plus souvent des conflits: nous pouvons nous les figurer d'après la connoissance de l'Homme; & l'Histoire nous les retrace en effet, dès les tems les plus reculés jusqu'à nos jours. Le Monde actuel n'est pas fort ancien, puisque ces conflits ne sont pas terminés par l'équilibre auquel ils tendent: & en effet les *courants* humains s'étendent & se versent encore en mille endroits, parce que la surface de la Terre est bien loin d'en être encore entièrement couverte. De tems en tems donc ils se heurtent en se rencontrant, & ils continueront à se heurter quelquefois jusqu'à ce que la population de la Terre soit générale, & qu'elle se soit mise de niveau, non en couvrant également le terrain, mais en se proportionnant

à son produit; comme la quantité des eaux se proportionne à la profondeur des lieux qu'elles couvrent (a).

Mais si le Mécanicien peut tracer à l'avance la marche des courants des eaux, marquer leurs points de rencontre, déterminer la force des conflits, & fixer le tems du repos; parce que les corps inanimés suivent les loix simples de la Méchanique: le Politique moraliste ne fauroit découvrir que bien vaguement la marche, les conflits, l'équilibre final des *courants* humains; parce qu'au penchant à s'étendre, l'Homme en joint beaucoup d'autres dont les futurs contingens font au dessus de nos calculs. Ne concluons donc pas, de ce que nous ne pouvons pénétrer dans tout l'enchaînement de ces causes, de ce qu'elles mettent souvent notre prévoyance en défaut, qu'elles se conduisent par des Loix accidentelles. Qui sommes-nous pour conclure, de ce nous ne voyons pas toujours des *desseins* correspondans à nos idées de *sagesse*, que la *sagesse* ne règne pas par-tout? C'est le CREATEUR

(a) Je prie le Lecteur qui trouveroit cette opinion paradoxale ou ridicule, de ne pas se hâter de porter un jugement: il verra cet objet successivement développé dans tout le cours de cet Ouvrage.

qui à établi ces Loix & qui les dirige; & ses *desseins* ne se bornent pas à nos jours. Cependant nous pouvons entr'ouvrir le voile auguste qui les couvre, lorsque notre confiance en L U I nous tenant lieu de ce que nous cache notre ignorance, nous savons nous contenter de ce qui est à notre portée.

N'oublions pas surtout, lorsque nous en venons à cet examen, qu'aux *Loix Naturelles* que DIEU a imprimées chez les hommes par leurs penchans, il en a joint de *positives*, pour régler ces penchans par la *Justice*. Il a instruit l'Homme, qu'il ne faisoit que passer ici bas, qu'il y préparoit son état dans une nouvelle œconomie, & que la *Justice*, c'est-à-dire la convenance universelle jugée par L U I, & non des convenances particulières, seroit la règle de ses jugemens. Est-il bien, de retrancher cette partie essentielle du plan général du Monde, avant de le juger?

La persuasion de cette vérité, aujourd'hui problématique chez beaucoup d'Hommes, mais qui s'imprimera peu à peu chez tous par les moyens qu'accumulent le tems & l'Histoire de l'Humanité, jointe à l'entière population de la Terre, établiront enfin le calme, & par lui le

bonheur général, sur la surface de ce Globe si souvent encore teinte de sang.

Je crois voir indubitablement que tout concourt à cette amélioration de notre Espèce; je jouis même dès à présent du plaisir de la contempler dans l'avenir: & entre les causes dont elle procédera, les *Montagnes* ne seront peut-être pas les moins efficaces. Le bon air dont elles font jouir les hommes, qui s'y multiplieront de plus en plus, la vie active & simple qu'elles exigent, la pureté des mœurs qu'elles entretiennent, seront des sources de bien pour l'Humanité entière. Les hommes veulent être *heureux*: ils iront étudier là les causes du *bonheur*, quand ils sentiront profondément qu'il les fuit. Ces bonnes races encore, en se multipliant, renouvelleront le sang dans ces lieux stagnans de la Plaine, où il se corrompt par tant de causes. Puissent ces monstrueuses accumulations, si fatales à l'Humanité, perdre enfin leur terrible attraction! On ne peut s'empêcher quelquefois de joindre ainsi ses vœux, à l'étude de l'Univers, quoiqu'on soit convaincu qu'il est dirigé par une INTELLIGENCE SUPRÊME. Mais cette persuasion réprime les excès de notre principe actif, & l'on vient bientôt à se

dire; „ si cette révolution est nécessaire au „ bonheur de l'Homme, elle arrivera ”. Je me tranquillise donc sur l'effet final des trop grandes Villes, & sur tant d'autres maux actuels de l'Humanité; certain qu'il en résultera des biens pour l'avenir, quoique je ne les voye pas clairement.

Mais ce qui me semble déjà très probable par la pente naturelle des choses, c'est que tant de merveilles accumulées dans la Nature, tant de systêmes trouvés successivement chimériques par l'expérience, tant de décomptes sur le *bonheur*, montreront enfin à tous les hommes, le seul systême qui puisse convenir à leur bien-être, même dès cette vie; celui qui a pour base un DIEU créateur, conservateur, & rémunérateur.

Ce sera donc leur propre bien, qui déterminera enfin les hommes à se ranger d'un commun accord sous la Théocratie, comme sous le Gouvernement le plus impartial, & le plus immédiatement dirigé au plus grand bien de tous. L'Homme, je le répète, veut toujours son bien; mais il aime à disputer. Il faudra donc la masse accumulée des heureux effets du Gouvernement de la Providence, pour vaincre

l'esprit de contention, je ne dis pas seulement chez ceux qui méconnoissent ce Gouvernement, mais chez ceux même qui s'y croient entièrement soumis, & qui cependant n'ont pas encore appris à imiter la SAGESSE suprême, qui ne s'irrite point des travers des hommes, & ne se lasse point de leur présenter leur bien pour motif, malgré leur lenteur à l'appercevoir.

Ce sera alors que les Gouvernemens humains se perfectionneront; parce qu'ils reconnoîtront, plus que nominalelement, un Gouverneur suprême : condition sans laquelle tout ne peut être que confusion, malgré la plus grande affectation d'ordre; mais avec laquelle, sans aucun effort, tout revêtira l'ordre. Et ce sera une des grandes sources du bonheur de la société; comme l'état contraire en est le tourment.

Je me suis livré, MADAME, à ces réflexions Téléologiques, & à cet horoscope de l'Humanité, parce que je fais que V. M. se sent, & se plaît à être, sous le Gouvernement de la PROVIDENCE. Les *Montagnes* ont été mon texte, parce que je les ai particulièrement étudiées: mais il suffit d'être vraiment

attentif, pour appercevoir ce Gouvernement dans toute la Nature. Quoiqu'on en dise, ce n'est que par le manque d'attention, que le systême contraire a pu s'accréditer. On croit satisfaire à ce devoir de l'Homme qui raisonne sur la Nature, en accordant d'entrée qu'elle paroît tendre à des buts sages & bons; en même tems qu'on ne donne de véritable attention qu'à l'étude ou à la recherche d'Hypothèses, par lesquelles on tâche d'expliquer les Phénomènes sans l'intervention d'une Cause intelligente: ne considérant ainsi l'aspect de *dessein* que présente le Monde, que comme une des conditions d'un problème, dont on ne s'occupe que pour expliquer comment cependant il n'y a point de *dessein* réel. Mais on se lassera enfin de ces jeux de l'esprit qui laissent le cœur vuide. N'en croyons point ceux qui nous disent, qu'un peu plus ou un peu moins d'*intelligence* dans l'Univers, ne prouve rien à leurs yeux: accumulons toujours les exemples qu'en fournit la Nature lorsqu'on l'étudie: ils s'y plairont eux-mêmes sans s'en douter. La vue de tels *desseins* frappe, entraîne: c'est une Beauté, qui soumet les cœurs malgré eux: mais dès qu'on a goûté le bonheur de vivre

sous son empire, on ne peut cesser de lui être fidèle.

Tout, je le répète, dans l'étude de la Nature, montre du *dessin*; & à cet égard les *Montagnes* rentrent dans la thèse générale. Cependant elles ont ceci de particulièrement intéressant, qui leur est sans doute commun avec plusieurs autres classes de phénomènes; c'est qu'elles montrent des *dessins* pour l'avenir. On ne peut donc alléguer contre cet argument en faveur des *causes finales*, celui qu'on a coutume de leur opposer. Le Monde", dit-on, „ se trouve avoir telles perfections; parce que „ ce sont elles qui, dans la suite des combinaisons accidentelles & muables de la matière, ont occasionné l'espèce de permanence, ce que nous y remarquons à présent". Mais dans notre exemple, ce n'est pas seulement par le *bien* dont se trouvent jouir les Etres sensibles, que le *dessin* se manifeste; c'est par une tendance évidente de ce *bien* à l'accroissement, soit dans son intensité pour les individus, soit dans le nombre des individus jouissans. Ces causes de destruction qu'on croyoit voir dans les *Montagnes*, & dont il sembloit qu'on devoit attendre le retour du chaos; sont des



causes évidentes de perfectionnement, dont chaque jour il résulte une augmentation de jouissance pour les *Etres sensibles*. Et bien loin d'y trouver des raisons de croire, que l'existence de ces *Etres* soit l'effet de cette combinaison accidentelle & passagère que l'on appelle leur *bonheur*, qui cessant ensuite, les fera cesser; la marche bien étudiée de ces causes nous montre dans l'avenir, que lorsque le *bonheur*, qu'elles augmentent, sera parvenu à son maximum, il sera permanent, aussi longtemps que les Loix actuellement établies dans l'Univers, & d'après lesquelles seules nous pouvons raisonner, subsisteront telles que nous les connoissons.

Ceci me ramène à l'objet particulier pour lequel je suis entré dans tous ces détails, sur l'état des *Montagnes*, & sur les effets des causes qui agissent à leur extérieur. Ces causes sont fort éloignées de tendre à détruire les *Montagnes*, quoiqu'en bien des endroits elles les fassent encore changer de forme: voilà ce qui est résulté de notre examen, à ne les considérer que physiquement. L'augmentation du *bonheur* qui résulte de ce changement de forme, est un fait particulier, qui peut bien contri-

buer à la persuasion de ceux qui croient d'ailleurs aux *causes finales*; mais que je n'ai point allégué comme preuve. Je n'ai pas oublié que l'objet au fond, n'étoit qu'une question d'Histoire naturelle; & j'y reviens maintenant, pour lui appliquer les principes & les vérités de fait qui résultent de notre examen physique.

Suivant le système que j'examine; „ nos „ Montagnes devoient être détruites par les „ eaux; nos Continens eux-mêmes devoient „ disparoître après elles; de nouveaux Conti- „ nens devoient se former de leurs débris; „ & c'étoit ainsi que les Continens actuels „ devroient avoir été fabriqués des matériaux „ provenans de Continens anciens”. Mais j'ai montré à V. M.; que des Montagnes, & en général des Continens qui existent une fois, ne sauroient être détruits par les causes indiquées; que des Montagnes formées sous les eaux de la Mer par les dépôts des Fleuves, y resteroient toute l'*Eternité*, si quelque cause nouvelle ne venoit les mettre à sec; cause qui n'est pas indiquée dans le système. Il résulte de là certainement, que ce n'est pas par les causes indiquées que nous avons des *Continens*

qui portent des marques évidentes d'avoir été sous les eaux de la Mer. C'étoit là cependant le PHÉNOMÈNE fondamental que ce système devoit & vouloit expliquer.

Je n'ajouterai à cela que l'indication seule de deux autres phénomènes particuliers qui s'opposent encore à ce système. Le premier est, qu'il y a beaucoup de Montagnes qui ne portent aucune marque d'avoir été formée par des dépôts dans la Mer. Le second, que plusieurs côtes actuelles de la Mer renferment des corps marins fossiles, qui sont aujourd'hui inconnus dans les Mers, ou qui ne se trouvent que dans des Mers fort éloignées. Ces deux faits montrent certainement que nos Continens ne sont pas sortis, & ne continuent pas à sortir du sein de la Mer par une marche lente. Mais je ne m'arrêterai pas maintenant à ces objets; me proposant de les traiter à l'occasion d'autres systèmes qui se fondent sur des causes supposées de changement dans le niveau de la Mer; ce qui en effet pourroit mettre à sec des Montagnes; & qui oblige par conséquent à examiner la Nature de celles qui existent, pour savoir si elles sont semblables à celles qui résulteroient de la supposition. C'est

de cette nouvelle classe de systêmes que j'aurai l'honneur d'entretenir V. M. dans mes premières Lettres.

**F I N** de la IV. PARTIE.



LETTRES  
*PHYSIQUES ET MORALES,*  
SUR LES  
MONTAGNES  
ET SUR  
L'HISTOIRE DE LA TERRE  
ET DE  
L'HOMME.

L'ÉTRANGER

PHYSIQUES ET MORALES

TOME

MONTAGNES

ET

L'HISTOIRE DE LA TERRE

ET DE

L'HOMME



## V. P A R T I E.

*Des Systèmes où l'on explique la formation des Continens par des changemens lents dans le niveau de la Mer.*



## LETTRE XXXV.

*Remarques sur les Systèmes où l'on explique le présent, par des causes lentes qui ont du agir dans le passé — Examen de celui où l'on attribue les révolutions arrivées à la surface de la Terre, & des changemens dans son axe.*

GENÈVE, le 18 Fevrier 1776.

## M A D A M E

**E**n terminant la dernière Lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à VOTRE MAJESTÉ, je réu-

nis en une même classe tous les systèmes qui tendent à expliquer l'état actuel de la surface de notre Globe par des opérations *lentes* de la Nature. Les deux derniers systèmes que nous avons examinés appartenoient déjà à cette classe; mais ils avoient ceci de distinctif, qu'ils ne supposoient aucun changement dans le *Niveau* de la Mer; ou que du moins ils n'en indiquoient aucune cause. Les autres systèmes de cette même classe que je me propose d'avoir l'honneur d'expliquer à V. M. ont au contraire pour base quelque cause de ce genre: c'est en faisant changer le *Niveau* de Mer, qu'on entreprend d'y expliquer comment des Montagnes, formées d'abord sous les eaux, ont *insensiblement* été mises à sec.

Mais avant que d'entrer dans ce nouvel examen, je prendrai la liberté de rappeler à V. M. une réflexion que j'ai déjà eu occasion de faire sur ces systèmes en général, dont l'application sera ici très directe; c'est que tout système, destiné à expliquer le présent par des opérations *lentes* qui ont du se faire dans le passé, doit être fondé sur une cause, non seulement *possible* en elle-même & propre à expliquer les phénomènes, mais telle encore que nous en voyons continuer sous nos yeux des



effets *caractéristiques*; je veux dire des effets qui ne puissent être attribués qu'à cette cause, & qui par conséquent en démontrent l'*existence*.

La *possibilité* d'une chose, suivant la manière dont nous autres humains l'entendons, ne signifiant le plus souvent que notre incapacité de prouver qu'elle est impossible, est une bien foible recommandation en faveur d'un système. Pour peu qu'on ait donné d'attention aux jeux de l'esprit, on reconnoît que les systèmes de ce genre ne coûtent presque que la peine d'arranger des mots. Ainsi, soutenir qu'une chose est, seulement parce qu'on ne sauroit prouver qu'elle n'est pas; c'est ne rien dire.

*Expliquer les phénomènes*, est encore, dans l'objet que nous examinons, un caractère assez équivoque. Car il est presque impossible de les expliquer tous: & dans le nombre de ceux qui, sans paroître contraires à l'Hypothèse, n'ont pas avec elle une liaison immédiate, il peut s'en trouver qui la détruiraient entièrement s'ils étoient mieux connus.

On ne peut donc s'assurer qu'on approche du vrai, que lorsque dans le nombre des phénomènes expliqués, il y en a de *caractéristiques*, c'est-à-dire qui marquent immédiate-

ment l'existence de la cause imaginée; ou qui lui appartiennent essentiellement.

S'il s'agit par exemple d'expliquer une chose qui existe, mais dont la cause est si cachée, qu'on ne sauroit même connoître immédiatement le tems qu'elle a mis à opérer, & qu'on imagine une cause *lente*; il faut, pour que le systême aît quelque vraisemblance, montrer des caractères infailibles de *lenteur* dans l'effet: & si l'on avançoit de plus, que la cause qui a produit cet effet, continue d'opérer de la même manière; il faudroit encore montrer quelque effet particulier, qui indiquât sans équivoque l'existence de la cause. Sans cela, je le répète, on n'a fait que défier notre ignorance de découvrir l'erreur. J'aurai souvent occasion dans la suite de faire usage de cette réflexion.

Le premier des systêmes que j'ai annoncés à V. M., où, par une cause *lente*, on entreprend d'expliquer le changement de *Niveau* de la Mer; est fondé sur la supposition d'un déplacement successif de l'*Axe* de la Terre, qui feroit changer la position de l'*Equateur*; &, par une suite nécessaire, le *Niveau* des Mers en certains endroits.

Je suivrai à l'égard de ce système la même marche que pour les précédens; c'est-à-dire que je ne m'arrêterai ni aux opinions ni aux expressions d'aucun Auteur particulier. Je considérerai cet examen comme celui d'une classe de systèmes, où l'on cherche dans les mouvemens de la Terre, une des causes de la forme de sa surface. Ici l'Astronomie sera liée avec la Physique, la Géographie & l'Histoire Naturelle. C'est de l'Astronomie que nous devons apprendre s'il y a quelque altération certaine dans les mouvemens de la Terre; c'est par la Physique que nous déterminerons les changemens qui devroient arriver à sa surface ensuite de ces altérations; la Géographie nous apprendra si ces changemens existent, en nous montrant la position des Mers; & l'Histoire Naturelle nous le dira par la nature & la forme des Montagnes.

C'est donc là une occasion intéressante de remarquer la grande connexion qu'ont entr'elles toutes les branches des Sciences, & quels secours elles peuvent se prêter; mais surtout nous y verrons quelle attention doit avoir le Philosophe à ne s'affermir dans aucune opinion sur la Nature, avant que d'avoir examiné tous ses rapports, & de s'être assuré qu'il les

connoît. On professe d'ordinaire cette Philosophie; mais le plus souvent on s'en écarte. Je tâcherai de la suivre, en examinant par toutes ses faces cet *apperçu* séduisant. Je ne craindrai point même de remonter jusqu'aux élémens des Sciences qui doivent être consultées; car quelquefois ceux qui les possèdent le mieux, sont ceux qui les considèrent le moins, parce qu'ils ne croient pas nécessaire de se les rappeler.

Si nous faisons tourner une boule dont la surface soit couverte d'eau, nous voyons aussitôt l'eau se détacher de la boule, & jaillir tout autour. Cela provient d'une *Loi* de la Nature, nommée *inertie* par la plupart des Philosophes. „ La matière, disent-ils, étant „ indifférente en elle-même au *mouvement* & „ au *repos*, tend à conserver l'un & l'autre „ de ces états quand elle l'a acquis; & lors- „ qu'elle est en *mouvement*, elle continue à se „ *mouvoir en ligne droite* tant qu'il ne survient „ aucune cause qui altère ce mouvement, le „ plus simple de tous ”.

Suivons une des particules d'eau attachée à cette boule par la *cohésion*. La boule se met en mouvement pour tourner sur son *axe*. Aussitôt notre particule, recevant l'impression du mouvement, & la conservant par son *inertie*,

tend à se mouvoir suivant les Loix du mouvement, en suivant une ligne droite qui seroit *tangente* à la boule; & si le mouvement qu'elle a reçu est assez fort pour surmonter la *cohésion*, elle se détache réellement.

Plus l'impulsion que recevra cette particule fera grande, plus la vitesse avec laquelle elle s'échappera fera grande aussi. Or dans une boule qui tourne, le mouvement des parties de sa surface est d'autant plus grand, qu'elles sont plus distantes de l'*axe* sur lequel elles tournent; puisqu'elles parcourent ainsi un plus grand cercle dans un même tems. Ainsi leur vitesse est la plus grande sur le plus grand cercle de la boule, auquel nous pouvons donner le nom d'*équateur* comme il l'a sur la Terre. Ce sera donc sous l'*équateur* de notre boule, que les particules d'eau tendront toujours le plus fortement à s'échapper, & par conséquent à détruire l'effet de la *cohésion* qui les y tient attachées; & quand elles s'en détacheront réellement, elles seront chassées plus loin que toutes les autres. Tandis qu'aux *poles*, c'est-à-dire aux extrémités de l'*axe*, où il n'y aura point de mouvement, la *cohésion* agira seule, & continuera à retenir les particules comme si la boule ne tournoit pas.

Venons maintenant à la Terre, qui a de l'eau à sa surface, qui tourne aussi sur un *axe*, & dont le plus grand mouvement est sous son *Equateur*. En parlant de ce Globe on appelle *force centripète* ou *pesanteur*, ce qui n'étoit que *cohésion* dans notre petite boule. Les corps tombent sur la Terre en se dirigeant vers son *centre*; c'est là l'espèce de force par laquelle ils y restent attachés. On appelle par la raison contraire *force centrifuge*, la tendance qu'ils acquièrent à s'échapper, à proportion de la vitesse avec laquelle ils tournent: tendance qui diminue l'effet de la *pesanteur*.

Les parties solides de la Terre ne cèdent pas à la *force centrifuge*: c'est du moins ce que suppose le système, qui sans cela n'auroit aucun fondement. Mais tous les corps mobiles, ou en mouvement, lui obéissent. La vitesse de la chute des corps en reçoit une diminution sensible sous l'*Equateur*; c'est ce que la marche des Pendules nous démontre: mais ce qui nous intéresse directement ici, c'est que les eaux de l'Océan y pèsent moins que dans tout le reste du Globe. Tandis qu'au contraire, le mouvement de *rotation* étant nul sous les *Poles*, & par conséquent la *pesanteur* n'y éprouvant aucune opposition, les eaux de l'Océan y pèsent plus que dans toutes les autres

parties du Globe. Voici donc encore une cause de *tumeur*, & de *tumeur* permanente, dans les eaux de la Mer: elles sont plus élevées sous l'*Equateur* que dans tout le reste de la surface de la Terre; & au contraire elles sont plus abaissées aux *Poles*.

NEWTON, qui, par la force de son génie, auquel le calcul ne servoit que d'aide, fit le premier des pas sûrs dans la Physique générale, détermina tous les effets de ces causes avant que l'expérience eût pu les faire connoître. Il calcula d'après ses principes, quelle devoit être la différence de hauteur de deux colonnes d'eau, qui partant du centre de la Terre, aboutiroient à sa surface, l'une à un *Pole* & l'autre sous l'*Equateur*, & il trouva, que pour que ces deux colonnes fussent en équilibre, si celle du *Pole* avoit 229 parties de hauteur, celle de l'*Equateur* devoit en avoir 230. Il démontra aussi, que ces deux colonnes nous donnoient les élémens de la figure d'un globe fluide tournant comme la Terre; & que si les matières du globe terrestre avoient pu céder une fois aux effets naturels des forces *centripète* & *centrifuge* telles qu'il les concevoit, il devoit avoir la figure d'une orange; c'est-à-dire être aplati par ses *Poles*, en telle manière, que son diamètre pris

sous l'*Equateur* seroit plus grand de  $\frac{1}{335}$ , que le diamètre pris entre les *Poles*.

Sans décider si c'est pour avoir été fluide dans son origine, que notre Globe a pris la figure qu'il a aujourd'hui; où s'il a reçu immédiatement cette figure à la *création*, comme étant la plus convenable; il suffisoit de connoître que les Continens n'étoient pas plus élevés au dessus des Mers dans les régions *polaires* que sous l'*Equateur*, pour être certain, que si la Théorie étoit juste, la Terre devoit être en effet applatie vers les *Poles* à peu près de la quantité que cette Théorie indique. Car l'Océan doit avoir pris à peu près la figure qui résulte des Loix générales; à moins de grandes différences dans la densité des parties de la Terre. Et les Continens n'étant pas plus élevés au dessus de sa surface vers les *Poles* que sous l'*Equateur*, il s'ensuit que la totalité de la Terre est réellement à peu près telle qu'elle auroit été par une fluidité générale originelle.

Il seroit difficile cependant de déterminer jusqu'à quel point *Newton* s'approcha de la vérité par la seule Théorie; il y a encore trop de causes d'erreur dans les observations immédiates que l'on a faites pour le découvrir.



Ces observations font de deux espèces. L'une est directe; elle tend à déterminer de combien la *pesanteur* diminue sous l'*Equateur* comparativement aux Régions polaires. L'autre est plus compliquée, & tient à des principes géométriques & physiques très-déliçats; elle consiste à trouver la différence d'étendue horizontale sur le terrain, d'un *degré* du *Méridien*, mesuré dans ces différentes parties du Globe.

Cependant on n'est plus en doute sur la réalité d'une différence dans les diamètres de la Terre. Le *degré du Méridien* mesuré par les Académiciens François, tant sous l'*Equateur* au Perou, que dans la Zone tempérée en France, & sous le *Cercle polaire arctique* en Laponie, ainsi que les observations du *pendule* faites dans les mêmes lieux pour y déterminer l'intensité de la *pesanteur*, ont confirmé la Théorie *Newtonienne*; en montrant, que la Terre est aplatie par ses *Poles*, & que la *pesanteur* y est plus grande que sous l'*Equateur*. D'où il résulte que la Mer est en effet plus élevée, ou sa surface plus distante du centre de la Terre, à l'*Equateur* qu'aux *Poles*.

Voilà, MADAME, le principe général sur lequel notre nouveau système est fondé. Quelques Physiciens ont cru que l'*Axe* de la Terre

pouvoit changer successivement de place; c'est-à-dire que ces points qui ne tournent pas, mais sur lesquels tout le reste tourne, & où par conséquent l'applatissement des Mers est le plus grand, peuvent changer peu à peu. D'où il suivroit, que l'*Equateur*, ce cercle qui marque les lieux de la Terre où, par l'effet de la *force centrifuge* la Mer doit être le plus élevée, changeroit aussi de place, & se promeneroit sur la Terre. Qu'ainsi l'eau de la Mer, s'abaissant peu à peu sous l'ancien *Equateur*, & s'élevant au contraire dans les lieux où successivement il passeroit; d'anciens Continens pourroient avoir été lentement recouverts par cette *tumeur* de la Mer, tandis qu'il s'en feroit découvert d'autres. Moyennant quoi nous pourrions avoir maintenant des Montagnes, & en général des terrains, qui auroient été sous les eaux de la Mer, & qui par conséquent conserveroient toutes les marques de cet état précédent, comme nous les trouvons aux nôtres.

Le premier pas à faire dans l'examen de ce systême, est de savoir s'il est *possible*. Et certainement, suivant la définition que j'ai eu l'honneur de donner à V. M. de ce que j'en-

tens ici par *possible*, il me semble qu'on ne fauroit lui refuser de l'être. Je ne connois rien au moins qui puisse empêcher de concevoir hypothétiquement, que le mouvement de *rotation* de la Terre s'est fait & continue à se faire successivement dans un sens différent; tellement par exemple, que l'Angleterre, ou en général tout autre Pays du Monde, pût avec le tems devenir l'un des *Poles*:

L'effet qui en résulteroit pour élever des *Montagnes* au-dessus du *Niveau* de la Mer, ou ce qui revient au même pour abaisser la Mer devant elles, est aussi très suffisant pour expliquer cette partie des phénomènes qui consiste en ce que nous avons aujourd'hui de hautes *Montagnes*, dont la construction annonce qu'elles n'ont pu être formées que dans la Mer. Je vais tâcher d'expliquer cet effet à V. M. au travers de l'incertitude que nous laissent les observations sur la figure réelle de la Terre. Cette incertitude elle-même est très utile à connoître, après tant de tems employé & tant de dépenses faites en diverses tentatives; surtout après que de si grands hommes ont travaillé à résoudre cette question. Je ne connois pas même d'objet où l'Histoire de l'esprit humain soit plus intéressante, quand on

la lit dans l'exposition qu'en a fait Mr. D'ALEMBERT à l'article *Figure de la Terre* dans l'*Encyclopédie*. On sentoît depuis longtems qu'il feroit très utile en Physique de connoître la figure de la Terre, & en particulier la différence de ses *diamètres* entre les *Poles* & sous l'*Equateur*. La Théorie a imaginé pour y parvenir les routes les plus ingénieuses; les Princes ni les Physiciens n'ont point épargné, les uns leurs secours, les autres leurs travaux; & cependant on est loin encore de pouvoir tableer sur une figure déterminée.

Mr. BOUGUER, l'un des Académiciens François qui furent employés à mesurer le *degré du Méridien* sous l'*Equateur*, & qui conservera à ce titre, comme à beaucoup d'autres, un grand nom dans les Sciences, est cependant un de ceux qui ont le plus contribué à jeter du doute sur notre objet. J'ai eu quelque'autre occasion de remarquer, qu'il avoit une facilité trop grande à abandonner les Théories générales, par attachement pour certaines observations particulières, & par sa facilité à les ranger sous des formules nouvelles. Il a montré ici ce penchant, en abandonnant les principes d'où *Newton* étoit parti; & cela seulement pour satisfaire à une observation particulière dans la-

quelle il avoit pris confiance : quoique ces principes foyent d'ailleurs appuyés sur bien d'autres preuves ; quoique la Mer, qui a pu recevoir la forme résultante des vrais principes quels qu'ils foyent, nous montre, que la partie solide de la Terre, par-tout peu élevée au dessus d'elle (abstraction faite des Montagnes) a aussi réellement cette forme ; & malgré plusieurs observations qui s'approchent de très près de ce que *Newton* avoit déterminé d'après ces mêmes principes. Toutes ces considérations réunies, me paroissent bien plus fortes que les raisons de Mr. *Bouguer* (a).

(a) Les expériences qui montrent l'attraction qu'exercent les Montagnes sur les fils à plomb, ayant prouvé que les corps ne se dirigent pas au centre de la Terre, considéré comme le centre de sa figure, mais au centre de gravité, ont jetté d'abord beaucoup de doute sur les observations astronomiques destinées à déterminer la figure de la Terre ; parce que si la densité est inégale, on ne peut plus tirer des conclusions certaines de la direction des fils à plomb. Mais en même tems, l'approximation des observations de ce genre, avec ce qu'exige la Théorie Newtonienne sur l'effet simple des différences de force centrifuge, sembleroit indiquer que la Terre est assez homogène. Ces deux Théories, de l'attraction & de la force centrifuge, jointes aux observations, pourront donc un jour éclairer les hommes sur l'intérieur de la Terre, plus qu'il n'y avoit lieu de s'y attendre.

Je ne suivrai pas cette discussion critique ; & je ne l'ai esquissée, que pour fonder le choix que j'ai fait dans l'objet que je traite, d'un rapport entre les diamètres de la Terre sous l'*Equateur* & sous les *Poles*, différent de celui qu'avoit adopté Mr. BOUGUER. Ce rapport auquel je m'arrête, résulte des observations faites en *Laponie* & au *Pérou*, les plus importantes de toutes ; liées à la Théorie de NEWTON par deux observations très remarquables faites en France ; & s'accordant d'une manière surprenante avec ce qu'avoit prévu ce grand homme. Car, ainsi que j'ai eu l'honneur de le dire à V. M., il avoit fixé la plus grande différence des diamètres de la Terre à  $\frac{1}{335}$  ; & ces observations la donnent de  $\frac{1}{15}$ . C'est ce dernier rapport que j'ai choisi. Celui que M. BOUGUER avoit déterminé d'après son hypothèse particulière, étoit  $\frac{1}{179}$  : rapport qui feroit même ressortir encore mieux les réflexions que j'aurai l'honneur de présenter à V. M. sur le système auquel je vais maintenant revenir, parce qu'il en rendroit les écarts plus grands.

Je ferai obligé d'entrer dans quelques détails de calculs & quelques discussions astronomiques ; mais je ne les place ici que pour en retrouver le fil si V. M. veut un jour le suivre ;

vre; car les conséquences seules LUI suffiront quant à la suite de mes raisonnemens.

En supposant donc, d'après les observations ci-dessus, que la surface de la Terre est plus éloignée de son centre de  $\frac{1}{215}$ , sous l'Equateur qu'aux Poles, & que cette distance est de 1500 lieues sous l'Equateur; il s'ensuivra que la hauteur de la Mer sous l'Equateur excède d'environ 7 lieues sa hauteur sous les Poles; & que si, par exemple, la petite Isle *das Rolas* près de celle de *St. Thomas* dans le Golfe de *Guinée* qui maintenant est sous l'Equateur, devenoit l'un des Poles, cette Isle, qu'à peine aperçoit-on sur les cartes d'Afrique, & qui peut-être fort aussi à peine de l'eau, s'agrandiroit beaucoup; & que ses Montagnes se trouveroient élevées de 7 lieues perpendiculaires au-dessus du niveau de la Mer: car la Mer s'y feroit abaissée d'autant. Ainsi nous avons là un moyen plus que suffisant pour faire des Montagnes; puisque les *Cordillères* du *Perou*, les plus hautes Montagnes connues, n'ont qu'une lieue & demie d'élévation au dessus du niveau de la Mer.

Voilà donc l'une des grandes objections que j'ai faites contre les deux systèmes précédens, entièrement levées. Par le changement

des *Poles* de la Terre, nous pouvons avoir hors de la Mer, des *Montagnes* qu'elle auroit formées dans son sein. Mais cela suffit-il?

Pour répondre à cette question il faut chercher maintenant, s'il y a quelque raison de supposer qu'en effet les *Poles* de la Terre changent successivement de place: & là dessus les Astronomes paroissent être les premiers à consulter. Or depuis que leurs observations ont acquis assez d'exactitude pour qu'on puisse compter sur les comparaisons qui devroient nous instruire, ils n'ont découvert aucun mouvement dans les *Poles* qui autorise ce système,

Mais les Observatoires ne sont pas les seuls lieux propres à découvrir s'il y a en effet quelque changement régulier dans les *Poles* de la Terre; & les Astronomes ne nous avertiront pas plus tôt sur ce point, que les habitans des bords de la Mer. *Sept lieues* de différence dans la hauteur, effet d'un déplacement de 90 degrés dans les *Poles*, c'est-à-dire du transport des *Poles* à l'*Equateur*, sont une quantité très grande.

Supposons que l'observation se fasse dans un lieu où chaque degré de déplacement dans les *Poles*, fasse changer le Niveau de la Mer de la



90<sup>me</sup> partie de cette hauteur. Sept lieues font 15974 Toises, dont la 90<sup>me</sup> est 177 $\frac{1}{2}$  Toises: & une seconde de degré en étant la 3600<sup>me</sup> partie; 3 secondes de mouvement dans les Poles, produiroient près d'un pied de changement dans le Niveau de la Mer en ce lieu là. Or les habitans des bords de la Mer s'apercevraient bien aussi tôt d'un pied de changement dans son Niveau, que les Astronomes de 3 secondes dans la position des Poles. Car partout où il y a des établissemens sur les bords de la Mer, tout est arrangé en comptant sur les plus hautes marées possibles: & si ces Marées venoient à s'élever ou à s'abaisser d'un pied de plus, même très lentement, mille choses nous l'apprendraient. Or VOTRE MAJESTÉ a vu, que les Physiciens prévenus de l'idée que la Mer produit des changemens continuels dans les Continens, en rassemblant tous les exemples favorables à leurs systêmes, n'ont trouvé nulle part rien de régulier, qui montrât que la Mer s'élève ou s'abaisse dans aucune partie du Globe. Il est donc plus qu'incertain que les Poles terrestres se meuvent; il me paroît certain au contraire qu'ils ne se meuvent pas; & que tout ce que les

Astronomes peuvent avoir apperçu à cet égard, provient de quelqu'autre cause.

Ceci me donne occasion de remarquer, que ceux d'entre les Astronomes qui porteront une attention plus particulière à cet objet, pourront s'aider d'observations sur le *Niveau* de la Mer pour vérifier leur conjecture. Car en déterminant d'abord sur laquelle des côtes habitées devoit se faire le plus grand changement de ce *Niveau* d'après leurs observations, ils apprendroient bientôt s'il s'opère en effet. Et si, comme quelques Astronomes l'ont pensé, il se fait seulement une espèce de balancement presque insensible dans les *Poles*, on trouveroit peut-être par les mêmes calculs, l'explication de quelques mouvemens de la Mer, qui ne répondroient pas aux causes connues.

Il faudra s'aider de la Géométrie pour déterminer quelles seroient les côtes où le changement supposé dans les *Poles* devoit influer le plus sur le *Niveau* de la Mer: car cet effet ne seroit pas uniforme sur toute la Terre. La *force centrifuge*, qui est la cause du changement, & qui est proportionnelle à la grandeur des arcs de *rotation*, est peu différente dans les premiers cercles parallèles à l'*Equateur*. Si V. M. veut bien jeter les yeux sur un

*globe terrestre*, Elle y verra que les diamètres de ces premiers cercles, distans par exemple de dix *degrés* de part & d'autre, sont presque les mêmes que celui de l'*Equateur*. Ce n'est qu'entre les cercles de 40 à 50 *degrés* de latitude, que le changement devient tel que je l'ai supposé. Mais ensuite il croît très rapidement. Il seroit déjà presque double, c'est-à-dire de plus de 7 pouces de variation dans le *Niveau* de la Mer, pour chaque *seconde* de changement dans les *Poles*, aux environs de la *Mer Baltique*; c'est-à-dire dans des Régions, où les hommes ne manqueroient pas de l'observer.

Il est vrai que ces grands changemens ne s'appercevroient que dans la ligne où se mouvroient les *Poles*. Mais la ligne Physique, dans laquelle les changemens seroient à peu près les mêmes, ayant une grande largeur, nous avons la plus grande probabilité que cette espèce de *Zone* passeroit sur des bords habités par des hommes, qui s'avancent assez près de la Mer avec leurs établissemens, pour nous avertir de changemens tels que ceux là.

Au reste je ne fais cette remarque qu'à l'égard des secours que l'Astronomie pourroit tirer de ces observations: car dans le système

qui nous occupe, il faut nécessairement que le trajet des grands changemens soit par dessus les Terres; puisqu'on leur attribue la formation de nos Continens. Ainsi toute la force de l'argument tombe sur ce système. Il est évident, qu'avant qu'on eût pu tirer de l'Astronomie aucune sorte de témoignage en sa faveur, la Mer l'auroit attesté; ce qu'elle n'a point fait.

Jusqu'ici, en examinant le rapport des observations de l'Astronome & du Géographe, j'ai considéré les différences que le premier pourroit appercevoir dans la position des *Poles célestes*, comme produites par un changement dans les *Poles terrestres*; parce que c'est dans ce cas seulement que, d'un changement observé dans les Cieux, il suivroit un changement dans la place des Mers. Mais il pourroit arriver à cet égard sur notre Globe, des changemens qu'on n'appercevrait point dans les cieux; & au contraire, l'apparence des cieux pourroit changer, sans qu'il se fît des déplacements dans les Mers.

Ceci demande encore quelque explication; quoique je sois fâché d'amener ainsi tant d'objets en apparence étrangers, & de fatiguer peut-être V. M. par des discussions bien sèches;

tandis que je Lui avois annoncé un objet, que l'aspect de la Terre, l'Histoire naturelle & la Morale tendroient toujours à rendre intéressant. Mais je ne puis me déterminer à faire un Roman de ces choses importantes: il faut que la vérité en soit la base; & partout la recherche de la vérité est pénible. „ Il n'y a „ point de chemin privilégié dans la Philo- „ phie”, disoit ingénument en pareil cas un homme qui ne put pas comme moi continuer après cette réflexion.

Les *Poles célestes* sont deux points du Ciel qui ne se meuvent pas à nos yeux, tandis que tout le reste paroît tourner autour d'eux; ce qui provient du mouvement journalier de la Terre sur elle-même. Les *Poles terrestres* sont des points sur la Terre qui ne tournent pas dans ce mouvement *diurne*; ce sont les extrémités de l'axe sur lequel tournent toutes les parties de la Terre. Cet axe prolongé de part & d'autre, répond aux *Poles célestes* qu'il détermine.

Les *Poles terrestres* changeroient, quand la Terre viendroit à tourner sur un autre axe, comme il arriveroit à une boule qu'on changeroit de position entre les pointes d'une Tour. Par ce changement dans l'axe de la Terre, les

*Poles célestes* changeroient en même tems que les *Poles terrestres*, s'il n'arrivoit aucun changement dans la position de la Terre; puisque les premiers comme les derniers se trouvent toujours sur le prolongement de notre *axe*. C'est là le cas dont j'ai parlé jusqu'ici; c'est-à-dire celui, où un changement dans l'*axe* de la Terre, en même tems qu'il influeroit sur le niveau des Mers, s'appercevroit par un changement dans les *Poles célestes*.

Mais il peut y avoir plusieurs cas dans lesquels il ne régneroit pas le même accord entre la Géographie & l'Astronomie. Je les réduirai à deux, pour être aussi bref que je le puis.

Le premier seroit celui dans lequel la Terre changeroit de position par rapport à l'Ecliptique, sans que son *axe* changeât. Elle continueroit donc de tourner de la même manière sur elle-même; mais par ce changement dans sa position, son *axe* prolongé iroit aboutir à d'autres points dans les Cieux. Alors l'Astronome verroit changer les *Poles célestes*, sans qu'il se fût fait de changement dans les *Poles terrestres* & par conséquent sans qu'on observât aucun déplacement dans les Mers. Le rapport de la longueur des jours avec celle des nuits hors de l'*Equateur*, & celui des saisons par tout le Globe, éprouveroient quelque changement à

cause de celui qui seroit arrivé dans la position de la Terre relativement au soleil; mais les positions relatives des terres & des Mers resteroient toujours absolument les mêmes, puisqu'il ne seroit arrivé aucun changement dans la *force centrifuge* des différentes parties du Globe.

On montreroit donc en vain des changemens dans les *Poles célestes*; tant qu'on n'auroit pas montré des changemens correspondans sur la Terre, on ne pourroit pas fonder un système de déplacement des Mers par un déplacement de l'*axe*; puisqu'il est évident, que sans changement à cet égard, les *Poles célestes* peuvent changer.

L'autre cas sembleroit plus favorable au système; il le justifieroit sur ce que l'Astronomie, ne l'a pas encore appuyé. Ce seroit celui dans lequel, en même tems qu'un changement dans l'*axe* de la Terre feroit changer le niveau des Mers, il se feroit dans la position de la Terre même, un changement tel, que son *axe* prolongé aboutiroit toujours aux mêmes points du Ciel. Ainsi les *Poles célestes* ne changeroient point, tandis qu'il se feroit des changemens dans le niveau des Mers à la surface de la Terre. Une telle altération ne pourroit être apperçue des

Astronomes, que par un changement dans la hauteur du *Pole* relativement à un même lieu. Or comme il n'y a point d'observatoire assez ancien pour qu'on ait pu appercevoir un changement si insensible, nous n'aurions pas droit sans doute de demander que l'Astronomie certifiât l'Hypothèse: mais nous en aurions d'autant plus d'exiger qu'on nous montrât sur la Terre des traces de ce changement. Je vais donc à présent examiner les Phénomènes terrestres.

Supposons pour un moment que les *Poles* de la Terre se meuvent, & que par ce mouvement la tumeur circulaire des eaux sous l'*Equateur* se promène à la surface de la Terre, découvrant des terrains d'un côté, tandis qu'elle en couvre de l'autre; & voyons comment nos Continens devroient être construits dans cette Hypothèse.

Je les considérerai d'abord quant aux grandes masses, sans examiner les détails de leur formation; & je les envisagerai dans le cas le plus simple, d'où tous les autres cas pourront aisément être déduits. Ce cas est celui, où la masse solide de la Terre seroit sphérique, & inaltérable excepté à la surface, que je supposerai susceptible d'être délayée par les eaux de



la Mer, de manière qu'en promenant la vase, elle pût faire des Montagnes. Si cette sphère est en même tems couverte d'eau, & qu'elle se meuve sur un axe, l'eau s'élèvera sous l'*E-quateur* & s'abaissera sous les *Poles*: & si par ce mouvement il n'y a pas assez d'eau pour couvrir toute la masse solide, elle sera découverte en quelque endroit. Mais où? La réponse à cette question détruit le système: car c'est aux *Poles* seulement qu'il y aura des terrains découverts; & tout sera inondé sous l'*E-quateur*.

Sans doute que suivant le volume de la Mer & suivant aussi que la masse solide de la Terre s'éloignera plus ou moins d'être sphérique, les Continens seront de diverses formes & grandeurs; mais il sera toujours vrai en thèse générale, qu'il ne pourra jamais y avoir sous l'*E-quateur* aucun terrain qui ait été précédemment couvert par la Mer, puisqu'elle y sera toujours à sa plus grande hauteur. A quoi donc serviroit-il pour notre objet qu'on eût découvert un mouvement dans les *Poles*? Expliqueroit-on par là les Montagnes du *Perou* & leurs *corps marins*? Expliqueroit-on même les terrains les plus bas de la Zone torride où l'on trouve de ces fossiles? Ce système donc,

qui lorsqu'il auroit expliqué un grand nombre des phénomènes n'eût pu être admis, par cela seul que rien n'indique l'existence de la cause qu'il suppose, est encore absolument contredit par le plus important des phénomènes.

Mais nous n'avons pas fini pour cela avec l'Astronomie, c'est-à-dire avec l'influence que peuvent avoir eu les mouvemens la Terre dans la fabrication de nos Continens: car il reste une hypothèse à laquelle ce que j'ai dit jusqu'ici ne répondroit pas. Si le mouvement diurne de la Terre avoit été plus grand autrefois, & qu'il allât peu à peu en se ralentissant, la *force centrifuge* diminuant alors, les eaux s'abaisseroient insensiblement sous l'*Equateur*, & découvroient ainsi des terrains qui auroient été couverts précédemment par la Mer. Il faut donc, pour ne rien laisser en arrière, examiner cette nouvelle hypothèse. Car tant qu'on s'est contenté d'*apperçus*, l'effet des mouvemens de la Terre sur les eaux de la Mer avoit autant de droit à fournir des systèmes vagues, qu'aucune des autres causes qu'on a imaginées; & il n'y a que des examens rigides qui puissent décider finalement les questions.

Pour favoir d'abord si l'Astronomie peut nous

éclairer sur ce nouveau système, il faut considérer quel moyen elle peut avoir de découvrir un changement dans la vitesse du mouvement de *rotation* de la Terre. Une révolution de la Terre sur son *Axe* fait un *jour*. C'est donc la longueur des *jours* qu'il faut mesurer. Mais nous n'avons jusqu'ici d'autre mesure du *tems* que la longueur même des *jours*; c'est sur la révolution *diurne* des Astres que nous réglons nos pendules: il n'y a donc point là de prise.

Nous pourrions comparer les *jours* à l'*année*; c'est-à-dire les révolutions *diurnes* de la Terre, à sa révolution dans son *orbite*. Mais si la vitesse de la Terre dans cet *orbite* venoit à diminuer, les *jours* nous paroïtroient plus longs, sans l'être réellement, & par conséquent sans que la vitesse du mouvement de *rotation* de la Terre fût moindre. Ou bien la vitesse de la Terre dans son *orbite* pourroit diminuer en même proportion que celle de son mouvement de *rotation*; & alors la longueur des *jours* gardant toujours la même proportion avec la longueur de l'*année*, nous n'aurions point encore de mesure; excepté peut-être des différences d'apparence dans les autres corps célestes de notre système, très difficiles à découvrir, & qui même pourroient venir de

quelque changement dans les mouvemens de ces corps eux-mêmes, par conséquent il pourroit arriver de grands changemens absolus dans les mouvemens de la Terre, sans que l'Astronomie nous en dît rien; tout comme elle pourroit nous montrer des changemens, que nous ne pourrions appliquer avec certitude ni aux *jours* ni à l'*année*. L'Astronomie donc n'est point un guide sûr à cet égard.

Mais la Physique semble offrir une ressource. Si la vitesse du mouvement de *rotation* de la Terre diminue, la force *centrifuge* diminuant par là, la différence de la *pesanteur* sous l'Equateur & aux *Poles* doit diminuer aussi. Alors les expériences du *Pendule* pourroient nous aider à connoître ce changement. Mais ce ne feroit que pour les races futures; car jusqu'ici l'on ne fait que tâtonner dans cette carrière. On s'est bien assuré qu'il y a en effet une différence dans la *pesanteur* entre ces différentes parties du Globe; mais on n'a pu la mesurer assez exactement pour donner un terme fixe de comparaison à nos successeurs: combien moins peut-elle nous instruire sur le passé.

Mais sans attendre que ces expériences nous aient instruit, l'état même des *Continens* ac-

tuels nous éclaire assez, pour que nous devions refuser d'admettre cette cause. Car si par la diminution de vitesse du mouvement de *rotation* de la Terre, les eaux doivent s'abaisser sous l'*Equateur*, elles doivent s'élever par la même raison vers les *Poles*: & dans les Régions intermédiaires, les nôtres par exemple, les changemens seroient à peine sensibles, quelque grands qu'on les supposât en sens contraire aux *Poles* & sous l'*Equateur*. Comment donc se seroit formé le *Mont Jura* qui est tout rempli de *coquilles*? Supposera-t-on, pour expliquer sa formation, & en général celle de tous les terrains de cette *Zone* moyenne, que la diminution de vitesse du mouvement de *rotation* de la Terre, s'est combinée avec un changement dans la position de son *Axe*? Alors reviendront tout ce que l'*Astronomie* & la *Géographie* opposent à la supposition de ce changement; que je me garderai bien de répéter, car je ne sens que trop que j'ai été déjà bien long.

Mais au moins il est certain à présent, qu'on ne sauroit tirer aucune lumière de l'*Astronomie* pour fonder des systèmes *Cosmologiques*. S'il s'est fait dans la position de l'*axe* de la Terre, ou dans la vitesse de son mouve-

ment *diurne*, quelque changement qui ait produit des rapports différens entre les *Continens* & les *Mers*, ce n'est pas à l'Astronomie à nous en instruire; c'est sur la Terre que nous devons en chercher les traces: & la Géographie nous à déjà appris, que la forme ni la position des *Continens* n'ont aucun rapport avec ce qu'exigeroient les changemens imaginés.

Mais nous n'avons point encore consulté l'Histoire naturelle. C'est elle qui nous apprend la forme des Montagnes & leur composition; ainsi nous pourrons d'autant mieux juger par son secours, s'il y a quelque lueur d'espérance, qu'en faisant supposition sur supposition, à l'égard des changemens que peuvent avoir subi les mouvemens de la Terre, on y trouvera la cause fondamentale de l'état de sa surface actuelle: c'est-à-dire non seulement de la position relative des terres & des Mers, mais de la forme & de la composition des terres. Je dis la cause *fondamentale*; car je ne prétends point que des changemens de mouvement de la Terre, n'aient pu s'associer à d'autres causes dont ils auroient été la suite, & produire quelques effets particuliers.

Supposons donc encore que nos *Continens* aient été formés, & se prolongent successivement

ment

ment dans quelque sens, par une retraite de la Mer provenant de cette cause. Cette retraite doit être prodigieusement lente, puisqu'on ne l'apperçoit pas. Alors nous avons à attendre un grand effet du travail des vagues & de la marée. Elles façonnent les côtes d'une manière très caractéristique: & puisque toute la surface des Continens a du être successivement côte, avant d'être abandonnée par la Mer, elle doit avoir reçu partout & profondément l'empreinte des ouvrières qui y auront mis la dernière main à mesure qu'elle passoit sur les bords. Là, les couches formées sont nécessairement inclinées vers la Mer; elles renferment toutes des corps marins mêlés à des corps terrestres; & ces deux espèces de corps sont certainement semblables à ceux qui continuent à se déposer sur les bords successifs.

Voilà, MADAME, les conséquences nécessaires de tout système où l'on fait opérer les eaux *lentement*: j'ai déjà eu l'honneur de le faire remarquer à V. M; & comme les phénomènes leur sont absolument contraires; c'est la réfutation commune de toute cette classe de systèmes.

Mais plus l'application de cette remarque est générale, plus je suis tenu de la développer

avec soin. C'est aussi ce que j'entreprendrai, après avoir eu l'honneur d'exposer à V. M. dans ma prochaine Lettre, un autre système qui rentre encore dans cette même classe.







LETTRE XXXVI.

*Système de Mr. LE CATT. — Examen  
des changemens qui peuvent arriver au ni-  
veau de la Mer par les divers transports  
des matières qui forment son fond.*

LAUSANNE, le 27 Février 1776.

M A D A M E

**L**e nouveau système que je vais avoir l'hon-  
neur d'exposer à V. M. reçut beaucoup d'ap-  
plaudissement lorsqu'il parut en l'année 1756.  
Il est de feu Mr. *Le Catt*, Secrétaire de l'A-  
cadémie de Rouen. Je vais tirer du *Magazin  
Français* du mois de Juillet de cette année l'ex-  
trait de ce système.

„ Mr. *Le Catt* suppose, que dans la premiè-  
„ re formation de notre Globe, toutes les ma-  
„ tières qui le composent furent d'abord ran-

„ gées suivant leur pesanteur spécifique: les  
„ plus pesantes plus près du centre de la Terre,  
„ & les plus légères à sa surface; enforte que  
„ la dernière couche fut de l'eau, qui environ-  
„ noit entièrement notre Globe; & comme  
„ tout corps figuré par un fluide environnant,  
„ est régulièrement rond ou sphéroïde, la sur-  
„ face de la Terre dut être originairement  
„ de cette forme régulière, c'est-à-dire sans  
„ Vallées ni Montagnes.

„ Tel étoit donc (selon Mr. Le Catt) l'état  
„ de la Terre dans sa naissance: un Globe ou  
„ un Sphéroïde régulier & couvert d'eau dans  
„ toute sa surface. Elle auroit conservé éternel-  
„ lement cette figure, si le Créateur n'eût for-  
„ mé la Lune & ne l'eût placée dans notre  
„ Tourbillon. Mais dès ce moment la couche  
„ de fluide qui environnoit notre Globe fut  
„ agitée par le mouvement violent du flux &  
„ reflux. Cette agitation éleva la boue du  
„ fond, & la porta en monceaux énormes çà  
„ & là, comme on lui voit encore aujourd'hui  
„ former des bancs de sables dans les Tempêtes  
„ ou Flux violens. Ces amas, ou Montagnes,  
„ ne pouvoient s'élever sans qu'il se formât des  
„ Vallées, dont la profondeur reçut enfin assez  
„ d'eau pour qu'une partie des Terres relevées

„ restât à sec & formât un Continent, qui  
 „ s'est augmenté peu à peu par la même cause.  
 „ Enforte que les vastes contrées de l'Europe,  
 „ de l'Asie &c., jadis couvertes de Mers, se  
 „ sont découvertes peu à peu. Ces eaux ont  
 „ laissé dans les terres les débris des animaux  
 „ terrestres qui ont pu périr dans les flots,  
 „ avant que les lieux où on les trouve fussent  
 „ découverts.”

Voilà pour l'état passé: & voici l'état présent & futur de la Terre selon Mr. Le Catt.  
 „ Ce que le Flux & reflux de la Mer a fait dès  
 „ le commencement, il le continue encore,  
 „ quoique d'une manière moins sensible, parce  
 „ que les matériaux de la Terre sont plus solides.  
 „ La Mer creuse sans cesse son lit, &  
 „ jette sur ses bords les matériaux qu'elle détache  
 „ de son fond. Par ce moyen elle se recule,  
 „ & les Continens s'agrandissent. Enfin  
 „ ce reculement de la Mer & cette excavation  
 „ de la Terre continuant, notre Globe doit à  
 „ la fin se trouver miné; les Mers communiqueront  
 „ d'un hémisphère à l'autre. La Terre  
 „ deviendra comme une Orange creuse, dont la  
 „ figure ne se soutiendra que par sa seule écorce;  
 „ cette écorce, émincée jusqu'à un certain  
 „ point, manquera; & la surface de la Terre

„ qu'elle forme s'écroulera: il se fera un nou-  
„ veau cahos, un mélange de toutes ses parties  
„ & de toutes ses productions: la surface fera de  
„ nouveau couverte d'eau, & il se formera pour  
„ la seconde fois un nouveau Monde, par le  
„ mécanisme exposé d'abord. ”

Je ne m'arrêterai pas à cet horoscope de notre Globe, qui est l'excès du manque de principes dans l'Hypothèse. Sans doute qu'on ne le remarqua pas dans le tems de la publication du système, puisque comme j'ai eu l'honneur de le dire à V. M. il reçut alors des applaudissemens. Et c'est ce qui arrive très souvent aux Auteurs mêmes, comme au Public. De part & d'autre on est frappé de quelque point nouveau & faillant qui couvre le reste. L'inventeur se laisse entraîner trop rapidement dans les détails, sur lesquels il ne réfléchit pas assez; & le public n'y réfléchit que tard. Ce n'est donc pas une raison suffisante de rejeter un système, que de trouver dans l'exposition qu'en fait l'Auteur, quelque conséquence impossible; pourvu qu'elle ne découle pas nécessairement du système: or il ne découle point du système de Mr. *Le Catt*, que la Terre doive se trouver enfin comme une Orange creuse. La Mer auroit pu creuser son lit, former nos

Continens, & s'en tenir là. C'est ce que l'on vit sans doute à la publication de ce système ; & ce fût un *apperçu* agréable, parce qu'il étoit aisé à saisir. Il semble même que l'on y foit conduit en mille endroits par la Nature. Les vagues en roulant sur le rivage, y pouffent le sable, le gravier, les coquilles: ce qui sort du sein de la Mer, fait sûrement baisser son niveau: voilà une cause réelle, dont l'Auteur & le Public peuvent être frappés. C'est donc cette cause seulement qu'il faut examiner dans ses effets possibles.

Mais avant d'en venir là, & après avoir dépouillé ce système d'un effet final inutile & impossible, il faut encore le débarrasser d'un commencement inutile & contraire aux faits; savoir, que notre Globe aît été d'abord une boue liquide, qui laissant tomber dans le fond les matières solides dans l'ordre de leur pesanteur spécifique, aît laissé l'eau au-dessus. On ne sent point la nécessité de ce premier état; excepté pour faire agir les causes Physiques: ce qui tient plutôt à la Théologie qu'à aucune autre classe de choses. Mais il n'en est pas besoin pour commencer à faire agir les eaux sur du limon: & j'ai eu l'honneur de montrer à V. M., à l'occasion du système de

*Woodward*, qu'il s'en faut bien que les matières de notre Globe soient rangées suivant leur pesanteur spécifique; & surtout qu'il est impossible de juger, d'après des phénomènes directs, qu'elles l'ayent été originairement.

Je retranche donc encore le commencement de ce système: je pars d'un Globe, ou d'un Sphéroïde, dont la substance molle, & par là régulièrement arrondie, est couverte d'eau; & j'amène auprès de ce Globe son satellite, la Lune, qui occasionne aussitôt le flux & reflux. C'est d'après cette Hypothèse fondamentale & les phénomènes, que je vais examiner si nos Continens auroient pu sortir ainsi du sein des eaux; ou si ce qui en seroit sorti par ces causes, seroit semblable à ce que nous voyons aujourd'hui, que *Mr. Le Catt* prétend expliquer. Ce sera encore un exemple frappant de ce que des *apperçus* peuvent - être: car il est étonnant à combien de Loix de la Nature, & de phénomènes certains, celui-ci se trouve opposé.

Je commence par examiner les premiers effets de la cause: je me représente le *flux & reflux* agitant les eaux de la Mer; & je vois la vase s'élever, se mêler à l'eau, se déposer ensuite: mais quelque effort que je fasse, je ne saurois lui

voir porter cette vase en *monceaux énormes çà & là*, & former ainsi *les vastes contrées de l'Europe, de l'Asie &c.* Pour que la Mer creuse son fond & forme des Montagnes, il faut qu'il y ait du mouvement dans les lieux d'où les matières s'élèvent, & du repos dans ceux où elles se déposent. C'est ce qui peut se faire, & se fait dans l'état actuel de notre Globe, où des Continens & des Isles, divisant les Mers, produisent de grandes agitations de l'eau dans certains lieux, & la conservent calme en d'autres. Mais sur un Globe tel que le suppose d'abord Mr. *Le Cunt*, où la surface de la Mer & celle de son fond sont parfaitement régulières, le mouvement est exactement le même tout le tour de chacun des cercles parallèles au mouvement de la Lune. Cette Planète auroit donc pu faire dans toute la durée des siècles le tour de la Terre, sans y produire d'autre effet, que de promener la vase dans le sens des courans d'Orient en Occident; & tout au plus d'en repousser peu à peu vers les Poles, où l'agitation des eaux auroit été moindre.

Ainsi ce système est arrêté dès son premier pas: nos Continens ne peuvent même avoir été formés au fond de la Mer. Cependant laissons l'effet se produire jusqu'à ce que ces *Continens*

imaginaires, élevés par la Mer dans son sein, arrivent à la surface. Une nouvelle opération se présente alors, où l'impossibilité frappe encore davantage. Tout ce qui s'est fait auparavant n'a pu changer le niveau de la Mer. Les plus grands bouleversemens peuvent se faire dans son sein, (tant qu'il ne s'y ouvre pas de caverne) sans que rien puisse changer à sa surface. C'est la quantité seulement des matières qu'elle recouvre, & non leur place, qui détermine sa hauteur. On ne sauroit donc concevoir en aucune manière que *les vallées creusées par la Mer en formant les Montagnes, aient reçu enfin assez d'eau pour qu'une partie des terres soient restées à sec.* L'eau chassée de certains lieux par les *Montagnes* qui s'y élevoient, trouvoit ailleurs les *vallées* d'où sortoient ces mêmes *Montagnes* pour s'y retirer successivement; ainsi son *niveau* restoit toujours le même.

Nous restons donc encore avec nos *Continens* arrivés à la surface des eaux, sans que rien aît changé dans la hauteur de cette surface. Et à présent il faut bien remarquer, que ces premiers *bancs de sable* seront déjà les sommets futurs de nos *Montagnes*: car nos *Continens* ne *végéteront* pas comme des arbres; ils ne s'accroîtront pas par des matières *poussées*



de l'intérieur à l'extérieur, comme les monticules de la Taupe, ou les cônes des Volcans, Il faut donc que la Mer s'abaisse, pour que nos Continens soyent élevés au dessus d'elle.

„ Les Continens se sont augmentés peu à peu „ *par la même cause*”, dit Mr. Le Catt. Mais s'augmenter *par la même cause*, n'est que s'agrandir en surface. La mer, chariant sans cesse de la vase contre ces premiers *bancs*, les étendra en creusant son fond ailleurs; mais sa surface sera toujours *au même niveau*; & seulement, de fluide qu'elle étoit partout, elle se trouvera changée en une surface entrecoupée de parties solides & fluides.

Ce sera donc désormais sur ses bords seulement, que la Mer pourra agir pour tirer des matières solides de son sein, & le flux & reflux, joint au mouvement des vagues, seront ses seules machines; si elle s'abaisse par ce travail, ce ne pourra être que de la quantité précise qui résultera de la sortie des matières jetées à l'extérieur. Ici donc l'écart de la cause, à l'effet supposé, est immense: on ne conçoit plus comment ce système a pu être imaginé. Transportons-nous au moment où cette sommité des *Cordillères* élevée de 3220 Toises au-dessus du niveau de la Mer, le *Chimborazo*,

parut à sa surface comme un petit *banc de sable*. Ce fut le premier qui y arriva, en supposant qu'il soit la plus haute sommité de notre Globe. La Mer donc avoit à *s'abaisser* devant lui de 3220 *Toises*. Pour *s'abaisser*, elle n'avoit d'autre moyen que de former nos Continens. Et pour les former, elle n'avoit d'autre pouvoir que de jeter à chaque marée, du sable ou du gravier sur la plage; & de *s'abaisser* exactement d'autant, qu'elle l'auroit fait si cette petite quantité avoit été enlevée sur toute sa surface. C'est-à-dire, que quelque tems qu'on lui accordât dans le passé pour avoir opéré de cette manière, il n'auroit pu en résulter que des plaines, élevées à peine de quelques *Toises* au dessus de son niveau.

Retournons un moment au petit *banc de sable*, qui devra être un jour le *Chimborazo* par un abaissement de 3220 *Toises* dans le niveau de la Mer. Donnons à la Mer un pouvoir impossible; laissons lui rejeter hors de son sein toute la *masse* de nos Continens, afin qu'elle puisse *s'abaisser* par ce retranchement de matière. Qu'est ce que cette *masse*, en comparaison d'une couche qu'il faut imaginer, enlevée à l'Océan primitif sur toute la surface de la Terre, & qui auroit pour épaisseur la hauteur du

*Chimborazo* au-dessus du niveau actuel des Mers? Après avoir considéré l'énorme disproportion de ces deux volumes, on a besoin de retourner en arrière pour savoir si c'est bien l'état de la question, tant on est frappé alors de son inconsistency. Cependant il n'est pas douteux que ce ne soit là ce que suppose le système. Car d'abord, suivant l'Hypothèse, la Mer couvroit tout autrefois. Il est évident ensuite, que le point le plus élevé de nos terrains actuels, est arrivé le premier à ce niveau primitif: que rien n'a pu augmenter la hauteur absolue de ce premier sommet, dès qu'une fois il a été hors de l'eau; & que par conséquent, son élévation au-dessus du niveau actuel de la Mer, doit provenir toute entière de l'abaissement de celle-ci. Suivant l'Hypothèse encore, cet abaissement résulte de la sortie des matières terrestres hors du sein des mers, & par conséquent il doit être proportionnel au volume de ces matières. Voyons donc quel est celui des Continens, & comparons-le à cet espace abandonné par l'eau, & dont l'air a pris la place.

Nous n'aurons pas besoin d'être précis dans l'estimation du volume des *Continens*; l'écart est tel, que le calcul le plus vague peut le faire appercevoir.

J'ai eu l'honneur d'expliquer à V. M. les raisons que j'ai de croire, que le niveau moyen de nos plaines n'est pas élevé de plus de 200 Toises au dessus de celui de la Mer. Maintenant, quiconque connoît le rapport du terrain occupé par les Montagnes avec celui des plaines, & le volume des premières, sera convaincu, que quand on les abattroit toutes, pour les répandre sur toute l'étendue des Continens; ceux-ci ne se trouveroient pas élevés de 100 Toises de plus que le premier niveau moyen des plaines. Voilà donc enfin, en accordant jusqu'ici tout ce qu'on a voulu, même des impossibilités; voilà, dis-je, 300 Toises perpendiculaires de terrain sorti de la Mer; & seulement dans une étendue qui n'est pas la moitié de la surface totale du Globe: & soit que par cette considération on n'accorde que la moitié de l'abaissement à la surface restante, qui est celle de l'Océan; soit qu'on la suppose abaissée même de 300 Toises; qu'est-ce que cela en comparaison de 3220 Toises d'abaissement que le système devoit expliquer? A chaque pas de cette réfutation j'ai besoin de me dire, que lorsque ce système parut, il fut écouté comme un *apperçu* plausible, & que par conséquent ses défauts ne frappèrent pas. Sans

cela je n'aurois pas la force de continuer.

Si du volume de nos *Continens*, on passe à l'examen de leur figure; combien plus ne ferait-on pas étonné? Comment la Mer, en poussant toujours uniformément des matières de son fond sur ses bords, auroit-elle fait, tantôt une *Montagne*, tantôt une *Vallée*, puis des *Plaines* ou des *Côteaux*? Cela est encore imaginable: aucun effort d'Hypothèse ne peut y atteindre. Je suppose encore une fois tous les sommets arrivés à la surface primitive des Mers: si cette surface doit s'abaisser, ce n'est que par l'élargissement de ces sommets; car c'est autour d'eux seulement que les vagues peuvent pousser des matières un peu au dessus de cette surface. Ils seront donc tous réunis, & ne feront qu'une seule plaine, avant que le niveau de l'eau ait changé sensiblement.

A présent il est naturel que V. M. demande, s'il est des *faits* au moins qui aient donné naissance à ce système? Si l'on voit *tout autour* des *Continens* quelque accroissement régulier & successif, qui, en montrant encore aujourd'hui l'opération supposée, autorise à croire qu'elle s'est faite dans les anciens tems. Et à cette seule demande encore, tout le système s'écroule. Nous n'avons pas besoin de re-

chercher ces faits. Nous avons vu d'autres systèmes les rassembler avec soin & aussi *tout autour* de nos côtes. On a cru voir que le côté Oriental des Continens étoit rongé par la Mer; ce qui est bien loin de convenir au système qui nous occupe. Et quand on a entrepris de montrer des augmentations par le côté Occidental, les faits de ce genre ont été mêlés de tant de faits contraires, qu'on n'a pu en conclure rien de régulier, ni de permanent. Nul accroissement réel & constant, que celui que produisent encore les Rivières. En un mot, & j'avois l'honneur de le dire à V. M. en commençant; on est étonné de voir à combien de Loix de la Nature, & à combien de phénomènes, cet *apperçu* se trouve opposé.

Cependant, je ne puis m'empêcher de dire un mot ici à V. M. pour justifier ceux qui ont applaudi à ce système. Ce n'est pas à cause d'une plus grande incohérence qu'il nous frappe davantage que la plupart des autres: c'est seulement parce qu'il vient s'offrir à nos réflexions, dans un moment où les principes Physiques & les Phénomènes qui tiennent à l'objet général, se sont rassemblés peu à peu, & qu'ils nous éclairent tous ensemble, dès que quel-

quelque hypothèse où ils sont intéressés se présente. Car d'ailleurs ce dernier système, avec les mêmes moyens employés dans les autres pour former des Montagnes au fond de la Mer, entreprend au moins de les en sortir. Il échoue sans doute; les Loix de la Nature & les phénomènes sont contraires à la mécanique qu'il suppose; mais plusieurs des autres nous laissent les Montagnes dans la Mer: & si nous n'avons pas occasion d'employer les mêmes moyens contr'eux, c'est seulement parce qu'ils sont restés plus en arrière. Il est donc moins étrange qu'il ne sembloit d'abord, que ce système ait été écouté.

Je continuerai donc l'examen des phénomènes qui le concernent; & d'autant plus, que c'est à son occasion que je me suis proposé d'avoir l'honneur de développer à V. M. ces deux grand phénomènes généraux qui s'opposent à toute idée d'opération lente & successive des eaux pour la formation de nos Continens tels qu'ils sont: je veux dire, les Montagnes sans couches & sans corps marins, & la différence des corps marins qui se trouvent dans d'autres Montagnes d'avec ceux des Mers voisines. Car dans tout système de ce genre, autant que dans le système particulier que nous exami-

nons, le principal ouvrage de la Mer pour former des Continens, se feroit nécessairement fait sur les côtes. Les parties successivement fabriquées ne se sépareroient pour ainsi dire du métier qu'avec une *lenteur* à peine concevable, puisque rien encore ne nous a fait appercevoir qu'il y aît une séparation réelle; les vagues & les marées seroient par là, dans quelques-uns de ces systêmes les seules, & dans tous, les dernières ouvrières qui donneroient la forme à tout. Dès lors, en accordant même qu'il pût sortir des Montagnes du sein des eaux, elles devroient être toutes semblables quant à la fabrication: leurs couches seroient toutes tournées vers les Mers voisines, & renfermeroient les mêmes *corps marins* que ces Mers. J'ai l'honneur de rappeler ces conséquences à V. M. à présent que je vais entrer dans l'examen des phénomènes qui s'y rapportent. Dans la prochaine Lettre que j'aurai l'honneur de LUI écrire j'en commencerai l'exposition par celle d'un genre de *Montagnes*, méconnu pendant bien longtems, peu connu encore, & dont ce que l'on connoît même n'a pas fait assez d'impression sur les esprits, pour en déraciner des opinions accréditées par le tems & par les Noms dont elles sont appuyées.





## LETTRE XXXVII.

*La plupart des Montagnes n'ont pas été formées par les Eaux. — Division des Montagnes en primordiales & secondaires. — Détails sur les premières de ces Montagnes.*

LAUSANNE, le 5 Mars 1776.

M A D A M E

Dans une de mes précédentes Lettres j'eus l'honneur de dire à VOTRE MAJESTÉ, que l'article *Figure de la Terre* dans l'*Encyclopédie*, m'avoit paru un morceau extrêmement intéressant, par la peinture vraie qu'il renferme de la marche de l'esprit humain dans les connoissances. Voici une des remarques dont je voulois parler. „ Le génie des Philosophes,

„ en cela peu différent de celui des autres  
 „ hommes, les porte à ne chercher d'abord,  
 „ ni uniformité ni loi dans les phénomènes  
 „ qu'ils observent; commencent-ils à y re-  
 „ marquer, ou même à y soupçonner quelque  
 „ marche régulière, ils imaginent aussitôt la  
 „ plus parfaite & la plus simple...”

C'est à l'égard des opinions sur la *Figure de la Terre*, que Mr. D'ALEMBERT faisoit cette réflexion, qui s'applique aussi exactement à l'histoire des découvertes sur les *Montagnes*. Avant qu'on eût observé leurs *couches* & qu'on y eût trouvé des *corps marins*, on ne les voyoit guère que topographiquement; & si l'on venoit à les considérer de quelque côté physique, ce n'étoit pas pour en tirer des conséquences sur l'histoire de notre Globe. Mais on n'eut pas plutôt remarqué les *couches* & les *coquilles*, que l'on vit partout l'ouvrage de l'eau. *Les Montagnes*, dit-on, *sont faites par couches: elles renferment des corps marins jusqu'à la plus grande profondeur.* On n'examinait point si c'étoit *toutes les Montagnes* (a).

Mr. BOURGUET, Naturaliste Suisse, géné-

(a) Depuis que j'ai connu les Mineurs Allemands, j'ai eu occasion d'apprendre qu'ils distinguent depuis

ralisant quelques observations particulières, dépeignit toutes les Montagnes comme ayant la figure des *fortifications*, où les *angles saillans* correspondent toujours avec des *angles rentrans* dans les ouvrages parallèles. Cette remarque fut faisie avec avidité; on ne douta plus que les courans de la Mer n'eussent fabriqué *toutes les Montagnes*, parce qu'on observe dans les inflexions des courans, dans celles des Rivières, par exemple, que les parties *saillantes* d'un bord, correspondent le plus souvent aux parties *rentrantes* du bord opposé.

Se croyant sûr de la généralité de sa remarque, Mr. BOURGUET plaçoit aussi partout des *couches* & des *coquilles*. „ La longue „ chaîne de Montagnes, disoit-il, qui s'étend „ d'Occident en Orient, depuis le fond du Por-

longtems les Montagnes à *Fibres*, des Montagnes à *couches*. Mais je n'ai pas remarqué, qu'avant les tems dont je parlerai, ils en eussent tiré des conséquences Cosmologiques. Leur attention étoit tournée vers la Minéralogie, où ils s'avançoient à grands pas; préparant ainsi un fond riche d'observations pour la connoissance de la Terre. J'aurai occasion d'en parler en rendant compte de plusieurs voyages que j'ai faits dans quelques-unes de leurs Montagnes depuis que ces premières Lettres sont écrites.

„ tugal , jusqu'aux parties les plus Orientales  
„ de la Chine ; celles qui s'étendent collatéra-  
„ lement du côté du Nord & du Midi ; les  
„ Montagnes d'Afrique & d'Amérique qui nous  
„ font connues ; les vallées & les plaines de  
„ l'Europe , renferment *toutes* des *couches* de  
„ terre & de pierres qui font remplies de *co-*  
„ *quillages* ; & de là on peut conclure pour  
„ les autres parties du monde qui nous font  
„ inconnues. ” On ne pouvoit s'exprimer d'une  
manière plus générale.

Telle étoit l'opinion des Philosophes & des  
Physiciens au moment où Mr. DE BUFFON  
publia sa *Théorie de Terre*. Il part de ce fait  
comme étant indubitable : il cite Mr. BOUR-  
GUET ; & d'après lui , il pose pour certain ,  
que *les Montagnes les plus élevées sont composées*  
*de couches parallèles tout de même que les plai-*  
*nes les plus basses* : il doute , malgré le témoigna-  
ge de Mr. DE LA CONDAMINE , qu'il n'y  
ait point de coquillages dans les *Cordillères*.  
„ Mais supposant un instant , ajoute-t il , que  
„ ce fait soit vrai , il y auroit de belles remar-  
„ ques à faire sur ces Montagnes ; car elles  
„ ne seroient pas composées de couches pa-  
„ rallèles entr'elles *comme toutes les autres le*  
„ *sont* . . . . Nous trouverions dans ces Monta-

„ gnes l'ancienne structure de la Terre ... Le  
 „ premier état du Globe; les matières ancien-  
 „ nes dont il étoit composé, la forme, la liai-  
 „ son & l'arrangement naturel de la Terre &c.  
 „ *Mais c'est trop espérer, & sur des fondemens*  
 „ trop légers; & je pense qu'il faut nous bor-  
 „ ner à croire qu'on y trouvera des coquilles,  
 „ *comme on en trouve partout ailleurs.*”

Voilà un des exemples les plus intéressans, de ce que peut une erreur reçue, contre les premiers rayons de la vérité, & souvent contre la pleine lumière. Ce phénomène si extraordinaire aux yeux de Mr. DE BUFFON, que ni lui, ni les autres Naturalistes ne pouvoient admettre sur le témoignage de Mr. DE LA CONDAMINE, est un des phénomènes les plus communs. Cette *longue chaîne de Montagnes qui s'étend d'Occident en Orient depuis le fond du Portugal, je ne fais pas si c'est jusqu'à la partie la plus Orientale de la Chine; mais au moins jusques dans le Tirol; c'est-à-dire les Pyrénées & les Alpes; cette chaîne que Mr. BOURGUET rend contiguë, & dont il dit qu'elle renferme partout des couches à coquillages; est au contraire un exemple continuel de Montagnes sans couches ni coquillages.* Voilà donc un point bien important de la Théorie de la

Terre ; & qu'il faut constater par des faits bien nombreux & bien clairs, pour dissiper tous les doutes.

Lorsque nous entrâmes mon frère & moi, fort jeunes encore, dans la carrière de l'Histoire Naturelle, nous abordâmes les *Montagnes* avec cette idée alors généralement reçue par ceux qui avoient commencé à y reconnoître l'ouvrage de la Mer, que cet élément y avoit tout fait. Plusieurs expériences que nous fîmes ensuite de la difficulté de reconnoître les *corps marins* dans certaines pierres, à cause de leur intime liaison avec elles, nous laissèrent longtems prévenus, comme Mr. DE BUFFON, que c'étoit manque de savoir chercher, qu'on ne trouvoit pas des coquilles dans toutes les *Montagnes*. Puis venant à considérer que tous les fonds de Mers ne nourrissent pas de ces animaux, nous pensâmes que toutes les *Montagnes* non plus ne devoient pas en renfermer.

Cependant il falloit entasser hypothèse sur hypothèse, pour expliquer, outre cette absence de *coquillages*, vingt autres phénomènes qui refusoient de se ranger dans la classe des ouvrages de l'eau ; & quand on n'est pas trop facile à se contenter, ce besoin continuel de nouvelles hypothèses fatigue à la fin. C'est ce que nous éprou-

vâmes mon frère & moi, & précisément dans le même tems, quoique nous nous trouvassions séparés.

Il avoit traversé les Montagnes de *Guadarama* en Castille & les *Pyrenées*; j'avois vu l'*Apennin*; nous avions parcouru ensemble les *Alpes*, en luttant toujours contre l'évidence. Mais enfin, lui voyageant dans l'*Apennin*, & moi de nouveau dans les *Alpes*, nous vinmes séparément à douter que toutes les Montagnes eussent été formés par les eaux; & les Lettres où nous nous communiquions ce doute se croifèrent.

Il ne fallut pas moins que cette singulière conformité pour nous donner mutuellement le courage de nous expliquer plus ouvertement. Chacun de nous n'avoit d'abord parlé à l'autre de son opinion, qu'avec beaucoup de réserve, comme deux conspirateurs qui se feroient la première ouverture d'un complot. Quoi! conspirer contre *les angles saillans & rentrans alternativement opposés*? Contre l'opinion universelle que *toutes* les Montagnes étoient faites par *couches* & renfermoient des *coquillages*? Il falloit quelque circonstance frappante pour se dépouiller de ce préjugé, & c'en fut une que d'avoir eu séparément la même idée, dans des

Montagnes différentes. Dès que nous eûmes osé douter & nous le dire, le doute lui-même fit bientôt place à la certitude; & nous nous sommes souvent étonnés depuis, de n'avoir pas été plutôt convaincus.

Il semble qu'il y aît un certain degré de *maturité* dans les observations, qui prépare les découvertes, & qui amène un moment, où plusieurs observateurs pourront se rencontrer. Les lumières, comme les liquides, ont une sorte de niveau auquel elles tendent. A mesure que les connoissances s'accroissent, le genre humain se dispose à en recevoir de nouvelles; & lorsqu'elles sont parvenues à un certain degré, elles produisent les découvertes ou les inventions semblables, de la même manière que les arbres bourgeonnent de toute part quand la chaleur est venue: elles peuvent donc paroître ainsi en divers lieux à la fois, sans qu'il y aît eu de communication entre les inventeurs; & seulement parce qu'ils y avoient été acheminés par les mêmes secours.

Le goût des collections de *minéraux* & de *fossiles* s'étant généralement répandu tout à coup au commencement de cette génération; il n'est pas étonnant qu'on aît examiné de plus près les *Montagnes*; & il ne falloit que cela,



pour se convaincre au moins, qu'elles n'étoient pas toutes de même espèce: que les unes renfermoient certains *minéraux*, & n'avoient point de *corps marins*; tandis que les autres renfermoient, avec des *corps marins*, d'autres espèces de *minéraux*. Aussi peu à peu cette remarque s'est-elle répandue, & les minéralogistes d'aujourd'hui ne doutent plus de ce fait.

Je n'ai pu m'empêcher, MADAME, de donner quelques momens à l'histoire de cette découverte, vu sa grande influence sur la Physique de notre Globe. La question à résoudre n'est plus, *comment nos Continens ont-ils été formés par les eaux?* Mais *comment trouve-t-on dans nos Continens des parties qui ont été visiblement formées par les eaux, quoique d'autres parties ne portent aucune marque de cette origine?* Je différerai pour quelque tems la réponse à cette question; ne pouvant à présent m'occuper que du fait, & de ses conséquences dans les systèmes déjà exposés.

Dire que les *Montagnes* ont été formées par les eaux de la Mer, est une assertion purement gratuite, jusqu'à ce qu'on en ait donné des preuves tirées de leur nature. *A l'œuvre on connoit l'Ouvrier*: voilà le principe dont il faut partir. Si les *Montagnes* portent des mar-

ques de cette fabrication, il est raisonnable de l'admettre. Voyons donc quels indices elles peuvent nous fournir.

Le premier & le principal de ces indices fera de trouver dans leur sein des coquillages, des poissons ou d'autres productions des eaux. Pour que la matière des *Montagnes* aît pu embrasser ces corps-là, il a fallu qu'elle fût molle : & puisqu'ils appartiennent à l'eau, il est naturel d'en conclure que c'est elle qui ramollissoit autrefois la matière, dure aujourd'hui, qui les renferme. Avec ce premier indice il n'est pas besoin de s'enquérir de la forme des *Montagnes* : car elle pourroit avoir changé ; & c'est même ce qu'il faudroit conclure, quand elle ne s'accorderoit pas avec l'idée que nous pouvons nous faire de la manière donc l'eau forme des dépôts.

Le second indice au contraire fera la forme. L'eau fait ordinairement ses dépôts par *couches* & s'il y a des suspensions, ou des dépôts différens, ces *couches* s'apperçoivent. Si donc une *Montagne* est composée de *couches* posées dans la situation où les eaux peuvent les faire (c'est-à-dire horizontales ou médiocrement inclinées) il y aura une grande présomption que c'est l'eau qui l'a faite, lors même qu'elle ne con-

tient pas des corps marins. Et cette présomption deviendra certitude, si ces *touches* en recouvrent d'autres qui renferment des corps aquatiques. Je ne connois point d'autre caractère d'après lequel on soit autorisé à conclure qu'une certaine Montagne a été formée par les eaux. Car de ce que certaines Montagnes montreroient cette origine, il ne s'en suivroit pas qu'elles l'eussent toutes, dès qu'elles ne se ressembleroient pas.

Le premier de ces caractères fut celui qui nous éclaira le plus tard; par la difficulté que nous trouvions à déterminer toujours si une *Montagne* renfermoit ou ne renfermoit pas des *corps marins*; & par cette autre idée fort naturelle, c'est que certains fonds de Mer ne tentent point les animaux marins à s'y établir, & que par conséquent il pouvoit y avoir des dépôts de l'ancienne Mer qui ne contiennent pas des dépouilles de ces animaux. Ce fut donc la forme de certaines *Montagnes*, qui nous fit d'abord douter qu'elles dussent toutes leur origine à la Mer.

Comme j'ai souvent parcouru les *Alpes*, épiant sans cesse tout ce qui pourroit m'éclairer sur leur origine, j'étois souvent frappé de phénomènes qui contredisoient le système de

leur formation par les eaux : mais je cherchois toujours à expliquer. Je retrouve les traces de ces efforts dans mes anciennes notes ; mais j'y vois aussi que le doute croissoit de plus en plus ; que les *peut-être*, les *ne seroit-ce point*, se multiplioient à mon grand regret, & qu'il y avoit même des lacunes dans les hypothèses, des choses que je n'expliquois point.

Ainsi tant que j'ai cru que ces *Montagnes* étoient toutes l'ouvrage des eaux, j'ai été mal à mon aise au milieu d'elles. A chaque rocher de nouvelle configuration, il falloit ajuster quelque nouvelle pièce au système : j'allois en avant, mais je souffrois de sentir que je bâtissois trop en l'air. Deforte qu'enfin ne pouvant plus soutenir cet échafaudage, je le laissai crouler tout à coup.

Ce fut une espèce de *Montagne* très commune, & que j'avois souvent examinée, qui dessilla mes yeux. La pierre qui la compose est de la classe appelée *schiste* : son caractère générique est d'être *feuilletée* ; elle renferme l'*ardoise* dont on couvre les toits. Ces *feuilletés* minces, qu'on peut prendre pour des *couches*, & qui le font en effet dans quelques pierres de ce genre, rappelloient toujours l'idée vague de dépôts des eaux. Mais il y a des masses dont

la composition est plutôt par fibres que par feuillets, & dont le moëllon ressemble aux copeaux de bois d'un chantier. Le plus souvent aussi les feuillets sont situés en toute sorte de sens dans une même *Montagne*, & quelquefois même verticalement. Enfin il s'en trouve de si tortillés, qu'il est impossible de les regarder comme des dépôts de l'eau.

Ce fut donc cette espèce de Montagne qui me persuada la première que toutes les Montagnes n'avoient pas une même origine. Le lieu où j'abjurai mon erreur, étoit un de ces grands *chantiers* pétrifiés, qui, par la variété du tortillement & des zig-zags des fibres du moëllon qui le composoit, attira singulièrement mon attention. C'étoit un fort grand talus qui venoit d'une face escarpée; j'y montai pour m'approcher du rocher, & je remarquai avec étonnement, des multitudes de paquets enchevêtrés les uns dans les autres, sans ordre ni direction fixe, les uns presque en rouleaux, les autres en zig-zag; & même ce qui, séparé de la Montagne, eût pu être pris pour des *couches*, se trouvoit incliné de toute manière dans cette même face de rocher. *Non*, me dis-je alors à moi-même, *non*, l'eau n'a pu faire cette Montagne... Ni celle-la donc, ajou-

tai-je en regardant ailleurs... *Et pourquoi mieux celle-là? Pourquoi toutes les Montagnes devroient-elles être le produit des eaux, seulement parce qu'il y en a quelques-unes qui annoncent cette origine?* En effet, puis qu'on n'a songé aux eaux, comme cause des Montagnes, que par les preuves évidentes que quelques-unes offroient de cette formation; pourquoi étendre cette conséquence à toutes, s'il y en a beaucoup qui manquent de ces caractères? C'est, comme le dit Mr. D'ALEMBERT, qu'on généralise ses premières remarques, l'instant d'après qu'on ne remarquoit rien.

Quand nous fumes une fois persuadés que la Mer n'avoit pas fait toutes les *Montagnes*, nous entreprîmes de découvrir les caractères distinctifs de celles qui lui devoient leur origine; & s'il étoit, par exemple, des matières qui leur fussent propres. Mais nous y trouvâmes les mêmes difficultés qu'on rencontre dans tout ce qu'on veut classer dans la Nature. On peut bien distinguer entr'elles les choses qui ont fortement l'empreinte de leur classe; mais les confins échappent toujours.

C'est là, pour le dire en passant, ce qui a pu conduire quelques Philosophes à imaginer cette *chaîne des Etres*, où ils supposent, que,

de

de la pierre à l'Homme & plus haut, les nuances sont réellement imperceptibles. Comme si, quoique les limites soyent cachées à nos sens, notre intelligence ne nous disoit pas, qu'il y a un *saut*, une distance même infinie, entre le plus petit degré d'organisation *propageante*, & la matière unie par la simple cohésion: entre le plus petit degré de *sensibilité*, & la matière insensible: entre la plus petite capacité d'observer & de transmettre ses observations, & l'instinct constamment le même dans l'espèce. Toutes ces différences tranchées existent dans la Nature; mais notre incapacité de rien connoître à fond, & la nécessité où nous sommes de juger de tout sur des apparences, nous fait perdre presque toutes les limites, parce que, sur ces bords, la plupart des phénomènes sont équivoques. Ainsi la plante nous paroît se rapprocher de la pierre, mais n'en approche jamais réellement.

On éprouve la même difficulté à classer les Montagnes; & quoique depuis quelque tems plusieurs Naturalistes ayent aussi observé qu'elles n'ont pas toutes la même origine, je ne vois pas qu'on soit parvenu à fixer des caractères infailibles, pour les placer sûrement toutes dans leurs classes particulières.

Après avoir examiné attentivement cet objet, d'après les phénomènes que j'ai moi-même observés, & ce que j'ai appris par les observations des autres; j'ai vu que c'étoit là un champ très vaste, quand on vouloit l'embrasser en entier, & trop vaste pour moi, qui n'étois pas libre d'y consacrer tout le tems qu'il exige. Je me suis donc replié sur mon objet principal, savoir *la cause qui a laissé des dépouilles marines dans nos Continens*, & l'examen des hypothèses sur cette matière.

Les phénomènes ainsi limités, se réduisent à ceci: „ qu'il y a dans nos Continens des *Montagnes* visiblement formées par des *dépôts successifs de la Mer*, & à l'égard desquelles il n'y a besoin de rien imaginer, si ce n'est la manière dont elles en sont sorties: qu'il y en a d'autres au contraire, qui ne portent aucun des caractères de cette cause, & qui, si elles ont été produites dans la *Mer*, doivent être l'effet de toute autre cause que de simples dépôts successifs, & avoir même précédé l'existence des animaux marins”. J'abandonne donc les classes confuses où ces caractères sont équivoques, jusqu'à ce qu'elles servent à fonder quelque hypothèse; ayant assez de ces deux classes très distinctes, pour



examiner d'après elles tous les systèmes qui me sont connus.

Là où ces deux classes de Montagnes sont mêlées, on remarque que celles qui sont formées par *couches* & qui renferment des *corps marins*, recouvrent souvent celles de l'autre classe, mais n'en sont jamais recouvertes. On a donc naturellement conclu, que lors même que la *Mer* auroit eu quelque part à la formation des Montagnes où l'on ne reconnoît pas son caractère; celles auxquelles elle a travaillé seule, en enlevant des matières dans certaines parties de son fond & les déposant dans d'autres, sont au moins les dernières formées. On les a donc nommées *secondaires*, & les autres *primitives*.

J'adopterai la première de ces expressions; car c'est la même qui nous étoit venue à l'esprit à mon frère & à moi longtems avant que nous l'eussions vue employer; mais je substituerai celle de *primordiales* à *primitives* pour l'autre classe de *Montagnes*, afin de ne rien décider sur leur origine. Il est des *Montagnes* dont jusqu'à présent on n'a pu démêler la cause: voilà le fait. Je ne dirai donc pas qu'elles ont été créées ainsi, parce qu'en Physique je ne dois pas employer des expressions sur les

quelles on ne s'entend pas. Sans doute cependant, que l'Histoire Naturelle ni la Physique ne nous conduisent nullement à croire que notre Globe aît existé de toute éternité : & lorsqu'il prit naissance, il fallut bien que la matière qui le composa fut de quelque nature, ou sous quelque première forme intégrante. Rien donc jusqu'ici n'empêche d'admettre que ces *Montagnes* que je nommerai *primordiales*, ne foyent réellement *primitives*; je penche même pour cette opinion à l'égard de quelques unes. Mais il y a une très grande variété entr'elles; & quoiqu'elles foyent toutes également exclues de la classe *secondaire*, elles ne sont pas toutes semblables: il y en a même un grand nombre dont les matières ont une certaine configuration qui semble annoncer qu'elles ayent été molles & durcies ensuite, quoique par une toute autre cause que celle qui a agi pour former les *Montagnes secondaires*. Je vais entrer dans quelques détails sur les caractères distinctifs des deux classes générales, & sur la difficulté de les classer toutes.

On peut considérer trois choses dans les *Montagnes*; la *matière dominante*, sa *forme*, & les *accidens*. Ce fut sous ces trois points de vue que j'entrepris d'examiner les *Montagnes*, dès

que je me tins sûr que leur origine étoit différente. J'aurois voulu du moins reconnoître, par des distinctions précises dans ces circonstances, la classe de *Montagnes* qui nous conduit à étudier les mouvemens de la *Mer*. Mais quoiqu'il y aît des *matières* tranchées, des *formes* totalement différentes, des *accidens* très distincts, en comparant entr'elles certaines espèces de *Montagnes*; il y a beaucoup de confusion quand on vient à en embrasser d'autres.

Si je compare les *Montagnes* de *Granit* & de *Marbre*, je n'aurai point d'embarras à les ranger dans leurs classes. Le *Granit* est une matière dure, qui fait feu avec l'acier: le *Marbre* est mol, la pointe d'un couteau le raye. Le *Granit* exposé à une certaine chaleur, se réduit en verre; le *Marbre* s'y réduit en chaux. Le *Granit* mouillé de liqueur acide, résiste; le *Marbre* est rongé. Voilà donc deux matières bien essentiellement différentes, & qu'on distinguera toujours sûrement l'une de l'autre. Or la première appartient certainement aux *Montagnes primordiales*, & la dernière aux *Montagnes secondaires*; c'est ce que nous savons par les deux autres circonstances dont j'ai fait mention. D'abord quant à la *forme*; le *Granit* est en masse dans les *Montagnes* qu'il

compose; masse à la vérité crevassée, mais par des causes postérieures à l'existence de la Montagne; il n'y a point là de *couches* qui marquent qu'elle ait été faite par accumulation. Le *Marbre* au contraire est toujours par *couches*, tantôt épaissies, tantôt minces, mais toujours telles qu'on peut voir que les matières qui composent une Montagne de *Marbre* s'y sont accumulées en plusieurs fois. Enfin les *accidens* caractérisent encore les deux matières, & les classes de Montagnes qu'elles composent. Les cristallisations qui se sont formées dans le *Granit*, sont presque toujours de la nature du *Quartz*, matière vitrescible. Dans le *Marbre*; elle sont toujours de *spath*, matière calcaire. Il y a des mines d'étain dans le *Granit*; jamais il n'y en a dans le *Marbre*. Mais sans détailler davantage ces accidens caractéristiques, il suffit d'ajouter celui qui enfin range ces deux espèces très distinctes de *Montagnes* dans leurs classes. Jamais on n'a vu de *corps marins* dans les Montagnes de *Granit*; celles de *Marbre* au contraire en contiennent toujours.

Voilà donc deux espèces de *Montagnes*, dont l'une n'offre rien qui nous autorise à penser que la Mer l'ait formée; tandis que nous ne saurions refuser de croire que l'autre a été faite

par la *Mer*. Mais nous ne pouvons pas ensuite ramener décidément toutes les *Montagnes* à l'une ou à l'autre de ces deux *Classes*; car les caractères se mêlent enfin si fort, qu'on ne fait plus à quoi s'en tenir. Pour les classer sûrement, il faudra découvrir d'autres caractères; ou imaginer du moins d'autres causes *concourantes* avec l'action de la *Mer*, pour former dans son sein des *Montagnes*; ce qui fourniroit alors des classes distinctes de celle où nous ne voyons que de simples accumulations de matières, transportées par des courants, & déposées dans le calme.

Ainsi, par exemple, nous trouvons des *Ardoises* horizontales ou peu inclinées, qui renferment entre leurs feuillets des corps étrangers dont ils ont l'empreinte; comme coquillages, poissons, végétaux: voilà certainement des *Montagnes secondaires*. Mais nous trouvons aussi des *Ardoises* dont les feuillets sont presque verticaux, enchassées dans des *Montagnes*, où d'autres masses très voisines sont en feuillets tortillés; & aucun corps étranger n'est renfermé, moulé, entre ces feuilles. Que dire de cette espèce de *Montagne*? Je ne déciderai point que l'eau n'a pas eu de part à la formation; mais je crois bien pouvoir affirmer, que si

elle y a contribué, ce n'est pas de la même façon que dans les *Ardoises secondaires*.

Ce sont donc les *Schistes*, c'est-à-dire les matières pierreuses feuilletées, qui sont un des grands obstacles à tracer la ligne de séparation entre les *Montagnes* qu'a fait la *Mer*, & celles qu'elle n'a pas faites, du moins comme seule cause principale. Cependant nous avons déjà quelques caractères qui marquent au moins des différences essentielles; peut-être dans la manière de la formation, peut-être aussi dans son époque: c'est que ces *Schistes* sans *corps marins*, sans régularité dans leurs feuillets, & par conséquent sans marque caractéristique de formation dans la *Mer*, sont en même tems la principale source des *minéraux*; car c'est là qu'on trouve les *Filons*. On nomme ainsi des veines minérales qui coupent certaines *Montagnes*, pour l'ordinaire de haut en bas, & qui, bien que souvent très étendues dans toutes leurs dimensions, ne donnent aucun signe que la *Mer* ait contribué à les former (a). Si des *Montagnes* sûrement *secondaires* se trouvent enche-

(a) Je reviendrai à cet objet intéressant des *Filons*, à l'occasion de mes voyages au *Hartz*. Ces voyages, ainsi que plusieurs autres que j'ai faits en d'autres parties d'Allemagne & en Hollande depuis que ces premières

vêtrées avec celles là, comme on le voit fréquemment, ce font toujours ces premières qui recouvrent les autres. Il ne fauroit donc y avoir de doute, que ces deux espèces de Montagnes n'ayent une origine entièrement différente, tant pour les causes que pour le tems.

Il y a encore une autre espèce de *Montagne* assez embarrassante; c'est celle où l'on trouve des *couches* qui ne diffèrent en rien pour la forme de celles des Montagnes sûrement *secondaires*; mais où l'on ne trouve aucune trace de *corps marins*. Ces Montagnes font en grand nombre : elles font principalement de pierre sableuse; & dans leur entrelacement avec les Montagnes *primordiales*, elles les recouvrent très souvent, & n'en font jamais recouvertes. Probablement il y a eu des fonds de *Mer*, où les animaux marins ne se plaisoient pas (b).

Je ne m'étendrai pas davantage sur les Mon-

Lettres ont été écrites, ayant eu principalement pour but d'étudier la Terre en d'autres Pays que ceux où mon système s'étoit formé, Je suis souvent dans le cas d'avertir le Lecteur qu'il y trouvera de nouveaux développemens, ou de nouvelles preuves, des faits que j'avance.

(b) Je reviendrai aussi à cette espèce de Montagne à l'occasion des mêmes voyages.

tagnes indéterminées ; d'autant plus que je n'en ai pas besoin dans la matière que je traite ; & je vais me borner ici à celles qui, étant absolument distinctes des Montagnes *secondaires*, doivent avoir une toute autre origine. Je n'y comprends pas les Montagnes formées par le *Feu* : car celles-ci sont aussi évidemment *secondaires*, que celles qui n'appartiennent qu'à la *Mer* : je veux parler seulement des Montagnes qui ne portent l'empreinte d'aucune cause connue : réservant de traiter des Montagnes *volcaniques*, dans l'examen des systèmes faits pour expliquer notre phénomène principal, par les feux souterrains.

Ces Montagnes donc, qui ne nous donnent aucun indice de leur formation ; où l'on ne voit ni feuillet, ni couches équivoques, ni aucune marque d'action du feu ; qui sont des masses pierreuses, sans forme déterminée, sans corps étrangers dans leur sein connus pour appartenir à un autre Règne ; sont d'abord & principalement de *Granit*. Cette matière est extrêmement variée quant à la couleur, à la grosseur & à l'assemblage de ses parties constituantes ; mais elle est toujours composée comme de *grains*, de deux espèces de matières cristallines opaques que les Naturalistes nom-



ment *quartz* & *feld-spath*, & d'une autre matière brillante noirâtre qu'ils nomment *mica*. C'est le *Granit* qui fait la grande masse des Montagnes décidément *primordiales*; partout où il se trouve, rien ne lui dispute l'ancienneté; il est souvent recouvert, mais ne recouvre jamais: je dis en *Montagne*; car en fragmens il est partout. En *Montagne* donc, il est au cœur des *Alpes* & de plusieurs autres grandes & petites Chaînes: mais il se trouve aussi en cent endroits sous la forme de simples Collines; & nulle part il ne s'écarte de ce caractère vraiment générique, de ne porter aucune marque de sa formation. Pour ces élévations là au moins, je ne puis m'empêcher de les croire aussi anciennes que la Terre. Mais cette opinion est étrangère à notre objet.

Il est encore quelques autres matières distinctes, qui composent des Montagnes & des Collines de la même classe: telles que la *Serpentine*, l'*Asbeste* que quelques Naturalistes rangent aussi parmi les *Serpentines*, la pierre nommée *verd antique*, celle que les Allemands nomment *Graue wacken* ou *Roche grise*, & une pierre fort commune dans les Alpes du Piémont, nommée dans le Pays *Sarizzo*, & si je ne me trompe, *Kneiff* en Allemand.

Je me borne à ces matières pierreuses très connues, pour caractériser une classe de Montagnes décidément *primordiales*, qui ne doit sûrement point son origine à la *Mer*, ni comme travaillant dans son sein à creuser, charier & déposer, ni d'aucune autre manière jusqu'ici imaginée. Cependant quoique je me fixe ici à ces matières distinctes, pour éviter toute équivoque, je n'ôte point décidément de cette même classe, les Montagnes *Schisteuses à Filons*, ou seulement à feuillets extrêmement irréguliers & dans des situations où les eaux ne sauroient les avoir ajoutés les uns aux autres. Je regarderai au contraire ces Montagnes là comme *primordiales* aussi, comparativement à celles qui portent des marques d'une formation particulière; quoique probablement elles soyent d'un autre ordre que celles dont j'ai parlé ci-dessus; ou que du moins on n'ait pas droit de les leur assimiler entièrement.

Voilà donc en général une classe de *Montagnes* & de *Collines*, qu'il ne faut pas perdre de vue quand on veut fabriquer nos Continens par quelque cause que ce soit; mais surtout par les eaux de la *Mer*. La *Mer* a imprimé des caractères très distinctifs à son ouvrage; c'est ce que V. M. aura occasion de voir dans les

détails que j'aurai l'honneur de LUI présenter sur les Montagnes *secondaires* marines, & en général sur le travail visible qu'a fait la Mer dans nos Continens.

Mais avant de finir sur les Montagnes *primordiales*, il faut que je revienne à ces angles *saillans & rentrans alternativement opposés*, qui, lorsque Mr. BOURGUET les annonça, firent un si grand bruit parmi les Naturalistes, qu'on ne douta plus que toutes les Montagnes ne fussent l'ouvrage de la Mer. Voici ce que c'est que ce phénomène prétendu démonstratif.

Lorsqu'on voyage dans les Vallées, on va ordinairement en tournoyant; & quand un angle faillant oblige à courber la route, on trouve assez souvent un angle rentrant qui lui fait face, & la Vallée conserve à peu près la même largeur. Mr. BOURGUET ayant fait cette remarque, & considérant que les bords opposés d'une Rivière qui serpente, offrent la même opposition des angles faillans & rentrans, en conclut en général, que les Montagnes avoient été formées par les courans de la Mer.

Si toutes les Montagnes, & les *Alpes* par exemple, avoient tous les autres caractères

qu'exige une telle formation, celui-là sans doute ne paroîtroit pas les contredire; & l'on ne peut même disconvenir, qu'au premier coup d'œil, ces zig-zags ne ressemblerent beaucoup aux effets des eaux courantes. Cependant ce caractère appartient bien plus aux eaux qui se frayent une route, qu'à celles qui font des dépôts. Une Rivière qui creuse son lit, se détourne à la rencontre d'un obstacle, & ronge le côté opposé; c'est ce qui produit les méandres. Mais on ne voit point les mêmes causes de zig-zags dans les courans au sein de la Mer; à moins qu'il n'y ait déjà des Montagnes.

En effet si l'on considère les Montagnes & les Collines qui par leurs couches & les corps étrangers qu'elles renferment, montrent sans équivoque qu'elles sont l'ouvrage des eaux, on les trouvera le plus souvent rangées sans ordre. Quelquefois elles ne paroissent que des monceaux posés çà & là; comme dans une grande partie du *Piémont*. Ou si elles sont sous la forme de chaînes continues, on y trouve peu de parallélisme, c'est-à-dire de ces angles rentrans opposés aux angles saillans: tel est le *Jura*.

Mais si les courans de la Mer ont trouvé des Montagnes toutes faites, & qu'ils les aient

traversées, dans quelque sens que ce soit; ils se sont frayé des routes dans les endroits où la résistance étoit moindre, & ont rongé les bords de leurs canaux à la manière des Rivières. On doit donc y trouver du parallélisme.

Si maintenant on considère la chaîne des *Alpes*, on verra qu'elle répond fort bien à cet effet naturel. Quoique ces Montagnes forment une chaîne dans leur ensemble, leurs parties supérieures ne montrent aucune forte d'arrangement particulier, aucune trace de zig-zags: c'est dans le fond des grandes Vallées, ou dans les coupures qui servent à l'écoulement des eaux, que ce parallélisme des côtés opposés se remarque; quoiqu'avec bien des exceptions. Et ce qu'il y a de plus important à considérer, c'est que ces grandes Vallées où les angles saillans & rentrans forment l'engrenement le plus sensible, coupent ordinairement la chaîne en travers, au lieu de la suivre; ce qui annonce plutôt destruction, qu'édification.

Ainsi les angles saillans & rentrans alternativement opposés dans les Vallées des Montagnes, peuvent bien contribuer à prouver qu'elles ont été toutes sous les eaux de la Mer; mais non

que la Mer les aît toutes faites. C'est ici donc un nouvel exemple de la nécessité de considérer attentivement les idées qui paroissent le plus naturelles au premier coup d'œil: car cet *aperçu* étoit bien un de ceux qu'on est tenté d'admettre sans examiner autre chose que la vérité du fait.





## LETTRE XXXVIII.

*Détails sur les Montagnes secondaires marines.*

LAUSANNE, le 9 Mars 1776.

M A D A M E

Dans la dernière Lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à VOTRE MAJESTÉ, je LUI exposai un phénomène bien important dans la Théorie de la Terre. Il s'en faut tellement que toutes les *Montagnes* aient été fabriquées par les eaux, qu'à en juger d'après ce que je connois, non seulement celles qui doivent leur formation à cette cause sont les moins nombreuses, mais encore les plus grandes *Montagnes* du Globe sont dans l'autre classe. V. M.

*Tome II. V. Partie.*

P

a vu que dans notre Hémisphère, les *Alpes*, les *Pyénées* & une partie des *Apennins* sont des Montagnes *primordiales*; & sur le rapport de Mr. DE LA CONDAMINE, je ne doute pas qu'une grande partie des *Cordillères* ne soit dans la même classe.

Mais il y a sans doute aussi d'autres *Montagnes*, qu'on ne sauroit attribuer à aucune autre cause qu'à des dépôts successifs faits par la *Mer* dans son propre sein. Celles-ci, comme j'ai eu l'honneur de le dire à V. M., sont composées de *couches*; & ces *couches* sont toujours rangées & figurées comme des sédimens des eaux. Rien en un mot n'y contredit l'idée de cette origine; en même tems que les *corps marins* renfermés dans ces *couches*, la certifient évidemment. C'est de cette classe de Montagnes que j'ai eu l'honneur de parler à V. M. dès l'entrée de ces discussions cosmologiques; parce que c'est elle qui, montrant que la Terre a subi quelque grande révolution, nous a conduit à en chercher la nature & les causes. Je vais maintenant en donner à V. M. une idée un peu plus distincte.

Plusieurs chaînes parallèles à celles des hautes *Alpes* sont de cette nouvelle formation: mais les anciennes Montagnes & les nouvelles



y sont tellement enclavées, & ont quelquefois des caractères si rapprochés, qu'il n'est pas étonnant qu'on les ait longtems confondues. Il faut partout traverser ces chaînes *secondaires* pour s'approcher des hautes *Alpes*, à l'Ouest ou Nord-Ouest du moins, qui est le côté que je connois le mieux; c'est celui qui est tourné vers la France, la Savoye & la Suisse. Je les ai vu principalement commencer à *Mont-Mélian* en Savoye, d'où elles remontent quelque tems l'*Isère*, laissant à la droite les Montagnes *primordiales*. De là elles viennent environner le *Lac d'Anneci*, & border à plusieurs rangs la rive méridionale de celui de *Genève*; renfermant là, après une multitude d'autres rameaux parallèles, le *Grenier*, cette Montagne élevée de 7800 pieds au dessus du niveau de la Mer, qui renferme des *cornes d'amon*. En cet endroit les deux espèces se confondent; car le *Buet*, qui fuit presque immédiatement, & qui est le premier des *Glaciers* de cette vaste région glaciale, n'est plus de même nature; il paroît appartenir à ces Montagnes *Schisteuses* inexplicables. Le *Granit* suit bientôt, car on est près de la Chaîne qui porte l'énorme *Mont-blanc*; Montagne de *Granit*, à ce qu'on peut juger par ses alentours & par les sédimens des eaux qui viennent

de deffous fes glaces. C'est là, & dans tous les endroits semblables, qu'on doit faire la principale étude des caractères les plus rapprochés des deux classes de *Montagnes*. J'y suis allé plusieurs fois, mais j'y ai toujours été trop occupé de l'Air, pour donner à la Terre toute l'attention nécessaire à cette recherche.

De l'extrémité Orientale du Lac de *Genève*, cette même suite de *Montagnes secondaires* (que je nommerai les *Bornans*, du nom d'une partie de leur Chaîne située dans le voisinage de *Genève*) accompagne encore quelque tems les hautes *Alpes* dans le *Valais*, à l'Orient du *Rhône*: je ne l'ai pas suivie longtems dans cette direction. Mais je l'ai vu recommencer près de la rive Occidentale de ce Fleuve dans le mandement d'*Aigle*, & continuer d'accompagner les hautes *Alpes* dans les Cantons de *Fribourg* & de *Berne*, où je l'ai de nouveau perdu de vue, du moins pour des observations suivies. Dans toute l'étendue que je viens de tracer, ces *Montagnes* sont de *Pierre à chaux*, ordinairement très brune. Ses *couches* sont quelquefois si épaisses que les *Montagnes* ne semblent faire qu'une masse; d'autres fois elles sont si feuilletées, qu'on les prendroit pour des *ardoises*.

Cette chaîne extérieure des *Alpes*, quoique évidemment d'origine *marine*, a cependant des caractères qui la distinguent de la plupart des autres Montagnes de la même classe; & ces caractères semblent annoncer plus d'antiquité. Je crois d'abord pouvoir les regarder comme les Montagnes *secondaires* les plus hautes de notre Continent. (Je ne parle ici que des Montagnes marines.) Ensuite leur destruction est beaucoup plus grande que celle d'aucune autre Montagne de ce genre qui me soit connue: car elles sont presque aussi couronnées de *Pics* que les *Alpes primordiales*; & ces *Pics*, étant par *couches*, montrent des restes d'anciens sommets qui devoient avoir une grande étendue. Ce qui, joint à quelques dérangemens dans leurs *couches*, paroît indiquer que ces Montagnes ont été exposées plus longtems que la plupart des autres Montagnes *secondaires*, aux révolutions qu'essuyoit le fond de la *Mer*; & qu'elles en sont sorties déjà fort altérées. Je reviendrai à cet objet.

Mais ce qui frappe le plus dans ces *Montagnes*, c'est la petite quantité de *corps marins* qu'elles renferment, en comparaison de leur masse énorme. Nous y en avons rarement trouvé mon frère & moi, quoique nous les ayons

parcourues fréquemment. Les *Rochers de Millerie*, si fameux, depuis que le grand peintre des mouvemens de l'ame en a fait le théâtre d'une scène d'amour & de désespoir, font dans cette Chaîne. Le jour même qu'ils inspirèrent ROUSSEAU, nous les avons fouillés ensemble, mais notre collection de fossiles n'y gagna rien: & si cette Montagne ne fournissoit à Genève la plus grande partie de son moëllon à bâtir, nous ignorerions qu'elle renfermât des dépouilles marines; car elles y sont très rares, & nous n'y avons même trouvé que des *cornes d'amon*.

Il me paroît donc que ces *Montagnes* sont des premières, pour le tems, entre celles que la *Mer* a formées; & que le fond de cette *Mer* n'étoit pas tel alors, qu'il est devenu successivement avant qu'elle les aît laissées à sec. C'est ce que V. M. aura occasion de voir par la description d'autres *Montagnes* & *Collines secondaires*.

Une autre Chaîne fort connue, peu éloignée de celle des *Alpes*, porte des caractères plus simples, plus palpables, de formation dans les eaux & de formation non troublée; c'est le *Jura*. Sans m'arrêter à ses bornes Géographiques, pour lesquelles on prend d'or-

dinaire le *Rhône* & le *Rhin*, je le considérerais dès le point où commencent les *Montagnes* de son espèce.

Ce commencement du *Jura* Physique est près de *Grenoble*, où il renferme la *Grande-Chartreuse*. Continuant vers le Nord, & laissant la *France* à l'Ouest, il la sépare pendant quelque tems de la *Savoie*, puis de la *Suisse* jusqu'à *Bâle*; s'étendant encore fort loin par vingt rameaux dans la *Souabe*, l'*Alsace*, la *Lorraine* &c.

Cette Chaîne n'a aucun *Pic*; ses sommets, qui se maintiennent presque partout à la même hauteur, n'ont que des inflexions adoucies; & partout où les couches sont restées découvertes, on les voit suivre ces inflexions. Elles s'abaissent dans les bords de la Chaîne, en y formant une multitude de *Collines*, & s'étendent même jusques dans les plaines. Toute cette Chaîne est renommée pour la quantité de *corps marins* qu'elle renferme.

La matière dominante du *Jura*, pris dans cette généralité, est de la *Pierre à chaux* la plus commune, d'un blanc grisâtre ou jaunâtre, & quelquefois mêlé de couleurs variées. C'étoit là l'ouvrage le plus général de l'*ancienne Mer* dans quelque période particulière; car on trouve sur notre Continent une quantité de

*Montagnes* pareilles, soit seules, soit le long des *Montagnes primordiales*. Ce n'est pas dans leur sein que se trouvent ordinairement les *Filons*. Elles renferment bien des minéraux, du fer surtout & quelquefois du cuivre; mais c'est pour l'ordinaire dans des *couches*; c'est-à-dire que ce sont des dépôts de la *Mer* faits à la manière de tous les autres, quant à la voye mécanique.

Ce n'est pas dans ces *Montagnes* là non plus, qu'il faut attendre de trouver ce qu'on appelle communément le *crystal*, ou *crystal de roche*, qui est dur & à six pans, & que les Naturalistes nomment *crystal de quartz*; il appartient aux *Montagnes primordiales*. Mais on y trouve toujours le *spath*, *crystal tendre* & calcaire. Il y remplit quantité de fentes, dans un état peu transparent & presque toujours blanchâtre; il y tapisse aussi les cavités, celles des *corps marins* surtout, sous des formes prismatiques ou pyramidales différentes, & alors il est plus transparent. Cette matière, comme j'ai eu l'honneur de le dire ci-devant à V. M., paroît être la cause *pétrifiante* dans ces *Montagnes*: c'est-à-dire que ce sont les particules les plus déliées & les plus homogènes, qui, arrangées par les eaux dans les intervalles des autres grains, y ont multiplié

ces points de contact où s'exerce la cohésion. Quand ces particules sont arrivées dans les cavités, elles s'y sont groupées sous des formes régulières, à cause de leur homogénéité, & de leur forme.

Les corps marins renfermés dans ces Montagnes semblent les rapprocher de nos tems; comparativement du moins aux *Bormans des Alpes*: car il y a dans leur nombre une multitude d'espèces de *coquilles* & de *madrépores* qui nous sont très connues. Cependant il s'en faut bien encore que ces fonds fussent semblables à ceux de la *Mer* d'aujourd'hui.

Toutes les autres grandes Montagnes *secondaires* que je connois, sont aussi composées de *Pierre calcaire* de différentes couleurs; & ces matières forment encore en mille endroits la masse des *Collines*, & même le sol des *Plaines*. Il en est d'une forte particulière, qui est fort commune dans les *Collines*; c'est la *craye*, dont par exemple l'Angleterre, la Flandre, & les Provinces de Picardie & de Champagne, renferment une si grande quantité. Cette matière est aussi disposée par *couches*, & l'on y trouve des *corps marins*. C'est dans ses *couches* princi-

pablement que se trouvent les *pierres à fuzil*, qui elles-mêmes renferment des *corps marins*, tout comme la *craye* dans laquelle elles se sont formées.

Mais il s'en faut de beaucoup que toutes les élévations que la Mer a faites sur nos Continens, soyent de matières *calcaires*: quoiqu'elles renferment des *corps marins*. Il y a des *Montagnes* formées de pierre *sableuse vitrescible*, & une multitude de *Collines* de *sable* non lié, de même genre, qui abondent en *corps marins*, comme les fonds les plus peuplés de la *Mer*: phénomène bien contraire à l'opinion de ceux qui attribuent aux *animaux marins* la fabrication des matières *calcaires*. Car ce n'est pas manque de tems pour en former, que les sépulchres de ceux dont je parle n'en font pas faits, puisqu'au contraire c'est dans ces mêmes élévations, formées de matières *vitrescibles* non encore durcies, que se trouvent les dernières productions de la *Mer* ancienne. C'est là que nous voyons toutes les espèces de *coquilles marines* aujourd'hui vivantes & connues, conservées quelquefois avec leurs couleurs, & avec des parties si délicates, qu'un long tems les auroit détruites. Tandis que les *Bornans des Alpes*, où



les *corps marins* sont si rares, sont cependant de *pierres à chaux* (a).

Voilà donc bien des élévations à la surface de nos Continents, qui sont essentiellement différentes des élévations *primordiales*. Les unes montrent clairement que l'eau les a successivement fabriquées ; les autres ne renferment pas le moindre indice d'une pareille formation. Cependant elles sont en plusieurs endroits tellement entremêlées, enchassées même les unes dans les autres, qu'il est impossible de ne pas reconnoître qu'elles ont existé ensemble sous les eaux de la Mer.

(a) Je reviendrai à cet objet intéressant d'Histoire Naturelle & d'Histoire du Monde, à l'occasion de mes nouveaux Voyages.





## LETTRE XXXIX.

*Les Montagnes primordiales existoient sous  
les eaux de la Mer, tandis que les  
Montagnes secondaires s'y  
formoient,*

LAUSANNE, le 12 Mars 1776.

### M A D A M E

**U**n fait que j'ai annoncé à VOTRE MAJESTÉ en finissant ma dernière Lettre, est un des plus intéressans dans l'Histoire de la Terre: car il importe de savoir, dans quel ordre ont existé les parties d'après lesquelles nous cherchons à connoître cette Histoire. Ce fait, savoir que les *Montagnes primordiales* existoient au fond de la *Mer* ancienne, tandis que les *Montagnes secondaires* s'y formoient, se trouve

déjà prouvé par leur entrelacement, & parce que celles-ci reposent souvent sur les premières. Je vais maintenant en donner à V. M. des preuves d'un genre différent.

La première est un phénomène qui frappe les yeux de toute part; c'est la prodigieuse quantité de fragmens roulés des matières appartenantes aux *Montagnes primordiales*, qu'on trouve répandues partout, ou par grands blocs, ou comme gravier. Ces matières sont très connoissables; c'est du *Granit*, de la *Serpentine*, du *Jaspe*, de la *Roche grise* &c. Elles n'ont aucun rapport avec des concrétions particulières, & l'on reconnoît au contraire à des signes infaillibles, qu'elles ont appartenu à de plus grandes masses. On trouve aussi quelquefois parmi ces pierres éparfées, le *crystal de roche*, cet accident caractéristique des *Montagnes primordiales*, & qui paroît ainsi avoir existé dans leur sein dès le tems où ces débris ont été dispersés.

On ne peut sans doute attribuer à l'action de la *Mer* seule cette dégradation des *Montagnes primordiales*; car on en trouve des blocs prodigieux à des distances trop grandes de leur origine, & surtout à de trop grandes hauteurs sur les *Montagnes secondaires*, pour n'être pas obligé de recourir à quelque cause

plus puissante; telle par exemple que celles des tremblemens de terre, à laquelle je viendrai en parlant des *Volcans*. Mais toutes les masses qui pouvoient être roulées par les eaux, l'ont été en effet; leurs angles sont abattus, & leur surface est frottée & arrondie, comme celle des pierres que roulent les Torrens.

Mais n'est-ce point à des changemens de lit des Rivières, ou à des écoulemens d'eaux renfermées dans l'intérieur des Montagnes, postérieurs à la formation de nos Continens, qu'est due la dispersion de ces pierres? Sans doute que ces causes ont beaucoup opéré au commencement de l'état actuel de la Terre; & j'y reviendrai-même pour expliquer quelques phénomènes. Mais il est des effets distincts qu'on ne peut attribuer qu'à la *Mer* même, comme roulant dans son sein des matières *primordiales* tandis qu'elle étoit sur nos Continens; & je m'y bornerai ici, pour ne pas anticiper sur d'autres objets.

Le premier de ces effets n'est pas rare; ce sont des *galets* de pierres *primordiales*, rassemblés par couches dans des Montagnes & des Collines *secondaires*, & mêlés de *corps marins*. Je connois une Montagne de ce genre, qui peut être comprise dans les *Bornans des Alpes*;

elle est en *Savoye* près du territoire de *Genève*, & se nomme *Voirons*. Sa matière est une *Brèche*, composée de pierres *primordiales*, parmi lesquelles mon frère a trouvé des *madrépores*. J'ai vu aussi plusieurs *Collines* en *Piémont* & ailleurs, qui, avec ces mêmes *galets*, renfermoient quantité de *corps marins*, comme *fungites*, *coraux*, *coquilles*, *dents de poissons*, soit en amas sans liaison, soit en *Brèches*; c'est-à-dire que le gravier & les *corps marins*, liés ensemble par un sable durci, formoient une nouvelle espèce de pierre. J'ai remarqué aussi quelquefois, que dans ces *Collines* graveleuses, les *corps marins* paroissent avoir été roulés comme les pierres elles-mêmes; que les *coquilles* par exemple avoient perdu leur vernis & leurs parties sail-lantes, comme celles qu'on trouve mortes sur les fonds graveleux de Mer.

Cependant ce phénomène n'est pas absolument décisif; on pourroit encore l'attribuer à des opérations des eaux continentales. Il y a des *corps marins* fossiles en tant d'endroits, que ces eaux pourroient bien en avoir ramassé dans leur chemin, en transportant le moëllon des *Montagnes primordiales*, & avoir formé ainsi des amas de *coquilles* & de gravier.

Il faudroit de longues descriptions des lieux

dont je parle, pour montrer que cette hypothèse ne leur est pas applicable. Mais heureusement on n'en a pas besoin; & une *coquille* qui vivoit dans ces tems là, nous éclaircira ce mytère. Cette *coquille* est celle qu'on connoît sous le nom de *Fripière*, ou de *Maçonne*; & que j'appellerois la *Sonde*, si j'avois à la nommer. Ce singulier coquillage, dont l'allure sera certainement aussi intéressante, quand on viendra à la connoître, qu'elle est peu connue encore, est de l'espèce des *Limaçons en cul de lampe*. On ne fait point comment s'y prend cet animal pour s'habiller, pour s'affubler, dirai-je, comme on le trouve quelquefois. Il n'est point de *Fripier*, portant de vieux habits à vendre, qui soit plus grotesquement entouré que lui: vieux habits vraiment; car ce sont presque toujours des débris de coquillages. On les trouve arrangés sur lui aussi baroquement que doivent naturellement l'être des fragmens de toute espèce de coquille, & des coquilles entières; mais la principale adhérence est toujours sur les jonctions des *spiraies* de sa propre coquille; & quand il lui est arrivé de perdre quelqu'un de ses haillons, on en voit l'empreinte sur elle aussi parfaitement que s'il eût été sur de la cire. Mais

il lui arrive quelquefois de ne pouvoir pas s'habiller aussi magnifiquement, parce qu'il ne trouve autour de lui que des pierres; cependant il s'en contente & se couvre de pierres. On les trouve rangées de même sur la jonction de ses spirales; & c'est alors qu'on donne à sa coquille le nom de *Maçonne*.

Ainsi tout corps qui se trouve attaché sur une telle coquille, appartient au *fond* sur lequel elle a vécu; c'est par cette raison que je l'appellerois la *sonde*; puisque, comme la *sonde*, elle nous apporte hors de l'eau les matières de ce fond. En la pêchant on peut dire bien sûrement d'après elle, *fond de gravier*, *fond de coquilles*, *fond de sable* même, ou *de vase*, si elle n'a rien, comme on en trouve quelquefois.

On est donc sûr que les corps qui sont attachés sur cette coquille sont ses *contemporains*; qu'ils ont été sur le même fond de Mer avec elle. Or nous avons dans notre collection deux de ces *sondes*, chargées de fragmens roulés de *pierres primordiales*, que nous avons trouvées parmi une immense quantité d'autres dépouilles marines, dans les couches d'une Montagne *secondaire* toute formée de gravier & même de très grands fragmens de la même espèce de pierre que porte

la coquille. C'est même une espèce très remarquable, que les Naturalistes appellent *Asbeste non mir*; ou *gabbro*; pierre d'un verd foncé, douce au toucher & d'une dureté médiocre. Et ce qui rend ce phénomène encore plus important, c'est que la *Montagne de Turin* qui nous le fournit, n'est pas bien éloignée d'une partie de l'*Apennin*, où cette pierre *primordiale* est encore dans sa place originaire: la partie dont je parle est nommée la *Bouquette*; on la traverse pour venir de Gènes dans le Piémont.

Il y a donc eu certainement une époque où, tandis que la *Bouquette*, Montagne *primordiale*, se détruisoit, la Montagne de Turin se formoit de ses débris. Cela se passoit sous les eaux de la *Mer*; car la *Montagne de Turin* est remplie de ses dépouilles. Cette *Mer* étoit dans un niveau bien différent de celui d'aujourd'hui; car sans considérer même ses autres ouvrages, le sommet de la *Montagne de Turin* est élevé de 2064 pieds au-dessus de la *Mer Méditerranée*, d'après les observations que j'y ai faites du Baromètre (a). Et ce ne sont point des eaux continentales qui ont formé cette accumulation de débris; car la sonde marine y vi-

(a) *Recherches sur les Mod. de l'Atm.* T. II. p. 141 & 155.



voit, & s'y chargeoit des galets d'*Asbeste* parmi lesquels ensuite la Mer l'ensevelissoit.

Ces *Maçonnes fossiles*, qui se font garnies des pierres parmi lesquelles elles ont vécu, ne sont pas le seul coquillage à qui nous devons cette grande leçon de Cosmologie. Les *buitres* nous la répètent; car c'est aussi une coquille qui s'attache dans la Mer à tout ce qu'elle rencontre: or il n'est pas rare d'en trouver de *fossiles*, qui se font approprié des galets de *pierres primordiales*; & nous en avons dans notre collection.

D'après tous ces faits, rien n'est mieux prouvé en Cosmologie, que ce que j'ai eu l'honneur de dire à V. M. sur ce point; savoir, que les *Montagnes primordiales* existoient dans la Mer, & s'y détruisoient, tandis que les *Montagnes nouvelles* s'y formoient de leurs débris & de toutes les matières que les courans entraînoient avec eux: accumulations que souvent ils détruisoient ou fillonnoient ensuite, quand leurs propres dépôts, ou d'autres causes, les forçoient à changer de cours.

C'est donc *sur son fond* que la Mer a fait ces *Montagnes* où nous reconnoissons son ouvrage; & la cause par laquelle elles sont découvertes, n'a eu aucune part à leur formation.

Ce ne peut être en sortant des matières de son sein qu'elle ait fabriqué nos demeures; puisqu'une grande partie de nos Montagnes, de nos Collines, & même de nos Plainnes, ne font point son ouvrage. En un mot, elle a sans doute façonné nos Continens, mais c'est *dans son sein*. Là, elle attaquoit des élévations *primordiales*, ou du moins elle aidait à leur destruction, & elle en rouloit les débris, en même tems qu'elle formoit des accumulations *secondaires* où nous ne pouvons la méconnoître.

Ainsi, quand l'Hydrostatique & la Géographie ne s'opposeroient pas à tous les systêmes dans lesquels on veut tirer nos Continens hors des eaux par des opérations *lentes* de la *Mer*, l'Histoire Naturelle seule les contrediroit. Les terres à sec aujourd'hui, ont bien certainement été sous les eaux; mais elles ne font point des *atterrissemens* de la *Mer*; c'est-à-dire des matières sorties successivement des eaux par l'action de la *Mer* même. Des Continens qui seroient formés ainsi, (quand il pourroit s'en former) auroient une configuration relative à leur cause. Je le répète, à l'oeuvre on connoît l'ouvrier. Tout *atterrissement* dévoile sa cause; & si nos Continens

étoient fortis ainsi de la *Mer*, nous les trouverions partout formés de *couches* posées successivement les unes sur les autres; ces *couches* seroient unies; sans Montagnes du moins; & il n'y auroit de Vallées, que celles qu'auroient creusé les eaux continentales depuis que ces terrains auroient été découverts. Ces *couches* aussi seroient partout inclinées vers la *Mer* qui les auroit formées; & elles seroient remplies des dépouilles des mêmes animaux marins que nous verrions encore vivre sur les bords. Quel rapport y a-t-il, entre ces caractères nécessaires des *atterrissemens*, & nos diverses classes de Montagnes, de Collines & de Plaines?

Je viens de rappeler à V. M. un nouveau caractère des *atterrissemens*, ou de *Continens* qui auroient été tirés de la *Mer* par une fabrication *successive*; c'est que les *corps marins* qu'ils renferméroient, seroient semblables à ceux des Mers dont ils seroient fortis. Or il est déjà bien connu, que ce n'est point là ce qui résulte de la comparaison des corps marins *naturels* & *fossiles*. J'aurai l'honneur d'expliquer ce resultat à V. M. dans ma prochaine Lettre, en l'accompagnant d'exemples qui peut-être n'avoient pas été assez remarqués.



## LETTRE XL.

*Comparaison des Fossiles adventifs marins  
& terrestres, avec les Corps naturels aux-  
quels ils se rapportent, qui conduit à  
l'idée d'un grande Révolution.*

PARIS, le 22 Mars 1776.

M A D A M E

**M**ie voici arrivé à l'un des points qui mon-  
treront le mieux à VOTRE MAJESTÉ, que les  
Collections de *coquilles* ne sont pas des objets  
de pur agrément pour la vue; ou que du moins  
on peut en faire un usage plus important.  
Rassembler des *corps marins* naturels & fossiles,  
pour les comparer, examiner leurs ressemblan-  
ces & leurs différences, marquer les *lacunes*  
comparatives dans les deux classes, est un ob-

jet aussi intéressant pour la Théorie de la Terre, que pour l'Histoire naturelle.

Cette connoissance comparative n'est pas encore portée aussi loin qu'elle pourra l'être dans la suite; car les faits s'accroissent continuellement. Nous en avons rassemblé mon frere & moi un bien grand nombre; cependant ceux qui se joignent fréquemment à notre collection, nous prouvent que nous sommes encore fort loin d'une comparaison générale. Mais les faits de ce genre qui sont déjà connus, me suffiront pour constater quelques autres grands traits de la Théorie générale de la Terre, que je vais maintenant avoir l'honneur de développer à V. M.

Voici les différentes classes de ces faits.

„ Les Continens renferment en prodigieuse  
„ abondance des *corps*, qui certainement sont  
„ *marins*, & que cependant on ne trouve jus-  
„ qu'ici dans aucune Mer.

„ Ils renferment aussi en prodigieuse abon-  
„ dance, des *corps* qui ont certainement la mê-  
„ me origine; quoique l'on trouve à peine de  
„ tems en tems dans les Mers quelque corps  
„ du même genre; & qu'on n'en ait point en-  
„ core trouvé de la plupart des espèces.

„ Les Mers renferment un très grand nom-

„ bre de coquillages, dont il y a si peu dans les  
„ Terres, que l'on a cru pendant quelque tems  
„ qu'il n'y en avoit point.

„ Les Terreins de nos Contrées renferment  
„ une très grande quantité, & une grande va-  
„ riété, de *corps marins*, qui ne se trouvent que  
„ dans des Mers éloignées.

„ Ils en renferment d'autres d'une grandeur  
„ qui surpasse celle de tous leurs analogues vi-  
„ vants connus.

„ Il s'y trouve enfin des restes de végétaux  
„ & d'animaux terrestres connus, mais qui  
„ vivent aujourd'hui dans de tout autres ré-  
„ gions”.

Voilà des différences bien frappantes, entre les Continens & les Mers voisines; & quand j'aurai eu l'honneur de les détailler à V. M. Elle fera persuadée, que les Terres à sec aujourd'hui ne sont point sorties du sein des eaux par une progression lente.

La première de ces dissemblances consiste donc, dans ces *corps marins* que renferment nos Montagnes, & que l'on ne trouve point du tout dans nos mers. Il y en a de beaucoup d'espèces, quand on entre dans les détails de la comparaison de tous les *coquillages*

*fossiles* avec les *coquillages vivans*. Le nombre même en est si grand, que quelques personnes, frappées par ce côté de l'objet, ont soutenu qu'il n'y avoit point de vraie ressemblance entre ces deux classes. C'est une erreur; mais elle vient de dissemblances réelles. Je serois beaucoup trop long si je voulois les détailler ici; ainsi je me bornerai à quelques exemples de ces *corps sûrement marins*, dont on ne connoît jusqu'à présent aucune analogue vivant dans les Mers.

Le premier & le plus remarquable, est la *corne d'ammon*, fossile semblable à la *corne du belier* sous la figure duquel étoit représenté *Jupiter Ammon* en Lybie. Cette sorte de pierre, qui se trouve en prodigieuse quantité presque partout, a été sûrement moulée dans un coquillage; on voit même assez souvent la coquille conservée, adhérente, ou à la pierre qui l'a enveloppée, ou à celle qui s'est moulée dans son intérieur. Ce coquillage est mêlé d'ailleurs avec les autres *corps marins* dans les Montagnes; ce qui atteste encore son origine. Cependant il est inconnu dans les Mers, malgré l'attention que donnent tous les Navigateurs à ramasser les nouveaux coquillages, depuis qu'on les paye si chèrement pour les Cabinets. Je

ne dis pas absolument pour cela, que cette espèce est détruite : mais du moins elle ne vit pas sur nos côtes : on les visite trop pour qu'elle eût échappé aux recherches, si elle y vivoit ; surtout dans l'abondance où il a fallu qu'elle fût pendant que nos Montagnes se formoient dans la Mer. Son volume encore n'auroit pas permis qu'elle échappât à la vue ; car dans la variété étonnante de ses espèces, il y en a une qui a jusqu'à cinq pieds de diametre : Celles d'un pied & d'un pied & demi ne sont pas rares, & nous en avons dans notre Cabinet.

Dans les systêmes qui font sortir successivement les Montagnes de la Mer, on n'a point la ressource de supposer qu'il s'est écoulé bien du tems depuis que les Montagnes à *cornes d'amon* ont été mises à sec, & que dans cet intervalle les Mers ont pu changer de nature ; car on trouve de ces *fossiles* jusques sur leurs bords. La Mer travaille elle-même pour les curieux à *Charmouth* en *Dorsetshire* ; elle y dégrade une côte escarpée, elle en lave les débris, & laisse à découvert beaucoup de *cornes d'amon* remplies de pyrite. Or tout systême qui fait fortier *lentement* nos Continens du sein des eaux, est renversé par cette observation. Ces côtes de *Dorsetshire* seroient dans



le nombre des derniers terrains sortis de la Mer ; & cependant, où est le coquillage vivant auquel appartient ce *fossile* qui se trouve sur la plage ?

De tant d'espèces de *cornes d'ammon* fossiles que l'on trouve partout dans les Montagnes, les Collines & même les Plaines, on n'en connoît jusqu'à présent qu'une seule vivante dans les Mers d'Europe ; & cette espèce est si petite, qu'il faut presque le secours d'une loupe pour la distinguer : elle est de la Mer de *Rimini* sur le Golphe Adriatique, & on la trouve *fossile* dans les sables du *Bolognois*, & dans quelques autres Pays plus éloignés de la Mer. On en connoît encore une autre espèce, de six lignes de diamètre, mais qui vient de l'Isle d'*Amboine*. C'est à quoi se bornent les analogues vivans de ce coquillage immensément commun parmi les *fossiles*.

Un autre corps fort connu entre ceux qui sont étrangers à la Terre, mais sur l'origine duquel on n'est pas aussi bien d'accord, c'est la *bélemnite* : elle ressemble à la pointe d'une flèche ; ayant quelquefois un pouce & demi de diamètre à sa base, & six pouces environ de longueur : mais elle est communément plus petite. On a beaucoup écrit sur ce *fossile*, dont il y a aussi plusieurs espèces. Quand il étoit

encore rare dans les Cabinets, on le nommoit *Pierre de Lynx* ou de *foudre*, puis *corne*; mais c'est un vrai *corps marin*. Nous avons un de ces *fossiles* dans notre Cabinet, auquel est attachée une huître: ainsi ce groupe, que mon frère a trouvé dans le Canton de *Berne*, s'est formé autrefois dans la Mer. On trouve aussi ce *fossile* jusques sur les côtes. Il y en a en abondance dans celles de *Charmouth*, dont les habitans les nomment *fairies fingers* (a); & j'ai appris qu'on en trouve beaucoup en *Mecklenbourg* dans le sable de la côte. Cependant la *bélemnite* naturelle est encore plus inconnue que la *corne d'Ammon* (b).

Il y a encore plusieurs autres espèces remarquables de *corps marins* fossiles, qui n'ont point été trouvés vivans dans les Mers. De ce nombre par exemple est la *Pierre judaïque*: elle ressemble à une petite figue, & par cette raison on la prenoit autrefois pour un vrai fruit pétrifié. Mais c'est aussi un *corps ma-*

(a) *Doigts de Fées.*

(b) J'ai vu dans la *Biblioth. des Sciences & Beaux Arts* pour le premier trimestre de 1766, la description d'un animal marin qu'on croyoit l'analogue de la *Bélemnite*. Mais il suffit de lire cette description, & de voir la figure, pour se convaincre que c'est un autre animal bien connu, qui est de l'espèce des *sèches*.

*rin*; car c'est un piquant d'*Oursin* ou *Hérifson de Mer*. La dispute à son sujet est terminée par un morceau que nous avons dans notre Cabinet, venant de la Province de *Kent*: c'est un *filex* sur lequel est un *Hérifson de Mer* rempli du *filex* même. Ce *Hérifson pétrifié* ou *Echinite*, a conservé plusieurs de ses piquans, & ce sont des *pierres judaïques*. Or l'espèce analogue naturelle est encore absolument inconnue, & surtout elle n'existe sûrement point autour des côtes d'*Angleterre*.

Ces mêmes côtes fournissent un autre exemple de cette lacune dans les *coquillages naturels*, comparés aux *coquillages fossiles*. On trouve dans les Collines escarpées de *Harwich*, qui sont baignées par la Mer, une espèce très singulière de coquillage : c'est un *Buccin* de deux à quatre pouces de long ; de figure fort commune ; mais qui est de l'espèce que l'on nomme *unique* parmi les coquillages ; parceque ses spirales tournent dans le sens opposé à celui de toutes les autres espèces de cette classe. Or ce *buccin unique* fossile, est encore absolument inconnu parmi les coquillages vivans ; & le voilà aussi sur la côte.

Je ne finirois point, si je m'engageois dans le détail des espèces de coquillages *fossiles* dont les analogues *vivans* nous manquent entière-

ment : je me bornerai donc à deux de plus ; dont l'un d'abord mérite cette distinction de ma part , parce qu'il est un peu mon compatriote , & qu'il doit à mon frère son apparition parmi les *fossiles* observés. Il y avoit longtems que nous remarquions dans le moëllon d'une Montagne de Savoye fort près de Genève , nommée *Salève* , des fragmens d'un coquillage , dont notre imagination ne favoit que faire. Leur forme extérieure approchoit beaucoup de celle de l'*oreille de mer* ; mais à d'autres égards elle paroïssoit appartenir à la classe des bivalves. A force de recherches & de travail , mon frère est parvenu à tirer du rocher quelques-uns de ces fossiles entiers & bien dépouillés. Ce sont en effet des bivalves , qui participent à l'espèce des *cœurs* & à celle des *grifites* , quoique très différens de l'une & de l'autre ; en un mot il n'y a rien de bien approchant dans les coquillages naturels. Il est encore à la poursuite d'un autre coquillage , dont nous connoissions aussi les fragmens ; qui ne fera probablement ni moins singulier , ni moins inconnu dans les mers (a).

(a) Mon frère a découvert dès lors ce coquillage presque entier. Les premières fois que nous apperçûmes ses fragmens dans la pierre , nous étions tentés de

On trouve encore un *fossile* fort extraordinaire à *Barbézieux* en *Saintonge*, dans des car-

les prendre pour une cristallisation brune qui remplissoit des fentes: leurs cassures présentoient des bandes striées depuis 3. lignes jusqu'à 18. lignes de largeur, dont les stries étoient perpendiculaires aux surfaces couvertes par la pierre. Ayant ensuite dégagé plusieurs de ces morceaux de leurs enveloppes, nous vîmes clairement que c'étoit les fragmens d'un coquillage bivalve, dont l'organisation étoit parfaitement semblable à celle de la *Pine marine*, qui, dans ses cassures, montre aussi des stries ou fibres parallèles, perpendiculaires aux surfaces. Mais nous n'en avons jamais trouvé de morceaux assez grands pour pouvoir déterminer la forme du coquillage entier.

Mon frère persévérant dans la recherche, a trouvé enfin ce *fossile* (que je nommerois *pinigène*) avec ces deux valves réunies. Ce morceau, quoiqu'un peu mutilé, montre que le coquillage est en effet bivalve, mais que ses deux valves ne sont pas symétriques: l'une, fort épaisse, est convexe & couverte de gros tubercules; l'autre plus mince, est aplatie, s'élevant vers la charnière, & sa surface irrégulièrement striée, représente grossièrement les nervures d'une feuille: elles ont toutes deux la même organisation. Cette coquille a 6 à 7 pouces de long, sur environ 4 pouces de large. On trouve quelquefois dans la même Montagne des fragmens de la valve convexe de ce coquillage, qui ont jusqu'à 2 pouces d'épaisseur.

L'autre bivalve dont j'ai parlé dans le texte, est en-

rières de pierre à chaux: il est aussi mutilé pour l'ordinaire, & même on trouve rarement autre chose que la pierre moulée dans son intérieur.

Ces noyaux ne ressemblent pas mal à des *langues fourrées*, & on les nomme ainsi dans le pays. Ayant passé à *Barbezieux* l'année dernière, & connoissant déjà ce *fossile* par Monfr. le Duc DE LA ROCHEFOUCAULT, dans les Terres de qui on le trouve souvent, je m'arrêtai pour y faire quelques recherches, & je recueillis assez de fragmens de ce corps extraordinaire, pour juger passablement de son ensemble. C'est aussi un *bivalve*, mais plus baroque qu'aucun autre que j'aie vu, par la grande inégalité des faillies de ses deux valves qui s'élevaient l'une & l'autre vers la charnière comme deux cornes, & forment la plus grande partie du coquillage, dont l'épaisseur est très grande comparativement à sa cavité. Des impressions que j'ai vues sur la pierre, formées par sa surface extérieure, montrent qu'elle est

pres-

core plus extraordinaire que celui-là, par l'étonnante disproportion de son épaisseur à sa cavité, & par la force & la configuration de sa charnière. Ils sont gravés l'un & l'autre & paroîtront dans quelque tems.

feuilleté (a). C'est sûrement là encore un coquillage absolument inconnu dans la Mer. Mais je m'arrête ; sans quoi la foule d'exemples de cette espèce de *dissemblance* qui me viennent à l'esprit, me mèneroit enfin trop loin.

Il y auroit aussi un très grand nombre d'exemples à alléguer de la seconde *dissemblance* ; savoir la disproportion entre le nombre de certains *corps marins* fossiles , & de leurs analogues vivans ; mais je me bornerai à un seul : ce sont les *térébratules* , coquillage bivalve , ainsi nommé parce qu'une de ses *valves* est percée d'un trou rond , & dont un autre caractère distinctif , est que sa *valve* percée dépasse toujours l'autre auprès de la charnière. On trouve parmi les *fossiles* une variété étonnante de cette espèce de coquillages : & quant à sa quantité , on ne sauroit presque exprimer à quel point il abonde dans certaines Montagnes ; il faut que lorsqu'il vivoit dans la Mer , il s'y entassât quelquefois comme du gravier. Cependant on n'en trouve aujourd'hui que bien peu d'espèces vivantes & elles sont fort rares. Il n'y a pas vingt ans que je voyois les Naturalistes se mettre presque à genoux devant une de ces coquilles que

(a) Mr. DES MARETS de l'Ac. des Sc. de Paris a décrit quelque part ce *fossile* , si je ne me trompe.

le hazard m'avoit procurée; elle avoit été pêchée à *Livourne*; & elle n'est pas de l'espèce la plus abondante parmi les *fossiles*. On en a découvert depuis quelques autres espèces qui, sous le nom d'*anomie*s ou de *poulettes* font encore une des raretés des Cabinets: mais il y en a vingt espèces encore, très abondantes dans les terres; qui restent cependant tout aussi inconnues dans les Mers, que le sont les *cornes d'ammon*.

Nos Mers à leur tour renferment des coquillages d'espèces très abondantes, qui cependant ne font point dans nos terres, ou du moins y font si rares, qu'ils marquent presque aussi bien quelque grand changement arrivé dans la Mer, depuis qu'elle a façonné nos Terres, que si nous ne les trouvions point du tout parmi les *fossiles*. Je n'en citerai à V. M. que deux exemples. Le premier est *l'oreille de Mer*, coquillage très abondant sur nos côtes, & qui est si rare dans le Continent, qu'on a cru pendant longtems qu'il ne s'y trouvoit point du tout. Il y en a cependant; car nous en avons deux dans notre Cabinet, que les Collines du Piémont nous ont fournies: mais je n'ai pas eu occasion d'en voir, ni d'apprendre qu'il en existât aucune autre. Les Naturalistes avoient



fait tant d'attention à cette lacune, que la cupidité des brocanteurs y trouva de l'aliment; & pendant quelque tems ils contrefirent ce *fossile*, comme l'on contrefait les médailles d'Othon, en soumettant la coquille recente à quelque opération qui lui donnoit l'air fossile.

Le second exemple vient de m'être fourni dans ce moment. La Mer renferme une espèce de coquillage *multivalve*, nommé *conque anatifère*, parce qu'il en sort un paquet de fibres tournées en rond comme quelques plumes de la queue du *canard*; & cette ressemblance même avoit fait imaginer autrefois qu'une espèce de canard naissoit de ce coquillage. La *conque anatifère* est fort abondante dans certaines Mers. Elle s'attache à tout par un *pédicule*, comme une plante. Le dessous des Vaisseaux qui séjournent quelque tems dans ces Mers là, en est quelquefois tout couvert: cependant je ne me rappellois pas de l'avoir vue, ni d'avoir ouï dire, qu'elle fût parmi les *fossiles*, avant ce moment même que j'apprends par une Lettre de Mr. *Ebell* Conseiller de la Cour à *Hanovre*, qu'il en a trouvé une dans les Etats du Roy; non pas exactement telle que nous

l'avons dans la Mer, mais au moins de la même espèce (a).

Ce n'est pas une remarque moins importante dans notre sujet, que celle qui a été faite depuis longtems sur la distance où se trouvent aujourd'hui certains *coquillages naturels*, des *fossiles* de leur espèce. Je ramassai il y a deux ans dans l'Isle de *Sheppey*, à l'embouchure de la Tamise, des *Nautilus* de cette espèce nacré dont on fait de si jolies lampes. Ce *coquillage* existe; mais c'est aux *Indes Orientales*. A *Sheppey* on trouve la coquille même avec sa belle *nacre* & ses *cloisons* parfaitement conservées. Le terrain qui renferme ce coquillage fossile est baigné par la Mer; c'est ce qui rend ce lieu plus particulièrement intéressant. Car d'ailleurs ce même *fossile* se trouve en cent endroits dans nos terres; quoique jamais dans nos Mers.

Je ne m'étendrai pas non plus sur cette classe de phénomènes, parce qu'elle est trop nom-

(a) J'ai vu depuis ce *fossile* dans le Cabinet de Mr. *Ebell*, & il a eu la bonté de m'en donner quelques fragmens. Il paroît en effet n'être pas exactement le même que la *conque anatifère* si abondante dans nos Mers; mais il est bien sûrement de la même espèce.

breuse; & je me bornerai à quelques exemples particuliers que renferme notre Cabinet. Nous avons entr'autres une *grimace* fossile; espèce de *buccin*, qui ne se trouve que dans les Mers éloignées; une *scalata* fossile; non exactement, mais à très peu de chose près, la même que cette coquille naturelle encore si rare dans les Cabinets & qui vient des *Indes Orientales*. Et c'est en Italie que nous avons trouvé l'un & l'autre de ces *fossiles*. Nous y avons aussi trouvé un *cornet* fossile qui a conservé une partie de ses couleurs naturelles; on peut donc le comparer, même à cet égard, avec les coquillages naturels. Nous avons son analogue, & il vient encore des *Indes*.

Quelque dessein que j'aye d'abrégé ces exemples je ne puis m'empêcher d'ajouter ici la foule de ces pierres étoilées nommée *entrouques*, que l'on trouve en cent endroits & en grande abondance dans les Montagnes, les Collines & même les Plaines, sans qu'on puisse les rapporter que de fort loin à aucun animal marin connu. Ces petits osselets fossiles ont de l'analogie avec les bras de *l'étoile de Mer* nommée *tête de Méduse*, & avec un autre animal qu'on nommée *Palmier marin*. Mais les espèces *fossiles* sont en beaucoup plus grand

nombre que les espèces *naturelles* connues; & celles qui le font nous viennent les uns des Mers du Nord, & d'autres des grandes Indes. Que d'espèces encore d'*Huitres*, de *Peignes*, d'*Ourfins*, de *Madrépores*, dont nos Montagnes fourmillent, & dont les analogues vivans, ne nous viennent que de fort loin!

C'est une circonstance aussi bien intéressante à considérer, que celle de la grandeur de certains *coquillages fossiles*, comparés aux *coquillages vivans* qui leur font analogues. Cette disparité étonne dans certaines espèces. Nous avons trouvé par exemple au bord du Rhône à quelques lieues de Geneve, un *Nautilé* d'un pied & demi de diamètre. Nous avons aussi des *huitres* & des *peignes*, qui surpassent de beaucoup en grandeur tous les coquillages vivans de ce genre qui sont connus aujourd'hui. On voit encore bien rarement parmi ceux-ci des *cornets* aussi grands, que ceux dont on trouve une grande quantité dans quelques collines d'Italie; & ces grands *cornets* naturels nous arrivent des *Indes*. Entre les coquillages fossiles de la *Champagne*, renommée pour la quantité & la variété de ceux qui s'y trouvent, on distingue particulièrement une *Vis* d'une grandeur qui excède tout ce

que nous connoissons dans ce genre parmi les coquillages naturels. J'ai trouvé aussi entre Hières & Marseille des monstres de *fungites* ou *champignons de Mer*. Ayant mis pied à terre pour examiner quelques rochers singuliers qui se trouvoient sur ma route; je remarquai un gros bourrelet qui se montrait au dehors. Je le détachai; c'étoit un fragment de ces *fungites*, & il a cependant vingt pouces de long sur quinze pouces de circonférence à sa partie la plus évasée. Ce monstreux *fossile* s'écarte beaucoup de tous les analogues naturels connus; & ce n'est pas une exception; car j'en trouvai plusieurs autres fragmens.

Enfin les différences des *fossiles adventifs* des espèces *terrestres*, avec leurs analogues vivans; principalement quant aux lieux où ils se trouvent, ne frapperont pas moins V. M. ou plutôt, elles l'ont sans doute déjà frappée, sur ce que j'ai eu l'honneur de Lui en dire à d'autres occasions. Ces fougères américaines qui, avec bien d'autres plantes inconnues en Europe, se trouvent néanmoins renfermées dans nos Mines de *Charbon*. Cet *Ivoire fossile*, ces dents molaires d'*Elephans*, trouvées en tant d'endroits du Nord de l'Europe: cette mâchoire de *Tigre* ou de *Lion* des carrières de *Mont-*

*pelier*; tant d'autres ossemens qui se rencontrent dans les Terres, à des distances étonnantes des lieux où les animaux auxquels ils se rapportent vivent aujourd'hui; tant d'os même si extraordinaires, que nous ne savons encore à quel animal les rapporter; sont autant de phénomènes caractéristiques du genre de révolution qu'à dû subir la surface de la Terre; & qui du moins excluent totalement l'idée, que nos Continens soient sortis lentement de la Mer par l'action de celle-ci. Car un tel agent laisseroit nécessairement des traces, par lesquelles nous pourrions le suivre à la piste.

Et voici une autre conséquence non moins frappante, qui résulte encore de ces *fossiles* terrestres du genre animal & végétal. J'ai opposé à quelques systèmes, ces dépouilles de végétaux & d'animaux terrestres que renferment nos Montagnes, dans la masse même des pierres; parce que les Auteurs de ces systèmes, ignorant cette circonstance, avoient supposé que nos Montagnes s'étoient formées dans la Mer avant qu'il y eût aucune Terre à sec. Les Auteurs des systèmes d'*opérations lentes* de la Mer, ne font pas attention au contraire à la petite quantité des ces végétaux & animaux

terrestres *fossiles*. Car, comme j'ai eu l'honneur de l'expliquer à V. M., en accordant même que dans ces systèmes, il pût sortir des *Montagnes* du sein de la Mer; ce ne seroit qu'en se formant sur ses bords, où les dépouilles des végétaux & des animaux *terrestres* viennent sans cesse se mêler avec les productions *marines*. Ce ne seroit donc pas dans quelques lieux seulement que les *fossiles* de ce genre devroient se trouver mêlés aux *fossiles marins*; ce seroit partout. Or au contraire ces mélanges là sont rares. Tout ce que j'en connois, ne se voit que dans quelques Plaines & Collines; qui nous apprennent bien que notre Globe avoit des Continens habités tandis qu'elles se formoient; mais qui en même tems, par leur petit nombre, nous montrent clairement, que ce n'est que par quelques circonstances particulières, qu'elles renferment des productions *terrestres*.

Voilà donc une foule de faits qui s'opposent à l'idée que nos Continens ayent été formés *successivement* par la Mer, d'aucune manière, & par quelque cause que ce soit; & qui ne présentent que celle d'une grande Révolution. L'examen de chacune des hypothèses

que j'ai rapportées ci-devant nous a fait voir leurs défauts particuliers en les comparant aux règles de l'hydrostatique: nous les avons trouvées en défaut aussi, quant aux changemens que devroient subir les bords de nos Continens si la Mer se retiroit ou s'avançoit de quelqu'une des manières imaginées (a). Maintenant toute la classe de ces systêmes est contredite

(a) *L'Académie Royale des Inscriptions & belles Lettres de Paris a proposé pour sujet du prix qu'elle adjugera à Pâques 1779, de „ rechercher ce que les monumens historiques nous apprennent des changemens „ arrivés à la surface du Globe par le déplacement des „ eaux de la Mer.” (Journal des sçavans, Février 1778.)*

Par des changemens arrivés à la surface du Globe, l'Académie entend sans doute ceux qui se sont faits sur les côtes; puis qu'Elle demande de les constater par des *monumens historiques*. Car pour ce qui regarde l'intérieur des Continens, quoiqu'ils annoncent bien visiblement un déplacement des eaux de la Mer, il est décidé depuis longtems que ce n'est pas de l'*Histoire* que nous pouvons attendre quelque instruction.

L'Académie entend donc probablement qu'on réponde à cette question: „ y a-t-il eu un déplacement des eaux de „ la Mer, qu'on puisse constater par des monumens historiques? ” — Alors je ne puis m'empêcher de croire que le Mémoire couronné fera un de ceux qui aura embrassé



par la nature même de nos Continens. Leur construction & leur composition sont telles sans doute que nous sommes conduits à chercher, quand & comment la Mer s'en est retirée; mais nous n'y trouvons aucune trace de *cause lente*, à laquelle nous puissions attribuer ni leur existence, ni un déplacement successif.

Ces faits posés, je pourrois en quelque sorte me dispenser d'examiner tout autre système de cette classe. Cependant il en reste un qui mérite un examen particulier. Il est le plus chimé-

la négative. Car sans doute on ne dira pas que *les eaux de la Mer se déplacent*, quand une Rivière étend un peu la côte par son limon; quand une falaise, battue par la Mer, s'éboule, & que les Courans ou les vagues en portent les débris quelque part: tout fourmille encore de petits faits pareils le long des côtes; & ce ne peut pas être l'objet de la question.

Un *déplacement des eaux de la Mer* me paroît donc signifier ici, un mouvement progressif de la Mer même; qui, détruisant les Continens d'un côté & les reformant de l'autre, auroit produit *des changemens à la surface du Globe*. C'est sur un déplacement pareil, que la négative me paroît aisée à prouver par les monumens historiques. Car ils montrent indifféremment des terrains perdus & gagnés tout le tour des côtes, & toujours par des causes locales, qui ne se lient à aucun système général de déplacement des eaux de la Mer.

rique de tous, quant à l'hypothèse fondamentale; mais il est le mieux composé & le plus conséquent; ce qui nous donnera lieu d'envisager l'Histoire de la Terre sous des faces qui ont été trop négligées dans la plûpart des autres systêmes.





## LETTRE XLI.

*Système de TELLIAMED. — Examen de  
ses preuves de diminution de la Mer,  
tirées de ce qui se passe sur ses bords.*

LONDRES le 15 AVRIL 1776.

MADAME

Ce n'est plus du sein des Montagnes que j'ai l'honneur d'écrire à VOTRE MAJESTÉ, mais je n'ai plus un si grand besoin qu'elles m'inspirent; toutes les descriptions sont venues successivement se ranger à leur place, & je n'aurai qu'à les rappeler, quand elles me seront nécessaires. Je vais donc, suivant la permission que V. M. a daigné m'accorder, continuer à l'entretenir de la Terre, & des systèmes que l'on a faits à son sujet.

Le premier objet qui s'offre à notre considération, est un nouveau système où l'on explique par les eaux, l'état présent de notre Globe: ce sera le dernier de ce genre que j'examinerai. Le Livre qui le renferme a pour titre *TELLIAMED, ou Entretiens d'un Philosophe Indien, sur la diminution de la Mer, avec un Missionnaire François.*

Ce système est très singulier, & le Livre lui-même l'est plus encore: c'est peut-être, après celui de *Plin*, le plus étrange composé de vérités & d'erreurs, de faits & de fables, que renferment les faites de l'Histoire naturelle. L'Auteur est feu *Mr. DE MAILLET.* Il fut nommé en 1692. Consul général pour la France en *Egypte*, & il y séjourna 16 ans: il en passa fix dans la même qualité de Consul à *Livourne*, d'où il fut envoyé à la visite des *Echelles du Levant*, & vint finir ses jours à *Marseille.*

Ce n'est pas pour faire le Biographe que je viens de rapporter à V. M. ces circonstances de la vie de *Mr. DE MAILLET*; mais seulement pour *LUI* faire remarquer qu'il en passa la plus grande partie sur les bords de la *Mer Méditerranée*; & que c'est en *Egypte* qu'il fit le plus de séjour. La, prenant la retraite de la Mer occasionnée par les dépôts du *Nil*,

pour un abaissement dans son niveau, il inventa le système qui va nous occuper.

On ne seroit pas étonné, qu'ayant puisé principalement ses idées dans une telle source, son système général ne fût qu'un tissu d'illusions: Mais on a lieu de l'être, que malgré ce désavantage, il aît rassemblé tant de vérités importantes.

Personne d'abord n'avoit si bien vu, que la surface sèche actuelle de la Terre est un *fond de Mer*: & quoiqu'il ne la connût pas bien encore, il l'a peinte par des traits qui mettent cette première vérité hors de doute, si l'on prend en lui quelque confiance: mais il y mêle tant d'erreurs, qu'à moins d'être très versé dans ces matières, ou l'on rejette les vérités avec les erreurs, ou l'on se trouve embarrassé partout.

Il a évité encore d'autres défauts de plusieurs systèmes plus renommés que le sien. Par exemple, il n'a point fait promener la Mer dans un même niveau, pour élever des Montagnes jusqu'à deux ou trois mille toises au-dessus d'elle: il n'a point imaginé qu'en creusant son lit & le rétrécissant à proportion, elle eût pû s'abaisser: il n'a point cru, que l'Equateur pût se promener sur la surface du Globe en

laissant successivement de nouveaux Continens à découvert, sans que la forme de ces Continens nous retraçât leur origine. Quoique vivant sur les bords du *Nil*, & puisant son système dans ses limons, il n'a point attribué aux Fleuves le pouvoir de changer la *Terre* en *Mer* & la *Mer* en *Terre*. Il a senti en un mot, qu'après que la *Mer* a eu fabriqué nos Continens sous ses eaux, il falloit que quelque cause particulière les découvrit; & le moyen qu'il a imaginé est très direct.

Quoique tombé dans de grandes erreurs sur la nature de quelques Montagnes, dont il a parlé d'un ton très décidé, sans les connoître; il savoit du moins qu'il s'en trouvoit un grand nombre qui ne renfermoient aucun *corps marins* ni *terrestres*; & à ne considérer que ce seul caractère des Montagnes de cette classe, son système en donne l'explication.

Enfin il a réfuté très bien quelques systèmes, surtout ceux qui attribuent à d'autres causes qu'à la *Mer* même, les *corps fossiles* qui ressemblent aux *corps marins* naturels; & il combat avec succès de mauvaises explications du *Déluge*.

Mais lorsqu'il vient ensuite à imaginer comment l'eau a abandonné la *Terre*, & que pour

d'é-

découvrir nos Montagnes il a recouru à l'évaporation, il tombe dans les délires les plus étranges. D'un côté il s'accroche à tout, de l'autre il n'est arrêté par rien; toute autorité lui est bonne; toute conséquence nécessaire de système quelque absurde qu'elle soit, est admise comme ayant son fondement dans le principe, qu'il regarde comme une première vérité. *Il faut bien que cela soit, puisque nos terrains étoient autrefois couverts de la Mer, & qu'à présent ils ne le sont plus.... il faut bien que cela soit puisque la Mer diminue....* Voilà ses argumens favoris. Il n'étoit point accoutumé à sentir, qu'avant d'employer le premier il faut être assuré qu'on a complété l'énumération des causes possibles; & que pour le second il faut avoir bien examiné s'il n'y a point d'objection sur les faits. Mais il étoit si fortement pénétré de son système, qu'il n'avoit plus le moindre doute. Ecrivant en 1726 à Mr. Fontenelle il lui disoit: „ le premier objet de mon ouvrage n'est pas nouveau.... „ Divers Auteurs ont médité sur la composition de notre Globe.... Mais je pense que „ je suis le premier qui en ait trouvé la véritable raison, & qui l'ai démontrée de ma-

nière à ne laisser aucun lieu d'en douter (a).  
Mr. DE MAILLET étoit hardi dans ses suppositions; c'est le gout de notre siècle; il a donc trouvé des approbateurs: on a fait plusieurs éditions de son ouvrage; il a été traduit en Anglois & publié à *Londres* en 1750; en un mot, il est connu de tous ceux qui se font un peu occupés de ce que le Monde a été autrefois, & des causes qui l'ont fait ce qu'il est aujourd'hui: il mérite donc bien qu'on l'examine. D'ailleurs il est intéressant d'observer quelquefois les écarts de l'esprit humain: & ici même il faut les suivre pied à pied; quoiqu'il semble d'abord qu'on pourroit laisser à part les rêveries, comme distinctes du système. Mais tout y est lié & nécessaire; l'Auteur étoit obligé de rêver pour le former. C'est ce que V. M. verra dans la suite: & les contraires de ces rêves, seront toujours de nouvelles vérités, qui éclaireront notre objet général. Il faudra bien sans doute que je tâche d'être bref sur tout cela; car j'ai à répondre à un ouvrage de deux volumes. Je me bornerai donc aux

(a) Edition de 1755, à la Haye chez Pierre Goffe, Tom. I. pag. viij.



parties les plus essentielles, pour en donner une idée à V. M.

Je ne fais si ce fut par amour pour l'anagramme de son nom, qui prenoit un son Oriental, ou par crainte d'attaquer à découvert la Religion qu'il professoit, que Mr. DE MAILLET introduisit un Philosophe Indien, nommé *Telliamed*, qui, à la sollicitation d'un Missionnaire François, lui développa son système de Cosmologie.

Le premier pas de ce système est une erreur. Mr. DE MAILLET, qui en avoit conçu le premier projet en Egypte d'après la différence de la distance actuelle de *Memphis* à la Mer comparativement à celle ou elle étoit au tems d'Hérodote (a); fait dire cependant à *Telliamed*, que son système devoit son origine à une observation de son ayeul, qui avoit un tout autre objet. „ La maison de mes ancêtres, dit „ il, que je possède encore actuellement, est „ bâtie au bord de la Mer, à la pointe d'une „ presque - Isle très étroite & fort longue. Elle „ est couverte par une petite Isle formée par „ un rocher dur, & d'une figure parfaitement „ horizontale. Mon ayeul avoit remarqué dans

(a) Ibid. pag. 11.

„ sa jeuneſſe , ainſi qu'il l'assura à mon Père ,  
 „ que dans le plus grand calme , la Mer res-  
 „ toit toujours supérieure au rocher , & le  
 „ couvroit de ses eaux. Cependant 22 ans  
 „ avant sa mort , la superficie de ce rocher pa-  
 „ rut a sec. ”

Voilà donc un changement de la Mer dans le sens vertical , que Mr. DE MAILLET substitue dans sa fiction , à une retraite dans le sens Horizontal qu'il avoit pu observer à *Memphis*. C'est de cette différence dans la nature du changement de la Mer , que sont nées toutes ses erreurs.

L'ayeul de *Telliamed* visita alors les côtes de la Mer , puis les Montagnes ; & voyant que la plupart de ces sols différens , étoient formés par *couches* , & remplis de *corps marins* , il ne douta point que la Mer ne les eût couverts , & que l'abaissement de Niveau qu'il venoit d'observer , ne fût en effet commencé depuis longtems , qu'il se continuoit , & se continueroit sans cesse.

Mais des Montagnes pouvoient - elles se former dans la Mer. L'Indien après en avoir conçu la possibilité à la vue de ce qui se passoit sur les côtes , imagina une lanterne , dans laquelle il envoyoit

des plongeurs pour visiter les fonds de la Mer. Il y descendoit aussi lui-même, avec des banderoles, pour connoître les directions des courans, & examiner tout ce qui se passoit sur leurs bords. C'est sous cette fiction que Mr. DE MAILLET décrit très bien ce qui doit se passer au fond de la Mer par les transports de la vase, & qu'il le compare ensuite avec ce qui s'observe dans quelques Montagnes. Il en résulte que nos terrains ont été fabriqués sous l'eau : ses preuves à cet égard sont irrésistibles ; & quand on n'a pas une connoissance entière des faits, il est aisé de se laisser entraîner aux erreurs qui accompagnent ces vérités.

Comme on ne pouvoit pas exiger de nous de recevoir pour preuve l'observation de l'ayeul de *Telliamed*, il a fallu nous ramener chez nous, & nous y montrer les mêmes phénomènes. Aussi les *Telliamed* ont-ils voyagé de Père en Fils ; & le dernier raconte au Missionnaire le résultat de toutes leurs observations. Il le promène donc tout autour des côtes, pour lui faire observer leur aggrandissement. Il insiste d'abord naturellement sur toute son Egypte, où des monumens en grand nombre, prouvent que la Mer en couvroit autrefois

une grande partie. Puis énumérant & décrivant tous ces *atterrissemens*, si souvent répétés, qui se forment aux embouchures des rivières & sur les plages basses, il donne toutes ces retraites *Horizontales* de la Mer, pour des preuves de son *abaissement* successif.

Entrainé par de mauvais calculs ou par des nivellement malfaits, Mr. DE MAILLET, toujours dans son allégorie généralise enfin ses observations. L'ayeul de *Telliamed*, pour mettre la postérité en état de connoître la quantité de la *diminution de la Mer*, avoit dressé un monument avec toutes les précautions imaginables; & 75 ans avoient déjà montré 2 pouces de diminution dans la hauteur de la Mer (a). Mais on voit en même tems sur quoi Mr. DE MAILLET se fonde à l'égard de cette mesure. Il avoit remarqué (b), dans les ruines d'une ancienne forteresse au Cap-Carthage, dans des rocs près d'Alexandrie, & à St Jean d'Acre, des ouvertures qu'il avoit prises pour des canaux destinés à recevoir l'eau de la Mer; & qui aujourd'hui sont au-dessus de son niveau. Partant de cette supposition, & de la date à laquelle il croit que ces canaux ont été percés, il en conclut une diminution

(a) Tom. I. pag. 218. (b) Ibid pag. 212.

de la Mer à peu près proportionnelle à celle qu'avoit observé son Arabe: il l'estime donc au moins de 3 pieds en mille ans (a). Quoique, ajoute-t-il, par d'autres reconnoissances, la diminution de la Mer paroisse se précipiter d'avantage.

Nous avons donc ici une quantité très sensible; & c'est encore un des mérites du système de *Telliamed*. Il a compris que pour être autorisé à supposer l'action d'une cause, il falloit qu'on découvrit des effets immédiats: & c'est parce qu'il a cru en voir de tels, qu'il a fait son système. Mais il s'est trompé sur le fait. Je n'aurois pas besoin d'alleguer contre lui des preuves directes; il me suffiroit de remarquer, que si en effet la Mer s'étoit abaissée de 3 pieds en mille ans; ce ne seroit pas seulement par quelques trous sur les rochers de la côte d'*Afrique*, par un rocher nommé *Grimaldi* dans le golfe de *Specia* près de *Gènes*, & par un autre rocher entre *Agde* & *Narbonne*, qui tous, dit-il, depuis moins d'un siècle, montrent leur tête hors de l'eau qu'on devoit le reconnoître; mais que ce seroit tout au tour des côtes sans exception. Cependant je vais prouver d'une manière positive le contraire de

(a) Pag. 218.

ce qu'il suppose; parce que ce sera une vérité générale que j'établirai.

Je n'irai pas chercher en Egypte des monumens incertains, & que peu de gens sont à portée de vérifier; nous en avons assez en Europe d'une nature incontestable, pour nous éclairer sur cette matière. Je ne multiplierai pas même les preuves; une seule bien établie satisfait à tout: & elle ne répondra pas seulement à *Telliamed*, mais à tous ceux qui croient que nos terrains sortent des eaux de la Mer par des causes lentes. Cette observation est de mon frère; il la fit en 1757. dans l'*Adriatique*, l'un des lieux d'où *Telliamed* tire aussi ses prétendues preuves: voici ce qu'il m'écrivit alors de *Venise*.

„ Il n'est pas nécessaire d'être fort habile  
 „ pour reconnoître que la retraite de la Mer  
 „ dans ces parages n'est point l'effet de l'a-  
 „ baissement de son niveau, mais uniquement  
 „ celui des limons apportés par le *Pô*, l'*Adige*  
 „ la *Brenta* & plusieurs autres Rivières. Les  
 „ faits suivans, connus ici de tout le monde,  
 „ décident pleinement la question.

„ L'Eglise de *St. Marc* fut commencée en  
 „ l'année 829, mais ayant beaucoup souffert  
 „ par un incendie en 976, elle fut bâtie de

„ nouveau sur le même sol , telle qu'elle  
 „ subsiste aujourd'hui. Le Portique & l'Egli-  
 „ se sont pavés de pierres fort belles & très  
 „ dures , rangées en mosaïque ; & la conser-  
 „ vation de leur arrangement marque leur soli-  
 „ dité. Voilà donc un sol fixé il y a 8 ou 9  
 „ siècles : & il vaudra bien le monument de  
 „ *Telliamed*. Sans doute que lorsque les Vé-  
 „ nitiens entreprirent de bâtir cette Eglise,  
 „ (qu'ils avoient l'ambition de rendre l'une  
 „ des plus belles du Monde) ils savoient bien  
 „ qu'ils établissoient son portique un peu au-  
 „ dessus du niveau de la Mer dans le flux. Or  
 „ aujourd'hui même , il n'est pas élevé de plus  
 „ d'un pied au-dessus de ce niveau ; & il seroit  
 „ même inondé , pour peu que les vents se-  
 „ condassent la marée , si l'on n'avoit élevé le  
 „ sol de la Place , qui par là se trouve de de-  
 „ mi pied au-dessus de ce pavé.

„ Cette élévation du sol de la Place à été in-  
 „ diquée par la nécessité depuis que l'Eglise est  
 „ bâtie ; car autrefois on arrivoit au portique  
 „ en montant quelques marches. Le nouveau  
 „ sol a aussi enseveli les bases des Colonnes du  
 „ Palais Ducal , qui autrefois étoient au-dessus  
 „ du Pavé. Mais malgré ce réhaussement du  
 „ terrain , il arrive encore , tout comme autre-

„ fois, que par des marées extraordinaires,  
„ tout le sol de *Venise* est mis sous l'eau, &  
„ jusqu'a 2 pieds ou 2 pieds & demi.

„ Le Palais & l'Eglise ne sont pas les seuls  
„ anciens Edifices dont le sol soit-si peu élevé  
„ sur le niveau de la Mer, le grand clocher qui  
„ se trouve tout auprès, bâti vers le Milieu du  
„ douzième siècle, est dans le même cas; j'ai re-  
„ marqué aussi, en parcourant le grand canal,  
„ que les plus vieux Edifices qui le bordent,  
„ sont ceux dont les bases sont constamment le  
„ moins élevées; ils sont très reconnoissables  
„ par leur architecture gothique. J'en ai re-  
„ marqué un entr'autres, dont le seuil doit être  
„ couvert d'eau, pour peu qu'elle hausse plus  
„ que le flux ordinaire.

„ Mais sans m'arrêter à des détails, l'Ensemble  
„ de *Venise* est une preuve incontestable que la  
„ Mer ne *baïsse* point; Quand les habitans de  
„ *Padoue* & des Villes voisines vinrent se ré-  
„ fugier dans ces Lagunes, pour se soustraire à  
„ la domination des peuples du Nord; il falloit  
„ bien que les Isles dont ils prirent possession  
„ fussent déjà à l'abri des inondations au même  
„ degré qu'elles le sont aujourd'hui; sans cela  
„ elles eussent été inhabitables. Il y a donc au  
„ moins douze siècles que le limon qui fait le



„ fol de *Venise*, étoit a cette même élévation  
 „ audessus du niveau de la Mer ou nous le vo-  
 „ yons encore.

„ J'ai été à l'Isle de *Torcello*, distante de Ve-  
 „ nise de cinq miles au Nord Est. Cette Isle  
 „ étoit déjà habitée avant l'invasion d'Attila;  
 „ mais alors elle se peupla davantage, de mé-  
 „ me que toutes les Isles voisines. En 697  
 „ l'Evêque *Diodato* y fit bâtir l'Eglise Cathé-  
 „ drale, qui fut réparée vers le commence-  
 „ ment de l'onzième siècle. Or le fol de cette  
 „ Eglise n'est pas élevé de 2 pieds au dessus du  
 „ niveau de la Mer; & jé n'ai apperçu dans  
 „ toute l'Isle aucun endroit qui le soit de 4 pieds  
 „ Ces faits, joints à l'*Arc de Triomphe* érigé  
 „ à l'Empereur *Trajan* que j'ai vu sur le Mole  
 „ d'*Ancone*, font des preuves si évidentes que  
 „ la Mer n'a pas diminué, que j'ai peine à con-  
 „ cevoir ce qui a fasciné les yeux de l'Auteur  
 „ de *Telliamed*.”

C'est sans doute en effet une illusion inconce-  
 vable. Car comment ne pas comprendre, que  
 les faits particuliers doivent être trompeurs,  
 quand ils parlent autrement que toute la classe  
 des faits qui dépendent de la même cause? Des  
 Isles habitables dans les Lagunes de *Venise*, font

un phénomène commun à tous les attérissemens. Les débordemens, les hauffemens extraordinaires des eaux en général, aidés des vents qui élèvent le fable, de la végétation qui le retient & de ses dépôts qui s'y ajoutent, forment peu à peu des terrains qui ne sont plus inondés que dans des cas extraordinaires; cas dont les hommes cherchent à se garantir, dès que ces terrains les tentent. Tel étoit le sol de *Venise* lorsqu'elle fut fondée & tel il est encore au bout de 12 siècles: tandis que 1000 ans, & bien moins encore suivant *Telliamed*, auroient du affranchir ces Isles de toute atteinte de la Mer, en ajoutant 3 pieds à leur élévation primitive au dessus de sa hauteur la plus grande. Il est donc évident que *Telliamed* a tort.

Ce qui est étonnant dans la marche de Mr. DE MAILLET; (toujours en considérant la force de sa persuasion, & les vérités capitales qu'il avoit reconnues) c'est qu'on y découvre de tems en tems des choses qui sembleroient tenir à la ruse: disposition qu'on a peine à concevoir chez un homme, qui ne paroît avoir d'autre motif en cherchant à persuader, que sa propre persuasion, & qui, s'il n'eut voulu que de la réputation, eût dû sentir, que les vérités qu'il

avoit à annoncer, lui en procureroient bien plus sûrement, quand il ne les mêleroit pas de chimères & de subtilités.

Les *Attervissemens* de l'*Egypte* lui avoient fourni les premières idées de son système; & il les ramène sans cesse par une suite de cette préoccupation. Cependant il se doute bien que quelqu'un pourroit lui opposer que tout cela n'est dû qu'aux limons du *Nil*; & qu'il en est de même de tous ces terrains qui se forment aux embouchures des Rivières. Après donc avoir bâti sur ces *retraites de la Mer*, qu'il fait qu'on ne lui contestera pas, il retire tout doucement l'échaffaudage; espérant qu'en faveur de ce qu'il le fait lui-même, on laissera subsister le bâtiment sans appui. „ Ces prolongations de terrains, „ dit il, (a) aux voisinages des rivières, qui, „ comme le Nil, la Loire, le Rhône & la Garonne voient beaucoup de sable à la Mer, „ ont à la vérité quelque chose d'équivoque „ pour servir à prouver sa diminution. Ses „ eaux, je le fais, peuvent être éloignées de „ ces lieux par les matières que les rivières y charient, sans qu'elle baisse de superficie...” Excepté la tournure douteuse, je n'aurois rien pu dire de plus contre lui. Cela semble

(a) Tom. I. pag. 172.

glissé pour contenter ceux qui auroient fait eux même cette remarque, mais il a soin de les ramener à son système en ajoutant aussi tôt: „ Il „ n'en est *certainement* pas de même des mar- „ ques que vous voyez de la *diminution* aux „ Montagnes escarpées & aux rochers auxquels „ elle aboutit ” Cela est vrai, il n'en seroit pas de même, si les Montagnes escarpées qui sont aux bords de la Mer, montroient évidemment qu'elles ont été successivement découvertes: mais voyons les preuves qu'en donne Telliamed.

„ Considérez en Provence, dit il, les rochers „ escarpés qui servent de digue a la Mer; exa- „ minez la côte de *Gènes*, surtout depuis *Ses-* „ *tri* de *Levant* jusqu'à *Porto Venere*; vous re- „ connoîtrez sans pouvoir en douter ni vous „ méprendre, les endroits où elle arrivoit au- „ tre fois, & où elle n'arrive plus. ” J'ai vu ces côtes, mais je n'ai rien remarqué de cela.

„ Vous y remarquerez, prétend-il, les mêmes „ coquillages qu'elle *attache* encore aux lieux où „ elle bat, *mais blanchis de l'air ainsi que le rocher* „ à proportion qu'ils sont élevés d'avantage au „ dessus de sa superficie, & que parconsequent il y a plus de tems qu'elle les a abandonnés. ” Il n'est pas besoin d'avoir parcouru ces côtes, pour savoir que c'est là un conte bleu. En 1000

ans, selon *Telliamed*, la Mer s'abaisse de 3 pieds. Et des coquillages *attachés* aux rochers, n'ont fait que *blanchir* à proportion de ce qu'ils sont plus élevés. Ainsi a 6, 9, 12, 15 pieds par exemple, on verroit des *coquillages existans encore* sur le rocher depuis 2, 3, 4, 5 mille ans! ... „ Vous y verrez, ajoute il, les mêmes enfoncemens que les eaux forment encore aux endroits plus tendres du rocher contre lequel elles battent. Il n'y a point d'homme, quelque prévenu qu'il puisse être contre la diminution de la Mer, qui ne life dans ces lieux sa condamnation. ”

Il se trompoit; car j'ai vu tout le contraire. J'ai vu que les rochers dégradoient beaucoup plus aisément en plein air que par tout où la Mer les baigne. Le soleil & les gelées détruisent les rochers exposés à l'air, lorsqu'il ne sont pas assez durs pour résister jusqu'à ce que la mousse les recouvre. Mais au bord de la Mer, ils se couvrent très vite de *fucus* & de quantité d'autres plantes marines, qui les protègent contre les flots & l'air. Les rochers élevés au dessus des eaux s'éboulent donc & se creusent, parce qu'ils sont exposés à l'air & leurs *enfoncemens* ne sont pas l'effet des vagues.

„ Le nombre des siècles, continue-t-il,  
 „ & la mesure de la diminution de la Mer se  
 „ connoissent sur les rochers; au moins peut  
 „ on y distinguer les Millenaires d'années, par  
 „ les différentes nuances qui sont marquées du  
 „ haut en bas de ces Montagnes & sur les co-  
 „ quillages que la Mer y a attachés. ” Toujours  
 des coquillages *attachés*! Cette expression n'est  
 pas une négligence; car c'est une conséquence  
 de son système, & il a besoin de la faire adop-  
 ter; ainsi j'y reviendrai.

„ Avez vous jamais considéré ce haut ro-  
 „ cher qui forme un cap en sortant du port de  
 „ la *Ciouta* pour aller à Marseille, cette forme  
 „ de bec d'aigle qui en porte aussi le nom, si  
 „ élevé au-dessus de la surface de la Mer,  
 „ qu'en nul tems les vagues ne peuvent arriver  
 „ à beaucoup près à la moitié de sa hauteur.  
 „ Toute la *croûte* de ce rocher est un  
 „ composé égal de coquillages, qu'elle y a at-  
 „ tachés dans des tems différens qu'elle a battu  
 „ depuis son sommet jusqu'à l'endroit où elle  
 „ est aujourd'hui bornée. Quoique la différence  
 „ de nuances que vous observez aujourd'hui sur  
 „ la côte de Gènes ne soit pas aussi marquée  
 „ sur ce rocher, ni l'impression des vagues aussi  
 „ sensible, parcequ'il est composé de *lits*, plus  
 „ égaux

„ égaux en dureté que les montagnes de la Li-  
 „ gurie, elles ne laissent pas de s’y reconnoi-  
 „ tre. ” Voilà un des faits les plus séduifans au  
 premier coup d’œil, & qui semble prêter de la  
 force à tout le reste; cependant ce n’est qu’une  
 illusion. Je n’ai pas vu ce rocher de la *Ciouta*,  
 mais j’en ai vu vingt autres semblables; & il  
 n’y a que le mot de *Croûte* qui donne là un air  
 de preuve en sa faveur, mot dont il détruit ce-  
 pendant tout l’effet lui même, en disant que  
 le rocher est composé de *lits*. Si les Montagnes  
 qui bordent la Mer, étoient en effet *incrûstées*  
 de coquillages dans toute leur surface extérieu-  
 re, comme il les représente, ce seroit un signe  
 que la Mer s’est peu à peu abaissée à leur pied.

Mais des montagnes composées de *lits* rem-  
 plis de coquillages, sont des montagnes for-  
 mées *sous* les eaux de la Mer, & non *sur les*  
*bords*. Qu’elles soient sur les côtes, ou bien  
 avant dans les terres, elles sont de même natu-  
 re. C’est en un mot le phénomène à expliquer;  
 il faut savoir comment la Mer les a découverts.

Il introduit encore avec beaucoup d’appareil,  
 une autre preuve que j’ai été bien à portée d’ap-  
 profondir. „ Les environs de la Ville d’Hières,  
 „ dit-il, fournissent autant qu’aucun autre lieu

„ de cette côte des preuves sensibles de cette  
 „ vérité ” (a) Puis il entre dans beaucoup de dé-  
 tails sur les dessèchemens connus d'une partie  
 de la côte. V. M. fait que j'ai passé assez de  
 tems sur ces bords pour les examiner; & j'y ai  
 vu au contraire la preuve de l'erreur de *Telliamed*.

Toutes ces terres abandonnées par la Mer sont  
 horizontales. La plage est basse vis à vis de  
 l'ancien golfe d'*Hières*. La Mer avoit formé  
 à son entrée, une barre de sable, derrière la-  
 quelle étoient restées des lagunes, que les eaux  
 des montagnes ont comblées & comblent encore  
 peu à peu de leur limon. Il y a des rochers  
 sur la côte, il y en a à fleur d'eau, & d'autres  
 que l'eau couvre entièrement: nous nous amu-  
 sions à y voir ramper les coquillages; mais au-  
 cun de ces rochers n'en renferme; ils sont de  
 l'espèce *primordiale*.

*Telliamed* fait encore mention d'un rocher  
 dans lequel on trouve, à une certaine hauteur  
 au-dessus du niveau de la Mer, des *pholades* lo-  
 gées dans leurs trous. Les *pholades* sont un  
 coquillage de Mer qui, quand il est jeune, perce  
 les rochers; puis continue à y vivre en creu-  
 sant sa demeure à mesure qu'il s'agrandit.

Quelquefois les pierres en sont criblées; &

(a) Tom. I. pag. 164.



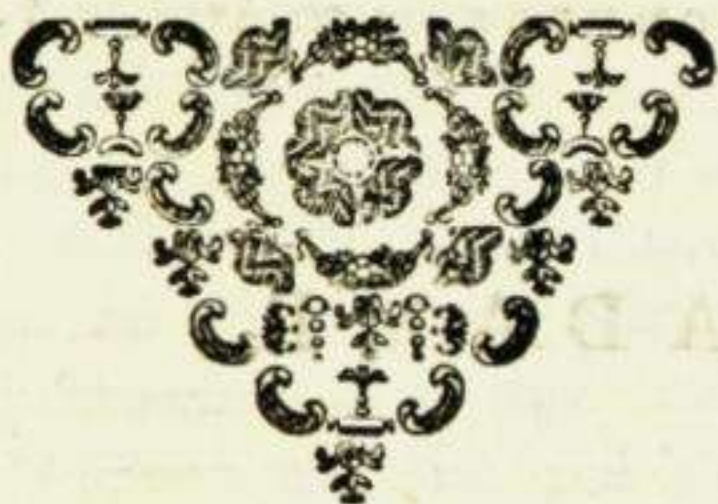
l'on n'explique pas encore comment ces familles peuvent s'étendre, de manière que chaque individu soit logé dans un trou distinct exactement de la forme de sa coquille, & qui ne lui laisse que la faculté de l'entrouvrir. On trouve les rochers ainsi peuplés sur les bords de plusieurs mers, & c'est un de ces rochers que *Telliamed* assure avoir vu à une certaine hauteur au dessus de la surface des eaux. Je voudrois l'avoir vu moi-même, car il faut un peu regarder après lui. Si ce phénomène dépendoit de la cause qu'il lui assigne, il seroit accompagné de mille autres, & ce rocher ne seroit pas seul.

Si donc il existe réellement à une hauteur où les vagues ne puissent plus atteindre, il a été soulevé par quelque cause particulière. C'est ainsi qu'on voit des *Pholades* dans les Colonnes du Temple de *Sérape* près de *Puzzolo*, dont le sol est aujourd'hui d'environ 15 pieds au dessus du niveau de la Mer. Mon frère, qui les vit dans le même voyage où il observa le niveau de la Mer à *Venise*, remarqua que trois des colonnes qui restent debout, sont rongées dans l'étendue de 4 à 5 pieds vers le milieu du fust, sans que le haut ni le bas le soient; & que quelques colonnes couchées, sont percées dans la

même partie : il vit même les coquilles dans presque tous les trous. Voilà qui peut expliquer le rocher de *Telliamed*, s'il existe ; & ici même il y a double changement. Car le *Temple de Sérape*, après avoir été bâti hors de la Mer, a du s'y enfoncer, puisque des *Pholades* se sont logées dans les colonnes, & ressortir ensuite à la hauteur où il est aujourd'hui. Ce sont là des phénomènes particuliers, qui tiennent aux causes des volcans & des tremblemens de terre ; & qui ne disent rien sur la *diminution* de la Mer.

*Telliamed*, toujours assez adroit dans ses moyens, sent la foiblesse de ce qu'il allègue pour prouver immédiatement que la Mer s'abaisse ; & pour y suppléer, il employe beaucoup de pages à montrer qu'on ne fait pas conserver les traces du passé ; que tout se détruit ; que les traditions s'effacent ; que les hommes sont inattentifs, qu'ils ne songent pas à la postérité ; qu'en un mot il n'est pas étonnant que les marques de la *diminution de la Mer* ne nous aient pas été transmises. Alors il abandonne les bords de la Mer actuelle, pour venir parmi les Collines & les Montagnes ; il montre des coquilles partout ; & conclut de nouveau *qu'il faut bien que la Mer*

*diminue.* Je le suivrai dans ces lieux là, que je connois mieux que lui; & je lui montrerai au contraire, *qu'il faut bien que la Mer ne diminue pas.*





## LETTRE XLII.

*Suite du système de TELLIAMED. —  
Examen de ses preuves tirées des  
Montagnes.*

LONDRES, le 20 Avril 1776.

M A D A M E

**L**a partie de l'Ouvrage de Mr. DE MAILLET que j'ai eu l'honneur d'exposer à VOTRE MAJESTÉ dans ma lettre précédente, est l'une de celles qu'on doit surtout examiner dans les suppositions de causes qui ont du agir avec le *tems*. Il est indispensable dans tout système de cette nature, de montrer *des progrès*, pour lui mériter un premier degré de créance.

J'ai fort insisté sur cette règle dans tout le cours de ces examens; parceque si elle avoit

été employée rigidement, elle seule eût garanti de l'erreur plusieurs de ceux qui se sont laissé entraîner à faire le Monde bien vieux, afin de trouver *vaguement* quelque explication des singularités qu'on observe à la surface de la Terre. Si les eaux la découvroient *lentement*, de quelque manière que ce fût, nous verrions *partout* des marques caractéristiques de *progrès*, qui ne laisseroient pas le moindre doute. C'est-là la pierre de touche des systèmes cosmologiques; je ne saurois trop insister sur ce point dans toute occasion, puisqu'on l'avoit tellement oublié. *Partout*, dis-je, on trouveroit ces marques: car c'est dans cette généralité, que consiste l'importance de la règle. Chaque Auteur de système a bien senti qu'il falloit indiquer des marques de changement: mais j'ai répondu d'abord, avant même de les examiner; que si elles existoient, on ne seroit pas obligé de nous les faire connoître; que ce seroit une *donnée* commune dans l'Histoire du Monde; que quiconque auroit apporté quelque attention aux phénomènes de la Nature, connoitroit ce fait comme le flux & reflux. Venant ensuite à les examiner, toutes ces prétendues marques de changement général se sont évanouies, comme il y avoit lieu de s'y attendre: les

faits eux-mêmes ont disparu quelquefois ; & quand ils ont été réels, ils ne se sont trouvés que des phénomènes particuliers.

Cependant il y auroit à la rigueur une autre manière de concevoir les révolutions *lentes*. Abandonnant les preuves immédiates de *progrès* ; ne cherchant plus à en trouver des traces dans la mémoire des hommes ; on pourroit, en allongeant sans bornes le *tems* ; imaginer que les eaux ont découvert si insensiblement la terre, que toute la chronologie certaine n'a rien pu consacrer qui nous le fasse appercevoir : ou supposer même, que l'opération *lente* s'est faite avant tous les monumens chronologiques, & qu'elle a cessé depuis lors : tellement que dans l'un & l'autre cas, abandonnant toutes ces marques de *progrès*, incertaines, équivoques, ou chimériques, on se contenteroit de supposer que ce changement s'est fait autrefois. On pouvoit dis-je imaginer, qu'en abandonnant ainsi les preuves de fait, on nous mettroit dans l'impossibilité de montrer l'erreur de l'hypothèse.

Mais il reste une autre pierre de touche, sur laquelle j'ai déjà insisté, & que les Philosophes qui se sont occupés de cet objet, devroient avoir eux-mêmes employée. La Mer fait deux

espèces de travaux totalement différens ; l'un s'exécute dans son *fond*, l'autre sur ses *bords*. Ce dernier travail consiste partout, à pousser de l'intérieur à l'extérieur les matières mobiles. Car quel que soit le vent ; qu'il souffle même de la terre, dès qu'il y a des *vagues*, elles roulent vers le bord : & le *flux*, cette cause journalière, pousse très souvent devant lui des matières, que le *reflux* ne ramène point. Ainsi, par l'une & l'autre de ces deux causes, toujours agissantes, il se fait sur tous les bords où il n'y a pas des courans, un *talus* qui s'accroît, jusqu'à ce qu'une certaine pente, compense la différence de force de l'eau qui se porte vers le bord à celle qui retourne vers la Mer.

Si l'eau de la Mer s'est retirée *lentement* de dessus les terres, avec quelque *lenteur* que ce soit, ces *talus* ont du se prolonger. Et si la Mer a découvert la *terre* partout ; partout aussi ces *talus* doivent en être la preuve : ou si elle s'est abaissée de quelque côté pour s'élever d'un autre, ils doivent marquer le côté qui a été successivement découvert.

Ce travail de la Mer sur ses *bords*, aura donc le caractère général, d'une pente assez régulière vers la nouvelle plage. Ses *lits*, se-

ront rarement horizontaux, & jamais sûrement ils ne seront inclinés du côté opposé. Plus il y aura de *lenteur* dans l'opération, moins la surface découverte pourra renfermer des montagnes, quand même il y en auroit eu dans le sein de la Mer, parceque successivement elles auront été effacées sur les bords. Ces *talus* seront d'une composition très caractéristique : ils contiendront tout ce que la Mer roule sur les bords ; gravier, sable, corps marins & corps terrestres de tout genre : ceux-ci n'y seront guère moins nombreux que les autres, & ils seront tous semblables à ceux que les côtes les plus voisines produisent encore ; ou si des changemens, nécessairement bien *lents*, dans le climat ou dans d'autres circonstances, changent les espèces du genre animal & du genre végétal, on en appercevra les nuances. Enfin, si la Terre est depuis longtemps habitée par l'Homme ; les ouvrages de la Nature ne seront pas les seuls ensevelis dans ces *talus*, il devra s'y trouver aussi des ouvrages de l'Art.

Ici encore *Telliamed* m'étonne. Personne n'avoit si bien vu ce qu'il falloit prouver. C'est grand dommage qu'il fût si foible dans l'observation & dans les principes physiques. Je ne ferois que répéter ces conséquences nécessaires



de tout changement lent du niveau ou du lit de la Mer, si je copiois ici ce qu'il prétend avoir été observé par son ayeul (a); je me bornerai donc aux points les plus remarquables.

La tâche que Mr. DE MAILLET se donne, & qu'il devoit en effet se donner; est de prouver que la surface de nos terrains montre partout qu'ils ont été successivement *des côtes*. Après s'y être engagé sous l'allégorie des lieux qui environnoient la demeure du Philosophe Indien, il vient avec la plus grande assurance aux preuves qu'on peut vérifier. „ Il ne voyoit „ rien, dit *Telliamed* de son ayeul (b), dans „ l'extérieur des terrains, qui ne lui apprit „ la même vérité. Les marques des attaques „ que la Mer leur avoit livrées dans sa fureur „ après les avoir formés, gravées profondement „ en cent endroits escarpés des Montagnes; „ des *amphithéâtres* travaillés par elle degré à „ degré sur leur penchant, selon ceux de sa „ diminution, qui par là s'y voyoit tracée; „ des *coraux* qu'elle y avoit laissé attachés, „ après leur avoir donné naissance & les avoir

(a) Tom. I. pag. 68. & suiv.

(b) Tom. I. pag. 35.

„ nourris dans les lieux mêmes où ils se trou-  
 „ voient pétrifiés ; des trous de vers marins,  
 „ qui ne vivent que dans les eaux, & qui se  
 „ trouvoient imprimés sur plusieurs rochers,  
 „ étoient encore pour lui des assurances non  
 „ douteuses de l'origine de nos Montagnes, &  
 „ de leur ancien état . . . En général, dit-il  
 „ ailleurs (a), mon ayeul trouva dans ce  
 „ genre de pétrification superficiel à nos terrains,  
 „ des coquillages sans nombre . . . Le nom-  
 „ bre prodigieux de coquillages de mer de  
 „ toute espèce, dit-il encore (b), cimentés  
 „ (expression bien caractéristique) cimentés à  
 „ l'extérieur . . . depuis les bords de la mer  
 „ jusqu'au plus haut de nos montagnes, ainsi  
 „ qu'on le remarque à ses rivages & dans les  
 „ lieux qui en sont voisins . . . étoient pour  
 „ lui une démonstration si forte de l'origine  
 „ de nos terrains, qu'il lui sembloit étonnant  
 „ que tous les hommes n'en fussent pas con-  
 „ vaincus ”.

Je ne rapporterai pas tous les passages de ce genre ; car c'est le système général de l'ouvrage. Suivant lui on retrace le passage successif des bords de la Mer comme à la piste,

(a) Ibid. pag. 58.

(b) Pag. 34.

„ L'aspect des terrains voisins de ses bords ”  
 (dit-il dans une espèce de péroraison (a) )  
 „ tellement semblable à celui que ses eaux  
 „ offrent à nos yeux , qu'il n'est presque pas  
 „ possible de les distinguer. . . . tout enfin dans  
 „ la Nature, nous parle de cette vérité, que  
 „ nos terrains sont l'ouvrage de la mer, &  
 „ qu'ils en sont sortis par la diminution de ses  
 „ eaux ”.

Il ne manque à tout cela que la vérité; car d'ailleurs c'est bien ainsi qu'il falloit prouver le système. Mr. DE MAILLET travailloit par l'inspiration de son génie, plutôt que par la connoissance des faits. Il se trompa au premier coup d'œil, sur ce qui mettoit à sec les prolongemens de l'*Egypte*; il trouva partout des signes que la Mer avoit couvert nos terrains; il fut séduit par l'hypothèse de la diminution, & dès lors il vit la Nature, comme elle devoit être d'après cette hypothèse; & il a été en général très conséquent. Sur-tout il a bien senti que c'étoit *sur ses bords*, que la Mer, en les abandonnant peu à peu, devoit donner la dernière façon à son ouvrage. Je crois voir ce qui l'a induit en er-

(a) Tom. II. pag. 58.

reur, dans la plupart de ses preuves imaginaires d'une fabrication *littorale* de la surface de nos terrains : & je vais avoir l'honneur de l'expliquer à V. M.

Il est vrai d'abord qu'en mille endroits, dans les plaines & dans les vallées, on trouve des couches de *gravier* qui paroissent faites par *alluvions*; les *eaux* les ont certainement étendues; elles ressembtent assez à des *plages basses*: mais ce n'est sûrement pas l'ouvrage de la Mer. Je me propose d'expliquer dans la suite à V. M. comment ces couches se sont formées. On trouve cependant des *graviers* par couches, qui renferment des *coquillages* & d'autres corps étrangers tant marins que terrestres; j'en connois plusieurs dans ce cas-là, & j'ai eu l'honneur d'en faire mention à V. M. Mais ce sont des amas qui n'ont point de rapport avec la forme des bords de la Mer; ils appartiennent au phénomène général, celui qui prouve que la *Mer* a couvert la *Terre*; ne portent aucune marque caractéristique d'une diminution *lente*. Ces *graviers* sont en quelques endroits les débris roulés des *Montagnes primitives*; on reconnoît les pierres qui les composent: en d'autres ce sont de petits *cailloux* de la nature des pierres à fusil, tels que les

graviers de l'Angleterre & de la Picardie. Ces amas en un mot, font partie du *fond* ancien de la Mer, & ne portent aucun caractère *littoral*, c'est à dire aucune preuve distinctive qu'ils aient été faits sur les *bords*.

Il est vrai encore qu'on voit sur les faces de quelques Montagnes escarpées, ces *amphithéâtres*, dont parle *Telliamed*, & d'où il conclut que la Mer les a quittés graduellement. Mais quand on les examine sans être prévenu d'aucune hypothèse, on y voit tout simplement que ce sont des éboulement de couches qui forment ces *degrés*. J'ai déjà expliqué ci-devant à V. M. cette dégradation successive des Montagnes escarpées, qui les réduit enfin à des *talus*.

Quand sur les faces de ces Montagnes, les rochers résistent longtems aux causes qui les brisent & les font tomber par masses ou en moëllon; l'action des pluies, du soleil & de l'air même, les use à l'extérieur. S'ils ont alors des parties plus dures que la masse générale, ces parties demeurent en relief; & c'est le cas de presque tous les *corps marins* que renferment les Montagnes. Nonseulement la substance de ces corps, surtout dans l'état de pétrification, est ordinairement plus dure que la pierre; mais

la pierre même qui est moulée à leur intérieur est plus dure que celle qui les environne : j'ai expliqué aussi ce phénomène à V. M. en lui parlant de la formation des *Grès*. Ces *corps marins* donc, ou quelquefois les noyaux qu'ils ont moulés, restent en relief sur les pierres exposées à l'air, & c'est par là le plus souvent qu'ils se font appercevoir dans les Montagnes. J'en ai vu mille fois à la surface des rochers : mais n'ayant pas la prévention de *Telliamed* sur la *diminution lente de la Mer*, je n'ai pas trouvé comme lui que ce fût une *pétrification superficielle aux Montagnes*, je n'ai pas imaginé, contre l'impossible, que ces *coquillages marins*, & ces *coraux de toute espèce*, que je voyois comme *cimentés* aux rochers, y eussent été *successivement attachés* par la Mer, & qu'ils s'y fussent conservés des milliers de siècles. Je jugeois tout simplement qu'il y avoit longtems que ces surfaces ne s'étoient pas éboulées, puisque l'air avoit eu le tems de les disléquer. Car je voyois ailleurs des surfaces nouvellement découvertes, où rien ne paroïssoit encore en relief; mais qui promettoient pour la suite les mêmes sculptures, dont les desseins étoient tracés par les contours des *corps marins*, que leur coupe faisoit appercevoir. En un mot je voyois des *Montagnes*

*gnes*

*nes marines*, des amas faits par la Mer dans ses *fonds*, mais nulle apparence de travail *littoral*.

Mr. de Maillet étoit si convaincu, que pour établir une diminution *lente* de la Mer, il falloit trouver sur les pentes des Montagnes des marques de fabrication littorale, qu'il cherche à y ramener les *tufs*; & il donne une longue explication de la manière dont ils doivent se fabriquer sur les côtes (a). Si les *tufs* en effet pouvoient être attribués à la Mer, son système en seroit singulièrement appuyé; car on en trouve à l'extérieur de beaucoup de Montagnes; & les corps étrangers qu'ils renferment, montrent certainement qu'ils doivent leur formation à l'ouvrage successif des *eaux*. Mais malheureusement pour l'hypothèse, ce sont toujours des corps terrestres: des coquillages quelquefois; mais de ceux qui vivent sur les Montagnes: des végétaux en quantité; mais terrestres & qui croissent dans les lieux voisins: & presque partout où il y a des *tufs*, ils continuent à s'augmenter par la continuation du cours des eaux. La Mer fait bien aussi du *tuf* sur quelques côtes; je me rappelle même d'en avoir vu, & je comprends que c'est par là que Mr. DE MAILLET a été tenté de lui attribuer celui des montagnes. Le *tuf* n'étant qu'un

(a) Tom. I. pag. 52.

ne incrustation successive de dépôts propres à se durcir à l'air; partout où les eaux charient des matières de ce genre, en couvrant & découvrant alternativement les corps qu'elles mouillent, elles doivent y envelopper les corps étrangers qui croissent ou qui s'arrêtent sur la surface successive. Le *tuf littoral* renferme donc les corps qui roulent ou croissent sur les bords de la Mer, & le *tuf des Montagnes* enveloppe des corps que produisent les Montagnes; de la *mousse* surtout & de petits *joncs* qui croissent en abondance autour de ces eaux. Ainsi tout ce que dit *Telliamed* à l'égard du *tuf*, montre bien qu'il sent la nécessité de rapprocher ce qu'on observe sur les pentes des Montagnes, de ce qui se passe sur les bords de la Mer; mais il ne le rapproche point.

Il a bien senti encore que l'on pourroit être étonné, que dans cette succession de retraite des eaux de la Mer, & de travail toujours uniforme sur ses bords, les *corps marins* qu'on trouve dans les Montagnes fussent si souvent différens de ceux que nourrissent les Mers voisines; & dans l'explication de ce Phénomène important, son hypothèse lui donne bien de l'avantage sur toutes celles qui supposent que nos ter-



reins sont fortis *lentement* de la Mer par d'autres moyens.

„ Vous avez compris Monsieur, ” (dit *Telliamed* continuant de s'adresser au Missionnaire (a)) „ par les observations de mon ayeul sur l'état présent du fond de la Mer, qu'il s'y trouve des coquillages tellement ensevelis dans la vase, que les espèces en sont inconnues aux côtes voisines. On trouve dans les pierres de Europe jusqu'à 80 sortes de *Cornes d'Ammon*, dont à peine on a rencontré jusqu'ici deux ou trois espèces non pétrifiées. . . . . Les espèces inconnues peuvent aussi avoir manqué, & être périées par le dessèchement des eaux où elles subsistoient. Il y a peu de mers qui n'aient des coquillages particuliers, comme des poissons; & ces Mers venant à tarir, tout ce qu'elles nourrissent doit manquer avec elles. ”

Voilà une première raison qui est particulière au système de *Telliamed*; à cause de l'évaporation qui en fait la base. Mais ce moyen, celui de tarir des mers particulières & de faire périr ainsi les espèces qui leur appartenoient, quoique séduisant au premier coup d'œil, n'est cependant qu'une illusion. Supposons que les plaines d'un

(a) Tom. II. pag. 26.

Continent soient prêtes à se découvrir par l'évaporation de la Mer. Je dis que s'il s'y forme de petites Mers isolées, elle ne se dessècheront point, tant qu'il subsistera un océan. Car l'isolement suppose que l'eau ne pourra s'écouler par nul endroit; & alors l'eau des pluies y compensera l'évaporation. Ces enfoncemens deviendront ainsi des Mers, de la nature de la Mer Caspienne; & les animaux qui y vivoient, continueront à y vivre. A moins cependant que les eaux ne trouvaient des passages pour se filtrer dans le terrain: mais alors on verroit aussi les eaux des pluies continuer à s'y filtrer, & ce seroit des cas particuliers aisés à reconnoître. Si au contraire le *fond de Mer* dont il s'agit, continue à conserver sa communication avec l'Océan jusqu'à son dessèchement total; les animaux marins, dans cette marche prodigieusement lente, auront le tems de suivre l'eau, & de s'accoutumer peu à peu aux nuances de changement que cette transmigration occasionera.

Sans doute que *Telliamed*, à qui nous verrons supposer dans la suite, que par degrés les *animaux marins* sont devenus des animaux terrestres, ne contestera pas la possibilité de leur transmigration d'un *fond* à un autre dans la Mer même.

Il veut parler de tout, afin de paroître parer

à tout; aussi fait - il mention des *Cornes d'Ammon*. Mais il passe bien vite sur cet objet, & laisse imaginer que son explication est suffisante.

Il se garde bien de dire que cette race des *Cornes d'Ammon* couvroit autrefois presque toute l'étendue du *fond de Mer* qui fait aujourd'hui notre Continent; qu'on ne la trouve pas moins dans les Montagnes qui bordent encore aujourd'hui les côtes, que dans celles qui sont le plus avant dans les terres; qu'ainsi, à l'égard de ce *coquillage*, le dessèchement de quelque *Mer particulière* ne dit absolument rien. Ce n'est point non plus une explication que de dire, que quelques coquilles s'enfoncent dans la vase, & y vivent & meurent sans venir jamais sur les bords: car la *Corne d'Ammon* ne sauroit être de ce genre. Elle appartient à la classe des *Nautilus*, qui peuvent se rendre légers à volonté, & venir jusqu'à la surface de l'eau. Et quand ce ne seroit pas là son allure, la coquille de l'animal mort est si légère, & son volume, qui va jusqu'à plusieurs pieds de diamètre, donne tant de prise aux vagues & aux courans, qu'il n'est presque pas possible d'imaginer qu'elles pussent encore subsister autour de nous, dans la moindre proportion avec la quantité qui existoit au-

trefois, fans que nous en vissions arriver fur nos côtes.

*Telliamed* passe ensuite aux *coquillages* qui sont *fossiles* dans nos Continens, & ne vivent plus que dans des mers très éloignées. „ Ces espèces, dit-il, peuvent n'être plus voiturées, des côtes où elles subsistent aujourd'hui, aux rivages où elles étoient apportées autrefois par les courans, si entre l'un & l'autre endroit il s'est formé une barrière par la diminution de la Mer... Il peut en être ainsi de celles qu'on trouve dans les Montagnes d'Angleterre, & qui ne se rencontrent point dans les Mers dont cette Isle est environnée. Ces coquilles ont pu dans les tems précédens y être voiturées par les courans de la Mer des diverses parties du Globe qui répondent à ces côtes, & par la diminution survenue à ses eaux, cesser d'y être amenées. Vos montagnes de France renferment mille témoignages non douteux de cette *interruption* de transport d'une partie du globe à l'autre, puisqu'elles renferment des plantes & des coquillages de mille sortes, propres aux autres parties de la terre, qui ne croissent & qui ne naissent point dans votre pays. ”

Voilà certainement une grande partie du phé-

nomène : mais est-elle expliquée ? Les *coquillages d'Asie* peuvent en effet être interceptés pour nous : mais qu'est-ce qui intercepte les *plantes & les coquillages d'Amérique* ? La Mer Atlantique n'est-elle pas toujours ouverte, & même toujours plus étroite selon lui ? Il manque d'ailleurs dans cette exposition une partie du phénomène. Parmi ces *plantes & ces coquillages exotiques*, il y a aussi des animaux : les os d'Éléphants & de Rhinocéros se trouvent dans nos contrées ; ils se déposent donc dans nos *fonds de Mer* : nous étoient-ils aussi amenés de si loin ? Et la multitude d'*entroques*, ces parties d'un animal du genre de la *tête de méduse*, qui ne vit que dans les Mers du Nord, arrivoient-elles aussi de là pour se mêler avec les productions de *l'Asie*, de *l'Afrique* & de *l'Amérique* ? Voilà un congrès un peu difficile à imaginer : car ce sont des *courans* qui doivent servir de véhicule ; & il n'est guère possible de concevoir, comment notre *Europe* pouvoit être un centre où des courans aboutissoient du Nord, du Sud, de l'Est & de l'Ouest.

Mais voici qui comble la mesure des conséquences bien vues dans le système, & des faits mal vus. J'avois remarqué dès l'entrée, en esquissant les conditions nécessaires à un système

du genre de celui de *Telliamed*, que nos Continens devant recevoir successivement leur dernière forme sur les côtes, les corps étrangers que renferment nos terres, devroient être souvent mêlés des ouvrages de l'art; & cela même est d'autant plus nécessaire dans le système de *Telliamed*, que suivant les élémens de son calcul, il y a près de deux millions d'années que les hommes peuvent habiter notre Europe.

Il y a bien là du tems pour faire des navires, de la vaisselle, des outils, & pour en ensevelir dans la Mer & sur les côtes.

Sans doute il y a du tems, & *Telliamed* n'est point encore en défaut. „ J'ai vu, dit-il (a), „ dans un rocher escarpé de l'Apennin qu'un „ torrent avoit miné dans sa chute, la proue „ d'un bâtiment qui s'avançoit au dehors de six „ coudées. Il étoit pétrifié, & sa dureté avoit „ résisté à la force du torrent, tandis que la „ pierre du rocher en avoit été minée. Ce lieu „ n'est pas éloigné du Mont Jouë. Il eut fallu „ avoir une longue échelle de corde qui me man- „ quoit, pour descendre du sommet de la Monta- „ gne jusqu'à l'endroit où ce vaisseau paroissoit, „ afin de l'examiner de plus près. Il seroit même très curieux de le tirer entier du sein du

(a) Tom. I Pag. 88.

„ rocher, pour connoître la forme des bâtimens  
 „ dont on se servoit au tems du naufrage de ce-  
 „ lui-ci. Quoiqu'il soit assez ordinaire de ren-  
 „ contrer des débris de bâtimens dans les carriè-  
 „ res, il est très difficile d'en connoître la forme;  
 „ parceque faisant aujourd'hui partie de la pierre  
 „ même, ils sont brisés & mis en pièces par  
 „ les ouvriers, avant qu'on ait pu reconnoître  
 „ quel est le tout qui formoit ces parties.

Puis dans une péroraïson, où il rassemble les faits qu'il a allégués en faveur de son systême, il rappelle, „ mille bâtimens propres à la Mer „ seule, qu'on rencontre dans les contrées les „ plus éloignées d'elle (b) ” Ailleurs, combattant le systême de ceux qui supposent que les *coquillages fossiles* pourroient bien avoir été produits par des semences de coquillages, passés de la Mer dans les terres par imbibition, systême dont j'aurai l'honneur de dire un mot à V. M. dans la suite, il leur oppose: „ qu'il n'est pas „ seulement question des corps d'animaux marins „ & terrestres, & de leurs parties, que les Mon- „ tagnes renferment; qu'il s'agit encore de tous „ les corps étrangers à leur substance, *barques, an- „ cres, poutres, pierre d'une couleur ou d'un qua- „ lité différente, poignées d'agate ou d'autre matière,*

(b) Tom. II. Pag. 58.

„ pièces d'or & d'argent fabriquées de main d'homme.  
 „ me. Ces corps (ajoute - t - il) ne peuvent évidemment  
 „ avoir été produits dans ces pierres  
 „ par aucune semence; & ils ne sont pas moins  
 „ que les corps des animaux marins & terrestres,  
 „ des preuves sans réplique de la formation de  
 „ nos montagnes dans le sein de la Mer même. ”

Oh! sûrement je ne répliquerai pas! Je laisserai tous les Naturalistes répliquer pour moi sur la nature de cette preuve d'une proposition d'ailleurs très vraie. Voilà comment, après avoir rassemblé beaucoup de vérités, & de vérités importantes à la matière qu'il traite, il commence à les mêler de Fables. Et avec quel sérieux ne les allégué - t - il pas! En voici un exemple qui vaut la peine d'être rapporté.

Après avoir fixé la diminution de hauteur de la Mer à 3 pieds dans dix siècles, & parlé de la terre cuite, comme se trouvant dans mille endroits parmi les corps marins, il vient à l'Homme, le fabricant de cette terre cuite: & examinant depuis combien de tems il a été formé, voici ce qu'il en dit (a). „ On pourra, sur la seule  
 „ connoissance du progrès de la diminution de  
 „ la Mer d'un siècle à l'autre, juger à peu près  
 „ du tems depuis lequel ce globe est habité par

(a) Tom. II. Pag. 60.



„ les hommes. Il suffira pour cela de reconnoître les endroits les plus élevés des montagnes dans la pétrification desquelles on trouve de la *terre cuite*, qui est l'ouvrage de la main des hommes. En mesurant ensuite l'élevation de ces lieux au-dessus de la superficie présente de la Mer... ” Je m'arrête, car en vérité je n'ai pas la force d'en copier davantage: V. M. voit bien toute l'étendue de l'argument, qui aboutit à quatre cent mille ans & au delà, si seulement on trouve de la *terre cuite* dans les carrières à 1200 pieds au-dessus du niveau de la Mer. Je connois le *Monte testaceo* formé des *pots cassés* des habitans de l'ancienne Rome; j'ai vu des *urnes* antiques, des *lacrymatoires*, des *lampes*, des *vases étrusques* trouvés dans des terrains déjà remués; mais jamais je n'ai vu, ni oui dire qu'on ait vu, un morceau de *terre cuite* dans les carrières des montagnes; je n'ai jamais appris qu'on y eût trouvé ni *poignées d'agate*, ni *pièces d'or & d'argent*. Enfin il n'y eût jamais de rêve pareil, joint à tant de réalités, dans aucun ouvrage de physique. Et puis calculer d'après cela! Cependant ne nous étonnons point; cette dernière circonstance n'est pas la plus extraordinaire: il n'est que trop fréquent de voir revêtir de l'appareil des calculs, & même de calculs très rele-

vés, des hypothèses physiques, qui avec plus de plausibilité, n'ont pas plus de fondement que celles de *Telltamed*.

Ce n'est pas qu'il ne pût se trouver accidentellement quelques ouvrages de l'art dans quelques Montagnes, quoique formées au fond de la Mer. Mais il devoit nécessairement s'y en trouver beaucoup, si elles avoient reçu leur dernier façonnement sur les côtes. Aussi Mr. DE MAILLET prétend-il qu'il y en a beaucoup. Il avoit sans doute passé des Cabinets des *Naturalistes* à ceux des *Antiquaires*; & prévenu de son hypothèse de la *diminution de la Mer*, il avoit tout confondu. Peut-être même avoit-il vu dans quelques Cabinets, rangées sur les mêmes rayons, les *antiquités* de la terre & celles des hommes, (car l'amour des collections n'a pas toujours de but); & ce mélange aura peint à son imagination une même origine. Quant à ces milliers de *bâtimens propres à la mer*, ces *ancres* & ces *cordages*; comme il avoit pris les *atterrissemens* du Nil, pour des preuves de la *diminution de la Mer*, il crut pouvoir assurer qu'on trouvoit partout, ce qu'on trouve quelquefois dans les plaines de l'Égypte. Il ajouta foi à toutes les fables de vaisseaux trouvés bien loin des mers; & lui-même, qui se moque quelque

part de ce que les Anciens s'imaginoient avoir trouvé le vrai portrait de Galba dans une pierre; vit cependant la *proue d'un vaisseau*, dans quelque *schiste* saillant sur la face d'une Montagne de l'Appennin.

Enfin un autre exemple du mélange de l'erreur avec des vérités intéressantes dans ce livre extraordinaire, c'est ce qui regarde les différentes espèces de Montagnes. Il y en a qui ne contiennent point de *coquillages marins*, & dans ce nombre sont les plus élevées. *Telliamed* le reconnoît, & je ne me rappelle pas qu'on l'eût dit avant lui! Mais à cet égard encore, son hypothèse l'a empêché de bien voir les phénomènes. Il croit que ces montagnes ont été formées par les eaux de la Mer; j'ai eu occasion de faire remarquer à V. M. qu'elles ne le sont point. Ce n'est pas qu'il n'ait vu plusieurs des choses qui sont contraires à son système. Mais il entreprend de les expliquer, & ici son industrie ordinaire lui manque.

Il avoit remarqué par exemple ces *tortillemens* des couches de certaines Montagnes, qui excluent toute idée de fabrication aquatique. Mais il n'en avoit vu sans doute que dans de petites Collines telles que celles d'*Hières*; & par cette raison il attribue ce qu'il appelle leurs

ondes, à quelque impulsion forte, à laquelle leur substance, encore presque liquide & sans consistance n'avoit pu résister; s'il eût vu les masses énormes de quelques Alpes ainsi tortillées, son imagination n'eût pas entrepris de les comprimer.

Mais il a vu dans ces hautes Montagnes les couches perpendiculaires, qui certainement non plus, ne peuvent avoir été formées par les eaux, quoiqu'elles soient plates ou légèrement ondées. Cependant il entreprend aussi de les expliquer par des dépôts; & il employe d'abord une de mes explications anciennes, de celles auxquelles j'avois recours pour ramener toutes les Montagnes à une même origine lorsque je n'en avois encore vu que peu. Il suppose que des Collines, d'abord formées par couches horizontales ou légèrement inclinées, ayant été minées à leur pied par les courans, se sont renversées, & qu'alors leurs couches sont devenues perpendiculaires (a). Mais voyant ensuite comme moi, que cette hypothèse ne pouvoit satisfaire qu'à quelques cas particuliers, il en vient à l'explication la plus baroque. „ Indépendamment de ces cas „ rares, dit-il (b), les dispositions seules des „ fonds de la Mer suffisent pour donner lieu à „ la formation d'un feuilletage de ces matières

(a) Tom. II. Pag. 16. (b) Pag. 17.

„ presque perpendiculaires. La hauteur de ses eaux  
 „ qui les parcourent, leur applique sans discon-  
 „ tinuer les matieres dont ces eaux sont char-  
 „ gées. C'est ainsi que la brosse, impréinte  
 „ d'une eau blanchie de chaux, applique à un  
 „ mur une feuille de cette chaux, que la répéti-  
 „ tion augmente & rend enfin assez épaisse pour  
 „ couvrir la noirceur & la difformité d'un  
 „ mur. ”

Et comment auroit-il pu former un système juste sur ces *Montagnes*? Il ne les connoissoit presque pas. Il attribue à celles qui renferment des dépoüilles de la Mer, les minéraux, qui n'appartiennent qu'aux premières. „ Ce fut  
 „ dit-il (a), après la découverte des premiers  
 „ terrains, & lorsqu'ils furent revêtus d'herbes  
 „ & de plantes, lorsque la Mer se vit peuplée  
 „ de poissons & de coquillages, que se formè-  
 „ rent ces montagnes postérieures, des débris  
 „ des premières, & des matieres différentes dont  
 „ les courans de la Mer se trouvèrent chargés.  
 „ Aussi est-ce dans celles-ci, que se rencontrent  
 „ tant de corps étrangers, des herbes, des  
 „ plantes & des arbres, des poissons & des co-  
 „ quillages. C'est-là que se trouvent les *métaux*  
 „ & les *minéraux*, les pierres précieuses, tout

(a) Tom. II. Pag. 115.

„ ce qui fait l'ornement du globe, les commo-  
„ dités de la vie, le fontien du luxe, l'ob-  
„ jet de l'ambition & de la cupidité. ” Voilà  
donc encore un grand vuide dans sa connoissan-  
ce des montagnes : vuide qu'il a rempli par son  
imagination. Après cela il n'est point étrange  
qu'il se soit laissé entraîner dans un systême si  
chimérique. Il l'a imaginé sur les côtes, il la  
fait cadrer avec quelques parties des montagnes  
qu'il connoissoit, & les a arrangées elles - mê-  
mes pour satisfaire aux Phénomènes.

Mais dans ce systême là, non plus que dans  
tous ceux où l'on se contente de laisser agir la  
matière, il ne suffit pas de fabriquer des Mon-  
tagnes ; il faut faire aussi des plantes, des  
hommes & des animaux. *Telliamed* ne se refu-  
se point à cette tâche ; il essaye au moins.  
C'est plus que n'ont fait jusqu'ici les Auteurs des  
systêmes de même genre. Il est donc essentiel  
de le suivre encore dans ces détails.





## LETTRE XLIII.

*Suite du système de TELLIAMED — son  
Hypothèse sur l'Univers — Population  
des Planètes — Origine des Plantes  
& des Animaux terrestres.*

LONDRES, le 1 Mai 1776.

M A D A M E

Dans ce qui me reste à exposer à VOTRE MAJESTE du Système de *Telliamed*, les vérités contraires à ses erreurs, augmenteront bien peu notre provision de faits cosmologiques. Ce reste, dépouillé de l'apparence que lui donnoient les vérités dont il l'habilloit adroitement, se réduit à de pures chimères, qu'il semble qu'on pourroit négliger. Ses grossières erreurs astronomiques, tombent par leur simple exposition;

& la Fable de *l'Homme* ne paroît pas mériter qu'on s'y arrête. Mais j'ai destiné ce système, par son singulier mélange, à montrer à V. M. le pouvoir étonnant d'une hypothèse favorite, pour détourner peu à peu les hommes de la vérité, & leur faire recevoir enfin des erreurs, dont ils s'étonneroient eux-mêmes si l'on détruisoit tout à coup le charme qui les enveloppe.

On se trompe souvent, quand on imagine, qu'on peut négliger certaines conséquences des systèmes hardis, comme des accessoires indifférens à l'hypothèse; & quelquefois même les inventeurs cherchent à esquiver les difficultés, en produisant cette illusion. *Telliamed* se fait beaucoup presser par le Missionnaire, pour lui dire son opinion sur l'origine de l'Homme. „ Je „ viens prendre congé de vous „ (lui dit-il au début de la *sixième Journée*) „ & quoique le „ tems me permît encore de vous communi- „ quer, comme je vous le promis hier, ce que je „ pense sur l'origine des hommes & des ani- „ maux, je crois que sur ce point vous me dis- „ penserez volontiers de tenir ma parole. Il „ seroit d'ailleurs inutile de m'étendre avec vous „ sur un sujet, qui est indifférent au système de „ la diminution de la Mer, & sur lequel il vous „ est défendu de croire autre chose que ce que



„ vos Loix enseignent. ” Puis le Missionnaire accorde que cela est *indifférent*, mais il insiste, par le plaisir qu’il aura, dit-il, à l’écouter sur des objets qu’il ne pourroit *apprendre* de tout autre : il promet aussi de ne point *se scandaliser* ; & *Telliamed* entre en matière.

Mr. *de Maillet*, vouloit ainsi se faire écouter sur son système cosmologique, en voulant ce qui auroit dégouté un grand nombre de ses lecteurs. Mais il sentoit bien qu’il ne falloit pas se taire sur l’Homme ; car si nous voyons que les Continens sont sortis de la *Mer*, nous voyons aussi qu’ils sont habités. Il faut donc nécessairement, dès qu’on veut tout expliquer par la Physique, tracer l’origine de ce qui a vie ; faire germer le *sentiment*, l’*intelligence*, ainsi que les plantes & les arbres. Mais alors on ne peut guère arrêter les progrès de la *vivification*. Car dès qu’on a conçu une cause Physique qui a pu faire passer la matière à l’organisation & au sentiment, il faut bien s’attendre à quelque génération spontanée, à de nouvelles espèces de plantes & d’animaux propres à se perpétuer, formées dans ces heureux momens, où toutes les circonstances concourent. C’est ainsi que pense *Telliamed* ; & à cet égard il agit fort rondement. Il cite tout uniment ses autorités :

C'est ce que nous appellons *la Fable*. D'autres Philosophes y mettent plus de façon; il a fallu plus de combinaisons pour contenter leur esprit, parce qu'ils connoissoient plus de Physique, & que cela compliquoit davantage le problème à leurs yeux. Mais ils n'ont pas moins oublié, que lorsqu'on veut tout expliquer *physiquement*, on n'est pas en droit d'abandonner un moment le langage de la *Physique*, dont la Métaphysique doit être exclue, par la même raison que la Théologie, pour ne pas supposer ce qui est en question. La *Physique* en un mot, doit tout expliquer par ses principes distinctifs, ou avouer sa foiblesse. Dès qu'on s'écarte de cette règle, qui est du sens commun, on entre dans le Pays des chimères. *Telliamed*, comme je viens de le dire, y est entré avec un peu moins de façon que d'autres Philosophes qui l'ont précédé & suivi: mais cela revient assez au même: & sa chimère me paroît très propre à montrer combien aisément on s'écarte de la vérité, & de la bonne logique, dans l'étude de la Nature, lorsqu'on est prévenu de quelque opinion fondamentale, qui elle-même est une erreur.

Mr. DE MAILLET en est un exemple frappant. Il avoit bien vu que nous habitons un

*fond de Mer*; & s'il n'eût pas imaginé comme solution, que *la Mer s'évapore*, il auroit peut-être été fort loin dans l'observation. Au lieu que, préoccupé de cette hypothèse, il a généralisé d'abord toutes les observations particulières qui pouvoient le favoriser.

Mais il falloit au moins donner quelque idée de la manière dont ii concevoit que *la Mer s'évapore*. Ses Lecteurs tant soit peu éclairés favoient, que si l'eau s'élève dans l'air en vapeurs, elle retombe en pluie & en rosée: quel a gravité ne permet à aucune particule de matière qui a une fois appartenu à quelque Globe, de s'en écarter au delà de ce que détermine sa *pesanteur spécifique*; que si les *vapeurs* montent dans *l'air*, c'est qu'elles *pesent* moins que lui; de sorte qu'elles sont invinciblement arrêtées au point où leur *pesanteur spécifique* est la même, ou à peu près la même, que celle de l'air qui les environne.

Dans l'embarras que lui donnent ces notions communes, il jette un coup d'oeil vague sur l'Astronomie. Il apprend que quelques étoiles avoient disparu, & que d'autres avoient été découvertes depuis peu de tems; qu'il y a des variations dans les taches du soleil; que les Comètes paroissent & disparoissent; qu'on a

été obligé de tems en tems de faire des changemens au Calendrier. Sur tout cela il arrange un systême complet de l'Univers, pour expliquer la formation de nos Montagnes: le voici en abrégé.

Le *corps central* de tout systême céleste, est un Globe ardent, dont les *rayons* rencontrant les corps opaques qui l'environnent, les font tourner sur eux-mêmes & autour de lui (a).  
 „ Ces rayons, en glissant sur le corps opaque, en  
 „ enlèvent des matières, de la *poussière*, des *particules d'eau*, dont ils se chargent en faisant  
 „ mouvoir ces Globes, & en passant avec rapidité vers les plus éloignés... Tout cela est  
 „ porté à travers le fluide éthéré à l'extrémité du  
 „ tourbillon, où l'activité des rayons, à la fin  
 „ amortie & languissante, n'a pas plus de force, que n'en ont pour notre Terre pendant la  
 „ nuit les rayons du Soleil réfléchis de la Lune.  
 „ C'est là qu'au milieu d'un air presque sans  
 „ mouvement, ils se dépouillent des matières  
 „ dont ils sont chargés (b).

Dans cette hypothèse, les corps célestes passent successivement par trois états, qui se renouvellent. D'abord ils *brûlent*: & alors ils sont centres de *systême*, & font tourner les autres,

(a) Tom. II. pag. 97. (b) Ibid. pag. 110 & 111.

corps autour d'eux. Puis ils s'éteignent: & alors par leur légèreté, ils sont renvoyés à l'extrémité de la sphère d'activité d'un corps qui se met à brûler à son tour, & à cette distance ils reçoivent les particules aqueuses & les limons détachés des autres corps, qui ainsi les *inondent*. Ensuite se rapprochant du centre du tourbillon, après l'extinction d'un autre *corps central*, & la substitution du corps le plus voisin comme *centre*; il commencent à perdre leur humidité. Alors *les Mers s'évaporent*; & quand le sec commence à paroître, l'action des rayons de l'astre central sur les limons & dans les eaux peu profondes, fait naître d'abord des plantes & des animaux aquatiques; qui peu à peu se *terrestrifient*. Enfin quand l'eau s'est toute évaporée; le Globe brûle de nouveau & devient *centre* de tourbillon.

Mr. DE MAILLET ne s'arrête pas ici à calculer quel tems exige la révolution entière; ni celui que chaque Planète doit employer, suivant sa masse & sa distance au centre, à se refroidir au point de rassembler l'humidité, d'en perdre une partie, & de se féconder; il nous épargne au moins ces longueurs inutiles. Après l'exposition générale de son système astronomique, il ne s'occupe que de notre Terre; & il cherche

à trouver dans ses fastes, les preuves de l'action du soleil sur elle, & de son changement de place dans notre Tourbillon.

N'ayant pas fait attention que les changemens qui ont été faits au Calendrier viennent de ce que la révolution de la Terre autour du soleil n'est pas entièrement finie au bout de 365 jours, qui font notre année civile; il en trouve la cause dans les différentes actions du soleil.

„ Nous savons, dit-il (a), que ses rayons ne  
 „ produisent pas le même effet lorsqu'ils frap-  
 „ pent sur les eaux, que quand ils tombent sur  
 „ un Globe solide; que même leurs vibrations  
 „ ne sont pas toujours égales. De là il est  
 „ arrivé, à mesure que la Terre s'est desséchée,  
 „ que nos jours sont devenus un peu plus longs  
 „ qu'ils ne l'étoient précédemment.

Il falloit dire un mot de la révolution des Planètes sur elles-mêmes, & du mouvement des *Satellites*: *Telliamed* n'est pas embarrassé.

„ Nous savons, (c'est toujours avec cette certi-  
 „ tude qu'il s'exprime) „ Nous savons que le So-  
 „ leil, en emportant les Planètes autour de lui,  
 „ dans cette Mer de matières qui l'entourent...  
 „ les fait encore tourner sur elles-mêmes...  
 „ Il faut cependant en excepter la Lune, les sa-

(a) Tom. II. pag. 79.

„ tellites de Jupiter & ceux de Saturne, qui  
 „ tournent à la vérité autour du Soleil, mais qui  
 „ dans ce circuit font emportés par leurs pro-  
 „ pres Planètes, du mouvement desquelles au-  
 „ tour de cet Astre ils reçoivent le leur.  
 „ Ainsi la Lune reçoit le sien de notre Terre,  
 „ sans qu'elle tourne sur elle-même; enforte  
 „ qu'elle ne nous présente jamais qu'une moi-  
 „ tié de sa surface & toujours la même."

Cette dernière erreur n'a pas eu chez Mr. DE  
 MAILLET des conséquences aussi heureuses,  
 que chez un des Vassaux de V. M. à *Richmont*.  
 Comme Elle ne connoît peut-être pas cette  
 anecdote, j'aurai l'honneur de la lui raconter:  
 je la tiens de Mr. le Professeur *Lichtenberg* qui  
 qui en fut témoin. Dans une des fréquentes pro-  
 menades qu'il faisoit de *Kew* à l'observatoire du  
 R O I, il entendit sonner les cloches de *Rich-*  
*mont* du ton de l'allégresse. Il s'informa du su-  
 jet, & ce qu'il apprit mérite autant d'être  
 placé parmi les traits qui caractérisent les *An-*  
*glois*, que parmi les anecdotes psychologiques.  
 Un habitant du lieu, qui s'amuse un peu d'astro-  
 nomie, réfléchissant comme Mr. DE MAILLET  
 sur ce que la Lune ne nous présente jamais qu'une  
 moitié de la surface, & toujours la même, en con-  
 clut comme lui, qu'elle ne tournoit pas sur el-

le-même, comme le prétendent les Astronomes. S'étant bien persuadé de cette idée, il crut réellement avoir fait une découverte; & pour la rendre plus éclatante, il fit mettre dans les papiers publics, qu'il avoit déposé dans tel lieu, quatre cent livres sterlings, qui seroient données à quiconque lui démontreroit dans un tel terme, que *la Lune tournoit sur elle-même*.

Les personnes en état de faire cette démonstration, ne donnèrent aucune attention à l'offre; croyant sans doute que dans ces cas là, lorsqu'on défie, il y a quelque obstacle caché qui s'oppose aux démonstrations. Le tems prescrit s'écoula donc, sans que personne se présentât pour prouver le mouvement de rotation de la Lune. L'habitant de *Richmont*, content de son triomphe, ne reprit point son argent; il le donna aux pauvres de sa paroisse; & c'étoit à cette occasion que les cloches carillonnaient le jour que M. *Lichtenberg* les entendit à *Richmont*. On peut triompher sans raison partout; mais on ne feroit pas partout un tel usage de sa victoire.

L'opinion de Mr. DE MAILLET sur la dernière grande révolution qu'a subi la *Terre*, est qu'elle est entrée dans le tourbillon de notre Soleil. C'est à cette époque qu'il croit qu'elle



acquies la *Lune*: elle entra dans l'orbite de cette Planète, qui, rencontrant tout à coup un Globe plus fort qu'elle, fut obligée de tourner autour de lui (a), & voici les preuves qu'il en donne.

„ Revenons, dit-il (b), à la probabilité que  
 „ notre Globe est entré dans le tourbillon du  
 „ Soleil, lorsque la Lune y étoit déjà placée. ...  
 „ Je la fonde sur une ancienne tradition des  
 „ Arcadiens, que votre *Ovide* nous a conservée.  
 „ Vous savez que ces peuples se disoient les  
 „ plus anciens de la Terre; mais ce qu'il y a  
 „ de singulier, est qu'ils ajoutoient que leurs an-  
 „ cêtres l'avoient habitée avant que le Soleil  
 „ & la Lune leur eussent apparu.... outre  
 „ qu'*Ovide* rapporte cette tradition comme  
 „ constante, outre que *Pausanias* en parle de  
 „ même, elle passoit en effet pour telle; puis-  
 „ que les Arcadiens étoient appelés commu-  
 „ nément *Proselunoï* ou *Antélunaires*, .... D'ail-  
 „ leurs le soin que les Egyptiens".... Nous  
 nous passerons bien de savoir ce que les *Egyptiens* pensoient là dessus; nous avons assez du témoignage des *Arcadiens*.

Il faut cependant jeter un coup d'œil sur toutes ses preuves. „ Si à la tradition des *Arcadiens*, & à ces précautions des *Egyptiens*,

(a) Tom. II. pag. 97. (b) Ibid. pag. 99.

„ nous joignons, dit-il (a), ce que les Hi-  
„ staires nous apprennent de ces grands âges  
„ que les hommes vivoient il y a sept à huit  
„ mille ans; ces vies de près de dix siècles  
„ dont votre Genèse fait mention; ce règne  
„ de mille ans d'un Roi d'Egypte, dont la mé-  
„ moire subsiste encore; nous trouverons dans  
„ l'union de ces faits une preuve très vraisem-  
„ blable d'un arrangement de notre Globe au-  
„ tour d'un Soleil différent de celui qui nous  
„ éclaire.

„ En effet la vie de l'homme n'a jamais été  
„ certainement ni plus longue ni plus courte,  
„ comme le peuple veut se l'imaginer. *La du-  
„ rée en est dans la Nature...* Le Soleil qui  
„ régissoit alors notre Globe, ajoute-t-il (b),  
„ étoit sans doute plus petit que le nôtre; ou  
„ plus vraisemblablement l'activité de son feu  
„ étoit si foible, que notre Terre pouvoit ache-  
„ ver son cercle autour de lui dans un espace  
„ de soixante jours *ou un peu moins*”. Voilà  
bien de la précision. Mais un tel changement  
ne pouvoit-il pas changer la longueur réelle de la  
vie de l'homme? Apparemment que non, puis-  
qu'elle *est dans la Nature*; & que c'est cette

(a) Tom. II. pag. 101. (b) Ibid. pag. 103.

longueur déterminée, qui par les différentes manières de l'exprimer, nous conduit à chercher une révolution dans les Cieux. „ Or il est évident, „ conclut notre Astronome (a), „ que „ cela ne peut arriver que par cette transmission dont Ovide nous a conservé la mémoire... Comme il l'a fait de l'enlèvement d'Europe par Jupiter changé en Taureau, & de la chute d'Icare quand un Soleil fondit la cire de ses ailes; ce qui montre évidemment que l'Europe a passé au travers des Mers, & que notre Terre est tombée du tourbillon d'un ancien Soleil dans celui où étoit notre Lune.... Quelle rêverie! Mais souvenons-nous - nous, qu'elle ne paroît ridicule, que parce que nous connoissons un peu mieux cette matière, que beaucoup d'autres où l'on nous en conte également.

Telliamed après avoir arrangé les Cieux conformément à son système, redescend sur la Terre pour la peupler; & voici le premier pas du développement de son idée. „ Pour entendre cette économie de la Nature, dit-il au „ Missionnaire (b), figurez-vous que toute „ l'étendue de l'air que nos yeux découvrent, „ les Globes opaques qu'ils apperçoivent &

(a) Tom. II. pag. 106. Tom. II. pag. 257.

„ ceux qui leur sont inconnus, les parties même des globes enflammés ou lumineux qui ne sont pas encore pénétrées par le feu; que tout cet espace, dis-je, est rempli des semences de ce qui peut avoir vie dans l'étendue de ce tout.... Or ces semences, ainsi répandues dans l'étendue de ce vaste univers, sont cependant en plus grande abondance autour des Globes opaques, dans les airs grossiers & dans les eaux, que dans les espaces immenses dont ces globes sont séparés.... L'air que nous respirons, les alimens que nous prenons, l'eau que nous buvons, sont tellement remplis de ces semences, qu'elles en font partie. Que cette constitution & ce mélange soient établis par les loix invariables de la Nature, ou par celles du Créateur, cela m'est égal: il me suffit que *telle est l'essence de la matière.*” Je ne vois pas que cette hypothèse soit plus ridicule, que certaines *qualités essentielles*, que d'autres Philosophes ont attribuées à la *matière*, pour former l'Univers par elle seule.

Il explique ensuite comment il conçoit, que quoique les générations des mêmes espèces se fassent plus aisément par les mâles & les femelles; elles peuvent cependant se produire par

l'effet de la chaleur du Soleil dans les limons, ou dans les eaux disposées à la fécondité. C'est donc de la Mer qu'il fait tout sortir; les plantes & les animaux terrestres, comme les productions restées jusqu'ici particulières aux eaux.

Il semble d'abord qu'il eût tout aussi bien pu faire naître les espèces terrestres sur la Terre sèche. Mais il craignoit sans doute, qu'on ne lui objectât qu'il devoit s'en former tous les jours de nouvelles par les mêmes causes; & il a préféré par cette raison de cacher tout ce mécanisme dans la Mer. C'est donc là qu'il fait naître d'abord toutes les espèces; qui à la vérité n'en sont pas sorties sans quelque difficulté; pour les animaux du moins. *Cent millions d'individus d'une espèce auront péri, sans avoir pu en contracter l'habitude, mais il suffit que deux y soient parvenus pour avoir donné lieu à l'espèce (a).*

Sur les plantes il ne voit pas la moindre difficulté; il les cite d'entrée pour fonder la sortie des animaux par analogie. „ En effet, dit „ il (b), les herbes, les arbres, & tout ce que „ la terre produit & nourrit de cette espèce, „ n'est-il pas sorti de la Mer? .... Je fais que

(a) Tom. II. pag. 169. (b) Ibid pag. 158.

„ vous avez résidé long tems à Marseille. Or  
 „ vous me ferez témoin que tous les jours les Pê-  
 „ cheurs de cette côte trouvent dans leurs fi-  
 „ lets... des plantes de cent sortes ayant enco-  
 „ re leurs fruits. ... ” Suit l'énumération de ce  
 que renferment nos vergers & nos parterres, in-  
 diqué comme sortant des filets des Pêcheurs  
 de Marseille. Cependant, malgré ces exemples  
*frappans* de la conformité des *plantes marines*  
 avec les *plantes terrestres*, après lesquels (*si le*  
*Missionnaire* lui en étoit témoin) il ne seroit plus  
 possible de douter; il semble être bien-aise de trou-  
 ver sur les côtes d'*Irlande*, quelque chose qui a  
 un peu de rapport avec la chicorée, que les ha-  
 bitans mettent en compôte; & qui dans son sty-  
 le est de la chicorée, comme un brochet est un  
 faucon.

Mais si les *plantes marines* se terrestrifient ain-  
 si à mesure que la Mer se dessèche, ne devroit-  
 on pas voir successivement encore toutes les  
 espèces de *plantes terrestres*, la *vigne*, les *poiriers*,  
 les *pêchers*, les *rosiers*, croître au bord de la  
 Mer? Ne devrions-nous pas aussi voir de tems  
 en tems des espèces nouvelles se former sur nos  
 côtes? On ne prend jamais *Telliamed* en dé-  
 faut. „ Il y a très peu de tems, dit-il, qu'on  
 „ a trouvé, même en France, des fruits de

„ nou-

„ nouvelles espèces; la virgoulée en est une.  
 „ N'est-il pas croyable qu'un fruit d'un si bon  
 „ goût est plutôt une nouvelle production, que  
 „ de penser qu'il ait existé de tout tems, &  
 „ soit resté inconnu au milieu d'une Nation  
 „ telle que la Françoisse? On en a découvert  
 „ aussi depuis peu un grand nombre dans le  
 „ Portugal, qui enrichissent vos jardins, &  
 „ font une partie des délices de vos ta-  
 „ bles (a).

„ C'est en cette sorte, dit-il ailleurs (b),  
 „ que les terrains que les flots abandonnent,  
 „ arrosés de l'eau des pluies & des rivières,  
 „ nous offrent tous les jours des arbres & des  
 „ plantes nouvelles. . . .” C'est du moins ainsi  
 que cela devrait être dans tout système sem-  
 blable au sien. Mais voyons paroître aussi les  
*oiseaux*; c'est une métamorphose curieuse &  
 digne de son Auteur favori, Ovide; il vaut la  
 peine de la copier tout au long.

„ Il peut arriver, dit-il (c), comme nous sa-  
 „ vons qu'en effet il arrive très-souvent, que des  
 „ poissons volans soient tombés dans des ro-  
 „ seaux ou dans des herbages, d'où ensuite il ne  
 „ leur fût pas possible de reprendre vers la Mer

(a) Tom. II. pag. 268.

(b) Tom. I. pag. 153. (c) Tom. II. pag. 165.

„ l'effor qui les en avoit tirés, & qu'en cet  
„ état ils aient contracté une plus grande fa-  
„ culté de voler. Alors leurs nageoires n'étant  
„ plus baignées des eaux de la Mer, se fendi-  
„ rent & se déjettèrent par la sécheresse... les  
„ tuyaux de leurs nageoires séparés les uns des  
„ autres se prolongèrent & se revêtirent de  
„ barbes; ou *pour parler plus juste*, les membranes  
„ qui auparavant les avoient tenus collés les  
„ uns aux autres, se métamorphosèrent. La  
„ barbe formée de ces pellicules déjettées s'al-  
„ longea d'elle-même; la peau de ces animaux  
„ se revêtit insensiblement d'un duvet de la  
„ même couleur dont elle étoit peinte, & ce  
„ duvet grandit. Les petits ailerons qu'ils  
„ avoient sous le ventre, & qui, comme leurs  
„ nageoires, leur avoient aidés à se *promener*  
„ dans la Mer, devinrent des pieds, & leur  
„ servirent à *marcher* sur la Terre. Il se fit  
„ encore d'autres *petits* changemens dans leur  
„ figure. Le bec & le col des uns s'allongè-  
„ rent; ceux des autres se raccourcirent: il en  
„ fut de même du reste du corps. Cependant  
„ la conformité de la première figure subsiste  
„ dans le total; & elle est & fera toujours  
„ aisée à reconnoître.

„ Examinez en effet toutes les espèces de



„ poules, grosses & petites... vous trouverez  
 „ dans la Mer des espèces toutes semblables,  
 „ écailleuses ou sans écailles. Toutes les espè-  
 „ ces de perroquets dont les plumages sont si  
 „ divers, les oiseaux les plus rares & les plus  
 „ singulièrement marquetés sont conformes à  
 „ des poissons peints comme eux... Tous les  
 „ genres d'aigles, de faucons, de milans, d'oi-  
 „ seaux de proie de toute espèce, enfin tout  
 „ ce qui nous est connu volant dans les airs,  
 „ jusqu'aux différentes espèces de mouches...  
 „ dont, nonseulement la forme & la couleur  
 „ sont les mêmes, mais encore les inclina-  
 „ tions. ”

J'ai vu cette *poissonnerie de Marseille*; j'ai vu  
 aussi celles de Gènes de Londres & de plusieurs  
 autres Ports de Mer; & si *Telliamed* me disoit  
 comme au Missionnaire, *vous me ferez témoin*,  
 je fais bien ce que je lui répondrois.

Des Oiseaux, *Telliamed* passe aux quadrupè-  
 des, & voici ce qu'il en dit (a): „ Quant aux  
 „ animaux à quatre pieds nous ne trouvons  
 „ pas seulement dans la Mer des espèces de leur  
 „ figure & de leurs mêmes inclinations, vivant  
 „ dans le sein des flots des mêmes alimens dont ils  
 „ se nourrissent sur la terre; nous avons encore

(a) Tom. II. pag. 179

„ cent exemples de ces espèces, vivant égale-  
„ ment dans l'air & dans les eaux. Les singes  
„ marins n'ont-ils pas toute la figure des sin-  
„ ges de terre? . . . . Le Lion, le cheval, le  
„ boeuf, le cochon, le loup, le chameau, le  
„ chat, le chien, la chèvre, le mouton, ont  
„ de même leurs semblables dans la Mer. . . . .  
„ Examinez la figure des poissons qui nous sont  
„ connus; vous trouverez dans eux à peu près  
„ toute la forme de la plupart des animaux  
„ terrestres. . . .” Mais ci-devant ils ressembloient  
tant aux oiseaux? Comment ressemblent-ils ici  
aux quadrupèdes? C'est sans doute parce  
que ceux-ci ressemblent aux oiseaux; mais il  
ne s'explique pas là dessus.

Je ne le suivrai pas plus loin dans ses rêve-  
ries sur cette classe des habitans de la Terre:  
en voilà assez sans doute pour mon but, qui  
étoit de montrer à V. M. par cet exemple, les  
rapides progrès que fait l'Homme vers les chi-  
mères, dès qu'une fois il s'est permis de juger  
arbitrairement des *possibilités*, & de bâtir sur  
des hypothèses, conçues légèrement & adop-  
tées avec chaleur. Mais on ne s'arrête pas tou-  
jours aux chimères: & V. M. verra par l'his-  
toire que *Telliamed* nous fait de l'Homme,  
qu'on vient peut-être enfin à se croire per-  
mis d'inventer des faits.



LETTRE XLIV.

*Suite du système de TELLIAMED — Origine de l'Homme.*

K E W, le 10 Mai 1776.

M A D A M E

**J**'ai eu l'honneur de faire observer à **VOTRE** MAJESTÉ que dans tous les systèmes où l'on fait le Monde fort ancien, & où l'on n'admet pour cause de sa formation qu'un concours fortuit de circonstances, il faut aussi concevoir que les Plantes, les Animaux & l'Homme ont été formés par ce moyen. Il ne faut donc point s'étonner si Mr. DE MAILLET, s'est cru permis de chercher leur origine, partout où il a cru en trouver des traces, & dans *la Fable* même: car c'est l'avis de bien des critiques, qu'elle

a presque toujours pour fondement quelque vérité. Ainsi les argumens de *Telliamed* sur ce point, ont pour le moins autant de force, que ceux de quelques autres Naturalistes qui se sont engagés dans la même carrière. En effet, il ne s'est exposé à des réfutations plus directes, que parce qu'il n'a pas cherché à éluder une objection à laquelle tous ces systèmes sont sujets. Si le concours fortuit des circonstances a formé autrefois sur notre Globe des plantes, des animaux & des hommes, pourquoi les mêmes circonstances n'en forment-elles plus? *Il est possible*, répond-on, qu'il manque aujourd'hui quelque une des circonstances qui ont contribué aux générations spontanées, & que la Terre soit réduite à présent à la propagation. Cependant on cherche tout doucement à établir la *possibilité* de la génération de quelques nouvelles espèces, par des relations de ce qui se passe dans le Monde microscopique. Il est aisé de sentir pourquoi on n'en cherche pas ailleurs.

*Telliamed* a été plus hardi, il a accordé tout l'argument; & s'est mis en devoir de prouver qu'il se forme en effet de tems en tems & même très souvent de nouvelles espèces, qui d'abord commencent dans la Mer, & qui se *terrestriifient* ensuite, comme tout ce qui croît

& vit sur la surface des terres l'a fait successivement selon lui.

C'est du passage de la Mer à la Terre, qu'il s'occupe surtout relativement à l'Homme; & voici comment il débute (a). „ Quant à „ l'Homme, qui doit être l'objet de notre „ principale attention, vous aurez lu sans doute „ ce que vos histoires rapportent des *Tritons* ou „ *hommes marins*. Mais laissons à part ce que „ les anciens ont écrit sur cette matière. Je „ passe sous silence ce que votre Plinè, qu'on „ a peut-être mal à propos blâonné du nom „ de menteur, a dit d'un Triton qui fut vu „ dans la mer jouant de la flûte; .... Je ne „ vous parlerai point non plus de cette tra- „ dition généralement répandue, qu'il y a des „ formes humaines parfaites de la ceinture en „ haut, & se terminant en poisson.... J'ou- „ blierai en un mot tout ce qui peut être re- „ gardé comme une production de l'imagination „ des Poètes; & je ne m'attacherai qu'à des faits „ attestés, voisins de nos tems, & qui soient „ à portée de nos recherches. ”

Il est bien courageux de vouloir employer des exemples dont la vérification soit à notre portée; car de tems en tems il se rencontre des gens qui se donnent la peine de

(a) Tom. II. pag. 177.

rechercher. Il est vrai que la vérification n'est guère moins courageuse : car on n'ose presque pas dire qu'on l'ait faite. Mais au moins je ferai court, & sur ses histoires & sur mes recherches.

Il est d'abord question de l'histoire d'un homme & d'une femme apperçus des bords du Nil une heure avant le coucher du soleil. On les vit, dit-il, se jouer dans l'eau jusqu'à ce que les ténèbres les dérobaient à la vue des spectateurs (a). C'étoit le 18 Mars; il ne seroit donc pas étonnant que quelqu'un se baignant, s'amufât de l'attention des spectateurs; & comme *Telliamed* dit que cela se passa l'an 592, sans ajouter d'où il l'a pris, on est dispensé par la distance du tems, comme par la nature de la chose, de faire des recherches.

On en est dispensé aussi à l'égard d'un fait de l'an 894. rapporté dans un livre Arabe intitulé, *Des choses merveilleuses qui se sont trouvées dans les créatures*; où il est dit que: „ le Calife „ Vatec pêchant dans la Mer Caspienne, prit „ un fort grand poisson, qu'on ouvrit sur le „ champ, & dans le ventre duquel on trouva „ une *fille marine* encore vivante.”

Ce ne sont pas là ces faits promis, qui sont

(a) pag. 178.

à portée de nos recherches; non plus que d'autres faits merveilleux, qu'il cite, & qui peuvent se rapporter très bien à des hommes sauvages pêchant sur les côtes. On fait par les relations des voyageurs, que ces hommes qui vivent de poissons & de coquillages, contractent peu à peu l'habitude de rester fort longtems sous l'eau; & l'on comprend aisément, comment il est possible que l'amour du merveilleux ait fait prendre le change. Il me suffira de rapporter un exemple de la possibilité de ces équivoques, fourni par l'une des histoires racontées par *Telliamed*, & l'une des plus frappantes, lorsqu'on ignore le mot de l'enigme.

„ Le fait que je vais vous rapporter (dit-il  
 „ au Missionnaire (b), est encore plus singulier.  
 „ Sur la fin du Siècle dernier, un vaisseau An-  
 „ glois de la Ville de Hull, étant à la pêche  
 „ de la Baleine dans les Mers de Groenland,  
 „ à cent cinquante lieues de la terre, se trou-  
 „ va environné vers le midi de 60 à 80 petites  
 „ barques, dans chacune desquelles il y avoit  
 „ un homme. On ne les eut pas plutôt décou-  
 „ vertes, que les chaloupes du vaisseau firent  
 „ force de rames pour en joindre quelques  
 „ unes; (Voici la fable à présent) mais ceux  
 „ qui montoient ces barquettes, qu'ils condui-

(a) pag. 189.

„ foient avec deux petites rames, s'en étant  
 „ apperçus, & voyant que les chaloupes les  
 „ gagnoient, *plongèrent tous à la fois dans la*  
 „ *Mer avec leurs barques, sans que de tout le jour*  
 „ *il en reparût qu'une seule.* Celle-ci revint  
 „ sur l'eau un instant après, parce qu'en plon-  
 „ geant, une de ses rames s'étoit cassée. Après  
 „ quatre heures de chasse, & cent nouveaux  
 „ plongeurs que faisoit la barquette à mesure  
 „ que les chaloupes approchoient, elle fut prise  
 „ enfin avec celui qui la conduisoit. . . . Il  
 „ étoit fait comme nous, avec des cheveux  
 „ & une barbe assez longue; mais *de la ceintu-*  
 „ *re en bas son corps étoit tout couvert d'écailles.*”  
 Ici finit la Fable, & le vrai recommence.

„ A l'égard de la barquette elle avoit 8 à 9  
 „ pieds de longueur, & étoit fort étroite, sur-  
 „ tout aux extrémités. Les membres en étoient  
 „ d'os de poisson, jusqu'au siège sur lequel  
 „ l'homme étoit placé. Elle étoit couverte en  
 „ dedans & en dehors de peaux de chiens ma-  
 „ rins bien cousues les unes aux autres. Cette  
 „ espèce d'emballage étoit ouvert au milieu, de  
 „ la grandeur nécessaire pour y introduire le  
 „ rameur; & cette ouverture étoit garnie d'une  
 „ espèce de bourse ou de sac de la même peau,  
 „ dont l'homme introduit dans la barque jus-



„ qu'à mi-corps se ceignoit si parfaitement,  
 „ avec des bandes aussi de peau de chien ma-  
 „ rin, que l'eau ne pouvoit y entrer. . . .”

A présent que nous savons que ce sont là des *Esquimaux*, hommes de terre, & qui ne plongent point avec leurs barquettes, il sera plus curieux de l'entendre tirer des conclusions de ce récit. „ Les conséquences, dit-il, d'un  
 „ fait si singulier & si authentiquement attesté,  
 „ sont telles, pour les preuves de la possibilité  
 „ de la sortie des races humaines des eaux de la  
 „ Mer, qu'il ne paroît pas qu'après cela on  
 „ puisse en douter. En effet, à la raison près,  
 „ dont il n'est point ici question, les hommes  
 „ de ces petites barques étoient des hommes  
 „ tels que nous; hommes encore muets à la vé-  
 „ rité, mais vivant dans la mer comme dans  
 „ l'air, puisque de tout le jour il n'en reparut  
 „ aucun sur les flots: hommes buvant sans  
 „ doute de l'eau de la Mer, puisqu'il ne se trou-  
 „ va point d'eau douce dans la barquette qui  
 „ fut prise. ” On connoît les *Esquimaux*, ainsi je n'ai pas besoin de réfuter ces détails.

Il y auroit sans doute une explication tout aussi naturelle à donner d'une longue histoire qu'il rapporte d'un prétendu homme marin, qui fut vu sur le banc de Terre-neuve par un Vais-

seau François en 1720. Il resta pendant deux heures aux environs du Vaisseau, paroissant curieux, & fort peu effrayé des tentatives que l'on fit pour le tuer ou pour le prendre: après quoi il s'éloigna, de sorte qu'on le perdit de vue. Il n'est point dit qu'il plongeât; il nageoit tout comme un homme ordinaire, qu'il étoit sûrement: car il faut deshabiller les histoires de *Telliamed* du merveilleux sous lequel il les présente; ou du moins de celui dont avoit enveloppé celle-ci, un Contremaître, qui prit d'abord l'homme nageant pour „ l'ombre d'un „ Matelot nommé *la Commune*, qui l'année „ précédente s'étoit défait à bord du Vais- „ seau (a) ”.

Mais venons aux histoires dont nous pourrions avoir beaucoup de témoins si elles étoient vraies. „ On m'a assuré, dit-il (b), qu'on prit „ dans le Texel il n'y a pas plus de soixante „ ans, un homme marin qui vécut trois jours, „ & qui fut vu de tout le Peuple d'Amsterdam. ” On pourroit donc s'informer à Amsterdam. Je n'ose rien ajouter de plus.

„ L'histoire des Pays-bas, dit-il ailleurs (c), „ rapporte qu'en l'année 1430. après une gran- „ de inondation... les filles de la Ville

(a) Tom. II. Pag. 196. (b) pag. 191. (c) pag. 181.

„ d'Edam. . . trouverent une fille marine ensevelie  
 „ dans la fange; qu'elles la tirèrent de ces  
 „ boues, la lavèrent & la menèrent à Edam  
 „ où elles l'habillèrent à leur façon. . . . On  
 „ étoit obligé de la garder à vue, de peur  
 „ qu'elle ne se jettât à l'eau, comme elle  
 „ avoit tenté plusieurs fois de le faire. Mais  
 „ après avoir contracté pendant quelques an-  
 „ nées l'habitude de ne respirer que l'air, peut-  
 „ être n'auroit-elle pu vivre dans l'élément où  
 „ elle étoit née. ”

Il y a ici quelque fondement, comme dans l'histoire des *Esquimaux*. La tradition de Harlem & d'Edam fait mention de cette femme, que le vulgaire croyoit *marine*; mais que les gens sensés ont regardée comme une pauvre imbécille, qui s'étoit échappée de quelque part, & peut-être d'assez loin; & qui ayant été trouvée dans les marais, fut montrée pendant quelque tems comme une femme *marine* (a).

(a) J'ai reçu depuis, par la complaisance de Mr. Fagol, Président du Conseil des Bourguemaîtres de Harlem, & par celle de Mr. Elout, un dessin de cette femme prétendue *marine*, copié d'après un vieux tableau qui appartient à ce dernier. Elle a une fort grande obsvelure, & elle est représentée avec une quenouille &

Jusqu'ici cependant *Telliamed* peut avoir été séduit par quelques apparences. Entraîné par le desir de trouver des preuves de son opinion, il a ajouté foi à tous les contes qu'il a lus ou qui lui ont été faits; & ce n'est pas le seul exemple que nous ayons de la crédulité de ceux qui accusent le plus le vulgaire d'être crédule, ni de la mauvaise logique de ceux qui croient être seuls capables de raisonner. Mais on a peine à croire qu'il n'y ait que de la crédulité & de la mauvaise logique dans ce que V. M. va lire.

Après avoir fait mention d'un *homme marin* auquel on crut voir une queue de poisson, & contestant cette apparence, il donne pour preuve de l'illusion que fait à cet égard un homme vu nageant, „ celui qu'on prit, dit-il, „ (a) à Sestri de Levant, dans l'État de Gènes, „ qui paroissoit aussi à la Mer être terminé en „ poisson & se trouva cependant un homme „ de la forme ordinaire..... Cet homme,

un fufezu dans les mains. Je n'aurai pas besoin de dire que ces Messieurs regardent l'origine prétendue de cette femme comme une opinion populaire; accréditée par un Moine nommé GERBRANTSE, qui a écrit la Chronique de Hollande vers la fin du 15<sup>me</sup> siècle.

(a) Tom. II. pag. 184.

„ ajoute - t - il , fat pris en 1682. & fut vu de  
 „ tout le Peuple de cette petite Ville. Il  
 „ reffembloit en tout à celui de la Martinique,  
 „ excepté qu'aulieu de cheveux & de barbe , il  
 „ avoit une efpèce de calote mouffeufe élevée  
 „ d'un pouce , & au menton un peu de mouffe  
 „ fort courte. On le plaçoit pendant le jour  
 „ fur une chaise , où il fe tenoit affis fort  
 „ tranquillement pendant quelque tems ; ce qui  
 „ prouve que fon corps étoit flexible , & qu'il  
 „ avoit des jointures , au lieu que les poiffons  
 „ n'en ont point. Il vécut ainfi quelques  
 „ jours , fans vouloir rien prendre , pleurant  
 „ & jettant des cris lamentables. J'appris ce  
 „ détail vingt cinq ans après en passant à Ses-  
 „ tri , où je trouvai la Connétable Colonne ,  
 „ Dame d'esprit & très curieufe , qui , comme  
 „ moi s'informoit de ces particularités. ”

Ce n'est plus là un de ces faits passés en mer  
 à la vue de quelques matelots , qui peuvent  
 être aisément trompés dans une courte observa-  
 tion ; ou à celle de grands Peuples , chez qui  
 les erreurs peuvent d'autant plus aisément s'ac-  
 créditer , que bientôt la source est cachée & la  
 vérification difficile. Ce n'est pas non plus sur  
 les informations d'autrui que Mr. DE MAIL-  
 LET juge ; c'est sur les siennes propres. Ceci

donc au moins valoit la peine d'être éclairci. Je connoissois *Sestri de Levant*, parce que j'avois demeuré quelque tems à *Gènes*; ainsi dès que le Livre de Mr. DE MAILLET fut tombé entre mes mains & que j'eus lu ce récit, j'écrivis à un de mes amis de *Gènes* pour le prier de prendre les informations les plus exactes. Je reçus de lui une première lettre à ce sujet le 13 Mars 1756. où il me disoit. „ J'ai parlé de „ votre anecdote à plusieurs personnes de Sestri, d'un âge bien avancé, qui toutes m'ont „ assuré n'avoir vu, ni entendu parler de rien „ de semblable. Je ne m'en suis pas tenu „ là, j'ai chargé un de mes correspondans à „ Sestri de prendre là dessus les plus justes informations qu'il pourra se faire, & je vous „ communiquerai d'abord sa réponse. Mais je „ crois fort qu'elle sera conforme à ce que m'en „ ont déjà dit les gens du même pays. ”

Le premier Mai suivant il me rendit compte de ses informations, qu'il avoit prises en effet avec tout le soin possible: Les réponses, me „ dit-il, sont venues de Sestri & des environs, „ mais on n'a point trouvé qu'il y aît jamais „ eu d'homme marin, ni aucune autre chose „ semblable, comme me l'avoient déjà dit ces „ gens de Sestri à qui j'avois parlé ici. ” Il  
ajou-

ajoutoit encore le 16. Août: „ Mes recherches  
 „ ont été vaines au sujet de l'homme marin  
 „ dont parle Telliamed; tous ceux à qui j'en  
 „ ai parlé l'ont traité de badinage.”

Pour moi je ne saurois traiter de badinage des fictions comme celles-là, dans des discussions physiques & théologiques; & je crois qu'il est nécessaire d'éclairer de tems en tems les routes des faiseurs de contes sérieux. Mr. DE MAILLET s'en rapporta-il à un conteur, qui lui dit que *l'homme marin* avoit été vu de tout le peuple de la Ville? C'est ce que je crois le plus volontiers; parce que le conteur ne vouloit que rire; au lieu que Mr. DE MAILLET vouloit établir un système physique, auquel la Théologie est intéressée.

Ce n'est pas cependant que la Physique, dans laquelle il semble d'abord si peu naturel qu'on prenne des partis allez chauds pour oublier toute moralité, ne fournisse des exemples de pareilles ruses. L'esprit de parti s'étend à tout, & il est partout le même; en physique, tout comme en théologie & en politique; & si le Peuple pouvoit s'animer sur les questions de physique, comme sur ces dernières, je ne doute pas que lui, qui souffre toujours de la persécution quoiqu'il en soit l'instrument, ne fût en

employé à soutenir, que *l'attraction* est une qualité essentielle à la matière, ou que **NEWTON** n'a jamais songé à expliquer mécaniquement la *Gravité*. Dès qu'on en est venu à inventer des faits pour soutenir un système, il n'y a plus de bornes. Or notre génération, qui se vante d'avoir épuré les sciences, a fourni un exemple de ces inventions, qui est à peine croyable, ou sur lequel au moins je ne pourrois m'empêcher d'avoir des doutes, si je n'avois été moi-même un des instruments par lesquels un homme attentif &, qui est moral en philosophie comme dans toute sa conduite, est parvenu à découvrir la vérité. Cette anecdote est assez intéressante en elle-même, pour que je prenne la liberté d'en faire le sujet de la première lettre que j'aurai l'honneur d'adresser à V. M.







LETTRE XLV.

*Suite du système de TELLIAMED —  
Exemple frappant du pouvoir de l'Esprit de parti, pour faire oublier la morale, même en Physique.*

Kew, le 20 Mai 1776.

MADAME

Si l'on considère la paresse ordinaire des hommes, & leur peu d'habitude à remonter aux sources, il ne fut jamais de supercherie mieux ourdie ni plus adroitement tissée que celle que je vais prendre la liberté de raconter à VOTRE MAJESTÉ.

Il sembloit qu'on ne devoit plus disputer sur les Loix générales que suivent les corps dans

l'Univers en tendant les uns vers les autres : **NEWTON** a dévoilé ces loix d'une manière si simple & si lumineuse, qu'elle a entraîné tous les vrais savans. Mais surquoi ne contestera pas l'Homme? De nos jours même, **NEWTON** a eu des contradicteurs sur ce point. On les laissoit argumenter, & aucun homme grave ne songeoit à leur répondre, lorsqu'au Mois de Juin 1769. parut dans le *Journal des beaux arts & des sciences*, que faisoit alors Mr. l'Abbé **AUBERT**, une Lettre qui lui étoit adressée de *Samoens en Faucigny*, signée *Jean Coultaud, ancien Professeur de Physique à Turin*; Lettre qui sembla nous replonger dans le doute sur cette matière.

Ce *Jean Coultaud* déclare qu'il avoit été, comme les grands Physiciens du siècle, l'admirateur de la Théorie de **NEWTON**; mais qu'il avoit regretté avec eux, que des expériences immédiates ne l'eussent pas encore confirmée sur la Terre, où, suivant cette Théorie, les corps tombent, par la même cause qui retient les Planètes dans leurs orbites. Il remarque ensuite avec raison, que la hauteur de quelques montagnes faisoit une partie assez sensible du rayon de la Terre, pour qu'on pût trouver quelque moyen d'observer entre leur pied & leur som-

met, une différence dans la *pesanteur*; d'autant plus qui suivant ces Loix découvertes par NEWTON, la *pesanteur* devoit même décroître plus rapidement que les distances au centre de la Terre; puisque cette diminution étoit proportionnelle aux quarrés de ces distances.

*Jean Coultaud*, après avoir cultivé longtems par état les Mathématiques & la Physique à Turin, en faisoit depuis dix ans l'objet de ses récréations dans sa retraite au pied des Alpes, lorsqu'il lui vint dans l'esprit de profiter d'une situation si favorable, pour tenter ce qu'il desiroit avec tous les Physiciens. Les expériences du *pendule* lui parurent les plus propres à ce but; car le pendule se meut par les mêmes causes combinées qui font circuler les Planètes; & quand la *pesanteur*, qui est une de ces causes, est plus grande, il doit se mouvoir plus vite. Ainsi, quand deux pendules marchent d'un pas égal au pied d'une montagne, si l'on en porte une au sommet, elle devra retarder relativement à l'autre. *Jean Coultaud* ne doutoit point que cela ne fût ainsi; mais il se faisoit un plaisir d'en trouver la confirmation dans l'expérience, & de déterminer la quantité de cette diminution.

Pour cet effet il acheta, dit-il, d'un des

*plus habiles Horlogers de Genève* deux excellentes pendules, éprouvées assez longtems pour s'assurer qu'elles avoient des marches aussi parfaitement égales qu'il fût possible, même dans les variations de la chaleur, parce que leurs *pendules* étoient composés pour cet effet. Il les prit d'abord sur la parole de l'Artiste; mais cinq mois d'expérience qu'il fit lui-même, l'assurèrent qu'il ne lui en avoit pas imposé.

Muni de ces instrumens, il fit construire une Cabane très commode presque au sommet d'une Montagne voisine de *Samoens*, & élevée de 1085 toises au-dessus d'un terrain où il avoit une Ferme. Ce furent les lieux choisis pour les observations. Il rend compte avec beaucoup de détail de toutes les précautions qu'il prit, soit pour que les pendules, quoique rendues insensibles aux effets des différences de chaleur par leur construction, fussent tenues constamment dans la même température; soit pour qu'elles fussent mises en mouvement au commencement des observations, & arrêtées à la fin, dans les mêmes instans. Tout cela sûrement étoit très bien imaginé & fait l'éloge de l'inventeur. On lui tient compte aussi des *difficultés incroyables*, que la grande élévation & les neiges oppoient aux fréquentes allées & ve-

nues, & au transport de tout ce qui étoit nécessaire. Un Mr. *Andrier* se chargea d'observer dans la Cabane, *Jean Coultaud* à la Ferme, & le frère de celui-ci donna les signaux au commencement & à la fin des observations.

L'expérience dura du 1<sup>er</sup>. de Juillet au 1<sup>er</sup>. de Septembre 1767. *Jean Coultaud*, de retour chez lui avec son frère, y attendoit avec impatience l'observateur hermite, qui n'arriva que le lendemain à une heure après midi. A son arrivée on compara les notes.... Quelle surprise! La pendule du sommet, qui devoit avoir retardé relativement à celle de la Ferme, avoit avancé au contraire de 27 min. 20 sec. pendant ces deux mois.

*Jean Coultaud* étoit trop bon *Newtonien*, pour céder si vite. Il suspecta l'exaëtitude de son ami; il conserva même ce doute pendant dix mois, malgré les ricanemens de Mr. *Andrier*, qui savoit bien qu'il n'y avoit pas de sa faute. Il compara de nouveau pendant tout ce tems-là ses pendules, qui soutinrent parfaitement l'examen.

L'Eté suivant, elles furent reportées à la Ferme & à la Cabane. Mais *Jean Coultaud*, qui savoit qu'il n'est meilleur ami ni parent que soi-même, & après soi les siens, alla se confiner lui-même

dans la Cabane, malgré quelques infirmités; & confia la pendule de la Ferme à son frere. Pour plus de précaution encore, il changea l'ordre des pendules; celle qui avoit été en bas, fut mise en haut, & réciproquement. Quant à l'ami, on ne lui confia d'autre partie de l'expérience, que celle de donner les signaux, où il ne pouvoit ri se tromper, ni tromper. Mais pendant sa durée, il alloit de tems en tems plaisanter le pauvre infirme, qui se consolait, en pensant qu'il riroit le dernier.

Le Ier. de septembre on compara de nouveau les notes. . . . . & l'ami triompha. La pendule de la Cabane avoit avancé, comparativement à celle de la Ferme, de 28. min. 20. sec. & il n'y avoit plus lieu de suspecter l'exactitude des observations.

*Il ne falloit rien moins que ces nouvelles expériences pour ramener Jean Coultaud: tant son préjugé étoit fort en faveur de l'opinion Newtonienne. Mais il remarque ensuite, „ qu'il ne „ faut pas s'obstiner à tenir pour vrai tout ce „ qu'ont transmis les hommes d'un ordre supérieur, comme si le domaine de l'erreur ne „ pouvoit s'étendre jusqu'à eux. . . . .” & alors il se rend à l'évidence.*

Connoissant le degré de certitude de ses ex-

périences, il invite d'autant plus hardiment les Physiciens à les vérifier. Mais espérant qu'elles serviroient déjà de règle, il les regarde comme *le cercueil de l'attraction & de ses loix*. Il bouleverse alors tout ce qu'on tenoit comme certain, d'après tant d'autres considérations qui avoient confirmé la Théorie Newtonienne. *Quel cas doit-on faire, dit-il, du nombre presque infini des conséquences qu'on en a tirées?* Il calcule donc à nouveaux fraix, & il trouve dans ses observations, que la *pesanteur* augmente justement en proportion de l'éloignement au centre de la Terre. La *pesanteur* ayant été trouvée par diverses expériences plus grande vers les poles que sous l'Equateur; il en conclut que la Terre est allongée vers les poles, & tout ce qui s'ensuit.

Les Physiciens cependant ne furent pas prêts à se rendre. Il est vrai que le *Père Bertier* s'appuya de ces expériences pour soutenir son système contre la Théorie de NEWTON. Mais Mr. D'ALEMBERT la défendit, en montrant qu'il pouvoit y avoir telle disposition & telle nature de Montagnes, où les différences des pendules seroient dans ce sens, d'après les loix admises de la *Gravité*. Et même déjà auparavant Mr. BOUGUER, qui avoit fait dans

les *Cordilières* des expériences contraires à celles de *Jean Coultaud*, avoit prévu qu'il pouvoit se trouver un cas, où elles seroient semblables : c'est celui où la masse des Montagnes, comparativement à une vallée, seroit telle, que celle-ci pourroit être considéré comme un *puits*. Car en effet, si l'on descendoit vers le centre de la Terre au dessous de sa surface, la *pesanteur* diminueroit proportionnellement à la descente, à cause des parties supérieures de la Terre qui attireroient les corps *pesants* en sens contraire.

Il est vrai que ce cas prévu par Mr. BOUGUER, & que Mr. D'ALEMBERT avoit mieux déterminé, ne pouvoit être que très rare; aulieu que bientôt on eut quelque sujet de croire que l'exception, si c'en étoit une, étoit plus fréquente qu'on ne l'avoit d'abord pensé. M. l'Abbé AUBERT mit dans son Journal de Decembre 1771. une autre lettre bien plus frappante encore que celle de *Jean Coultaud*. Elle étoit adressée, à Mr. GESNER Professeur de Physique à *Zurich*, datée de *Sion en Valais*, & signée *Mercier*. Suivant cette lettre, M. GESNER avoit témoigné des doutes sur les résultats des expériences de *Jean Coultaud*; doutes auxquels le Physicien de *Sion* avoit acquiescé d'abord, étant lui-même partisan de la



Théorie Newtonienne, & „ ne pouvant, penser „ que tant d'hommes célèbres pussent être les „ sectateurs zélés du grand NEWTON, sans „ avoir été frappés de la certitude & de l'éviden- „ ce de ses principes.” Il se plaisoit à croire, que la pesanteur suivoit une marche assujettie à la loi du quarré de la distance; & ce n'étoit que pour demander à M. GESNER une solution des difficultés, qu'il lui communiquoit de nouvelles expériences, conformes à celles de Samoens.

A présent donc la scène est en Valais. Le M. Mercier avoit d'abord une excellente pendule à secondes, dont il avoit observé la marche avec le soleil, chez lui, pendant deux mois. Il la transporta le 20. Mai 1770. dans un Chalet élevé de 514 toises au-dessus de sa demeure. Il décrit toutes les précautions prises dans cette expérience, qui dura trois mois; au bout desquels la pendule se trouva avoir avancé de 21 min. 8 secondes, comparativement à sa marche dans la station précédente.

Voilà le M. Mercier aux champs. Du 3 Septembre au 25, il s'occupe à comparer ensemble deux pendules qu'il tenoit d'un habile ouvrier de Lausanne qui les avoit faites avec soin; & le 2 Octobre il en fait transporter une chez le Capitaine Muller, qui occupoit à une lieuë de distance de

chez lui, une habitation élevée d'environ 210 toises au-dessus de la sienne. *Hé bien, il ne fut pas un mois sans s'appercevoir que la pendule d'en-haut avançoit.* Puis observant la différence au 28 Mars, il la trouva de 15 min. 6 sec. pour 75 jours.

Toujours rétif, à cause de son foible pour le Newtonianisme, le Mr. *Mercier* soupçonne encore quelque erreur. Il veut donc répéter les observations avec plus de soin, & à des différences d'élévation plus grandes. Il fait construire à 847 toises de hauteur au-dessus de son habitation, une Cabane très commode & très bien décrite; où l'une de ses pendules est portée. Le 17 Mai 1771, sur le signal donné par un de ses parens, officier en Piémont, cette pendule, & celle qui étoit restée chez lui, sont mises en mouvement; & sur un signal semblable elles sont arrêtées le 17 Juillet. Toutes les précautions possibles avoient été prises; car même on avoit tenu constamment de la glace dans l'appartement d'en bas, pour le maintenir à la température de la Cabane. Cependant la pendule d'en-haut avança encore, relativement à l'autre, de 21 min. 5 sec. en 65 jours.

Alors il réfléchit sérieusement sur les systèmes des Philosophes. Et considérant d'abord celui des

*forces centrifuges*, il n'est point embarrassé à montrer qu'HUYGHENS & ses partisans étoient dans l'erreur, en pensant que les corps doivent perdre de leur poids à proportion qu'ils se meuvent plus rapidement dans différens points de la surface de la Terre; car en faisant tourner la Terre par une pression extérieure, il trouve qu'au contraire, ils doivent gagner du poids dans ce sens là.

Mais que faire de la *Gravitation* qu'il aime tant? de la *fameuse loi des quarrés des distances*, à laquelle il se plaisoit de croire d'après tant d'hommes célèbres? Il fait des efforts incroyables pour les conserver. Il imagine je ne fais quels *filons ou rayons de matière*, partant du centre de la Terre, & au bout opposé desquels il place ses pendules. Puis en diminuant la densité des plus courts, & augmentant celle des plus longs, il montre, en prétendant justifier NEWTON, qu'il ne savoit pas ce que ce grand homme avoit dit.

Il lui restoit cependant des doutes sur la validité de cette explication; & ne pouvant se cacher, dit-il, que ce n'étoit que par la Lune, que NEWTON s'étoit convaincu de sa Théorie, il vient à se dire: „ Le grand NEWTON aura-t-il mieux vu ce qui se passoit dans la Lune,

„ que je n'ai vu la marche de mes pendules placées sur des rayons de différentes longueur? ”  
 Alors il l'abandonne. . . . Et puis! NEWTON a commenté l'Apocalypse! . . . . Il est donc démontré accessible à l'erreur. . . . Ainsi le Mr. Mercier devient enfin tranquille après toutes ses sollicitudes; & ce n'est que par une figure de rhétorique qu'il demande une solution de doute à Mr. GESNER.

La publication de cette Lettre occasionna un nouvelle fermentation parmi les Savans. Non qu'elle produisît du doute; car on voit mieux la Lune que ne pensoit le Mr. Mercier. Mais ces exceptions apparentes aux loix générales méritoient attention. On calcula donc de nouveau; & entr'autres Mr. LE SAGE, mon ami & compatriote, dont j'ai eu l'honneur de parler quelquefois à V. M. proposa & résolut, à l'exemple de Mr. D'ALEMBERT, un nouveau problème très intéressant de Géométrie physique: tellement qu'au moins à cet égard, on aura quelque obligation à *Jean Coultaud* & à Mr. Mercier.

Mais Mr. Le Sage n'en demeura pas là. Quelques premiers doutes lui firent entrevoir une solution plus probable de ces prétendues difficultés contre une Théorie qu'il admire, avec

une pleine clairvoyance. Ayant presque entièrement consacré sa vie à des recherches dignes d'un des plus grand disciples de NEWTON, & qui l'associeront un jour à son Maître; personne n'avoit été plus attentif que lui à cette attaque, & n'étoit plus préparé à en saisir le foible de quelque nature qu'il fût.

Cependant en commençant ses enquêtes, Mr. *Le Sage* ne s'attendoit point à ce qu'il trouva. Il suspectoit seulement l'exactitude des expériences; & j'y contribuai un peu, en l'assurant que celles du Baromètre qui s'y trouvoient annexées, étoient sûrement du plus mauvais de tous les observateurs. J'en avois fait moi-même à *Samoens* & dans les Montagnes voisines; & les différences étoient telles, que je pouvois le décréditer sans injustice. Les Montagnes étoient aussi très mal décrites: les erreurs fautoient aux yeux de tout homme qui les connoissoit.

Les premières informations de Mr. LE SAGE furent donc dirigées sur les talens & le caractère des personnes: mais bientôt il se vit conduit plus loin. . . . Les expériences avoient-elles été réellement faites? . . . Les personnes même existoient-elles? . . . Oui, MADAME, il fallut aller jusques là, pour trouver toute la vérité; ou plutôt, l'étendue du mensonge.

Tout cet échafaudage d'observations & d'expériences est en effet le plus complet mensonge qui ait jamais existé. Comme je fis un des nombreux instrumens, que l'infatigable ardeur de M. LE SAGE pour la vérité employa dans cette affaire, je puis certifier tous les détails qu'il en a publiés pour détromper le Public.

J'avois souvent occasion de passer à *Samoens*, à cause de mes voyages au *Glacier de Buet*; ainsi les informations me furent aisées. Mes observations, quoique d'un genre bien moins apparent que celles qui auroient obligé de bâtir une Cabane, d'y envoyer sans cesse des provisions pendant quatre mois en deux différens tems, de brûler plusieurs fois beaucoup de poudre sur des rochers isolés pour faire des signaux, de mesurer une base & de prendre des angles pour l'opération Trigonométrique; mes observations, dis-je; sans comparaison plus courtes, moins frappantes, & plus reculées de toute habitation que celles-là, étoient cependant fort connues dans le pays: tandis que personne ne connoissoit celles de *Jean Coultaud*. Ce fut le premier résultat.

Mais ce n'est pas tout. *Jean Coultaud* lui-même n'existe pas à *Samoens*; & jamais il n'y eut

eût de Professeur en Physique de ce nom à Turin. Il y a quelqu'un à *Samoens* qui porte ce nom de *Coultaud*; mais il ne s'appelle pas *Jean*, il n'a point de frère, & il n'étoit pas dans le pays au tems des prétendues observations. Il y a deux M<sup>rs</sup> *Andrier*, mais ils n'ont jamais aidé à de telles observations, & ils n'en ont point de connoissance.

Le M. *Mercier* de *Sion* n'existe pas davantage. Il n'y a personne de ce nom à *Sion*, personne même qui s'y occupe de Physique, ni qui ait la moindre connoissance d'aucune expérience pareille; & Mr. le Professeur GESSNER n'a point reçu la Lettre en question.

Il n'y a aucun horloger *pendulier* à *Lausanne*; & il n'y en a point à *Genève* qui ait vendu deux pendules à quelqu'un du *Faucigny*.

Voilà donc surquoi des savans se sont mis à raisonner & à calculer! Mais ne nous en étonnons point: Mr. LE SAGE exprime leur justification d'une manière trop respectable, pour qu'il en rejaille sur eux le moindre ridicule. „ Toutes les fois, dit-il (a), qu'une Fable au-  
„ ra bien été tissue, & que les principales  
„ vraisemblances y auront été observées, je ne  
„ rougirai point d'avoir eu recours à quelque

(a) Journal de M. l'Abbé Rozier, Tom. I. pag. 252.

„ supposition *Physique* un peu forcée, pour ex-  
„ pliquer ce qu'elle offroit d'extraordinaire,  
„ plutôt que d'avoir été prompt à supposer  
„ quelques vices *moraux* chez les gens qui me  
„ l'auroient contée.”

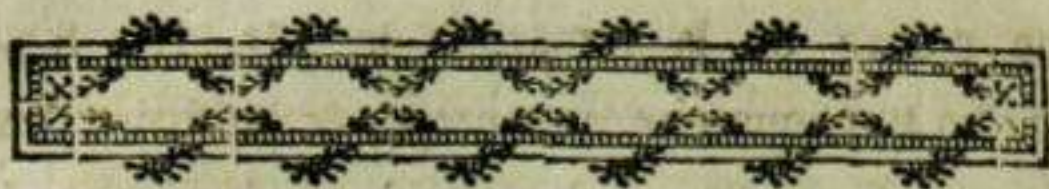
Le motif qu'il donne de la publication de cette étrange découverte, n'est pas moins intéressant. „ Si on laissoit mourir, dit-il, les gens „ qui peuvent témoigner de la fausseté de ces „ expériences, il ne seroit plus tems de récla- „ mer contre elle.... Et si l'on n'arrêtoit pas „ dans ses commencemens le cours de pareilles „ impostures, si indignes de gens qui font pro- „ fession de chercher la vérité, il seroit à „ craindre qu'elles ne se répétassent au point, „ qu'enfin la *Physique* expérimentale devien- „ droit plus incertaine que n'est la *Physique* „ rationnelle; puisqu'il est beaucoup plus diffi- „ cile pour chaque lecteur, de répéter la plu- „ part des expériences, ou de constater leur „ authenticité, que de juger si la plupart des „ raisonnemens sont bien conséquens.”

Je finirai sur ce point, en prenant la liberté de rappeler à V. M. le motif principal pour lequel je Lui ai rapporté cette anecdote. Les Fables que *Telliamed* nous raconte, pour prouver la sortie des hommes de la Mer, sont



une preuve de la remarque de Mr. LE SAGE. La Physique expérimentale, & l'histoire des faits, cessent d'être des guides sûrs, quand on se permet de tels moyens; c'est-à-dire, de recueillir & d'y introduire des choses qui devroient rester parmi les gens crédules, ou les plaifans, chez qui elles prennent naissance. Je veux bien croire que Mr. DE MAILLET n'avoit que ce tort.





## LETTRE XLVI.

*Fin de l'examen du système de TELLIAMED — Impuissance de l'Histoire Naturelle & de la Physique, pour rendre raison de ce qui a vie.*

KEW, le 30 Mai 1776.

### MADAME

**U**Il y a beaucoup de désavantage à être conséquent dans les systèmes chimériques; car par là ils arrivent bientôt à des conséquences qui détruisent l'illusion. Je ne veux pas en inférer que ceux qui s'arrêtent à tems dans le développement des systèmes de cette espèce, le fassent à dessein de se faire mieux écouter; je crois plutôt qu'ils n'ont pas été assez loin eux-

mêmes, & que c'est là une des causes de leur erreur. Chez *Telliamed*, l'erreur provient d'une autre source. Il voit bien tout ce que son système devoit entraîner après lui; il acquiesce à tout, & veut tout prouver par des exemples: mais crédule au plus haut degré, il croit tout ce qui peut flatter son illusion. Il lui faut des *hommes* pour peupler la Terre; il les voit naître dans la Mer sans difficulté; & il trouve des faits & des autorités, partout où d'autres n'auroient vu que des fables.

Pour multiplier ses moyens, & trouver plus de ressemblance entre les animaux marins & les hommes, il suppose plusieurs espèces de ceux-ci. Toutes les différences nationales, deviennent pour lui des différences d'espèce. Les noirs, les blancs & toutes les nuances intermédiaires, ont différentes origines selon lui; les différences de grandeur dans la taille, ou de configuration des traits, les difformités particulières, sont des *espèces* à ses yeux: & il est si convaincu qu'il doit y avoir différentes origines de l'Homme, qu'il admet toutes les fables possibles sur ce sujet. Je ne le suivrai pas dans ses détails; quelques traits suffiront pour faire connoître jusqu'où va sa crédulité. Crédule au reste qui lui est com-

mune, par la nature de la chose & en fait, avec tous ceux qui attribuent à l'Homme une origine accidentelle: c'est ce que nous ne devons pas perdre de vue.

Il raconte d'abord, que des Esquimaux ayant fait une course vers le Fort Ponchartrain, on prit sur eux entr'autres deux filles, que Madame de Courtemanche, Mère du Commandant, & de qui il dit tenir le fait, prit chez elle. L'une de ces filles voyant un jour des matelots aborder à la rade pour pêcher, demanda à sa Maîtresse si nous n'avions pas, comme les Esquimaux, une *race* particulière d'hommes destinés à ces fortes d'ouvrages. „ Je parle, dit-elle, „ d'une race dont les hommes & les femmes „ n'ont qu'une jambe, même qu'une seule main „ faite d'une façon extraordinaire. Ces hommes „ sont en grand nombre, ne rient jamais, „ & marchent en sautillant. *Ils servent à re-* „ *lever nos barques quand elles coulent bas à la* „ *Mer, & à aller chercher ce qui y tombe...* „ Cette fille, ajoute TELLIAMED, ne se coupa jamais, s'outint constamment à vingt reprises, qu'il y avoit de ces hommes & de ces femmes en très grand nombre, & qu'ils formoient une nation entière”.

On voit bien ce qui a persuadé Mr. de Maillet dans ce récit. Des hommes qui vont chercher ce qui tombe dans la *Mer*, se rapprochent bien de ses *hommes marins*. Mais des hommes avec une seule main & une seule jambe, choisis précisément pour un ouvrage de peine, & pour nager, sentent encore mieux leur vraie origine, c'est-à-dire l'imagination de la conteuse. D'ailleurs on connoît assez aujourd'hui les Esquimaux, pour qu'on ne puisse plus nous en conter à leur sujet.

Les singes viennent aussi au secours de *Teliamed*: ce sont des *Hommes Sauvage* pour lui. Il n'est point retenu par l'anatomie comparative; car il lui faut des *espèces différentes d'hommes*. Parlant entr'autres des *Orans-Outangs*, & convenant qu'ils n'articuloient les sons que très confusément; il ajoute: „ si l'on en eût pris „ mâles & femelles, & qu'ils eussent fait des „ petits parmi nous, croyez-vous, Monsieur, „ qu'il eût été impossible de les conduire, par „ la suite de quelques générations, à un véritable langage, & à une forme plus parfaite „ que celle qu'ils avoient auparavant?”

Mais voici un trait où il dit plus lui-même sur sa manière de voir les objets au travers de sa prévention, que je saurois en dire: „ J'ai

„ trouvé, dit-il (a), dans l'Histoire de Witffict  
 „ un témoignage auffi fingulier de l'origine de  
 „ ces hommes fortis de la Mer, qu'il est na-  
 „ turel & non fufpect. C'est à la page 89 où  
 „ parlant des Chilinois: *on raconte*, dit-il,  
 „ *beaucoup de chofes fabuleufes de l'origine de*  
 „ *cette Nation: car ils difent que leurs ancêtres,*  
 „ *& premiers de tous les hommes, iffirent d'un*  
 „ *certain Lac.* Ce terme Gaulois *iffirent*, est  
 „ fi expreffif, qu'on ne peut jamais rendre  
 „ mieux cette tradition. Que l'auteur la traite  
 „ de fabuleufe tant qu'il lui plaira, au moins  
 „ n'est-elle pas indigne à mon avis d'être trans-  
 „ mife à la poftérité; & je me croirois parfaite-  
 „ ment dédommagé du tems que j'ai employé  
 „ à mon voyage d'Europe, ... quand je n'en  
 „ remporterois qu'une tradition auffi fingulière  
 „ & auffi précieufe. ” Il auroit pu ajouter,  
 qu'il y a auffi dans ces Contrées là des Peu-  
 ples qui fe difent descendus du Lion; & des  
 familles qui prétendent tirer leur origine du  
 Soleil. Or il y a des animaux qu'on nomme  
*Lions Marins*; & qui fait, fi la Terre, en en-  
 trant dans le tourbillon de fon nouveau Soleil,  
 n'en rafa pas la furface, & n'en enleva pas des  
 êtres qui fe transformèrent en Hommes? On ne

(a) Tom. II, Pag. 237.

s'arrête plus, dès qu'une fois on a franchi les bornes du vraisemblable.

*Homère* ne vouloit pas plus qu'on crût à ses Histoires des Dieux, que *Witfiæt* à ses Peuples *iffis* des Lacs; cependant *Telliamed* se fait fort aussi d'*Homère*: „ N'a-t-il pas avancé, dit-  
 „ il (a), que l'Océan étoit le Père des Dieux  
 „ & Thétis leur Mère; c'est-à-dire qu'ils  
 „ étoient sortis du sein de la Mer? La vérité,  
 „ ajoute-t-il, a ses traces dans la Fable. Ces  
 „ fictions nous indiquent au moins, que ces  
 „ hommes mémorables, que l'Antiquité a vantés,  
 „ & dont la Barbarie des premiers siècles a  
 „ fait des Dieux, devoient leur origine à la  
 „ Mer.”

Et comment douter que les hommes aient eu cette origine? Il y en a dans tous une marque *impérissable*. „ En effet considérez leur  
 „ peau avec un de ces microscopes qu'on a  
 „ inventés dans les derniers tems, & qui grossis-  
 „ sent aux yeux un grain de sabie à l'égal d'un  
 „ Oeuf d'Autruche: vous la verrez toute cou-  
 „ verte de petites *écailles*, comme l'est celle  
 „ d'une carpe.”

Pourroit-on mieux se défendre des raisonne-

(a) Tom. II. Pag. 245.

mens suivans? „ Cette opinion, que la Mer  
„ réunit en elle ce qui peut concourir à la géné-  
„ ration de toutes les espèces capables de vie,  
„ animaux, arbres & plantes, a non seulement,  
„ dit-il (a), été adoptée des plus fameux  
„ Philosophes des siècles passés; elle donne en-  
„ core lieu à plusieurs réflexions très conclu-  
„ antes, pour prouver que les hommes ont été  
„ tirés des eaux & leur sont redevables de leur  
„ origine. Combien de maladies nos Médecins  
„ ne guéressent-ils pas par l'usage de l'eau? . . . .  
„ N'est-il pas avéré, que de deux coureurs, si  
„ le vaincu vient à se baigner & court de  
„ nouveau avec son vainqueur, il emportera  
„ le prix de la course? . . . Quelles guérisons  
„ n'opère-t-on pas aujourd'hui en Angleterre, en  
„ plongeant un malade pendant deux ou trois  
„ minutes dans une eau très froide? Quelle  
„ augmentation de force & de vigueur l'usage  
„ de cette immersion ne produit-elle pas dans  
„ ceux qui sont en santé? . . . . Ne se fert-  
„ on pas encore à présent des bains naturels &  
„ artificiels, pour conduire à la fécondité, des  
„ personnes dans lesquelles elle trouve quelque  
„ obstacle? ” Je ne me rappelle pas qu'aucun

(a) Tom. II. pag. 246.



système sur la génération spontanée de l'Homme, soit fondé sur des preuves plus fortes que celles là.

On pouvoit objecter à *Telliamed*, que si les hommes & les animaux terrestres sont sortis de la Mer, il devroit encore en sortir sans cesse. Il a prévenu cette objection. „ Il ne faut point „ douter, dit-il (a), que la nature ne choi- „ sisse les tems & les lieux propres à la trans- „ migration des races marines à la respiration de „ l'air. Or c'est sans contredit vers les Poles „ & dans les Pays froids, que les dispositions à „ ce passage sont plus favorables, parce que „ dans ces Climats, l'air, toujours humide & „ chargé de brouillard épais dans la plus grande „ partie de l'année, n'a rien de fort différent de „ la froideur & de l'humidité des eaux de la „ Mer. . . . C'est pour cette raison que les „ multitudes innombrables d'hommes dont les „ parties méridionales de l'Asie & de l'Europe „ ont été inondées, sont sorties de ces con- „ trées septentrionales.” Ayant ainsi préparé sa défense, il se fait faire dans la suite l'objection en forme par le Missionnaire (b), & voici ce qu'il y répond. „ Vous remarqueriez sans dou-

(a) Ibid page. (b) Tome II. pag. 249.

„ te ce passage de l'eau à l'air si vous passiez  
 „ aux régions où cette transmigration se fait,  
 „ c'est, à-dire dans les Pays les plus froids &  
 „ les plus voisins des Poles, où je vous ai dit  
 „ que ce passage d'un élément à l'autre devoit  
 „ avoir lieu plus fréquemment. Encore faudroit-il,  
 „ droit-il, ” (il prend ici une précaution  
 qui n'est pas mal adroite) „ Encore faudroit-il  
 „ que vous y fussiez caché long - tems: car  
 „ vous concevez que les animaux sortans de  
 „ la Mer sont d'abord si sauvages, que tout  
 „ ce qu'ils voyent ou entendent d'extraordinaire  
 „ les effraye, les fait fuir & retourner dans  
 „ leur abîmes ” Il avoit peut-être oublié que  
 les *Chilinois*, qui sont bien loin des Poles, *issirent*  
 d'un lac: & il semble oublier encore plus  
 sa ressource, lors qu'il dit ensuite (a), que *des*  
*rares de noirs en Afrique, qu'on n'entend pas en-*  
*core, sont peut-être sortis depuis peu de la Mer.*  
 Mais il se ménage une réponse plus générale.  
 „ De combien de monstres, dit-il (b), trouvés  
 „ dans vos Pays les Histoires ne font-elles pas  
 „ mention? De combien n'entend-on pas en-  
 „ core parler tous les jours? Ces monstres.....  
 „ ne font-ils pas peut-être des animaux échap-

(a) Ibid. pag. 251. (b) Ibid. pag. 253.

„ pés de la Mer, ou portés par les flots jusques  
 „ dans les terres..... Qu'il nous suffise d'être  
 „ témoins de la rusticité & de la stupidité de  
 „ ceux qui peut-être en sont fortis depuis peu  
 „ de tems, & qui sont à portée de nos yeux.  
 „ Quelle barbarie ne règne pas encore parmi  
 „ les races humaines qui habitent le Groënland  
 „ & le Spitzberg... On ne réfléchit point assez  
 „ ni sur les faits extraordinaires, ni sur l'état  
 „ de ces Peuples barbares, ni sur celui de cent  
 „ autres que nous avons trouvés depuis peu  
 „ dans des terres nouvelles. Il se trouve mê-  
 „ me des gens si prévenus de cette opinion que  
 „ tous les hommes descendent d'un seul. . . .”

Après avoir ainsi développé son système, en Phi-  
 losophe indépendant, il en vient (comme c'est  
 encore l'ordinaire) à faire quadrer ce système  
 avec le récit de Moyse. „ Car observez s'il vous  
 „ plait, dit-il au Missionnaire (a), que vos  
 „ Livres sont d'accord avec moi sur la forma-  
 „ tion du Globe & de tout ce qu'il renferme  
 „ d'animé.” Cela veut dire, (aussi comme  
 à l'ordinaire) *Et tant pis pour eux s'ils ne le sont  
 pas; car je suis bien sûr de ce que je dis.* Ces  
 changemens d'état des Globes, ces passages

(a) Tom. II. pag. 270.

d'un tourbillon à l'autre, cette destruction & reproduction des êtres vivans qui les habitent, suivant qu'ils sont consumés, inondés, ou mis à sec, „ sont, dit-il (a), des vicissitudes nécessaires, & qu'on doit nécessairement admettre „ après les principes que j'ai établis. . . . Je „ vous avoue (b), que je suis aussi persuadé de „ la vérité des vicissitudes dont je viens de vous „ entretenir, que si, parcourant depuis longtems „ le ciel & les globes qu'il renferme, j'eusse vu „ de mes propres yeux ces révolutions diverses.”

Tous les Philosophes qui ont autant d'assurance que lui, ne parlent pas si clair. „ Mais je dois, „ dit-il, ajouter pour ma justification, que si „ j'ai embrassé une opinion si extraordinaire, „ ce n'est qu'après plus de trente ans de méditation.” . . . . . Après cela on n'ose presque plus alléguer qu'il y a aussi trente ans qu'on médite sur cette matière.

On pouvoit encore objecter à *Telliamed*, comme à tout ceux qui font le Monde extrêmement ancien, & qui le supposent peuplé d'hommes depuis des milliers de siècles, que les progrès des arts & des sciences parmi eux, semblent indiquer des pas assez rapides, pour

(a) Ibid. pag. 128. (b) Ibid. pag. 131.

que leur origine ne date pas de bien loin. Il n'élude point cette objection, car il se la fait lui-même ; & il y répond, comme on y répond d'ordinaire dans tous les systèmes du même genre, en remontant aussi haut qu'il le peut sur les traces vraies ou fabuleuses de certains arts. Mais comme c'est un homme extraordinaire, qui cache peu son jeu, il ne fait jamais difficulté de donner pour preuve des choses qu'il ne prouve pas, sa propre persuasion.

„ Comme, dit-il (a), les découvertes qu'on a  
 „ faites depuis deux siècles, en quelque genre  
 „ que ce soit, *seront certainement ensevelies un*  
 „ *jour dans l'oubli*, les Anciens en avoient fait  
 „ peut-être un bien plus grand nombre, qui  
 „ n'ont pu parvenir jusqu'à nous. ” On peut  
 montrer sans doute quelques pertes dans les sciences abstraites & dans les inventions de luxe & d'agrément; mais on n'en montreroit pas si aisément dans les arts & les connoissances qui appartiennent à la masse des hommes, & que leur utilité immédiate leur fait successivement adopter. Si l'on est porté à supposer de plus grandes pertes, ce n'est point par les faits; c'est seulement, parce qu'on croit voir

(a) Tom. II. pag. 73.

d'ailleurs que la Terre, telle qu'elle est, est fort ancienne. Mais si l'on peut prouver directement qu'elle ne l'est pas; ces preuves immédiates ne seront point contredites par l'histoire des arts & des sciences. C'est surquoy je ne tarderai pas de revenir.

En m'arrêtant ici sur les rêveries de *Telliamed*, qui peu à peu sont devenues si étranges qu'il semble qu'elles n'auroient pas du trouver place parmi des discussions sérieuses, je ne puis m'empêcher de rappeler à V. M. que toutes ces rêveries ne viennent que de ce qu'il a voulu essayer de prouver, ce que d'autres Philosophes n'ont osé placer d'abord que dans la classe de ce qu'on appelle *les possibles*. Il est vrai qu'ensuite par habitude, ils l'ont glissé dans la classe *des vraisemblables*, & qu'enfin ils l'ont admis comme la *vérité*, sans jamais songer à des preuves. Cette gradation de déviation des règles de la saine logique, est l'effet d'une imagination entraînée par l'esprit de système. Le passage, de l'évaporation supposée de la Mer, à l'admission de tout les contes de Gazettes & de toutes les Fables de l'antiquité, en est un exemple; & ce n'est pas l'un des plus étonnans. Il ne fut jamais de base plus trompeuse dans

la Philosophie que ces prétendus *possibles*; & elle le fera toujours, tant que ceux qui imagineront, & ceux à qui ils exposeront les fruits de leur imagination, resteront des hommes; c'est à dire des aveugles sur ce qui *se peut* & ce qui *ne se peut pas*. Les faits même, qui sont nos guides les plus sûrs, nous conduiront tout aussi mal que les Hypothèses, si nous nous permettons de les lier ensemble par ce qui est *possibilité* à nos yeux.

Mr. DE MAILLET me paroît avoir bâti son système sur plus de vérités de fait, & plus de principes de physique reconnus, qu'aucun de ceux qui, comme lui, se sont embarqués dans la recherche d'une origine du Monde due uniquement à des combinaisons de la matière. Ce qu'il a bien vu en Cosmographie, est entré dans notre provision de *faits*, ce qu'il a mal vu, détruit par des *faits*, m'a conduit à les faire connoître à V. M.; & ses erreurs sur l'origine de ce *qui a vie*, nous ont donné occasion d'appercevoir combien, sur ce point, l'Histoire naturelle & la Physique sont impuissantes.

Ce système est, comme j'ai eu l'honneur de le dire à V. M. le dernier que je me suis pro-

posé d'examiner, d'entre ceux où l'on employe les *eaux* à la fabrication de la surface de notre Globe: je vais donc passer aux Théories qui ont pour base l'action des *feux souterrains*.

FIN de la V<sup>me</sup>. PARTIE.





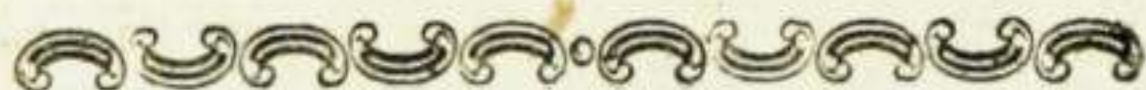
LETTRES  
*PHYSIQUES ET MORALES,*  
SUR LES  
MONTAGNES  
ET SUR  
L'HISTOIRE DE LA TERRE  
ET DE  
L'HOMME.





## V I P A R T I E.

*Des Systèmes où l'on attribue aux Feux  
souterreins l'état actuel de la sur-  
face du Globe — Analogie  
des corps marins natu-  
rels, aux Fossiles qui  
leur ressemblent.*



## LETTRE XLVII.

*Système de LAZZARO MORO,*

Kew, le 15 Juin 1776.

## M A D A M E

**J**e n'ai parlé encore à VOTRE MAJESTÉ,  
que des Systèmes où l'on attribue à la *Mer* la  
formation de nos Continens: il me reste donc  
à avoir l'honneur de l'entretenir de ceux qui  
se fondent sur l'action du *Feu*. Les effets de  
cet agent ont été très considérables à la sur-

B b 3

face de la Terre; nous le voyons par les traces qu'il a laissées: & nous lui connoissons d'ailleurs une telle force, qu'il est aisé d'imaginer qu'elle est suffisante pour tout ce qu'on veut lui attribuer. Aussi les Auteurs des systèmes qui ont en vue cette cause, paroissent-ils être plus convaincus encore de la solidité de leur hypothèse, qu'aucun de ceux qui ont eu recours à la *Mer*; & je ne fais si la balance ne penche pas aujourd'hui de ce côté-là dans l'opinion générale des Naturalistes.

Je ne pourrois entrer dans les détails de tous les systèmes de ce genre, sans fatiguer l'attention de VOTRE MAJESTE; car l'idée d'employer le *Feu* à l'explication de l'état actuel de la Terre, est très ancienne, & s'est modifiée de bien des manières dans l'imagination des Naturalistes, suivant la classe de phénomènes qui a le plus fixé leur attention. Je prendrai donc ces systèmes en masse; en réduisant à des classes distinctes, les opérations que l'on a attribuées au *Feu* dans la formation de nos Continens. Et cependant, pour avoir un texte plus fixe, je m'attacherai au premier système méthodique qui aît été fait sur cette matière, & dans lequel nous trouverons toutes ces classes d'opérations. Il est d'un Italien, nommé

LAZZARO MORO, très connu parmi les Cosmologiftes. Il le publia en 1740, fous ce Titre, qui nous rappelle fi bien l'objet principal de notre examen: *Des coquillages & des autres corps marins qui fe trouvent fur les Montagnes* (a). Voilà fans doute le grand phénomène à expliquer, dès qu'on fait des hypothèfes fur la Terre. MORO le voit dans toute fon étendue, & il s'y attache d'autant plus, que beaucoup de gens éclairés avoient entrepris en vain d'en donner la folution.

C'est de ce peu de folidité des autres fyftèmes qu'il s'occupe d'abord. Il examine ceux de BURNET, de WOODWARD, de LEIBNITZ; & il n'a pas de peine à montrer qu'ils font contredits par les phénomènes. Mais triomphant de leur foibleffe, & les pourfuiwant par de longs détails, il croit avoir combattu tout fyftème fondé fur des opérations de la Mer, & penfe que le Feu feul eft le mot de l'énigme.

La propofition générale de Moro eft celle-ci:  
 „ Les animaux & les autres corps marins dont  
 „ on trouve aujourd'hui les reftes deffus & des-

(a) *De' croftacei e degli altri marini corpi che fi trovano fù Monti, Libri due: Di ANTON-LAZZARO MORO.*

„ sous certaines Montagnes, étant nés & ayant  
 „ vécu dans la Mer avant que ces Montagnes  
 „ s'élevassent audeffus de son niveau, furent  
 „ poussés dans les lieux où ils se trouvent à  
 „ présent, pétrifiés pour la plupart, lorsque les  
 „ Montagnes, sortant du sein de la Terre, alors  
 „ toute couverte d'eau, s'élevèrent à la hau-  
 „ teur où nous les voyons aujourd'hui.

Ce système a donc au moins le mérite, de tâcher d'expliquer un changement relatif de niveau entre la Mer & des Montagnes formées dans son sein. Ce ne sera pas la Mer qui s'abaissera ; ce seront les Montagnes qui s'éleveront audeffus de sa surface. Il faut donc examiner d'abord, comment elles se formeront ; & ensuite quel est l'agent qu'on employera pour les tirer de l'atelier.

Notre Auteur débute par rapporter deux faits qui servent de base à tout son système ; il sont assez remarquables pour que VOTRE MAJESTÉ les lise avec intérêt. Le premier est la naissance d'une nouvelle Isle dans l'*Archipel*. Il le tire d'une lettre de *GIORGIO CONDILLI*, natif de *Paros*, à *VALLISNIERI*, Professeur à *Padoue*, où l'on trouve ce qui suit.

„ Le 23. Mars de l'année 1707, par un  
 „ Lundi, au lever du soleil, on observa dans

„ le Golfe de l'Isle *Santorin*, entre les deux  
 „ Isles *Braciane*, appellées vulgairement la  
 „ petite & la grande *Cament*, comme une ro-  
 „ che flottante, qui fut prise à la première  
 „ vue pour un vaisseau naufragé. Quelques  
 „ mariniers allèrent promptement reconnoître  
 „ ce prétendu Vaisseau; mais quel ne fut pas  
 „ leur étonnement, lorsqu'ils s'apperçurent que  
 „ c'étoit un écueil qui commençoit à sortir  
 „ du fond de la Mer. Le jour suivant quelques  
 „ personnes, entraînées par la curiosité, &  
 „ n'ajoutant pas foi au rapport des mariniers,  
 „ voulurent s'éclaircir du fait par elles-mêmes;  
 „ elles en furent bientôt convaincues: quelques  
 „ unes même des plus hardies débarquèrent  
 „ sur cet écueil, qui étoit tout en mouvement,  
 „ & croissoit d'une manière sensible; ils en  
 „ rapportèrent des choses bonnes à manger;  
 „ entr'autres des huîtres d'une grandeur extra-  
 „ ordinaire & d'un très bon goût. Ils y trouvè-  
 „ rent encore une espèce de pierre qui ressem-  
 „ bloit à du biscuit, mais qui n'étoit en réali-  
 „ té qu'une pierre ponce très fine.

„ Deux jours avant la naissance de cet écueil,  
 „ il y eut l'après midi dans l'Isle de *Santorin*  
 „ un tremblement de terre, qu'on ne peut at-  
 „ tribuer qu'aux efforts qui se faisoient pour

„ détacher cette grande roche, que l'Auteur  
„ de la Nature avoit cachée à nos yeux pen-  
„ dant tant de siècles. Ce fut la seule cause  
„ d'épouvante que le soulèvement de cet écueil  
„ donna aux habitans voisins; & jusqu'au 4<sup>e</sup> Juin  
„ il continua à croître sans aucun autre bruit:  
„ il occupoit alors un demi mille environ en  
„ longueur, & étoit élevé de 25 pieds sur le  
„ niveau de la Mer. L'eau étoit fort trouble  
„ alentour, non pas tant par le terrain nou-  
„ vellement remué, comme par le mélange  
„ d'une quantité prodigieuse de matières diffé-  
„ rentes qui fortoient jour & nuit du fond de  
„ ces abîmes, entre lesquelles on distinguoit  
„ une grande diversité de minéraux, par les  
„ couleurs variées qui venoient jusqu'à la  
„ surface de la Mer: celle du soufre cepen-  
„ dant dominoit sur toutes les autres, & s'é-  
„ tendoit jusqu'à vingt milles de distance. On  
„ appercevoit dans l'eau autour de l'écueil,  
„ plus qu'en aucun autre endroit, une très  
„ grande agitation, & une chaleur sensible,  
„ qui fit périr nombre de poissons, qu'on trou-  
„ voit morts çà & là.

„ Le 16 Juillet, au lever du soleil, on vit  
„ distinctement entre l'Isle nouvelle & la petite  
„ *Cameni*, une chaîne de roches noires qui



„ Sortoient du fond de la Mer, au nombre de  
 „ 17, distinctes les unes des autres, mais qui pa-  
 „ roissoient devoir se réunir & se joindre à  
 „ l'Isle nouvelle qui étoit blanche. Deux jours  
 „ après, à 4 heures après midi, on vit pour la  
 „ première fois une épaisse fumée semblable à  
 „ celle d'une grande fournaise, & en même  
 „ tems on entendit un bruit souterrain, qui  
 „ paroissoit venir de la terre nouvelle, mais  
 „ trop profond pour qu'il pût être bien dis-  
 „ tingué. Plusieurs familles, saisies alors de  
 „ frayeur, se sauvèrent dans les Isles voisines.  
 „ Le 19 Juillet la chaîne de rochers se réunit  
 „ entièrement & forma une autre Isle, de la-  
 „ quelle il sortit aussi de la fumée, petite au  
 „ commencement, mais qui s'accrut à mesure  
 „ que l'Isle s'augmentoit. Le feu vint ensuite,  
 „ & il s'exhala avec lui une odeur fétide insup-  
 „ portable, qui infecta tout le pays: elle suffo-  
 „ quoit les uns, causoit des évanouissemens  
 „ aux autres, & provoquoit presque à tous le  
 „ vomissement. Au mois d'Août, une grosse  
 „ fumée se joignit sur l'Isle de Santorin, à cer-  
 „ taines nuées salines fort denses, & détruisit  
 „ en trois heures de tems tout le raisin qu'on  
 „ devoit vendanger dans peu de jours.

„ L'Isle blanche commença de nouveau à s'é-

„ lever, & les roches noires à s'étendre, tel-  
„ lement que tout fut réuni en très peu de  
„ tems. Le feu avoit fait diverses ouvertures,  
„ par lesquelles, avec un bruit semblable à  
„ celui d'une décharge de plusieurs canons,  
„ s'élançoient en l'air une grande quantité  
„ de pierres ardentes; quelquefois même à  
„ une si grande hauteur, qu'on les perdoit de  
„ vue; & elles alloient tomber jusqu'à trois  
„ milles de distance. Ces terribles explosions  
„ étoient rares à la fin du mois d'Août;  
„ mais elles devinrent fréquentes dans le mois  
„ de Septembre, & journalières dans le mois  
„ d'Octobre. Quand elles arrivoient, on vo-  
„ yoit un très grand feu, auquel succédoit une  
„ fumée épouvantable, quelquefois mêlée de  
„ cendres, qui formoit dans l'air comme  
„ une nuée de diverses couleurs & d'une pro-  
„ digieuse densité; puis se résolvant peu à peu  
„ en une poussière très fine, elle tomboit en for-  
„ me de pluie sur la Mer & les pays d'alen-  
„ tour, en une telle abondance, que la terre  
„ en étoit toute couverte. D'autres fois les  
„ explosions paroissoient de cendres en feu,  
„ ou bien elles étoient de pierres ardentes d'u-  
„ ne grosseur médiocre, mais si nombreuses,  
„ qu'elles couvroient la petite Isle en retom-

„ bant, & y produisoient comme une illumina-  
 „ tion, que les habitans ne se lassoient point  
 „ de regarder. l'Isle avoit alors trois miles  
 „ environ de circonférence & 40 pieds de  
 „ hauteur. ”

Telle est l'Histoire bien intéressante des premiers mois de ce phénomène. Je n'ai pas cru devoir, en la traduisant, en abrégér le détail. On en desireroit même davantage. Quelle étonnante opération! On est moins surpris après cela que ceux qui la considèrent avec une imagination vive, croient y voir la cause de l'élévation de nos Continens hors de la Mer.

Nous avons encore d'autres particularités sur cet événement. *Lazzaro Moro* les tire d'un ouvrage Italien intitulé, *Etat présent de tous les Pays & Peuples du Monde.* „ J'y apprens, dit-  
 „ il, que le P. Gorée, qui se trouva en Mai  
 „ 1708. dans l'Isle de *Santorin*, jugea que  
 „ l'Isle nouvelle avoit cru de 100 pieds en  
 „ hauteur, d'une lieue angloise en largeur, &  
 „ de six des mêmes lieues en circonférence; &  
 „ qu'elle continua à croître jusqu'à l'année 1711.  
 „ J'y apprens encore, ajoute-t-il, que le  
 „ même P. Gorée, compta dans une seule  
 „ nuit soixante trois ouvertures par lesquel-

„ les il sortoit des flammes assez lumineuses ,  
„ qui firent hauffer l'Isle encore plus qu'au-  
„ ravant, & que l'on voyoit assez fréquem-  
„ ment lancer de gros Rochers, qui jettoient  
„ l'alarme dans toutes les Campagnes voisines.  
„ Qu'un jour entr'autres, c'étoit le 15. Avril  
„ 1708, au moment d'une forte secousse,  
„ presque une centaine de ces gros rochers fu-  
„ rent lancés en l'air à la fois, & retombè-  
„ rent fort heureusement dans la Mer jusqu'à  
„ deux lieues de distance de l'Isle. „

Le second fait, aussi intéressant en lui-même, & mieux connu, quoique plus ancien, est la naissance du *Monte-nuovo* près de Naples. *Lazzaro Moro* la raconte ainsi, d'après *Paragallo* dans son Histoire du Vésuve.

„ La nuit du 29. au 30. Septembre 1538,  
„ après deux années de tremblemens de terre  
„ presque continuels, & surtout après un jour  
„ où elle avoit été constamment agitée, il se  
„ fit enfin, dans le milieu d'une campagne fer-  
„ tile, une ouverture par laquelle il sortit tant  
„ de feu, tant de pierres, tant de sable, qu'il  
„ en résulta une petite Montagne, appelée  
„ aujourd'hui la Montagne nouvelle (*Il Monte  
„ nuovo*); elle occasionna la ruine de quantité  
„ d'édifices, de champs, d'hommes & d'ani-

„maux, & ensevelit principalement sous ses  
 „matériaux accumulés tout le Bourg de *Tiper-*  
 „*gola*. Cette Montagne a environ trois milles  
 „de circuit; elle n'est guère moins élevée que  
 „le Mont *Barbaro*, qui en est peu distant &  
 „auquel on donne mille pas de hauteur; & sa  
 „pente du côté du midi, s'étend jusqu'à la  
 „Mer. On voit encore à son fommet, la  
 „bouche d'où sortoit cette matière; qui n'en  
 „a plus rejeté, non plus que du feu, dès  
 „qu'elle cessa, fort près de ses premiers tems.  
 „Le *Lac Lucrin*, qui étoit ainsi appelé à  
 „cause du *lucre* qu'il procuroit par une abon-  
 „dante pêcheirie, fût comblé par les matières  
 „qui sortirent de cette bouche, & n'est au-  
 „jourd'hui qu'un marais rempli de roseaux. Il  
 „en tomba aussi beaucoup dans le *Lac Aver-*  
 „*ne*; mais elles n'y produisirent pas un effet  
 „bien sensible, à cause de sa profondeur.”

Ces deux faits sont sans doute ceux qui jettent le plus de lumière sur toute la matière des *Volcans*: on les y voit naître; & dès leur naissance on prend une idée très nette de ce qu'ont été dans leur origine ces Montagnes qui portent aujourd'hui le *Feu* jusques aux nues. On ne sauroit douter, qu'elles n'aient

eu de pareils commencemens : plus terribles fans doute , mais de même genre.

*Lazzaro Moro* l'a vu ainsi ; & il l'a vu avec cette imagination qui étend sur toute la Nature un petit nombre d'observations. Voilà des *Isles* , des *Montagnes* , qui se sont élevées sous nos yeux , petites encore fans doute ; mais voilà d'un autre côté l'Isle & le Pic de *Ténérife* , qui surpassent en grandeur & en hauteur nombre d'Isles & la plupart des *Montagnes* : Voilà le *Mont Etna* , dont l'agrandissement n'est point encore déterminé , puisqu'il travaille encore ; & qui cependant surpasse déjà toutes les *Montagnes* de notre Hémisphère , à l'exception de quelques *Pics* des *Alpes*. Nous avons vu en même tems que lorsque l'*Isle nouvelle* s'est élevée , elle a apporté à sec sur sa croupe , des *coquillages* qui se nourrissoient au fond de la Mer. Que nous manque-t-il donc pour connoître toute la marche de la Nature dans les révolutions qu'a subi la surface de la Terre ?

C'est ainsi que *Moro* a raisonné ; & il a bâti sur ces bases un des systêmes de *Cosmologie* les plus suivis & les plus détaillés. Je vais avoir l'honneur d'en tracer à V. M. les principales parties.

Lors-

Lorsque Dieu créa le Globe, dit *Moro*, il fut d'abord entièrement couvert d'eau. Cette eau étoit douce, & sa profondeur, à peu près égale partout, étoit d'environ 175 Toises. La partie solide avoit donc la même figure ronde que la surface aqueuse : c'étoit une croûte épaisse, absolument dure, pierreuse en un mot, & sur laquelle aucun Etre aquatique, végétal ni animal, ne pouvoit encore subsister.

Au troisième jour de la création, quand Dieu forma le *sec*, il le fit à l'aide des feux souterrains, qui s'allumèrent, soulevèrent çà & là la croûte qui faisoit le fond de la mer, & la poussèrent jusqu'à la hauteur où nous voyons aujourd'hui ces chaînes de Montagnes composées de pierre pure, sans couches ni corps marins. *Moro* avoit donc bien vu le grand phénomène que j'ai eu l'honneur d'expliquer à V. M. dans une de mes lettres précédentes (a).

Ces Montagnes primitives (car c'est ainsi qu'il les nomme lui-même) ne furent pas plutôt sorties de la Mer, qu'elles s'ouvrirent, & vomirent de toute part des torrens de Laves, & des grêles de cendres, de pierres poncees, de minéraux de toute nature & sous toute sorte de forme. Ces Torrens s'étendirent les uns

(a) Lettre XXXVII.

sur les autres dans le fond de la Mer; des pluies & des grêles de différentes matières s'y entremêlèrent, & l'ancien fond de la mer en fut recouvert en mille endroits. Puis les feux souterrains, continuant leur première action, soulevèrent au-dessus des eaux les parties de ce fond ainsi recouvertes, & formèrent les *Montagnes secondaires* de la première espèce; c'est-à-dire celles qui sont *par couches, mais sans corps marins*; parceque la Mer n'étoit pas encore peuplée. (Voilà l'explication d'une seconde espèce de Montagne.)

C'est par le moyen de ces feux que Dieu nous préparoit la *Terre végétale*, ce magasin des substances pour tout ce qui végète & qui a vie, tant au sein des eaux que sur la Terre. Ce fut aussi par les *Crevasses* de ces premières Montagnes, que sortirent les sulfures, les bitumes, les sels fossiles, qui commencèrent à donner à la mer son amertume & sa salure. *L'Isle nouvelle* nous a montré ce qui a du se passer à cet égard au commencement du Monde; l'eau fut teinte, tout autour de cette Isle, de diverses couleurs, & surtout de jaune, à 20. milles de distance.

Dès que la mer eut acquis ce nouveau fond, & sa salure, elle devint propre à ses produc-



tions végétales & animales. Ainsi les plantes marines, les poissons & les coquillages naquirent & se multiplièrent ; ce fut le cinquième jour de la Création. La Terre sèche aussi, couverte de ces matières *volcaniques*, devint fertile, & commença à se peupler d'arbres & de plantes.

Cependant les Montagnes, tant *primitives* que *secondaires*, continuèrent à vomir du feu, du soufre, du bitume, des laves, des cendres, des pierres ponces, des minéraux de toute espèce. Le terrain qui devoit former dans la suite les Plainnes, fut composé, *couche à couche*, de ces matières qui se répandirent sur le fond de la Mer : c'est pourquoi les Plainnes sont aussi *par couches*.

Ces nouvelles *couches*, ajoutées successivement au fond de la Mer, eurent le tems de se peupler dans les intervalles ; tellement que les dernières couches ensevelirent les habitans des anciennes. Puis les feux souterrains ayant soulevé ces fonds de Mer à diverses hauteurs, il y eut des Plainnes, des Collines & des Montagnes, à couches remplies de *corps marins* : & voilà le phénomène fondamental expliqué.

Continuant à faire travailler les Montagnes

à l'œuvre qu'il a imaginée, MORO fait répandre de nouvelles couches de *laves* & de *cendres* sur les Montagnes elles-mêmes & sur les Plaines. Elles ensevelissent ainsi toujours plus les couches remplies de *corps marins*, qui souvent ne se voyent plus à la surface. Elles couvrent aussi les surfaces habitées & cultivées; quelquefois même au tems des *moissons*; c'est pourquoi l'on a trouvé dans le territoire de *Modène*, à une grande profondeur, beaucoup de choses qui montrent l'ouvrage des hommes, en métal & en bois, & des *Javelles de bled* toutes entières, que la chaleur des matières volcaniques, & leur sécheresse, ont empêché de pourrir.

Quant à ce qui s'est passé dans la Mer : les coquillages, les coraux, les madrépores, qui ne se meuvent point, ou se meuvent très lentement, ont bien pu sans doute être environnés par les *laves*, ou ensevelis dans les *cendres* : mais les poissons ? Le *Monte nuovo* nous explique, suivant lui, comment il se peut qu'on en trouve dans les Lits de pierres du Mont *Bolca* près de Vérone, & dans diverses autres Montagnes. Le *Lac Lucrin* étoit auprès du lieu où s'ouvrit la bouche qui forma cette *Montagne nouvelle*. Il étoit fort poissonneux, & le poisson s'y trou-

voit renfermé comme dans un vivier. Les matières rejetées par la bouche qui s'ouvrit dans la plaine voisine, s'étendirent dans ce Lac, dont les poissons ne purent fuir; & malgré toute leur agilité, ils furent saisis enfin par les laves & les cendres. De pareils lacs peuvent avoir été formés dans les Terres par le soulèvement des parties environnantes du fond de la Mer. Et si dans la suite quelque *bouche à feu* s'est ouverte sur leurs bords, les éruptions, en comblant ces lacs, ont renfermé nécessairement les poissons dans leurs *couches*. Des lacs d'eau douce peuvent avoir été comblés en tout ou en partie de la même manière; & c'est par cette raison que nous trouvons aussi des *poissons d'eau douce* parmi les *fossiles*; comme auprès de *Constance* en Suisse, à *Papenbeim* en Allemagne &c.

Puisque les matières rejetées par les *Volcans* ont été les sources de la *végétation* & de la *vie* sur toute la surface du Globe, c'est à la différence de ces matières que nous devons les différentes espèces de végétaux & d'animaux. Mais si elles ont pu être essentiellement différentes en divers endroits de la Terre, tellement que certains lieux ayent des productions particulières & exclusives, les mêmes *Volcans*

ont pu rejeter aussi en divers tems ; soit dans la Mer soit sur la Terre , des matières fort différentes , & propres seulement chacune à certains végétaux & animaux. De là cette surprenante disparité qui a été remarquée entre les restes des végétaux & des animaux terrestres & marins ensevelis dans les terres ; & les végétaux & animaux qui existent actuellement dans les mêmes lieux sur la Terre & dans les Eaux. Les couches *volcaniques* successives, enterrant les générations qu'elles trouvoient existantes, n'ont plus été propres à en nourrir de semblables , quand leurs matières étoient essentiellement différentes : elles se font donc peuplées d'êtres tous différens. Ainsi l'Angleterre, & le Nord en général, n'ont plus nourri d'Eléphans, quoiqu'on y trouve des os de cet animal ; ainsi encore les Mers n'ont plus été propres à nourrir ces *Cornes d'ammon* que nous trouvons ensevelies partout dans les terres.

Le fond de la Mer s'étant élevé jusqu'à produire tous nos Continens ; & les matières rejetées par les *bouches volcaniques* s'étant étendues sous les eaux , la Mer a du s'élever successivement ; & en effet elle s'est élevée, & a couvert une partie même des terres , qui pendant un tems avoient été à sec. C'est pour

cela qu'aujourd'hui elle couvre des Forêts & des Villes entières; temoins ces Forêts que l'on trouve (dit-il) quelquefois au fond de la Méditerranée; & cette Ville nommée *Luna*, qui, selon *Vallisnieri*, se voit sous l'eau quelque part entre l'*Etrurie* & la *Ligurie*; & cette autre Ville nommée *Conca*, dont *Bianchi* dit qu'on apperçoit les Tours à dix milles de Rimini, temoins enfin ces clochers au travers desquels on navige près de *Dort* en Hollande. Et comme, malgré la cessation des plus grands travaux des feux fouterreins, ils continuent encore en bien des endroits de la même manière, c'est la cause de cette observation importante faite par *Bianchi* & *Manfredi*, que la Mer s'élève dans le Golfe Adriatique, & même d'un pied en 230 ans suivant leurs calculs.

Les lits formés régulièrement dans la Mer & sur les Plaines, tant par les *Laves*, que par les matières tombées en forme de grêle & de pluie, ayant été soulevés ensuite pour faire les Collines & les Montagnes, ils peuvent avoir formé des *arcs* droits ou renversés, des *angles* rectilignes & curvilignes de toute espèce; leurs lits peuvent être perpendiculaires, tout comme horizontaux & inclinés; ils peuvent

être brisés, confondus en toute manière : & comme originairement ils pouvoient avoir été de toute épaisseur & de toute espèce de matière, il n'y a aucune figure, position, composition de montagne que tout cela n'explique. On trouve donc un grand chapitre, où *Moro*, commentant la description pittoresque qu'a donnée *Vallisneri* des divers aspects des Montagnes sous ce point de vue, se complaît à faire cadrer son système avec les moindres de ces détails.

Un Vaisseau, dit-on, a été trouvé avec tous ses agrêts dans une mine de *Suisse*, un autre au *Pérou*, un autre en *Portugal* & ailleurs. Un Vaisseau peut couler à fond; l'expérience ne le prouve que trop. Un Vaisseau, enfoncé dans la vase, peut y être couvert par des laves & des couches de cendres, comme tout autre corps, les feux souterrains peuvent soulever ce fond de la mer, comme tout autre, & voilà notre Vaisseau en *Suisse*, au *Pérou*, en *Portugal* &c.

Je ne finirois point si je parcourois tous les faits, vrais ou faux, que *Moro* prétend expliquer : mais ceux que j'ai rapportés suffisent pour donner une idée des fondemens de son système,

& de la manière dont il l'applique à tout. Je passe donc à finir la Terre telle qu'elle est, d'après ce système.

Ces terribles fabricateurs de nos continens ayant enfin perdu la plus grande partie de leur force, laissèrent plus de repos à la Terre, & par conséquent à l'homme & aux animaux qui avoient commencé à l'habiter. Alors la population s'accrut, & la mémoire des troubles passés s'effaça peu à peu chez les générations successives; tellement que nous les ignorerions entièrement, si les *Volcans* qui brûlent encore çà & là, n'en laissoient subsister quelques traces. Peut-être même les aurions-nous observés inutilement, pour cette connoissance du passé, si l'*Isle* & la *Montagne* nouvelles n'étoient venu nous donner une idée claire de l'origine des choses sur ce point. C'est donc à l'*Isola nuova*, & au *Monte nuovo*, que nous devons les fondemens de toutes nos connoissances en cosmologie.

*Lazzaro Moro* s'est pénétré si profondément de la vérité de tout cela, qu'il en finit l'exposition en ces termes. „ Qui peut ne pas re-  
 „ connoître pour le vrai système de la Nature,  
 „ celui qui en simplicité le dispute à la Nature

„ elle-même , & qui soutient partout sa con-  
„ stance & sa dignité? ”

Il y a en effet , dans ce système , plus de cau-  
ses vraiment connues & réellement agissantes ,  
que n'en ont offert tous les autres : mais leurs  
effets réels sont bien différens de ceux qu'il  
imagine. C'est ce que j'aurai l'honneur de  
montrer à V. M. dans la suite de mes Let-  
tres.







LETTRE XLVIII.

*Formation des Montagnes Volcaniques. —  
Observations au Vesuve & à l'Etna.*

K E W, le 1<sup>er</sup> Juillet 1776.

M A D A M E

U  
Il n'y aura point de dispute entre LAZZARO MORO & moi sur les faits fondamentaux de son systême: l'*Isle* & la *Montagne* nouvelles sont la base de ses preuves; ce sera celle des miennes, & d'après son propre récit. Mais il en conclut que *les feux souterrains ont soulevé les Montagnes*; & j'en conclurai au contraire *qu'ils ne les ont pas soulevées*. Cette opposition singulière rendra peut-être mes discussions plus intéressantes à VOTRE MAJESTE.

MORO ne confidéroit point phyfiquement les phénomènes qu'il prenoit pour texte, il ne les jugeoit que géométriquement. Ainfi celui qui n'emploieroit que le Quart-de-cercle pour connoître les progrès de la Maifon qu'on bâtit, & de l'Arbre qui croît, verroit feulement que l'un & l'autre s'élèvent; & s'il s'en tenoit-là, il pourroit imaginer que l'un & l'autre fe *soulèvent*. C'est à peu près ce qu'a fait MORO. Il paroît ne s'être arrêté qu'aux changemens en hauteur dans les deux phénomènes qu'il rapporte; il n'a point examiné la partie des descriptions qui indique les caufes; quoique ce foit toujours l'un des objets les plus importants pour le Phyficien qui veut généralifer fes observations. Il faudra donc faire cet examen. Mais auparavant, je raffemblerai un plus grand nombre de phénomènes du même genre; parce que c'est le plus sûr moyen de ne pas fe tromper fur leur marche.

Il s'agira donc de la formation des *Montagnes volcaniques*; l'une des Claffes diftinctes d'élévations qui fe trouvent à la furface de nos Continens & dans la Mer. Voilà des effets indubitables du *Feu*; & ce fera en les examinant, que nous comprendrons comment cette caufe a opéré.

Je pourrois m'appuyer du témoignage de divers Naturalistes ; car depuis quelques années on a très bien décrit les phénomènes des *Volcans* qui brûlent encore. Mais c'est de plus loin que j'ai réfléchi sur cet objet, d'après des descriptions qui avoient précédé pour moi celles que je pourrois citer aujourd'hui. Elles sont de mon Frère, qui les écrivit il y a environ vingt ans, durant un voyage qu'il fit en Italie, & dont j'ai déjà eu occasion de parler à V. M. Comme elles faisoient partie de l'ouvrage de cosmologie dont nous nous occupions dès ce tems là, elles seront plus immédiatement adaptées à mon sujet. Je vais d'abord exposer à V. M. les conséquences que je tirerai de ces phénomènes, afin qu'Elle puisse y porter son attention sous ce point de vue.

La manière dont se forme une *Montagne volcanique* est toujours celle-ci. Il s'ouvre une *bouche à feu* dans quelque lieu bas, c'est-à-dire au niveau du sol général. Cette bouche vomit une quantité de matières embrasées ; dont les unes coulent en *Laves*, & les autres, lancées en l'air, retombent en forme de grêle. Ces diverses matières forment des accumulations qui s'élèvent en *cône*, comme le terrain que

la Taupe repousse derrière elle en perçant ses galeries, ou comme le monticule qui s'élève dans la partie inférieure d'un Clepsydre par la chute du sable. Le canal par lequel ces matières arrivent à l'extérieur, se prolonge dans leur centre, & reste toujours ouvert, tant que la *bouche* continue à faire des explosions. S'il se manifeste des *bouches à feu* dans quelque montagne où l'on n'avoit aucune connoissance qu'il y en eût eu précédemment, c'est très probablement quelque ancienne *bouche* qui se r'ouvre; car le foyer d'un nouveau feu, qui est toujours très profond, perce ses événements dans les lieux où la croûte est la plus mince, comme dans les Plaines & les Vallées; & non dans les Montagnes; à moins qu'il ne s'y trouve des canaux tout formés, savoir des *cheminées de Volcans* anciens. Les matières dont ces *Montagnes*, quelque considérables qu'elles puissent devenir, sont toujours composées, leur désordre & leur peu de liaison, les rend plus susceptibles qu'aucune autre d'être percées de nouveau par l'action du feu, même dans des parties où il n'avoit pas encore eu de passage libre. De nouvelles *bouches à feu* peuvent donc s'ouvrir dans leur flanc, les bouleverser & leur faire perdre une partie de cette figure réguliè-

rement *conique* qu'elles ont toujours à leurs formation. Mais ces désordres n'empêchent point qu'on ne retrouve souvent les restes d'un grand *cône* fondamental, & autant de petits *cônes* particuliers, qu'il s'est ouvert d'évents latéraux. Ainsi une *Montagne volcanique* s'élève à la manière d'une *maison*; & non à celle d'un arbre; chaque partie déjà posée, ne change plus de hauteur, à moins d'accident; il s'en pose seulement d'autres par dessus. Par conséquent ce n'est point par la Géométrie seule qu'il faut en juger, mais par la Mécanique & la Physique. Voilà ce que les relations de mon Frère, que je vais avoir l'honneur de rapporter à V. M. me paroissent démontrer pleinement.

„ Le *Vésuve*, dit-il, ou du moins la masse  
 „ entière des matières volcaniques ou se trouve  
 „ la *bouche à feu* qui porte aujourd'hui ce nom,  
 „ s'élève au milieu d'une Plaine, par une pente  
 „ égale tout le tour. Elle forme une masse  
 „ isolée, distincte de la chaîne de l'*Apennin*,  
 „ dont elle est éloignée de 6. à 7. milles.  
 „ Cette masse paroît visiblement le produit des  
 „ explosions d'une seule bouche qui étoit à son  
 „ centre: mais quelque grande catastrophe en  
 „ a bouleversé anciennement le sommet; il  
 „ s'écroula alors, du côté où est aujourd'hui

„ la fommité qu'on nomme le *Vésuve*. Une  
 „ partie des bords de l'ancienne bouche resta  
 „ debout ; ce font les monts de *Somma* &  
 „ d'*Ottajano* ; ils forment un demi cercle, &  
 „ embrassent la fommité particulière du *Vésuve*  
 „ du côté du Nord, dont il font séparés par  
 „ un vallon, aussi demi circulaire, appelé  
 „ l'*Atrio del Cavallo*. Depuis lors, la bouche  
 „ du *Volcan* a été jettée du côté du Sud, & s'est  
 „ ouverte au-travers des décombres du premier  
 „ sommet, où elle a élevé la montagne par-  
 „ ticulière qu'on nomme proprement le *Vé-*  
 „ *suve*.

„ Si j'osois former une conjecture sur l'épo-  
 „ que de cet événement, il me semble qu'on  
 „ pourroit l'assigner à cette grande éruption  
 „ arrivée l'an 79 de notre Ere, qui ensevelit  
 „ *Herculaneum* & *Pompeia*, qui couta la vie à  
 „ *Plin l'ancien*, & dont *Plin le jeune* donne  
 „ la description dans ses lettres à *Tacite*. Il  
 „ est bien difficile d'expliquer, par une simple  
 „ éruption de la bouche ordinaire, les terribles  
 „ effets qu'il décrit ; cette quantité prodigieuse  
 „ de matières jettées & dispersées au loin,  
 „ qui pendant trois jours couvrirent le pays  
 „ d'épaisses ténèbres ; qui ensevelirent totalement  
 „ des Villes entières, & couvrirent les cam-  
 „ pagnes

„ pagnes à cinq lieues à la ronde. Il est bien  
 „ difficile surtout d'expliquer par là, ce qu'il  
 „ dit des bords de la mer; *qu'ils sembloient inac-*  
 „ *cessibles* à la Flotte de son Oncle par les  
 „ *morceaux entiers de montagne dont ils étoient*  
 „ *couverts.* La bouche ordinaire du Volcan ne  
 „ put donc suffire à cette quantité de ma-  
 „ tières embrasées, aux vapeurs & aux cen-  
 „ dres, qui se présentèrent au passage toutes à  
 „ la fois: l'embouchure se creva, de grands  
 „ fragmens s'en détachèrent & roulèrent jus-  
 „ qu'à la mer. *Eutrope* confirme entièrement  
 „ cette idée: *le sommet du Vésuve se rompit;*  
 „ c'est son expression en décrivant ce même  
 „ incendie.

„ Quoiqu'il en soit du moment où le cours  
 „ des matières rejetées par ce *Volcan* changea  
 „ de direction; toujours est-il évident, que la  
 „ bouche d'aujourd'hui n'est point la même  
 „ d'où sont sorties les matières qui ont formé  
 „ les monts de *Somma* & d'*Ottajano*, & la base  
 „ de toute la Montagne; & que le Cône qui  
 „ s'élève au-dessus de l'*Atrio del Cavallo*, qui  
 „ est à peu près la moitié de la hauteur totale  
 „ de la Montagne, est une accumulation de  
 „ matières qui s'est faite depuis l'ouverture de  
 „ la nouvelle bouche.

„ Pour juger de la formation de cette espèce  
„ de Montagnes , ainsi que des changemens  
„ qu'elles peuvent subir , il suffit d'observer ce  
„ qui se passe à la bouche actuelle du *Vésuve*.  
„ La description de son sommet , dans quel-  
„ que tems qu'on la fasse , jusqu'à ce qu'il  
„ soit éteint , ne fera jamais qu'une partie de  
„ son histoire , tant il est sujet à changer.  
„ Voici donc ce qu'il est à présent , ( au com-  
„ mencement de l'année 1757. ) & ce que  
„ j'y ai observé.

„ Avant les dernières éruptions , le sommet  
„ étoit creusé en forme d'*entonnoir* jusqu'à la  
„ profondeur de 150. à 200. pieds ; & l'on y  
„ descendoit aisément. Mais toute cette cavité  
„ est actuellement comblée par des *Laves* , qui  
„ n'ayant pu s'ouvrir un passage dans le flanc  
„ de la Montagne , comme le firent celles de  
„ 1751. & de 1754 , sont montées dans l'*en-  
„ tonnoir* , & l'ont rempli jusqu'au niveau de la  
„ partie la moins élevée de son bord vers le Sud  
„ & le Sud-Ouest , où elles ont trouvé une issue :  
„ Le bord opposé reste encore élevé de 4. à 5.  
„ Toises au-dessus de ces *Laves* ; & la circon-  
„ férence du sommet tel qu'il est aujourd'hui  
„ est de 2400. pas.

„ Le *Volcan* s'est conservé un soubpirail au



„ travers des matières qu'il a accumulées; &  
 „ ce foupirail a formé une nouvelle petite  
 „ Montagne, de la même manière que se for-  
 „ ment toutes celles de ce genre. Elle est  
 „ située près du centre, tirant un peu vers  
 „ l'Ouest. Sa figure est *conique*, comme doit  
 „ l'être toute accumulation de matières qui  
 „ tombent d'un même point. Elle a déjà en-  
 „ viron 50. pieds de hauteur; sa partie inté-  
 „ rieure est aussi en forme d'*entonnoir*, dont le  
 „ bord, de figure fort irrégulière, peut avoir  
 „ 150. pieds de diamètre.

„ La première fois que je montai au sommet  
 „ du *Vésuve*, cette *petite Montagne* jettoit une  
 „ fumée épaisse qui remplissoit toute son ou-  
 „ verture; elle pénéroit même au travers du  
 „ *cône* comme par un cribre, & lui donnoit  
 „ ainsi l'apparence d'un Encensoir. De moment  
 „ en moment on entendoit dans l'intérieur du  
 „ Volcan une détonnation semblable au bruit  
 „ du Tonnerre. Alors la fumée augmentoit  
 „ prodigieusement; elle sortoit même quelque-  
 „ fois enflammée, & se faisoit jour au travers  
 „ des *Laves* qui ont comblé le grand enton-  
 „ noir.

„ A peu de distance du pied de la petite Mon-  
 „ tagne, une *Lave* nouvelle s'étoit ouvert

„ passage & couloit sur les anciennes; réchauf-  
„ fant celle-ci au point de les rendre rouges;  
„ comme on pouvoit l'appercevoir au-travers  
„ de leurs crevasses. Quels objets quand on les  
„ voit pour la première fois!

„ Je tentai de monter sur la petite Mon-  
„ tagne; mais j'y éprouvai des secouffes si vi-  
„ ves, qu'elles me firent souvent reculer:  
„ & ce fut inutilement que je courus ce risque;  
„ car l'entonnoir étoit si plein de fumée, qu'on  
„ n'y pouvoit rien découvrir.

„ Plusieurs fois, poussé par le desir de percer  
„ ce voile, j'étois remonté au sommet du *Vé-*  
„ *suve*, mais toujours inutilement; la fumée  
„ remplissoit constamment la bouche. Un jour  
„ enfin (a), (& ce jour-là, le *Vésuve* étoit  
„ plus secoué que je ne l'eusse senti encore)  
„ y étant monté pour quelques observations  
„ particulières sur les *Laves* coulantes, j'eus ce  
„ spectacle aussi terrible qu'intéressant.

„ Trois *Laves* nouvelles, & divers ramaux  
„ qui se manifestoient de momens en momens,  
„ couvroient une grande partie du sommet,  
„ & le rendoient comme embrasé. L'abon-  
„ dance des matières l'avoit fait ouvrir du  
„ côté où j'arrivois, & il en résultoit un nou-

(a) Le 17. Février 1757.

„ veau *Volcan* au pied de la petite Montagne.  
 „ Je voyois cette élévation s'accroître conti-  
 „ nuellement , comme les petits monceaux de  
 „ terre élevés par les Taupes. Les matières  
 „ poussées de l'intérieur, chassoient de tems en  
 „ tems celles qui se trouvoient accumulées à  
 „ l'ouverture ; celles-ci tomboient de part &  
 „ d'autre & servoient de base aux suivantes  
 „ pour s'élever. Dès qu'elles arrivoient au de-  
 „ hors , elles paroissoient dures & divisées,  
 „ quoiqu'elles sortissent fluides du sein du *Vol-*  
 „ *can* , & qu'elles le fussent encore au centre  
 „ de l'*Elévation* , comme plusieurs indices m'en  
 „ assurèrent. La Bouche de la *petite Montagne*  
 „ lançoit des matières embrasées presque sans  
 „ aucune interruption. Mais heureusement il  
 „ souffloit alors un Vent violent , qui pénétrant  
 „ dans l'intérieur de la *petite Montagne* par le  
 „ côté abbaissé de son ouverture , divisoit de  
 „ tems en tems la colonne de fumée. Je le  
 „ remarquai , & je conçus de là l'espérance de  
 „ découvrir quelque chose du fond de ce gou-  
 „ fre. J'y passai donc tout de suite ; & mal-  
 „ gré le bruit horrible qui s'y faisoit entendre,  
 „ succédé par des gerbes de matières ardentes ,  
 „ je montai sur le bord de l'entonnoir.

„ Mon espérance ne fut point trompée. Le

vent & la violence du feu , dispersant par intervalles le nuage de fumée , me découvrirent le spectacle effrayant qu'elle receloit. Nulle expression ne peut le rendre. Moi-même qui en fus le témoin , j'ai peine à me persuader aujourd'hui qu'il ait été réel.

Je vis que le fond de la *petite Montagne* étoit un grand brasier , formé des scories lancées par deux ouvertures distinctes. Quelques unes de ces scories , retombant dans le cratère , s'accumuloient sur le haut de la Lave qui montoit dans le Canal. Les vapeurs cependant s'y étoient maintenu ces deux passages , dont les bords élevés formoient comme deux cheminées hautes de 7. à 8. pieds , l'une au milieu & l'autre vers le Nord-Ouest. L'ouverture de la première étoit de 5. à 6. pieds de diamètre , & celle de la seconde de 12. à 15. La petite ouverture étoit celle qui faisoit le plus de fracas : il en sortoit continuellement des exhalaisons embrasées , poussées avec la plus grande violence , & avec un bruit semblable à de la matière qui bout. De moment en moment des détonations effroyables se faisoient entendre , & en même tems le terrain trembloit sous mes pieds. Ce bruit affreux partoît d'abord

„ du fond du Goufre, & sembloit monter avec  
 „ une rapidité prodigieuse; puis il sortoit avec  
 „ un éclat supérieur à celui des plus grands  
 „ tonnerres; accompagné de gerbes de lave  
 „ divisée, qui s'élevoient jusqu'à 100. pieds de  
 „ hauteur. Des exhalaisons enflammées les  
 „ accompagnoient avec un siffement de tem-  
 „ pête; la colonne de fumée s'épaississoit aussi,  
 „ & s'élevoit en tourbillon jusques aux nuës,  
 „ en même tems que, forcée par sa quantité  
 „ de se faire jour au travers des flancs de la  
 „ *petite Montagne*, elle lui donnoit alors plus  
 „ que jamais l'apparence d'un terrible Encensoir.  
 „ De tems en tems une partie du brasier lui-  
 „ même étoit lancée en l'air; sans doute par  
 „ une secousse subite que recevoir la colonne  
 „ de lave; & c'étoit quelquefois de mon côté  
 „ que la surface désunie étoit lancée. Ces ma-  
 „ tières ardentes m'environnoient alors dans  
 „ leur chute; & il falloit suivre des yeux cel-  
 „ les qui paroissoient me menacer le plus,  
 „ pour être prompt à les éviter, comme on  
 „ évite les bombes dans les places assiégées.  
 „ Ma situation alors n'étoit pas commode: car  
 „ d'une large crevasse qui étoit derrière moi,  
 „ au pied de la *petite Montagne*, sortoit encore  
 „ une épaisse vapeur de soufre, que le vent

„ pouffoit quelquefois de mon côté. Quand  
„ cette nuée sulphureuse m'atteignoit, je n'avois  
„ d'autre parti à prendre que de retenir mon  
„ haleine; sans quoi j'aurois été suffoqué. Heu-  
„ reusement son passage étoit prompt & peu  
„ fréquent.

„ Dans ces momens de fracas & de secous-  
„ ses, malgré toute mon avidité de voir &  
„ la courage qu'elle me donnoit, j'étois faisi  
„ d'une secrette horreur, & un mouvement  
„ involontaire me faisoit reculer quelques pas.  
„ Je tins cependant plus d'une demi heure à  
„ ce poste; & je fus sept ou huit fois le té-  
„ moin de ce terrible spectacle.

„ Les deux bouches ne vomissoient pas tou-  
„ jours ensemble; leur communication avec le  
„ fond de la fournaise, n'étoit donc pas com-  
„ mune. La petite bouche lançoit ses ma-  
„ tières constamment plus haut que la gran-  
„ de; peut-être à cause du retrécissement de  
„ son canal. Je distinguois parfaitement que  
„ la plupart des matières qui sortoient de ces  
„ bouches, étoient des portions de *Lave* en-  
„ core fluide; je les voyois ehanger de figure  
„ en l'air, & s'applatir en tombant sur les  
„ laves voisines.

„ Toute la *petite Montagne* n'est qu'un amas

„ de ces matières rejetées par la bouche.  
 „ Il y en a de forme ronde & fort com-  
 „ pactes ; d'autres allongées ; quelques unes  
 „ sont en forme de gateaux , plusieurs sont  
 „ légères , ramifiées & remplies de bulles.  
 „ Les plus petites portions de ces matiè-  
 „ res forment ce qu'on appelle les *cendres* ;  
 „ qui sont proprement de la matière de  
 „ *Lave* menuisée , & de petites *pierres ponce*  
 „ brutes.

„ La *Pierre ponce*, cette scorie singulière des  
 „ *Volcans*, entre donc aussi dans la composition  
 „ de la *petite Montagne*. Le *Vésuve*, comme  
 „ toutes les autres *Montagnes* de son espèce,  
 „ en rejette beaucoup. Ce sont sans doute des  
 „ matières en bouillonnement ; mais elles ne  
 „ deviennent blanches & légères , qu'après avoir  
 „ été longtems exposées à l'action de l'Air & du  
 „ Soleil , & principalement au bord de la Mer.  
 „ Les Isles de *Lipari*, & surtout *Stromboli*, en sou-  
 „ nissent une grande quantité. Ces scories, rédui-  
 „ tes une fois à l'état de *pierre ponce*, surnagent,  
 „ & le vent les transporte de tout côté sur les  
 „ plages voisines.

„ La *petite Montagne*, composée de toutes

„ ces différentes pierres désunies & simple-  
„ ment entassées , est d'un accès très difficile.  
„ Dans l'intérieur de la bouche, elles sont en  
„ quelque sorte cimentées entr'elles, par les  
„ fels & le soufre que les vapeurs déposent  
„ dans leurs interstices; & dont leurs pores mê-  
„ me sont plus ou moins remplis. Ces exha-  
„ laisons, qui se font jour en plusieurs endroits  
„ du grand sommet autour de la *petite Mon-*  
„ *tagne*, produisent le même effet sur toutes les  
„ pierres de *Lave* qui y sont exposées : elles  
„ les couvrent & les pénètrent jusqu'à une cer-  
„ taine épaisseur, de soufre & de fels. Toutes ces  
„ diverses teintes de blanc, de jaune & de rou-  
„ geâtre qu'on voit sur des *Laves* entières,  
„ ou sur des portions détachées, ne sont  
„ dues qu'aux dépôts de leurs propres exha-  
„ laisons.

„ L'ébranlement qu'éprouvoit la *petite Mon-*  
„ *tagne* dans le moment des grandes explo-  
„ sions, étoit un frémissement, une forte de  
„ vibration de toutes ses parties, occasion-  
„ née sans doute par le choc des vapeurs.  
„ Cette agitation différoit beaucoup des se-  
„ cousses que j'avois senties la première fois,  
„ qui étoient, comme dans les tremblemens



„ de terre , l'ébranlement de la masse en-  
 „ tière ”.

Les descriptions précédentes , tirées des relations de mon Frère , me paroissent donner déjà une idée assez claire de la formation & de la composition des *Montagnes* qui jettent du feu. Il remarque à ce sujet , que cette expression employée par quelques Auteurs , *le Volcan du Vésuve* , *le Volcan de l'Etna* , est très incorrecte : qu'on doit dire *le Vésuve* , *l'Etna* , sont des *Volcans* ; c'est-à-dire des *Montagnes* qui se sont élevées par les matières qu'une ou plusieurs *bouches à feu* ont lancées de l'intérieur de la terre ; & que ces *Montagnes* là ne sauroient être affimilées , ni par leur forme , ni par leur composition , à aucune des autres *Montagnes* du Globe.

Ce n'est pas au *Vésuve* seulement qu'il avoit puisé ces idées ; il avoit observé avec attention & *l'Etna* , & les *Isles Eoliennes* qui sont peu distantes de la Sicile. Je ne copierai pas ici sa description de *l'Etna* ; il en a paru plusieurs fort bonnes , depuis que la sienne fut composée ; en particulier celles de M. le Chevalier HAMILTON & de Mr. le Capitaine BRYDNE , qui confirment toutes les idées géné-

rales que j'ai eu l'honneur d'exposer à V. M. jusqu'ici. Je n'ajouterai donc qu'une des observations de mon frère sur cette fameuse Montagne.

Il avoit particulièrement suivi le cours de la terrible Lave qui faillit à engloutir la Ville de *Catane* en 1669, & il étoit monté jusqu'à sa source, pour examiner deux *petites Montagnes* qui se formèrent alors sur le flanc de l'*Etna*. On découvre de là une partie de sa base, dont les particularités sont très caractéristiques. Voici ce qu'il dit & du lieu & de ce qu'il remarqua dans les environs.

„ Les Bouches de la Lave de 1669, sont situées à peu de distance du village de *Nicolosi*, vers le Nord-Ouest. Les matières qu'elles ont jettées dans le tems que la Lave sortoit, ont formé deux *petites Montagnes* appellées de divers noms; celui qui m'a paru le plus en usage est *Monti-rossi*. Elles ont une base commune qui a 4300. pas de circonférence. Je demeurai dix minutes à parvenir au sommet de l'une des deux, en montant très vite par le côté qui regarde la grande Montagne; j'aurois employé le double de tems par le côté opposé. Elles sont placées l'une par

„ rapport à l'autre de l'Est à l'Ouest ; & l'in-  
 „ tervalle qu'elles laissent entr'elles , renferme  
 „ deux *bouches* profondes , situées dans la di-  
 „ rection du Nord au Sud. On peut descen-  
 „ dre aujourd'hui sans risque jusqu'au bas. Je  
 „ le fis & je remontai sur le monticule op-  
 „ posé. De ce seul endroit je remarquai vingt-  
 „ quatre *petites Montagnes* de même nature que  
 „ celles où j'étois & de même nature que le  
 „ *Volcan* lui-même , éparfes ça & là sur ses  
 „ flancs & sur son vaste pied. Elles sont toutes  
 „ de figure *conique* régulière comme lui , &  
 „ comme lui aussi elles ont leur sommet creux  
 „ & tronqué. En un mot ces bourgeons ne  
 „ ressemblent pas mal aux petits polypes qui  
 „ poussent autour d'un polype ancien. Ces  
 „ *Monticules* doivent leur origine à autant de  
 „ *bouches à feu* , qui se sont ouvertes en di-  
 „ vers tems au travers des matières qui for-  
 „ ment l'accumulation principale. C'est par  
 „ ces mêmes bouches que sont sorties les La-  
 „ ves , dont tout le pays des environs est  
 „ couvert. Plusieurs de ces *Monticules* sont  
 „ cultivés aujourd'hui ainsi que leurs La-  
 „ ves ”.

Les caractères distinctifs des *Montagnes vol-*

*caniques* étant un des principaux fondemens de l'examen que j'ai entrepris, je rendrai compte à V. M. dans ma Lettre suivante, des observations faites par mon Frère sur cet objet en d'autres Isles voisines de l'Italie.





## LETTRE XLIX.

*Description des Isles de LIPARI, & particulièrement de VULCANO — Des eaux de la Mer sont une des causes des Volcans — Conséquence tirée de là, sur la nature des Isles répandues dans les grandes Mers, confirmée par l'observation.*

KEW, le 15 Juillet 1776.

MADAME

**L**ES Isles de Lipari, dont je dois avoir l'honneur d'entretenir V. M. dans cette Lettre, sont situées au Nord & à peu de distance de la Sicile. Elles portoient autrefois un nom bien relatif aux phénomènes qu'elles offrent encore aujourd'hui. On les appelloit *Eoliennes*; parce

que les terribles courans d'air qui en sortent quelquefois, avoient fait imaginer que le Dieu *Eole* y renfermoit les *Vents*.

Mon Frère, qui avoit vu ces *Isles* dans son passage en Sicile & des hauteurs de l'*Etna*, desiroit fort de les observer de près. Il engagea un compatriote, son compagnon de voyage, à faire cette partie, & voici le précis de sa relation.

„ Le 30. Mars 1757, à dix heures du matin,  
 „ nous fîmes voile de *Messine* mon ami & moi,  
 „ dans une petite Felouque, pour nous rendre  
 „ à l'Isle *Vulcano*. Un vent favorable nous  
 „ éloignant du port, nous eûmes bientôt passé  
 „ le Phare, & avant le coucher du soleil nous  
 „ atteignîmes le *Cap de Melasso*. L'air étoit  
 „ calme; un Ciel serein & le plus beau clair  
 „ de Lune dissipoient agréablement les ombres  
 „ de la nuit: tout permettoit à notre frêle ma-  
 „ chine de hazarder le passage. Nous l'entre-  
 „ treprîmes donc, & au lever du Soleil nous  
 „ nous trouvâmes près de *Vulcano*, où nous  
 „ prîmes terre une heure & demie après.

„ Cette Isle a 12 miles de circonférence, &  
 „ n'est séparée, de celle de *Lipari* que par un  
 „ canal d'un mille & demi de largeur, mais  
 „ très profond. L'extrémité occidentale de

„ cette

„ cette dernière , est au Nord de *Vulcano* ; de là  
 „ elle s'étend a l'orient ; & sur cette côte est  
 „ bâtie la Ville de *Lipari* , dont toutes ces pe-  
 „ tites Isles portent le nom.

„ Celle de *Vulcano* , vuë du côté de l'Ouest,  
 „ a la figure d'un cône tronqué , dont le dia-  
 „ mètre , pris à la section , est plus de la moi-  
 „ tié de celui de la base. Vuë de l'Est , qui  
 „ est le côté où nous abordâmes , elle res-  
 „ semble fort au groupe que le *Vésuve* & les  
 „ Montagnes de *Somma* & d'*Ottajano* forment  
 „ ensemble , en les prenant au niveau de la  
 „ vallée qui les sépare ; & probablement cette  
 „ figure semblable , vient de quelque accident  
 „ de même nature. La partie extérieure de  
 „ *Vulcano* , qui a cette figure régulièrement co-  
 „ nique , forme une forte de rempart circulaire  
 „ autour de l'Isle. Il est ouvert au Nord-Est,  
 „ & de là on le voit embrasser le *Volcan* actuel,  
 „ comme *Somma* & *Ottajano* embrassent le *Vé-  
 „ suve* ; avec cette différence seulement , que  
 „ l'enceinte est plus complète dans l'Isle de  
 „ *Vulcano* ; tellement que la Vallée qui y ré-  
 „ pond à l'*atrio del cavallo* , en fait presque  
 „ entièrement le tour. Le nouveau *Volcan* est  
 „ situé près de l'ouverture de l'enceinte ; il lui  
 „ est même réuni par sa base du côté méridio-

„ nal : c'est le seul endroit où cette nouvelle  
 „ Montagne ne soit pas isolée. Au Nord-Est  
 „ elle est baignée par la mer; non qu'elle s'a-  
 „ vance jusqu'au dehors de l'enceinte; mais  
 „ parce que la Vallée circulaire étant plus a-  
 „ baissée en cet endroit-là, la Mer entre par  
 „ cette ouverture, & forme un petit Golphe,  
 „ à la gauche duquel se voit la *bouche ac-*  
 „ tuelle, & à la droite les débris d'une *bouche*  
 „ ancienne, très peu élevée sur le niveau de  
 „ la mer, mais dont le *cône* subsiste encore  
 „ assez pour la faire reconnoître. Au delà de  
 „ cette ancienne *bouche*, en suivant toujours  
 „ vers le Nord, on trouve un terrain plat,  
 „ d'environ demi mille de longueur, qui fait  
 „ partie de la vallée circulaire. ▲ son extré-  
 „ mité s'élève un autre *Cône* qui ne brûle  
 „ plus aujourd'hui; on l'appelle *petit Vulcano*,  
 „ par opposition à la *Bouche* actuelle, dont  
 „ le *cône* est plus élevé & plus étendu. C'est  
 „ ce petit *Volcan* qui a si fort rétréci le  
 „ Canal qui sépare l'Isle de celle de *Li-*  
 „ *pari*.

„ Le Golfe dont je viens de parler, fut le lieu  
 „ de notre débarquement. J'y examinai d'a-  
 „ bord le terrain, & je ne trouvai partout que  
 „ scories & vestiges de Feu. De là, conduit



„ par un de nos Mariniers qui étoit Liparotes,  
 „ je montai sur le *Volcan* actuel. Sa pente est  
 „ fort roide, & toute coupee de ravins. A-  
 „ près avoir monté une demi heure, nous par-  
 „ vînmes à une gorge étroite, qui communi-  
 „ que avec le fond du *Crater*. Une épaisse fu-  
 „ mée de soufre, chassée par le vent, occupoit  
 „ entièrement cette gorge. Nous y eûmes à  
 „ peine fait quelques pas, que mon conducteur  
 „ me dit que nous ne pouvions passer outre  
 „ sans danger; sur quoi il tâcha en bégayant  
 „ de me détourner de ma résolution; la vapeur  
 „ nous suffoquoit l'un & l'autre. Il falloit se  
 „ décider promptement. Le desir de voir l'em-  
 „ porta chez moi; je lui fis signe de se retirer,  
 „ & je traversai en courant la colonne de fu-  
 „ mée. Un motif pressant accéléroit mes pas;  
 „ le besoin de respirer. Je fus heureusement  
 „ délivré de cette Vapeur dès que j'entrai dans  
 „ le *Crater*. C'étoit une grande plaine fort ra-  
 „ boteuse, de figure ovale, d'où ces nuées sulphu-  
 „ reuses sortoient par diverses ouvertures. Je  
 „ me mis aussi-tôt à parcourir cette plaine en  
 „ tout sens, non sans quelque anxiété; car  
 „ j'appercevois très bien, par l'espèce de bruit  
 „ que faisoient mes pas, & par le vent impé-  
 „ tueux qui sortoit de plusieurs des ouvertures

„ res, que le terrain n'étoit pas bien folide.  
„ Cette plaine a 5 à 600 pas dans son moin-  
„ dre diamètre & 8 à 900 dans le plus grand.  
„ Elle est très enfoncée dans l'intérieur du som-  
„ met, & environnée d'une enceinte de ma-  
„ tières volcaniques taillées à pic dans cet in-  
„ térieur: Vers le Sud & l'Est, la hauteur de  
„ cette enceinte peut être de 150 à 200 pieds,  
„ qui sont environ le quart de la hauteur tota-  
„ le de la Montagne.

„ En entrant dans ce *Crater*, j'avois apperçu  
„ vis à vis de moi, à l'autre extrémité de la  
„ petite plaine, une ouverture d'où partoit la  
„ plus grande quantité de fumée. Ma pre-  
„ mière attention se porta de ce côté-là. Cet-  
„ te ouverture étoit située au pied d'un des  
„ côtés les plus élevés de l'enceinte, qui s'a-  
„ baissoit en cet endroit dans une espèce d'en-  
„ tonnoir ou plutôt d'abîme, d'environ 60 pas  
„ de tour. Une colonne de fumée de 15 à 18  
„ pieds de diamètre, que j'avois observée dis-  
„ tinctement depuis la Mer, sortoit de son  
„ fond, avec un bruit semblable à celui que  
„ fait le vapeur d'une eau qui bout, lorsqu'elle  
„ s'échappe d'un vase qui n'est pas entièrement  
„ couvert. J'y jettai des morceaux de scories;

„ dès qu'ils avoient passé le bas de l'enton-  
„ noir je n'entendois plus rien.

„ Après m'être arrêté un moment à confi-  
„ dérer ce Goufre, je revins par le côté oriental  
„ de la Plaine: La quantité de fumée qui s'en  
„ exhaloit, me cachoit parfaitement le som-  
„ met de la Montagne de ce côté-là; le vent  
„ la disperçoit aux environs, & ce brouillard  
„ de soufre, déroboit à mes yeux son origine.  
„ Je m'avançois cependant dans le dessein de  
„ la découvrir, lorsque j'entendis le bruit d'un  
„ vent violent, qui paroissoit s'échapper de  
„ quelque ouverture. Je crus qu'elle étoit dans  
„ l'endroit caché par la fumée, & je continuai  
„ d'avancer; mais tout à coup je la vis à trois  
„ pas de moi; je m'arrêtai, saisi du danger que  
„ je venois de courir: c'étoit un trou de 5 à 6  
„ pouces de diamètre qui terminoit un petit  
„ entonnoir d'environ 2 pieds & demi de pro-  
„ fondeur. De ce trou s'échappoit de l'air avec  
„ autant de violence que par le soufflet d'une  
„ forge. J'y jettai plusieurs gros morceaux de  
„ Lave, qui l'agrandirent; & le vent sortit  
„ alors avec moins de rapidité, mais il re-  
„ pouffoit toujours au dehors les petites  
„ pièces qui se détachotent de l'ouverture.  
„ Quant aux morceaux de Laves que j'y jettois

23 dès qu'ils avoient passé le trou, je n'enten-  
24 dois plus rien; on eût dit qu'ils s'anéantis-  
25 soient. Cette découverte me fit connoître  
26 le peu d'épaisseur de la voute sur laquelle  
27 je marchois, & me rendit plus circonspect  
28 dans ma retraite. Je la fis sans plus tarder,  
29 & je n'osai me féliciter d'avoir terminé cette  
30 aventure, que lorsque j'eus rejoint mon guide  
31 hors de la gorge. Il m'avoit attendu, &  
32 nous redescendîmes ensemble à la mer, où  
33 mon Compagnon, qui étoit resté sur le riva-  
34 ge, me félicita de mon heureux retour.....

35 La couleur générale de ce Cône récent,  
36 ainsi que celle de la petite plaine qu'il ren-  
37 ferme est cendrée; les matières qui le com-  
38 posent sont en général moins pesantes &  
39 moins dures que celles du *Vésuve* & de l'*Etna*.  
40 On y trouve, & surtout au sommet, beau-  
41 coup de cette terre blancheâtre, insipide &  
42 imprégnée de soufre, qui se rencontre sur  
43 plusieurs Volcans, & principalement à la *sol-*  
44 *fatara*. Cette terre ne paroît être que la dé-  
45 composition des laves & des scories les plus  
46 légères, opérée par des exhalaisons salines &  
47 sulphureuses qui les pénètrent. Ces exha-  
48 laisons se font jour presque de toute part  
49 au trayers du nouveau Cône, & forment sur

„ les bords des crevasses, de très jolies cristallisations de soufre & de sels. Je trouvai sur sa pente une matière de Lave plus dure, plus compacte, & dont la vitrification est plus parfaite, qu'aucune de celles que j'ai vues sur le *Vésuve* & l'*Etna*: elle a le coup d'oeil de ce filix noir dont les Collines de craie abondent en Angleterre. Une autre Lave, descenduë du sommet depuis une dizaine d'années, est au contraire très poreuse: celle-ci contient beaucoup de Fer, comme toutes celles du *Vésuve* & de l'*Etna*.

„ Le nouveau Cône a été formé par deux bouches différentes, prolongées jusqu'à son sommet; on les distingue lorsqu'on en est à quelque distance. Le sommet du *petit Volcano*, ce Cône éteint dont j'ai parlé, a de même deux enfoncemens ou *Craters*.

„ La mer participe aux vapeurs sulphureuses qui pénètrent encore le *Volcan*, même dans sa base: elle est jaune en plusieurs endroits en dehors & en dedans de la petite Baye où nous avons débarqué: l'eau fume cà & là, & dans les places d'où s'élève cette fumée, sa chaleur est insupportable.

„ On voit aussi sortir de la base du *Volcan*, à quelques pouces au-dessus du niveau tran-

„ quille de la Mer, une quantité de petites  
 „ sources brulantes. L'eau en est salée; ce qui  
 „ prouve que c'est celle de la Mer elle même,  
 „ qui se filtre dans les crevasses de la Mon-  
 „ tagne, & que la chaleur y fait élever.

„ Nous avons un chien fort amateur de l'eau,  
 „ qui servoit à nous faire distinguer les veines  
 „ chaudes. Il alloit dans l'eau autant que  
 „ nous le voulions, quoique souvent il y fût  
 „ attrapé; & ses cris, ou l'accélération de son  
 „ mouvement, nous servoient de Thermomè-  
 „ tre. Tous les poissons que leur mauvais  
 „ destin conduit sur ces tristes bords, y meu-  
 „ rent aussitôt, & la plage en étoit jonchée  
 „ auprès de toutes ces veines chaudes.

„ L'Isle est déserte; ses uniques hôtes sont  
 „ des Lapins; ils vivent dans les Lieux les  
 „ plus éloignés du *Volcan*, sur lesquels crois-  
 „ sent des herbes & quelques Arbrisseaux.

„ En avançant vers le *petit Vulcano*, nous  
 „ apperçûmes près du bord de la Mer une Ca-  
 „ bane, d'où sortirent deux hommes armés,  
 „ qui vinrent à nous pour savoir qui nous étions,  
 „ & ce qui nous amenoit dans cette Isle.  
 „ Après les avoir satisfaits, nous leur fîmes  
 „ à notre tour les mêmes questions. Ils répon-  
 „ dirent qu'ils étoient *Liparotes*, que l'objet de

„ leur demeure dans l'Isle, étoit d'empêcher  
 „ qu'on n'y prît du soufre. La raison de cette  
 „ défense est, que les habitans de *Lipari* ve-  
 „ noient autrefois le ramasser, & le portoient  
 „ chez eux pour l'y purifier. Mais l'expé-  
 „ rience ayant appris que cette vapeur est pré-  
 „ judiciable aux vignes de Raisins de Corinthe,  
 „ leur principale & presque-unique richesse, on  
 „ a défendu ce transport. On m'a dit depuis  
 „ une seconde raison de cette défense; c'est  
 „ que plusieurs personnes avoient péri par di-  
 „ vers accidens dans la recherche de ce miné-  
 „ ral; ce qui a engagé l'Evêque de *Lipari* à pro-  
 „ noncer une excommunication *ipso facto*, con-  
 „ tre ceux qui contreviendroient à la défense.  
 „ Ces Gardes nous apprirent encore, que la  
 „ Vallée qui sépare le *Volcan* actuel, de l'en-  
 „ ceinte extérieure, de même que le terrain  
 „ plat & plus abaissé qui s'étend jusqu'au petit  
 „ *Volcan*, étoient anciennement un Port très  
 „ sûr, où les Galères venoient ancrer; mais  
 „ qu'à la suite d'une grande éruption, on avoit  
 „ trouvé la place comblée.

„ A deux heures après midi, nous quittâmes  
 „ cette Isle triste & abandonnée, digne origi-  
 „ nal de toutes les peintures hideuses que les  
 „ Poètes anciens nous ont laissées de leur Enfer.

„ Je dois dire un mot des autres Isles Eoliennes, que j'ai vues d'assez près pour en distinguer parfaitement la figure.

„ La plus orientale, nommée *Stromboli*, jette toujours beaucoup de feu & de fumée. Elle s'élève sur le niveau de la mer en forme de Cône. Du côté de l'Orient, elle a trois ou quatre petites Bouches, rangées les unes auprès des autres: ces bouches ne sont pas au sommet, mais sur la pente, à peu près aux deux tiers de sa hauteur. Mais comme cette face du Volcan est très raboteuse, creusée & coupée de ravins, on peut naturellement en conclure, que lors d'une grande éruption, le sommet, & une partie de ce côté, s'écroulèrent, comme il doit être arrivé au *Vésuve*; d'où il résulte que la cheminée ordinaire est aujourd'hui sur une pente, quoique toujours au centre de la base totale.

„ *Stromboli*, malgré ses feux, a des habitans: seulement on évite le voisinage de la bouche, qui est encore fort à craindre. Je tiens d'un Anglois, qui avoit eu comme moi la curiosité de visiter ces Isles, que le beau tems l'ayant invité, lui & sa compagnie, à débarquer à *Stromboli*, ils étoient montés sur le Volcan, dont les bouches ne jettoient point



„ alors; mais que tandis qu'ils les confidéroient  
 „ & ne s'attendoient à rien, il se fit une érup-  
 „ tion si vive, qu'elle les obligea à fuir de  
 „ toute leur force; ce qui n'empêcha pas qu'un  
 „ d'entre eux ne fût blessé par la chute d'un  
 „ morceau de scorie.

„ A l'ouest de cette Isle on trouve celle de  
 „ *Panari*, environnée d'autres petites Isles qui  
 „ paroissent comme des Ecueils. Sa figure est  
 „ la même que celle de tous les autres *Vol-*  
 „ *cans*; & chacun de ces Ecueils, autant que  
 „ j'en ai pu juger, a été lui même un petit  
 „ Cône élevé au dessus des eaux.

„ On trouve ensuite la Capitale de toutes ces  
 „ Isles, l'Isle de *Lipari*, qui est la plus grande  
 „ & la plus peuplée. Sa forme est très irrè-  
 „ gulière; & il s'est ouvert dans ce seul espa-  
 „ ce une telle quantité de soubiraux, que la  
 „ plupart se sont confondus les uns dans les  
 „ autres. Il en reste cependant de séparés,  
 „ que j'ai bien distingués depuis le sommet de  
 „ *Vulcano*. Il n'y a pas bien longtems qu'un d'en-  
 „ tre eux fumoit encore. Le peuple croit que  
 „ St. Barthelemi, ou tel autre Saint leur pro-  
 „ tecteur, le transporta dans l'Isle de *Vulcano*  
 „ pour les en délivrer. Vers l'Ouest il y a di-  
 „ vers Ecueils semblables à des ruines. La

„ ville de *Lipari* donne son nom à cette Isle  
„ & à toutes les autres: elle est bâtie sur la  
„ rive méridionale; elle a un Evêché & une  
„ Garnison: son principal commerce est en  
„ Raisins de Corinthe dont l'Isle abonde: il y  
„ croit aussi du coton, & l'on y ramasse une  
„ grande quantité de pierres-ponces. Elle tire  
„ de la Sicile la plupart des choses nécessaires  
„ à la vie.

„ Au Nord-Ouest de cette Isle on en voit  
„ une autre, appelée *les Salines*. Ce sont deux  
„ Montagnes assez hautes, jointes ensemble  
„ par leur base: celle qui est située au Nord,  
„ est de toutes les Montagnes de cette espèce  
„ que j'ai vuës, la plus régulièrement *conique*;  
„ elle a même ceci de remarquable, que son  
„ sommet est peu tronqué.

„ Plus loin on rencontre *Felicur*, puis *Ali-*  
„ *cur*; toutes deux aussi de cette figure con-  
„ stant & caractéristique des *Volcans*. Chacune  
„ d'elles est habitée, de même que *les Salines*,  
„ & toutes trois sont éteintes.

„ Il est aisé de comprendre comment toutes  
„ ces Isles sont sorties du fond de la Mer.  
„ Lorsque les Feux souterrains souvrèrent pour  
„ la première fois un passage dans ces endroits-  
„ là, les matières qu'ils poussèrent devant eux

„ s'accumulèrent d'abord jusqu'à la surface de  
 „ la Mer, & les *Bouches* se maintinrent au mi-  
 „ lieu de ces matières entassées. Cette com-  
 „ munication une fois établie, du fond à l'air,  
 „ au travers des eaux, servit de cheminée par  
 „ où le *Feu*, les *Laves* & les *Cendres* conti-  
 „ nuèrent à sortir, & élevèrent ces Isles par  
 „ leur accumulation au point où nous les vo-  
 „ yons aujourd'hui.

„ Le même tems favorable qui nous avoit  
 „ permis de nous embarquer en Sicile pour vi-  
 „ siter ces Isles, nous favorisa pour le retour ;  
 „ & le lendemain nous touchâmes à *Cifalù* ;  
 „ petite ville située à l'extrémité du cap de mê-  
 „ me nom. Ses environs produisent beaucoup  
 „ de *Manne*, dont les habitans font un grand  
 „ commerce. Nous nous rembarquâmes vers  
 „ le soir ; & le matin suivant nous abordâmes  
 „ à *Palerme*.

„ Cette Capitale est bâtie au fond d'un golfe  
 „ d'environ 12 milles de tour, dont l'ouver-  
 „ ture regarde le Nord-Est. Le golfe est formé  
 „ par deux Caps ; celui de l'Est est appelé  
 „ *Cap Saffran*, & celui de l'Ouest *Cap de Ste.*  
 „ *Rosalie*. Ce dernier s'élève en une Montagne  
 „ nommée *Mont-Pélerin* : il est aride & fort  
 „ escarpé. On a bâti au sommet une Chapelle

„ dédiée à S<sup>te</sup>. *Rosalie*, Protectrice de *Palerme*,  
 „ dont la Fête se célèbre tous les ans avec  
 „ beaucoup d'appareil & de magnificence.  
 „ L'accès de cette Chapelle étoit autrefois très  
 „ difficile; mais on y monte aujourd'hui par un  
 „ chemin très beau & très aisé.

„ On découvre par un tems serein du haut  
 „ de cette Montagne, non seulement toutes  
 „ les *Isles de Lipari*, mais encore les Mon-  
 „ tagnes de la côte de Calabre, faisant partie  
 „ de l'*Apennin*, qui vient se terminer près du  
 „ Phare. On a sous ses yeux l'*Isle d'Ustica*,  
 „ éloignée du *Cap S<sup>te</sup>. Rosalie* d'environ 30  
 „ milles, & de près de 60 des *Isles de Lipari*.  
 „ Sa forme diffère beaucoup de celle de ces  
 „ dernières; elle est peu élevée à proportion  
 „ de son étendue, & n'a rien de régulier; d'où  
 „ l'on peut conclure avec vraisemblance, qu'elle  
 „ ne doit pas son origine aux feux souterrains.  
 „ *Ustica* n'est point habitée; elle est trop à la  
 „ bienféance des Barbaresques: il faudroit né-  
 „ cessairement y bâtir un Fort & y entretenir  
 „ une Garnison, pour protéger les habitans con-  
 „ tre les incursions fréquentes de ces Corsaires:  
 „ dépenses qui excèderoient de beaucoup l'u-  
 „ tilité qu'on en retireroit.

„ Le coup d'œil qu'on a du *Mont-Pélégain* est ainsi

„ l'un des plus instructifs, sur la forme con-  
 „ stante des *Volcans* & sur les caractères qui  
 „ les distinguent des autres *Montagnes*. En  
 „ voyant de là toutes ces Isles en forme de  
 „ *Cône*; sachant par les observations que je  
 „ venois d'y faire, ce qu'elles étoient; & me  
 „ rappelant les vues d'un grand nombre d'Is-  
 „ les, destinées à l'usage des Marins; je fus  
 „ frappé de l'idée que la plupart de ces amas  
 „ d'Isles répandues dans les Mers, telles que  
 „ les petites Isles de l'*Archipel*, les *Açores*,  
 „ les *Canaries*, les *Antilles*, les *Mariannes*, les  
 „ *Isles du Cap Verd*; ainsi que les Isles fort  
 „ distantes des Terres dans les deux Océans,  
 „ comme *S<sup>te</sup>. Helène*, l'*Ascension*, la *Trinité*,  
 „ *Bourbon*, *Maurice*, &c. sont vraisemblablement  
 „ dues à d'anciennes éruptions des feux sou-  
 „ terrains ”.

Telles sont les observations de mon Frère sur la figure générale des *Volcans*. Observations qui ont été répétées depuis par divers voyageurs; & sur lesquelles on peut d'autant mieux compter, qu'elles découlent de la nature même des choses. C'est toujours une *Bouche à feu*, qui s'ouvre dans un lieu bas, qui rejette des matières, ou en *torrens*, ou en *grêle*; & ces matières, partant toujours d'un même point,

& descendant tout à l'entour, s'accumulent nécessairement en forme de Cône.

Tant que l'ouverture n'est pas fort élevée, les matières poussées du sein de la Terre sont naturellement dirigées vers cette même issue, comme étant celle qui offre le moins de résistance. Mais quand cette première bouche a été portée à une certaine hauteur; les matières poussées au dehors, les *Laves* surtout, devenant très pesantes par la hauteur où elles sont poussées, forcent souvent les flancs à s'ouvrir. De nouvelles *Bouches à feu* se manifestent à la base des anciens *Cônes*, & font tout autant de *Volcans* distincts. C'est ce que montre en particulier l'*Isle de Lipari*, & ce qui est arrivé si fréquemment autour de l'*Etna*.

J'ajouterai quelques réflexions relatives à la conjecture que forma mon Frère dès ce tems-là, sur la nature de la plupart des *Archipels*, & des Isles éparées dans les grandes Mers. Il ne la tira pas seulement de la vue des *Isles de Lipari*; mais elle découloit aussi d'un système général sur l'origine des *Volcans*, qu'il exposoit déjà dans ses *Mémoires*.

Ce sont des fermentations qui occasionnent les feux souterrains; & l'*humidité* en est la cause déterminante. Il est très connu en Chimie,  
que

que certains mélanges de minéraux , étant humectés & couverts, s'échauffent & s'embrasent. Ces minéraux sont dans les entrailles de la Terre, & il n'y faut plus que de l'eau pour les faire fermenter. Il étoit donc porté à croire, que l'origine de tous les *Volcans*, quelle que soit la hauteur actuelle de leurs bouches, a été au-dessous du niveau de la Mer ; & que ce sont ses eaux , filtrées dans la Terre , qui ont occasionné ce grand phénomène. Dès lors ils doivent être fréquens dans les *Isles* ; ou plutôt, il doit y avoir quantité d'*Isles* formées par des matières élevées ainsi du fond de la Mer. C'est là ce qui lui fit naître l'idée, que la plupart des *Isles* des grandes Mers, & peut-être toutes, pourroient bien devoir leur origine aux feux souterrains.

Il eut bientôt lieu de se fortifier dans cette idée. Car étant passé en Angleterre au retour de ce même voyage, il eut occasion d'interroger sur l'Isle de *St<sup>e</sup>. Hélène*, un Officier de la Compagnie des Indes, qui la décrivit ainsi :

„ Elle est fort haute & escarpée ; on ne peut  
 „ y aborder qu'à un seul endroit, partout ailleurs la mer y est extrêmement profonde ;  
 „ les rochers qui la composent ne forment  
 „ point une masse solide, comme ceux de nos  
 „ Montagnes ; c'est un assemblage de morceaux

„ séparés & presque sans liaison; ils se bri-  
„ sent facilement quand on les frappe, & res-  
„ semblent aux braises éteintes de la forge  
„ d'un Maréchal; je l'ai souvent remarqué avec  
„ surprise ”.

Il est peu de conjecture qui aît été plus complètement confirmée par l'observation, que celle que fit alors mon Frère sur la nature des *Isles* éloignées des Côtes. Il faudroit un volume pour rassembler tout ce que les voyageurs ont publié depuis lors sur cet objet. Dès que les Marins ont été instruits sur la nature des *Volcans*, toutes ces *Isles* ont été reconnues pour leur appartenir. Les régions polaires antarctiques en particulier, en sont toutes parsemées; là nous avons eu des Observateurs sur le témoignage desquels on peut compter. Tout est plein de traces de *Volcans* dans les relations que nous donnent de ces *Isles*, ces Navigateurs & Naturalistes célèbres, Messrs. COOCK, BOUGAINVILLE, BANKS, SOLANDER, FORSTER: & certaines *Isles* même, qui d'abord n'avoient été attribuées qu'aux insectes marins, ne sont que des *Isles Volcaniques* incrustées de *Madrépores*. On y trouve plusieurs petites élévations, quelquefois une seule au centre; & ces élévations, nommées *Montains*, sont les sommets des *Volcans*.



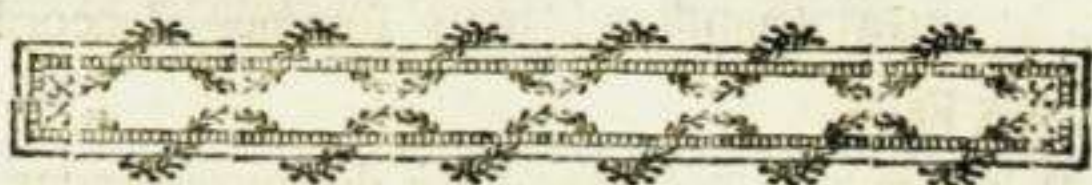
Les ouvrages des insectes marins font ordinairement le sol bas de ces *Isles*; sol qui se trouve de plusieurs pieds au-dessus du plus haut niveau de la Mer, & qui par conséquent semble indiquer que ce niveau n'est plus aussi élevé qu'autrefois. Cependant, pour se décider sur cette apparence, il faudroit savoir si les insectes qui forment les *Madrépores*, ne peuvent pas travailler jusqu'à une certaine hauteur au-dessus de la surface de l'eau; étant logés dans ces masses spongieuses, où l'eau peut s'élever comme dans les plantes. Il faudroit savoir encore, si la base volcanique sur laquelle ces animaux ont bâti, n'a point pu être soulevée de quelques pieds par des secousses. Mais enfin, si le niveau de la Mer a réellement changé de la petite quantité que ces *Madrépores* indiquent, ce peut être l'effet de quelque déplacement dans les *Poles* de la Terre. Car sous ces parallèles, de petits changemens dans l'*Axe*, peuvent être sensibles sur le niveau de la Mer. C'est-là un objet sur lequel les grands progrès que font aujourd'hui l'Astronomie & la Géographie lointaine, ne tarderont pas à nous éclairer.

Je terminerai cette Lettre par une réflexion sur la conjecture de mon Frère; qui dès le

tems où il la fit, servit à confirmer toutes nos idées sur l'état antérieur de la surface de la Terre. Puisque la plupart des *Volcans* qui jettent encore des cendres, des laves, ou des exhalaisons, sont dans des Isles ou sur les bords de la Mer : puisque tant d'Isles éloignées des Continens, sont volcaniques ; puisque par là les foyers des *Volcans* paroissent avoir été sous les eaux de la Mer ; il doit s'en être ouvert dans le fond de la Mer ancienne. Et dès lors il ne faut pas être étonné, que nous en trouvions en si grand nombre dans le sein de nos Continens.

Je reviendrai à cette remarque : car elle servira à éclaircir bien des phénomènes qui ont embarrassée les Naturalistes. L'occasion s'en présentera dans l'examen même du système de *Lazzarro Moro*.





## LETTRE L.

*Les Cendres lancées par les Volcans, ne sont pas l'origine des Montagnes composées de matières désunies, ou molles; ni les Laves celle des Montagnes pierreuses à Couches — Description du mouvement progressif des Laves.*

KEW, le 30 Juillet 1776.

M A D A M E

**D**Ans tous les phénomènes volcaniques que j'ai eu l'honneur d'exposer à V. M. il n'y a rien de contraire à ceux sur lesquels s'appuie principalement l'Auteur qui va maintenant nous servir de texte: c'est une circonstance favora-

ble à notre discussion; nous sommes d'accord sur les Faits.

Pour ramener cet examen à des termes généraux, je ne suivrai pas *Lazzaro Moro* dans tous ses détails; & je réduirai son système à deux seules parties distinctes: la formation des *Couches* qui renferment des corps étrangers; & la sortie du sein des eaux, tant de ces *Couches*, que de toute espèce de Montagne; de nos *Continens* en un mot. Je commencerai donc ici par la première de ces parties.

MORO se figure la formation des *Couches* à *coquillages* de deux manières différentes. L'une a pour objet les *Couches* molles, comme les sables, les marnes &c. L'autre regarde les *Couches* pierreuses.

A l'égard des premières il imagine, que dès que les *Montagnes primitives* furent à sec, elles lancèrent de toute part des poussières de diverses espèces; & si loin, que le fond de la Mer en fut couvert dans la plus grande partie de son étendue. A ce sujet, il rapporte, avec une confiance peu réfléchie, certaines descriptions poétiques d'éruptions, où les *cendres volent du Vésuve jusqu'en Afrique; où toute l'Europe même est obscurcie par les explosions de ce Volcan.* Mais voyons à quoi se réduisent en effet, &

peuvent même se réduire , ces pluies & ces grêles.

Je tirerai d'abord des observations de mon Frère ce qui tient aux Faits. „ Dès qu'on est, „ dit-il , à quelque distance des Bouches de „ l'*Etna* ; les Cendres que l'on rencontre ne „ font plus que la matière la plus menues ; & „ enfin à *Catane* seulement, ce n'est plus que „ de la poussière. Il est vrai qu'il tomba de „ cette poussière , à *Messine* & jusqu'en *Calabre* „ en l'année 1755 ; mais ce fut par un très grand „ vent. Et ce n'est en effet que par un grand „ vent , & à cause de la grande hauteur de „ l'*Etna* , que la poussière même la plus fine „ peut-être transportée à cette distance ; & „ quand elle y parvient, c'est tout au plus en „ quantité suffisante pour être apperçue , ja- „ mais pour y faire des couches d'une pouce „ d'épaisseur seulement ”.

Sur ce point les observations ne devoient pas même être nécessaires ; car ce n'est pas la force de l'explosion que nous avons à considérer : les bouches des *Volcans* ne sont pas braquées comme celles des *mortiers* , pour que nous soyons obligés d'avoir égard à la force de l'impulsion. Par cette force, les matières qu'ils lancent tendent toujours à s'élever dans une

direction presque verticale ; & elles ne peuvent s'éloigner d'une manière sensible, que par l'action des *Vents*. Alors tout est soumis à un calcul, dont les élémens certains, ou qui du moins peuvent être évalués sans écart, sont, la hauteur à laquelle les matières parviennent, le tems qu'elles demeureroient à tomber de là jusqu'au niveau de la Mer ou des Plaines, & l'espace horizontal que parcourt le plus grand vent pendant ce même tems. Cet espace fera la plus grande distance où pourront atteindre ces matières. Car dans le mouvement horizontal le plus violent, les corps qui tombent, ne laissent pas de s'approcher de la Terre dans un même tems, de la même quantité qu'ils s'en feroient approchés s'ils étoient tombés verticalement, livrés simplement à la pesanteur. Ce principe est certain : & dès lors il n'y a que la poussière la plus déliée, celle qui est si légère qu'elle peut à peine se frayer chemin dans l'air, qui puisse parvenir à une grande distance ; nous pouvons en juger par l'inclinaison que la neige, matière déjà si légère, prend en tombant par les plus grands vents. Quels matériaux, pour faire dans la Mer les *couches* des **Montagnes** !

Il falloit cependant les imaginer ainsi, pour

pouvoir les transporter à de grandes distances des *Montagnes primitives*. Car pour les *Laves*, on conçoit au premier instant qu'elles ne peuvent pas aller bien loin. Cependant notre Auteur ne laisse pas d'en étendre *couche sur couche*, partant on ne fait d'où, pour former par exemple des chaînes de 60 à 70 Lieues, telles que le *Jura*, & composées de *couches de pierres*, toutes horizontales ou à peu près.

Ici on est embarrassé du nombre des réfutations. Toutes les *Laves* sont *vitrescibles*; la plupart de ces *Montagnes* sont *calcaires*. Les *Laves* ne peuvent s'étendre qu'avec de la pente, & dans l'étendue de 60 ou 70 Lieues, ces *Montagnes* conservent la même hauteur moyenne, avec des inflexions contraires à toute possibilité d'écoulement; nul *Cône*, nul *Crater* dans ces *Montagnes*.

Et si, de la figure extérieure des *couches*, nous passons à leur composition intérieure, que deviendra ce système! Ici je dois traduire littéralement mon Auteur: je n'oserois me contenter d'un extrait.

„ Nous n'avons, dit-il, ni besoin, ni droit  
„ de feindre, pour expliquer les phénomènes  
„ naturels, & particulièrement celui que nous  
„ examinons. Nous n'en avons pas le droit:

„ parceque le Philosophe doit conformer son  
„ entendement aux Loix de la Nature, & ne  
„ pas prescrire à celle-ci les Loix inventées  
„ par son entendement; & pour le dire en un  
„ mot; le Philosophe doit être l'écolier, &  
„ non le maître de la Nature. Nous n'en  
„ avons pas besoin: parceque la Nature ayant  
„ mis tant de fois sous nos yeux des exem-  
„ ples de pierres fondues, qui ont couru jus-  
„ ques dans la Mer en forme de fleuves dans  
„ les éruptions du *Vésuve*, de l'*Etna*, de  
„ *Stromboli*, d'*Ischia*, & d'autres Montagnes  
„ enflammées, cela seul suffit pour nous faire  
„ comprendre, comment les coquillages peu-  
„ vent être ensevelis dans les pierres. Car à  
„ mesure que ces pierres fondues arrivent dans  
„ la Mer, les coquillages qui existent dans ces  
„ endroits-là, ne peuvent pas éviter d'y être  
„ pris. Et si après un espace de tems plus ou  
„ moins long, d'autres fleuves de matières sem-  
„ blables viennent par dessus, ou à côté des  
„ précédentes, devenues déjà l'habitation d'au-  
„ tres coquillages, ils se trouvent nécessaire-  
„ ment resserrés entre pierre & pierre. Que  
„ si l'on trouve des coquillages, non seulement  
„ entre les couches, mais encore dans la sub-  
„ stance même de la couche, je pense qu'ils s'y



„ sont ainsi renfermés, quand la matière pier-  
„ reuse, bouillant au fond de la mer & soule-  
„ vée par le feu, vint à rompre la superficie  
„ du fond: alors les coquillages qui y vivoient,  
„ tombèrent & restèrent ensevelis dans la ma-  
„ tière bouillante de quelque espèce qu'elle  
„ fût. Cette matière endurcie & soulevée, nous  
„ donne enfin ce miracle de la Nature; que  
„ des corps marins se trouvent renfermés dans  
„ le sein des rochers qui forment les Mon-  
„ tagnes.

„ Il paroît plus difficile d'expliquer com-  
„ ment les poissons qui nagent, dont les mou-  
„ vemens sont si prompts, peuvent être en-  
„ veloppés dans les pierres; puisqu'il semble  
„ que leur agilité devoit leur sauver des at-  
„ teintes mortelles de la matière pierreuse &  
„ ardente: c'est sans doute la raison pour la-  
„ quelle on les y trouve plus rarement. Mais  
„ cette circonstance même s'expliquera en-  
„ core clairement, si, selon notre manière or-  
„ dinnaire, nous prenons les choses & les faits  
„ connus, dans leur véritable esprit, pour en  
„ conclure ce qui n'est pas encore pleinement  
„ manifesté. Dans une lettre écrite à Mr.  
„ *Vallisneri*, Mr. *Rotario* lui marque: que  
„ l'on trouve plusieurs de ces poissons dans

„ le *Mont Bolca*, situé entre le *Vicentin* & le  
 „ *Veronois* . . . . .

*Lazaro Moro* décrit ici cette Montagne, formée par *couches* presque horizontales, fort minces & d'une pierre grise; dans les intervalles desquelles on trouve beaucoup de poissons & d'autres corps marins & même des insectes. Ce n'est proprement, dit-il, que leur squelette recouvert d'une peau brune; & il attribue cette couleur à ce que nonseulement ils étoient morts lorsqu'ils furent pris dans ces *Laves*; mais presque cuits, ou plutôt tout à fait cuits. Puis, comme j'ai eu l'honneur de l'expliquer à VOTRE MAJESTÉ, il suppose qu'un Lac s'étoit formé autrefois dans ce lieu-là, & qu'une Montagne voisine, jettant des matières *Volcaniques*, l'a comblé, comme le *Lac Lucrin* le fut par la *Montagne nouvelle*. Mais il faut aussi l'entendre lui-même sur ce point.

„ Si donc nous concevons, dit-il, que sous  
 „ le lieu où est aujourd'hui le *Mont Bolca*, il y  
 „ avoit un Lac d'eau de Mer semblable au *Lac*  
 „ *Lucrin*, & qu'une Montagne peu éloignée,  
 „ à l'exemple du *Vésuve*, aît étendu ses érup-  
 „ tions de pierres liquéfiées jusques dans le  
 „ Lac même; nous comprendrons très bien,  
 „ que les poissons ne pouvant se garantir par

„ la fuite, restèrent nécessairement enveloppés  
„ dans cette matière pierreuse liquéfiée; &  
„ comme elle ne descendit pas dans le Lac  
„ tout à la fois, mais par intervalles, il est aisé  
„ de comprendre, comment il put se former  
„ des couches de couleur & de dureté diffé-  
„ rentes, suivant que la matière varioit en cou-  
„ leur & en densité; & comment les infortu-  
„ nés poissons se trouvèrent pris successivement  
„ sous ces diverses couches: Comment encore  
„ la matière fluide, en se précipitant depuis  
„ la pente de la Montagne, & courant légére-  
„ ment sur la plaine inclinée, faisoit acciden-  
„ tellement des herbes, des insectes ailés &  
„ rampants, & les a conservés aplatis dans son  
„ sein. Supposons maintenant qu'il soit arrivé  
„ à cette matière pierreuse, comme à la *Mon-*  
„ *tagne nouvelle de Pouzzoles*; que les feux  
„ souterrains l'aient poussée en hauteur & en  
„ aient fait une Montagne (il n'y a rien là  
„ d'extraordinaire, puisque nous avons démon-  
„ tré que telle a été l'origine de toutes les  
„ Montagnes) nous aurons alors l'explication  
„ entière du phénomène de ces poissons ren-  
„ fermés dans les couches du *Mont Bolca*. S'il  
„ se trouve des poissons en d'autres lieux, mais  
„ avec des circonstances différentes, je tiens

„ pour sûr, que cette différence ne sera jamais  
„ telle, qu'on ne puisse l'expliquer d'après ces  
„ principes: Le Lecteur intelligent le recon-  
„ noitra lui-même, à mesure qu'il voudra les  
„ appliquer aux phénomènes qui suivront.

„ La belle idée que vous nous faites conce-  
„ voir, dira quelqu'un, pour expliquer ce phé-  
„ nomène des poissons trouvés dans le *Mont*  
„ *Bolca*! Et qui vous assure que la chose se  
„ soit passée comme vous nous le dites? Je  
„ demande à ce quelqu'un. Si la chose s'étoit  
„ passée ainsi, ne devrait-elle pas avoir été  
„ accompagnée des circonstances que j'ai men-  
„ tionnées? Je ne crois pas que l'on puisse en  
„ disconvenir. Or si en effet les circonstances  
„ sont précisément telles que je les ai dépein-  
„ tes, par quelle raison douterait-on que la  
„ chose ne soit arrivée comme je l'ai décrite?  
„ Celui qui entreprendroit d'examiner tous  
„ les phénomènes, non seulement du *Mont*  
„ *Bolca*, mais encore des plaines qui l'envi-  
„ ronnent jusqu'au-dessous de son pied, ainsi  
„ que les couches qui s'élèvent jusqu'aux Mon-  
„ tagnes supérieures, recevrait une récompen-  
„ se bien digne de son ouvrage. Car je pose  
„ en fait, qu'il trouveroit toutes les preuves  
„ nécessaires, pour constater que ces phéno-

„ mènes ne peuvent avoir été produits autrement que je ne les ai expliqués.”

*Lazaro Moro*, considérant donc la *Lave* comme une matière bien liquide, allant même jusqu'à l'appeller *la liqueur pierreuse* (*il pietroso liquore*) se persuade que les corps de toute espèce; coquilles, plantes, même les insectes, ont pû s'y mouler parfaitement; & nonseulement sur le penchant des Montagnes d'où elles ont coulé, mais encore sous les eaux. Il ne connoissoit pas les *Laves* lorsqu'il s'est formé cette idée. Je fais abstraction ici de leur extrême chaleur, à laquelle il ne s'est pas arrêté un moment, & qui pourtant, met un obstacle absolu à la conservation de tout petit corps combustible ou calcaire: mais je m'arrêterai à une impossibilité qui frapperoit moins, à cause de la négligence dans les termes employés par la plupart de ceux qui décrivent les phénomènes des Volcans. On se permet les expressions de *Torrent de Feu*, de *Fleuve*, de *matière liquide & coulante*; comme si les *Laves* couroient à la façon des Rivières. Toutes ces expressions sont très inexactes: c'est ce que je vais avoir l'honneur de montrer à VOTRE MAJESTE EN LUI rapportant les observations de mon Frère sur cet objet.

Il parle des *Laves* qu'il observa sortant du sommet du *Vésuve* au commencement de l'année 1757. „ Elles sortoient lentement, dit-il, „ quoiqu'elles parussent poussées par un agent „ intérieur qui les soulevoit avec force, & les „ pouffoit au passage. Dès qu'elles parvenoient „ à la pente, elles descendoient avec vitesse. „ Leur largeur n'excédoit pas à l'origine 5 à „ 6 pieds, mais leur profondeur étoit considé- „ rable. De nuit leur couleur étoit semblable à „ celle d'un fer sorti de la forge, qui a déjà „ perdu quelque chose de son premier éclat. „ La superficie ressembloit assez à celle de la „ pâte de farine qu'on déchire; elle étoit en „ forme de filets étirés & rompus, de lames, „ de bulles crevées.

„ Je ne connois point de matière en fusion „ qui ne soit plus fluide que la *Lave*; le ver- „ re l'est beaucoup plus. J'y ai jetté des mor- „ ceaux très pesants de *Laves* anciennes; à „ peine y faisoient-ils impression: en un mot, „ elle n'est pas assez fluide pour s'étendre, „ elle reste en monceaux, & n'a de mouve- „ ment progressif, que dans les grandes pen- „ tes, & tandis qu'elle peut être encore pous- „ sée par la matière qui sort continuellement „ du fourneau. Dès que cette matière est par-

venue

„ venue à l'extérieur, il commence à s'y for-  
„ mer une croûte dure: à trente pas de l'ori-  
„ gine de celles que j'ai observées, cette croû-  
„ te n'avoit plus de mollesse, elle s'éclatoit de  
„ toute part.

„ Le cours d'une *Lave* peut être comparé,  
„ à quelques égards, à celui d'un Ruisseau pen-  
„ dant l'Hyver. Ses bords se gèlent, son lit se  
„ resserre, l'eau reflue par dessus: cette eau se gè-  
„ le encore, & élève le lit du ruisseau couche à  
„ couche: insensiblement il se fait une étendue de  
„ glace, bien plus considérable que la largeur  
„ naturelle du Ruisseau: souvent même il change  
„ son cours, il se divise, laissant toujours de  
„ part & d'autre, à mesure qu'il avance, une  
„ partie de ses eaux gelées; jusqu'à ce que par  
„ quelque circonstance, il puisse se glisser sous  
„ quelque voute de glace, où il passe à couvert  
„ des impressions de l'air extérieur.

„ Cette comparaifon est surtout applicable aux  
„ *Laves* abondantes, comme à celle de l'Etna en  
„ 1669, & à quelques anciennes *Laves* du Vésuve.  
„ La surface & les côtés de la *Lave*, à quelque  
„ distance de sa sortie, se durcissent; la partie  
„ fluide rompt cette croute & reflue; & si la  
„ pente la favorise, elle prend une autre di-  
„ rection. Quelquefois la surface, en se dur-

„ cissant, reste attachée de part & d'autre sur  
„ la pente de la Montagne, & la *Lave* passe  
„ deffous comme sous un pont. De distance  
„ en distance il s'en sépare des rameaux, qui  
„ perdent bientôt eux-mêmes leur fluidité: au  
„ premier obstacle qu'ils rencontrent, la ma-  
„ tière se replie sur elle-même, & forme au-  
„ tant de bourrelets. En un mot, la *Lave* ne  
„ conserve son état de fusion, que lorsqu'elle  
„ n'est pas exposée au contact de l'air. C'est  
„ par cette raison qu'elle s'élargit dans son  
„ cours, & couvre en ce sens bien plus de  
„ terrain, qu'elle ne feroit si elle restoit liquide.

„ Les *Laves* moins considérables, & celles qui  
„ sortent du sommet du *Volcan*, cheminent en-  
„ core avec plus de lenteur; surtout ces derniè-  
„ res, qui, dans leur ascension intérieure, ont  
„ déjà perdu une partie de leur fluidité. A trente  
„ ou quarante pas du lieu d'où elles sortent,  
„ la surface, comme je l'ai dit, se durcit,  
„ & se sépare en morceaux de différente gros-  
„ seur, raboteux & irréguliers. A une di-  
„ stance plus grande, la dureté gagne plus avant;  
„ & toujours la matière s'éclate dans toute l'é-  
„ paisseur de la couche durcie. Ces morceaux  
„ tombent de part & d'autre, & forment une  
„ espèce de canal, au fond duquel passe la



„ portion encore molle; sa surface se durcit &  
„ se brise encore; les fragmens amoncellés sont  
„ jettés de part & d'autre; & de cette manière le  
„ Canal s'élève & s'élargit. La matière encore  
„ molle reste au fond, couverte de morceaux  
„ durs qu'elle entraîne avec elle. La *Lave* en  
„ un mot ne paroît plus qu'une ravine de pier-  
„ res, sortant d'une Fournaise ardente.

„ Le Canal de celles que je vis sortir du  
„ sommet du *Vésuve*, n'excédoit pas deux  
„ Toises en largeur au commencement de  
„ la pente, qui faisoit avec l'horison un angle  
„ d'environ 30 degrés. Je remarquai qu'en cet  
„ état, le brasier dont les Laves étoient cou-  
„ vertes, c'est-à-dire, la lave durcie & brisée  
„ mais toujours rouge, parcouroit jusqu'à 40  
„ & 50 pieds par minute. Plus bas ce canal  
„ s'élargissoit, & alors le cours étoit telle-  
„ ment ralenti, que ces pierres mouvantes  
„ avançoient à peine un pied dans le même  
„ tems. Plus donc le lit où coulent les *Laves*,  
„ est large, moins elles ont de vitesse; & enfin,  
„ l'élargissement du canal, & la cessation de  
„ fluidité, se réunissant, le mouvement progres-  
„ sif d'une *Lave* n'est plus que des éboulemens,  
„ occasionnés par l'accumulation des matières  
„ dans l'intérieur. Je crois même que souvent

„ il n’y a plus rien de mol; que tout est durci,  
„ mais divisé en morceaux, dont quelques uns  
„ même tombent en poussière, par l’action des  
„ vapeurs salines & sulphureuses qui les péné-  
„ trent incessamment; & ils cèdent toujours  
„ aisément à l’impulsion de la partie qui a en-  
„ core un peu de mollesse; parce que l’effort  
„ vient de l’intérieur. Ces fragmens entassés, qui  
„ composent une *Lave* à son extrémité antérieure,  
„ poussés par ceux qui arrivent au dessous, s’ébou-  
„ lent de moment en moment, soit au devant,  
„ soit par les côtés; & c’est ainsi que la *Lave*  
„ gagne terrain, avec un bruit parfaitement  
„ semblable à celui que font des briques qui  
„ tombent les unes sur les autres. Les frag-  
„ mens durcis, portés par la *Lave* encore molle,  
„ rendent le même son, quand ils se heurtent  
„ par quelque inégalité dans leur mouvement.

„ Le Pere *Della Torre*, Auteur d’une *Histoire*  
„ *naturelle du Vésuve*, imprimée à Naples en  
„ 1755, ne regarde pas ces morceaux déta-  
„ chés, comme des portions de la *Lave* qui  
„ les entraîne. Il croit que ce sont des pier-  
„ res naturelles, ou des parties d’anciennes  
„ *Laves*, que la nouvelle ramasse sur son che-  
„ min. Voici ce qu’il dit, parlant d’une *Lave*  
„ qu’il avoit observée en 1751: *Elle étoit au-*

„ dessus, toute couverte de pierres de diverses  
„ grandeurs: les unes naturellement de couleur  
„ blanche ou obscure; les autres calcinées; quelques  
„ unes cuites, telles que des briques qui seroient  
„ restées longtems dans le four; & plusieurs sem-  
„ blables à des scories de Fer de différentes pe-  
„ santeurs. Il y avoit de plus, une quantité de  
„ sable réuni à ces pierres, en général de cou-  
„ leur chataigne & cendrée. On peut conclure  
„ de la diversité des matières dont la Lave étoit  
„ couverte, qu'elle en ramassoit la plus grande  
„ partie sur son chemin; peut-être même dès son  
„ origine, où le Torrent n'étoit pas si relevé que  
„ dans le reste de son cours. Cependant le feu  
„ ne paroïssoit pas visiblement à la superficie.

„ Sans avoir recours à ce que j'ai vu; (c'est-  
„ à-dire, que ces pierres & ce sable sont réel-  
„ lement des portions de la Lave qui les trans-  
„ porte, & non des matières qu'elle ramasse  
„ dans son cours) le simple raisonnement suffit.

„ La Lave, dans l'état de fonte, n'est pas  
„ assez fluide pour donner passage aux corps  
„ plus légers qu'elle, qui viendroient à en être  
„ couverts; ni pour passer par dessous & les  
„ soulever ainsi à sa surface. Il se détache  
„ souvent des rameaux à l'origine de la Lave,  
„ dont la partie antérieure se conserve molle

pour quelques momens. On la voit alors  
cheminer, non point comme les fluides,  
mais en roulant sur elle-même, comme  
pourroit le faire du verre fondu, ou de la  
pâte de farine. Ce genre de mouvement  
progressif, qui ne varie jamais, tend à cou-  
vrir tout ce que cette matière rencontre, &  
à le retenir sous elle; & nullement à le porter  
à sa surface. J'ai souvent été le témoin de  
cette manière de couler des *Laves* au som-  
met du *Volcan*, lorsque leur partie antérieure  
étoit encore dans un état de mollesse.

Je veux même accorder pour un moment,  
que la Lave ramasse sur sa superficie les  
corps qu'elle rencontre: ce ne seroit jamais  
au moins qu'à sa première sortie. Dès qu'une  
fois elle auroit emporté tout ce qui se trou-  
veroit sur son passage, elle ne devroit plus rien  
charrier; cela est évident. Mais il arrive tout  
le contraire. Tant que la *Lave* chemine, que  
ce soit même pendant des mois entiers, elle  
est constamment couverte de ces pierres dans  
tout son cours. D'où lui viendroient-elles donc,  
si non de sa propre substance? Quant à la  
variété de leurs couleurs, elle est due aux  
dépôts des vapeurs salines & sulphureuses,  
qui s'élevent sans cesse de la *Lave* elle-même.

„ J'ai déjà remarqué que les *Laves* plus con-  
„ sidérables, celles surtout qui sortent du pied  
„ ou des flancs de la Montagne, conservent  
„ plus longtems leur mollesse; ce qui fait qu'el-  
„ les se brisent moins: à quoi peut aussi con-  
„ tribuer le plan moins incliné sur lequel elles  
„ coulent: mais leur surface en est d'autant plus  
„ raboteuse. Le premier obstacle qu'elles ren-  
„ contrent retarde leur cours, déjà lent & en-  
„ gourdi; il faut qu'elles s'accumulent avant de  
„ pouvoir passer outre. Leur surface alors se  
„ durcit & quelquefois s'éclate. Un nouvel  
„ obstacle se présente-t-il? Le cours est en-  
„ core arrêté; autre croute tortueuse, autre  
„ masse qui se soulève & se durcit. Il se for-  
„ me ainsi des pont, des arcades, des crevas-  
„ ses, des lames, des pointes, des entassemens  
„ baroques: & si l'on ajoute à cela une couleur  
„ sombre dont le tout est revêtu, rien n'est  
„ plus propre à donner l'idée d'un vrai cahos.  
„ Les Habitans voisins de l'*Etna* donnent à  
„ la *Lave* refroidie, un nom très significatif; ils  
„ l'appellent *sciarra*; mot sicilien, qui veut  
„ dire *tumulte* ou *querelle*.

„ Si les *Laves* s'entassent avec tant de con-  
„ fusion, par leur promptitude à se durcir dès  
„ qu'elles sont exposées à l'air, avec quel dé-

„fordre ne doivent-elles pas le faire, quand  
„elles arrivent à l'eau avec cette lenteur! Aussi  
„toutes celles qui sont parvenuës jusqu'à la  
„Mer, y ont-elles formé des côtes escarpées  
„& remplies d'écueils. Dès que la *Lave* at-  
„teint l'eau, la partie qui y entre la premiè-  
„re achève de perdre sa fluidité; les matières  
„qui succèdent à cette portion déjà durcie &  
„arrêtée, la surmontent & se versent par des-  
„sus; celles-ci, parvenues à l'eau, s'y durcissent  
„à leur tour; les suivantes ont le même sort;  
„la masse totale s'élève ainsi par degré, &  
„ne gagne en avant dans la Mer, que par des  
„entassemens, dont la confusion ne peut  
„être décrite. Telle est, près de *Catane*,  
„l'extrémité de cette terrible *Lave* que l'*Etna*  
„vomit en 1669.

„ Dans le dessein d'observer le degré de  
„molesse d'une *Lave* à son origine, je m'ap-  
„prochai de la source d'une de celles qui sor-  
„toient du haut du *Vesuve*; & là, avec un pe-  
„tit rateau fixé au bout d'une perche de  
„10 à 12 pieds, je parvins quelquefois à en  
„enlever des lambeaux. La chaleur étoit si  
„grande auprès de cette bouche, que malgré  
„toutes les précautions que j'avois prises pour  
„m'en garantir, je pouvois à peine la soutenir

„ huit secondes; & si pendant ce court inter-  
„ valle, le morceau n'étoit pas détaché, il fal-  
„ loit l'abandonner & me retirer bien vite.  
„ J'en pris néanmoins plusieurs, auxquels je  
„ donnai aussitôt quelque forme: j'y fis même  
„ des empreintes, comme avec un cachet; mais  
„ elles ne pouvoient être que très grossières, & il  
„ falloit les faire bien promptement: car si le  
„ morceau détaché n'étoit pas façonné dans  
„ un quart de minute, il ne pouvoit plus chan-  
„ ger de forme. Cependant il conservoit en-  
„ core longtems un degré de chaleur insuppor-  
„ table à la main.”

Si la simple exposition des phénomènes peut quelquefois réfuter les hypothèses qui leur sont contraires, c'est bien sûrement dans ce cas-ci. Tous ces prétendus *Torrents*, que MORO fait couler régulièrement les uns sur les autres; qui devroient avoir formé des *couches* horizontales, plates, quelquefois très minces, parfaitement appliquées les unes sur les autres; des *couches* dans lesquelles les corps étrangers les plus délicats devoient se trouver moulés; tout cela dis-je, s'éclipse, & ne nous laisse que des mots.

Cependant je reviendrai encore, dans ma prochaine Lettre, à cette idée de MORO sur

la formation des *couches pierreuses*; parce qu'elle me donnera lieu d'exposer à V. M. quelques phénomènes des *Volcans éteints*, qui sont très essentiels à notre sujet.







## LETTRE LI.

*Les Volcans qui abondent dans l'intérieur des Continens, se sont ouverts sous les eaux de la Mer — Essay sur l'origine des Basaltes — Examen de quelques phénomènes des Volcans, dont on a conclu, que l'état présent de la surface de la Terre étoit fort ancien.*

KEW, le 15 Aoust 1776.

M A D A M E

Dans ce que j'ai eu l'honneur de dire à VOTRE MAJESTÉ sur la nature & le mouvement progressif des Laves, Elle a vu une preuve complète, que les matières volcaniques n'ont jamais pu, sous cette forme, embrasser des corps délicatement figurés, ni recevoir l'empreinte de toutes leurs parties, comme l'ont fait

les pierres de quelques unes de nos Montagnes. On trouve pourtant dans le *Vicentin*, des Montagnes volcaniques, qui semblent appuyer l'idée de *MORO*: & quoiqu'il aît mal pris ses exemples, en citant le *Mont Bolca* & d'autres Montagnes de ce genre qui ne sont pas volcaniques; ne m'étant jamais arrêté à des argumens *ad hominem*, je dois examiner tout ce qui paroît favorable à son opinion.

Ces *Volcans* du *Vicentin* montrent donc des couches volcaniques dures, où l'on trouve des *coquillages*; & ce phénomène a attiré l'attention des observateurs. Il est accompagné d'un autre phénomène aussi remarquable; c'est que ces couches volcaniques à coquilles, sont entremêlées d'autres couches de *Pierre calcaire*, qui sont sûrement l'ouvrage de la *Mer*. Il y a donc eu là deux opérations très distinctes, qui se sont alternativement succédées; savoir des dépôts de la *Mer*, & des matières volcaniques répandues sous ses eaux.

Après avoir vu ce que sont les *Laves* dans l'air, & considérant l'effet qu'y doit produire l'eau, il n'est pas difficile de décider, que ces couches volcaniques, à coquilles bien moulées, ne peuvent être des *Laves*. Mais on conçoit que des *cendres volcaniques*, qui sont de la *Lave*

menuisée, ont pu se répandre dans la Mer, & s'y pétrifier, comme tout autre sable, ou comme la matière calcaire qui s'y trouve entremêlée; & qu'en cet état elles peuvent ressembler à de la *Lave*.

Mais toujours reste-t-il certain, que ces Montagnes volcaniques se sont formées sous les eaux de la Mer, & que cependant elles sont à sec. C'est là une partie essentielle de notre grand phénomène, & que je vais même établir par d'autres exemples.

Je crois que la plupart des *Volcans éteints*, qu'on a découverts & qu'on découvre encore chaque jour à la surface de nos Continens, se sont formés sous les eaux de la Mer. Et il n'est pas besoin de voir des couches alternatives de *Pierre à chaux coquillière*, & de *matières volcaniques*, pour discerner cette origine; il suffit de certains entrelacemens de Montagnes des deux espèces, dans lesquels les Mont à couches marines recouvrent celles qui sont dues au feu, pour voir clairement que la Mer à couvert en même tems les unes & les autres. Or mon Frère avoit déjà vu ces entrelacemens, soit en Italie, soit en Allemagne le long du Rhin, dès le tems où il fit les descriptions dont j'ai donné des extraits à VOTRE MAJESTÉ; & depuis lors ce phéno-

mène a été attesté par plusieurs Observateurs, d'après lesquels on ne peut le révoquer en doute. (a).

Dès longtems aussi nous regardions les *Basaltes*, comme un signe que ces *Volcans* anciens s'étoient formés sous de tout autres circonstances que celles où sont aujourd'hui les *Volcans* qui brulent encore. Le *Basalte* est une matière volcanique; tout le dit, dans sa nature & dans les lieux où il se trouve; & plusieurs Auteurs qui en ont écrit (Monsieur DES MARETS surtout) l'ont pleinement démontré. Mais cette substance est sous une forme particulière. Ce sont des colonnes prismatiques, plus ou moins grosses, quelquefois de plusieurs pieds de diamètre, appliquées les unes auprès des autres, avec autant de régularité que les cellules des ruches d'abeilles; quoiqu'ils différent entr'eux par le nombre des angles & la grandeur relative des faces. Or ce qu'il y a de remarquable à l'égard de la lave sous cette forme, c'est que les *Volcans* actuels n'en forment plus. On a trouvé, il est vrai, des *Basaltes* près du *Vesuve* & de l'*Etna*; mais c'est dans des *Laves* de dates in-

(a) J'ai observé moi-même dès lors ces mélanges, & l'on trouvera tout ce système indubitablement confirmé dans la suite.

connus. Il y en a beaucoup en *Islande*, où le Mont *Hécla* jette encore des *Laves*; mais suivant ce que m'ont assuré Monsieur *BANKS*, & les Docteurs *SOLENDER* & *LIND*, qui (dans un voyage dont les détails feront bien intéressans) ont observé cette circonstance, les habitans n'ont aucune connoissance de l'origine des *Laves* changées en *Basaltes*, quoiqu'ils datent leurs observations de 7 à 800 ans.

Le *Basalte* n'est pas une *cristallisation*; du moins dans le sens ordinaire du mot, qui suppose une aggrégation successive de particules d'une figure déterminée, qui forment des prismes isolés. Ce sont des matières qui se sont groupées en se refroidissant, à la manière des régules de différens minéraux, comme l'antimoine, l'arsenic, l'étain fin, le léton de première fonte; ou comme l'amidon; qui tous montrent des figures plus ou moins régulières à leur cassure; ou encore comme certaines marnes, qui se font régulièrement gercées en durcissant. (a).

La formation des *Basaltes* est donc probable-

(a) Cette idée a été adoptée par divers observateurs; & je vois entr'autres par les Journaux, que Mr. *Foujas de Saint Fond* vient de donner un Ouvrage très intéressant sur les Volcans éteints du *Vivarais* & du *Velay*, dans lequel, en avançant ce système, il en donne la

ment la gerçure régulière de certaines *Laves*, occasionnée par le resserrement de leur matière en se refroidissant. Ne pouvant se rapprocher en tout, elle s'est resserrée par parties, en formant des groupes réguliers, par la nature de ses particules constituantes & de leur attraction mutuelle. Or on voit une cause de plus, dans les Volcans anciens, que dans les modernes, pour produire cet effet; c'est de s'être formés dans la Mer, où, sans compter la présence du sel, l'attouchement seul de l'eau, en produisant une condensation plus subite, a pu être une circonstance déterminante.

Il faut sans doute encore d'autres circonstances pour produire des *Basaltes*; comme une plus grande homogénéité dans la substance de la *Lave*, & certaine attraction mutuelle dans ses parties. Et nous voyons au moins, que quoique les *Basaltes* ressemblent aux *Laves* ordinaires par le genre de leur substance, ils en diffèrent par une plus grande homogénéité & dureté.

preuve par deux *Basaltes* voisins, qui se sont partagés un morceau de *Granit*. Je me souviens à ce sujet, d'avoir vu plusieurs *Basaltes*, dans les Volcans que je décris ci-après, dont la surface montrait la coupe de pierres étrangères.

té. Aussi trouve-t-on dans des Volcans anciens, qui ont sans doute la même origine que les *Basaltes*, mais dont la matière n'étoit pas si homogène, des *Laves* dont les cassures, très multipliées, n'ont aucune régularité.

Je ne dis pas que tous les *Volcans éteints* qui sont à la surface des terres, ayent pris leur origine dans la Mer : je crois au contraire, qu'il a pu s'en former depuis que nos Continens sont à sec ; tels que le *Monte nuovo*. Mais je pense aussi, que ce ne peut avoir été qu'auprès de la Mer, ou du moins dans des lieux bas, où ses eaux pouvoient pénétrer & causer des fermentations. Tous les phénomènes, comme j'ai eu l'honneur de l'exposer à VOTRE MAJESTÉ, concourent à donner cette cause aux feux souterrains. Il en est sans doute qui se sont manifestés tout à coup, soit au-dessus de ce niveau ; puisque c'est jusqu'au sommet des plus hautes Montagnes du Globe, les *Cordilières*. Mais ce n'étoient là sûrement que d'anciennes bouches, dont le foyer existoit encore, & qui, au bout d'un long tems, avoit amassé assez de matières pour les porter jusqu'au haut du canal. (a).

(a) J'ai eu occasion d'expliquer ce que je pense de

Toutes les circonstances réunies, des *Volcans* actuellement brulans situés près de la *Mer*, des *Isles* volcaniques, des *Basaltes* qui distinguent les *Volcans éteints*, des l'entrelacemens de ceux-ci avec les *Montagnes à couches*, me paroissent des raisons très fortes de conclure; que tous ces *Volcans* anciens se sont formés dans le tems que la *Mer* couvroit nos *Conti-nens*, & qu'ils se sont éteints depuis qu'elle s'est retirée (b). J'en conclus aussi, que là où, malgré le changement de niveau de la *Mer*, les eaux ont continué à conserver des communi-cations avec les foyers des *Volcans* déjà for-més, ils ont continué à bruler, tant qu'il s'y est trouvé des matières propres à la fermenta-tion; & que plusieurs subsistent encore, tels que le *Mont Hècla*, le *Pic de Ténériffe*, l'*Etna*, plu-sieurs *Volcans* des autres grandes *Isles*, & peut-être le *Vesuve* même.

La hauteur de ces *Volcans* ne peut donc être un titre d'ancienneté pour la surface sèche ac-

cette opération, en parlant d'un grand nombre de *Volcans éteints*, que j'ai vus depuis en *Allemagne*, & dont on trouvera les descriptions dans la suite.

(b) Cette origine des *Volcans* anciens, sera pleinement confirmée par ceux dont il est question dans la note précédente.



tuelle de notre Globe ; dès qu'ils pouvoient déjà avoir pris la plus grande partie de leur accroissement sous les eaux de la Mer. Ainsi je ne m'arrêterai pas à considérer, si même, en les supposant élevés en entier à la surface déjà sèche, leur masse seroit une preuve d'ancienneté : si les matières qui les ont formés, très-abondantes dans l'origine, n'ont pas pu être si fort épuisées par de premières grandes éruptions, qu'il ait fallu ensuite des tems toujours plus considérables, pour en produire de nouvelles. Je suis persuadé que cela s'est fait ainsi, soit sous les eaux, soit au dehors. Mais je me borne ici à considérer, que vu l'ensemble des phénomènes, le tems qu'il a fallu pour produire les grandes Montagnes volcaniques encore brulantes, n'est point limité à celui d'où datent nos Continens ; que l'existence de ces Montagnes est bien plus ancienne ; & qu'elles sont à sec aujourd'hui, par la même cause qui a mis à sec toutes les autres Montagnes, à une époque qui n'est pas bien éloignée.

J'ai eu occasion de faire remarquer à VOTRE MAJESTÉ dans plusieurs phénomènes, ce peu d'ancienneté de nos Continens ; & en particulier dans le peu d'épaisseur de la couche de *terre végétale* qui couvre tous les ter-

reins restés entre les mains de la Nature. Mais ici je suis obligé de défendre cette opinion contre un argument tiré encore des *Volcans*, & plus direct. Les *Laves* qui restent longtems exposées à l'air, se décomposent peu à peu à leur surface, & se couvrent en même tems de matières *végétales*; tellement qu'on peut enfin les cultiver: mais cette opération est fort lente. Or dans certains endroits éboulés des flancs des *Volcans*, comme au *Vésuve* & à l'*Etna*, on voit des couches alternatives de *Laves* & de matières qui semblent avoir servi à la végétation; & celles-ci, qu'on a appellées même quelquefois *terre végétale*, sont fort épaisses en quelques endroits. En partant donc du nombre de ces alternatives, & du tems qu'il faut pour accumuler tant de *terre végétale*, ou même seulement pour menuiser la superficie des *Laves* dans une pareille épaisseur, on trouve qu'il doit y avoir prodigieusement de tems que le feu & l'air agissent alternativement sur les Cônes de ces *Volcans*.

Mais on ne fait pas attention aux éruptions de *cendres volcaniques*, qui, très souvent, succèdent aux *Laves*; & qui les recouvrent à plusieurs pieds d'épaisseur: on ne fait pas attention à la différente nature des *Laves* mêmes, dont quel-

ques unes font tellement poreuses & désunies, dès qu'elles font arrivées à l'air, & même encore rouges, qu'elles se réduisent comme en sable ou en terre: ce qui, sans exiger plus d'intervalle de tems qu'il n'en faut pour différentes éruptions, explique cette diversité de matériaux. C'est probablement cette dernière espèce de *Lave*, qui sort en cendres, lorsqu'elle est encore plus imparfaitement vitrifiée, ou que la force qui la pousse est si grande, qu'elle est divisée en montant dans les soubiraux de *Volcans*. Or ces cendres & ces *Laves* terreuses, peuvent presque immédiatement recevoir & nourrir des plantes.

Et il n'est pas besoin de conjectures, pour fixer l'origine de ces couches mêlées entre les *Laves*; ni de raisonnement, pour les sortir de la classe des dépôts de la végétation. Il suffit de savoir, que l'on compte jusqu'à six de ces alternatives sur l'ancienne Ville d'*Herculanum*, dont la catastrophe cependant est si peu reculée: & qu'en mille endroits, les Montagnes volcaniques éteintes, ne font pas aussi prêtes à la culture, que certaines matières du *Vesuve* & de l'*Etna* qui font forties de mémoire d'homme.

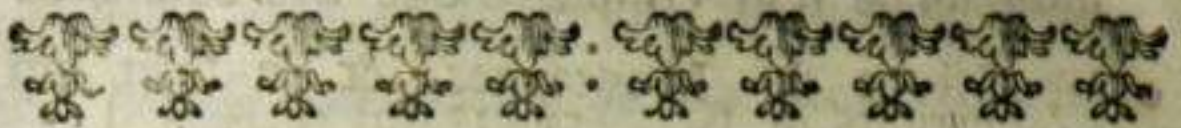
Ainsi ces couches de matières diverses, entremêlées dans les pentes des *Volcans*, ne

prouvent rien en faveur de l'hypothèse d'une très grande ancienneté de ces Montagnes; elles ne prouvent rien surtout contre tout le reste de la surface de la Terre, où l'on ne voit point une telle accumulation de *terre végétale*. Si cette substance molle, qui se trouve quelquefois à plusieurs pieds d'épaisseur entre des *Laves*, étoit de la *terre végétale*; combien plus ne devroit-il pas y en avoir sur les Montagnes & les autres lieux sauvages, où son accumulation n'a jamais été suspendue par les opérations du Feu! Et cependant, toute la surface de nos Continens dépose, que la couche, non troublée, de cette matière produite par la végétation, est très mince. Il ne faut que ce phénomène général, pour détruire l'idée d'une grande ancienneté de nos Continens (a).

(a) C'est là un des objets que j'ai le plus étudiés dans mes derniers voyages; & il en résulte une preuve complète, que nos Continens sont très peu anciens. En général, il n'est presque aucune des propositions que j'ai avancées dans le cours des examens précédens, dont je n'aie trouvé des confirmations par de nouveaux faits; & souvent par des faits de classes différentes de ceux sur lesquels je m'étois d'abord fondé; ce qui est un genre de preuve très précieux, tant en Physique qu'en Histoire naturelle.

Jusqu'ici je n'ai considéré que des détails de compositions de Montagnes; & le sujet qui nous occupe doit toujours nous conduire aux *Continens* entiers mis à sec. Il faut donc examiner la partie du système de notre Auteur, où il entreprend d'expliquer ce grand phénomène.





## LETTRE LII.

*Fin de l'examen des systèmes qui attribuent aux Feux souterrains l'origine de nos Continens — Examen particulier de cette question: L'action des Feux souterrains, considérés comme soulevans, peut-elle expliquer ce Phénomène.*

Kew, le 10 Septembre 1776.

### MADAME

**L**our élever au dessus de la Mer des Continens qui renferment des dépouilles marines, LAZZARO MORO a principalement recours à l'effort des feux souterrains, comme soulevant la croute qui servoit de Lit à la Mer. Je n'occuperai point V. M. de ses autres hypothèses, pour former des couches sur les Continens mê-

mes, par des Cendres ou des Laves: il y a trop d'erreurs de fait; erreurs qui ne se feroient plus aujourd'hui, & qu'ainsi il est inutile de relever. Mais son hypothèse de *soulèvement* est d'une autre nature; & elle a trouvé trop de partisans, pour ne pas mériter d'être traitée à fond.

MORO étend cette hypothèse à tous les genres de Montagnes. Les *Feux souterrains*, selon lui, *soulèverent* d'abord la croute naturelle du fond de la Mer, & firent ainsi les Montagnes primitives. Au travers des ouvertures de ces Montagnes, sortirent des pluies de cendres, qui, se répandant sur le fond de la Mer, formèrent des couches sans corps marins: car la Mer n'étoit pas encore peuplée. Mais lorsqu'elle le fut, les dépouilles des animaux marins furent renfermées dans ces couches. Ainsi donc, de nouveaux *soulèvements* formèrent des Montagnes à couches des deux espèces. Telle est l'idée fondamentale de MORO: & même pour nous débarrasser d'incidens inutiles, je n'y considérerai qu'un seul point: les *soulèvements*.

Mais avant que d'entrer dans cette discussion, je dois en établir les Principes. Il s'agit d'examiner la nature de l'Element que nous al-

lons voir opérer. Car les Faits, considérés seuls, sont presque toujours équivoques; & sans cela, comment se formeroit-il tant de systèmes sur les mêmes objets! C'est cette obscurité des *Faits*, qui a conduit les hommes à l'idée du *probable*. Nous jugeons les objets par ce qu'ils nous paroissent être. Et comme la plus grande partie de leur essence nous échappe toujours, nous n'avons que quelques points épars pour former nos hypothèses. Nous ne produisons donc que des idées *probables*; c'est-à-dire, telles que rien de *certain* ne s'élève formellement contr'elles. Et par là il arrive souvent, que nous tirons des mêmes Faits, des idées *probables* contradictoires.

Cette connoissance si imparfaite de la nature des choses, & notre penchant à remplir les lacunes par les ressources de notre imagination, nous rendent absolument nécessaires les *Théories*. C'est-à-dire, des principes généraux, déduits de l'ensemble des objets déjà assez bien connus. C'est ce que ne considèrent point assez les Naturalistes qui crient, *les Faits! les Faits!* Comme si nous connoissions beaucoup mieux, les *Faits*, que les *Principes*. Nous ne découvrons que quelques petits coins des uns & des autres; & sans leur aide mutuel, le Philosophe ne seroit qu'un visionnaire, & le Naturaliste qu'un nomenclateur.



Ce sont les *Principes*, tels que je viens de les définir, qui contribuent le plus à nous garantir des fausses apparences. C'est par eux que nous sommes déjà si clairvoyans sur la Nature en comparaison des Anciens, qui n'avoient pas encore eu le tems de rassembler un grand nombre de combinaisons. Et puisque le tems seul peut, à cet égard, aider l'Homme; nous paroîtrons probablement bien aveugles aux yeux de la Postérité, tout clair-voyans que nous croyions être. Paroissions lui du moins circonspects!

Dans le recueil des *Faits* bien avérés, nous avons une *Montagne nouvelle*, sortie d'une Plaine près de *Pouzzole*, & quantité d'*Isles* sorties de la Mer; le tout par l'effet des *feux souterrains*. Mais avant que de décider comment ces *Faits* peuvent s'arranger dans un système sur l'état présent de la surface de la Terre; examinons de quelle manière les *feux souterrains* peuvent agir: & nous reviendrons ensuite à considérer les *Faits* eux-mêmes. Peut-être qu'alors nous en tirerons des conséquences plus sûres.

Le *Feu* peut être considéré ici, ou comme chaud, & liquéfiant les matières minérales; ou comme produisant des *fluides élastiques*, & agissant lui-même comme tel. Par la première de ces propriétés, il façonne tout ce que nous appel-

lons *matières volcaniques* ; c'est-dire des substances minérales & pierreuses, qu'il a décomposées ou composées sous diverses formes. Mais ce n'est pas là l'espèce d'action qui nous intéresse ; elle n'appartient qu'à la Chimie : il s'agit de la propriété qui appartient à la Méchanique ; celle de *force mouvante*.

C'est donc une *Force*, que nous avons à considérer : & ce n'est pas en la limitant, que je lui refuserai la faculté de produire ce qu'on lui attribue. La *force des fluides élastiques*, est la plus grande qui soit connue dans la Nature. C'est la modification la plus puissante de cette cause universelle, connue sous le nom de *Gravité*. Mais sans m'arrêter ici à ce système, ( que je dois laisser établir au Philosophe dont je me fais gloire d'être le disciple (a) ) & pour me renfermer uniquement dans mon objet : comme je n'ai refusé à l'*Eau* aucun *tems*, pourvu qu'on la fît agir selon les Loix de l'Hydrostatique ; je ne refuserai non plus aux *Fluides élastiques* souterrains aucune *force*, pourvu qu'on les fasse agir suivant leur nature & les Loix de la Méchanique.

(a) Mr. LE SAGE, dont j'ai déjà parlé plusieurs fois.

La force des *Fluides élastiques*, dans le systême donc je viens de dire un mot, consiste dans le mouvement rapide de leurs particules, qui heurtent vivement les corps qu'elles rencontrent; & d'autant plus souvent, qu'il y en a un plus grand nombre renfermées dans un même espace. Mais cette définition seule, pourroit sembler hasardée; ainsi je me bornerai encore à l'apparence de l'effet (qu'on employe souvent comme définition). Je considérerai donc l'action des *Fluides élastiques*, comme l'effort qu'ils font pour s'étendre; & j'ajouterai seulement, que cet effort se faisant en tout sens; si un *Fluide élastique* est comprimé (ce qui augmente sa force), dans quelque sens qu'il trouve le moyen de s'échapper, il le fait, & son effort celle.

L'action des *Fluides élastiques*, d'après ce que nous en ont déjà appris les phénomènes, a ceci de bien favorable au systême que j'examine; c'est qu'elle nait pour ainsi dire dans les corps. Des solides, des liquides, qui sont renfermés, peuvent être en plein repos; n'étant encore sollicités que par leur *pesanteur*, qui les tient simplement posés les uns sur les autres. Mais s'il survient quelque cause, qui divise leurs particules à un certain point, & les livre à l'effet de

leur forme, ou de quelque circonstance que ce soit qui produise en elles l'élasticité; voilà des ressorts bandés dans l'intérieur des corps.

La Chimie offre mille exemples de productions pareilles de *Fluides élastiques*, par des mélanges de minéraux; & d'embrasemens de substances minérales, accompagnés d'une production copieuse de *fluide élastique*: & les *Volcans* nous font voir, que ces opérations s'exécutent d'une manière épouvantablement grande dans les entrailles de la Terre. Je suis donc si éloigné de limiter la puissance de cette cause, que je lui accorderai si l'on veut, celle de faire éclater notre Globe comme une bombe. En effet, la bombe n'éclate, que parce que la poudre à canon, (substance qui, dans son premier état, n'agissoit que par sa pesanteur) est convertie tout à coup en *fluide élastique*.

Nous aurons donc ainsi dans l'intérieur de la Terre, des forces capables de fracasser sa surface comme par des Mines. Mais aurons-nous par là des Continens? Quand une quantité suffisante de *fluide élastique* seroit produite tout à coup au centre de la Terre, & la feroit crever comme une bombe, il se formeroit bientôt un autre Globe de ses débris. Car le *fluide élastique*, une fois libéré, s'étendant dans l'Atmosphère, lais-

feroit les débris de sa prison livrés à la force universelle de la Gravité: & bientôt, cédant ainsi à leur attraction mutuelle, ils prendroient la figure qui les rapprocheroit le plus les uns des autres; c'est-à-dire, celle d'une sphère, autant que la dureté & la forme des fragmens pourroient le permettre.

Tel est le principe dont il faut partir, pour considérer ce que peuvent produire les *fluides élastiques* souterrains. Lorsque, par leur effort, ils auront soulevé la croûte qui les emprisonnoit, & qu'ils se feront fait jour; qu'est-ce qui soutiendra cette croûte? Quand nous employons le *cric* pour soulever de grands fardeaux; cet instrument sert d'appui contre la Pesanteur, à mesure qu'il la surmonte. Si nous voulons ensuite enlever la force mouvante, & laisser le fardeau suspendu; nous mettons auparavant des appuis, ou nous poussons le fardeau sur quelque base qui le soutienne. Mais quand nos *crics* élastiques, après avoir soulevé des Montagnes, viendront à s'échapper; qu'est-ce qui résistera à la Pesanteur?

Figurons nous un moment l'opération qui auroit soulevé les Alpes. Je ne parle point ici de leur poids; j'accorde la force nécessaire pour le surmonter. Mais cette force leur restera-t-elle

appliquée, pour les tenir suspendues? Ou plutôt, les soulèvera-t-elle jamais à ce point? Des *Fluides élastiques* se forment, s'accroissent; les ressorts se bandent, une pièce de la Terre commence à s'ébranler: les fluides abondent pour remplir l'espace que le premier soulèvement a produit, & maintenir la force; la pièce se détache: mais ne glissant pas dans une coulisse faite exprès, ses bords se brisent, l'inégalité de la résistance la fait fendre en divers endroits, le *fluide élastique* s'échappe par toutes ces ouvertures, la force soulevante se détruit, la pesanteur demeure seule, & la pièce retombe. Je ne faurois voir que cela.

Mais dira-t-on, ce n'est point une pièce capable de former les Alpes en une seule fois, qui s'est soulevée; leur Chaîne s'est formée successivement: & lorsque chaque partie a été mise hors de sa place, elle n'a pu y rentrer, parce qu'elle s'est trouvée engrenée, arc-boutée, par ses bords. Supposons donc une première Montagne faite de cette manière, qui s'appuie sur les bords de la cavité qu'elle occupoit auparavant. Une autre Montagne s'élève auprès d'elle; & voilà son appui détruit d'un côté. Une seconde, une troisième, une quatrième s'élèvent autour d'elle; tous ses appuis propres sur la partie solide, seront

feront détruits. D'autres Montagnes se forment encore auprès de ce premier groupe, toujours détruisant les appuis de celles qu'ils environnent.... Est-ce donc ainsi que la chaîne s'élèvera enfin? Je ne demande pas si cela est possible: je crois qu'il est évident, que si, par quelque combinaison singulière, il s'étoit soulevé une quantité de pièces, qui se fussent soutenues les unes les autres, un seul nouvel effort pouvoit enlever un de ces voussoirs, & faire rentrer la voute entière dans l'abîme.

On dira peut-être que l'effort s'est fait en un seul coup, à une grande profondeur; & que la quantité des immenses pièces, qui sont sorties à la fois, a été si grande, que par la seule différence d'arrangement, il est resté au-dessus du niveau primitif tout ce que nous voyons aujourd'hui former nos Montagnes. Mais qu'on se figure un moment l'épouvantable cahos qu'auroit produit une pareille opération! les ouvertures qui seroient restées entre des pièces capables, par exemple, de faire un *Mont blanc* & toutes ces Montagnes, guère moins énormes, qui l'entourent! Comme l'Abîme reclameroit encore de telles pertes, par mille gueules béantes! Car, qu'est-ce qui auroit pu les fermer? *La Mer?*

Mais c'est pour sortir des terrains de la *Mer*, qu'on a fait ce fracas effroyable ! Et que deviendront ces *angles saillans & rentrans*, cette régularité des inflexions des Vallées des Alpes, qui fit croire à Mr. *Bouguer* qu'elles étoient dues aux dépôts des eaux ? Qu'est-ce qui aura fait dès lors, sur cent de leurs croupes, des Montagnes *secondaires*, formées régulièrement par *couches*, & remplies de *corps marins* ? C'est pour expliquer ces *couches* qu'on a imaginé le système ; & l'on commence par sortir de la Mer les bases sur lesquelles elles sont moëleusement étendues ! Ce système ne sauroit se soutenir par aucun point.

Et si les *Alpes* & d'autres Montagnes *primitives*, peuvent, par leur forme entrecoupée, aider l'imagination à concevoir des soulèvemens ; que fera-t-elle du *Jura* ; de cette chaîne presque continue, où les couches formées par les dépôts de la Mer se prolongent en suivant les inflexions des sommets, sans crevasses qui puissent indiquer qu'elles soient composées de diverses pièces ? Je ne crois pas qu'on puisse penser, que ces Montagnes-là sont restées suspendues sur des cavernes, en s'engrenant & s'arc-boutant sur les bords du sol d'où elles auroient été détachées. Car comment concevoir, que



des bords fragiles pussent supporter un tel poids ?

L'hypothèse qui favorise le plus cette suspension des Montagnes sur des cavernes, est celle qui place à une grande profondeur la force qui les a soulevées ; & je ne refuse pas plus de l'admettre, que l'augmentation qu'il faut lui supposer, pour rompre la croûte à quelque épaisseur que ce soit. Mais examinons la forme de la pièce qui se détachera. Si nous partons de l'effet des Mines, nous verrons toujours, & par la Théorie & par le fait, que la pièce enlevée est plus étroite dans le fond qu'à la surface. Le fragment soulevé, retombe donc immédiatement. Si au contraire il étoit plus large dans le bas que dans le haut, il ne pourroit fortir : & c'est pourtant ainsi que sont toutes nos Montagnes.

Mais supposons encore, (contre la Mécanique & l'Histoire naturelle) que les côtés de la pièce seront parallèles, c'est-à-dire qu'elle aura une même largeur en haut & en bas : imaginons par exemple que ce soit un cylindre. Sa première fracture sera pourtant irrégulière ; il ne sera pas formé aussi cylindriquement qu'un piston qui se meut dans une pompe. Afin donc qu'il puisse être soulevé, & que sa partie supérieure

passé du fond de la Mer à la hauteur où sont les sommets de nos Montagnes, il faudra que tous les engrénemens soyent détruits. Ce sera alors un Cylindre plus petit que la cavité cylindrique au travers de laquelle il aura été soulevé : il ne pourra donc pas s'y soutenir, quand la force qui aura servi à l'élever se sera dissipée. Ainsi, il n'est aucune figure de fragment de la Terre, destiné à représenter ensuite nos Montagnes, qui puisse favoriser un instant l'idée d'une pareille formation.

Quelques fortes que soient ces considérations, je ne les regarde pourtant que comme appartenant à un objet particulier d'Histoire naturelle, savoir la *formation des Montagnes*. Je veux dire, que cet appui imaginaire de leurs bords, n'est pas ce qui s'oppose le plus évidemment à la formation de nos *Continens* par les *feux souterrains*. Car ce ne sont pas les Montagnes seules qu'il faut soulever; c'est la totalité de nos *Continens* eux-mêmes : ce sont des pièces telles que l'Europe, l'Asie & l'Afrique ensemble d'un côté du Globe, & toute l'Amérique de l'autre; pièces qui seroient cependant crevassées par les soulèvements particuliers des Montagnes. Et alors où sont les moyens? Mais il faut prouver que c'est là le phénomène à expliquer.

Toute la surface des *Continens*, dans les Plaines comme sur les Montagnes, porte des marques de la Mer. Cependant, en suivant l'hypothèse du soulèvement des Isles & des Montagnes par les feux souterrains, le niveau de la Mer doit s'être élevé, plutôt qu'abaissé. Car les Montagnes qui s'élèvent dans son sein, peuvent tout au plus la laisser au même niveau, dans le cas où l'eau remplaceroit dans les Cavernes les matières qui en sortent; & probablement au contraire elle doit hausser, lorsque les bouches volcaniques, élevées au-dessus de sa surface, jettent des Laves & des cendres qui se répandent sur son fond. MORO même le reconnoissoit; & cela me fournit d'abord une remarque particulière assez importante.

J'ai eu l'honneur de dire à V. M. que par l'ensemble des phénomènes, la masse de la Mer ne change, ni de place, ni de niveau; que toutes les observations de changemens, ne sont que des effets particuliers, produits par des causes locales. Or voici qui le prouve manifestement.

Les systèmes qui faisoient former nos Continens par des opérations lentes de la Mer, s'appuioient sur des faits, qui sembloient favoriser l'idée d'un abaissement de son niveau, ou d'une

retraite constante sur certaines côtes. Et voici MORO, qui a besoin de trouver au contraire que le niveau de la Mer s'élève, & qui se fonde sur autant de faits, & même sur des faits plus embarrassans. Pour éviter plus de longueur, je ne les répéterai pas à V. M.; il suffit de voir par-là; d'un côté, que les faits cités en faveur d'un haussement ou d'un abaissement général du niveau de la Mer, se détruisent mutuellement; & de l'autre, que le système que j'examine, conduit à admettre un rehaussement du niveau de la Mer, plutôt qu'un abaissement. C'est de cette dernière conséquence, que je vais partir.

Rappelons-nous que *la totalité* de nos Continens a visiblement été sous les eaux de la Mer. Si donc la Mer n'a pu changer de niveau par leur sortie, ce qui est la conséquence la plus favorable au système, il faut que ces Continens, *dans leur totalité*, se soyent élevés, du fond de la Mer, dont ils faisoient partie, à la hauteur où ils sont aujourd'hui. C'est assez dire que ce n'est pas ainsi qu'ils se sont formés. Car en vain feroit-on détacher du fond de la Mer, ou tout à la fois, ou par parties, des pièces continues si immenses: la cause du soulèvement ayant cessé, l'effet auroit cessé de même, sans

que rien eût pu le continuer; & nous n'aurions point de Continent. La Mer peut avoir eu, & avoir encore, des cavités aussi grandes que celles que ce système suppose sous nos Continens; telles par exemple que celles qu'avoit imaginées LEIRNITZ; je veux dire originelles. Mais que nos Continens, après avoir été soulevés par la rupture de la croûte de la Terre, foyent actuellement suspendus; c'est ce que la mécanique rejette absolument.

MORO avoit sans doute apperçu cette impossibilité; & par cette raison il avoit imaginé ce qui, dans son système, choque le plus aujourd'hui l'Histoire naturelle; parce que la surface de la Terre est mieux connue. Il soulevoit d'abord, autravers de la Mer, beaucoup de Montagnes isolées de toute espèce; opération dont l'impossibilité, quoiqu'aussi démontrée, est moins frappante; & il formoit ensuite les Plaines dans leurs intervalles, en y comblant la Mer, par toute sorte de matières sorties de ces Montagnes. Mais les Plaines ne sont point faites de matières volcaniques; & la plupart sont formées de couches marines, tout comme les Montagnes *secondaires*. Ainsi il n'expliquoit rien.

Il est donc évident, d'après une Théorie qui

me paroît auffi sûre qu'il puiſſe y en avoir en Phyſique & en Méchanique, qu'il ne ſauroit s'être formé des Continens, pas même des Iſles ni des Montagnes, par le *Soulèvement* de grandes pièces de la croûte de la Terre. Voyons maintenant, ſi les faits contrediront cette conſéquence. Je veux dire ces faits connus, qu'on allégué en exemple des opérations ſuppoſées.

L'un de ces faits fera bientôt examiné; parce qu'il ſe paſſa entièrement à la vue des témoins qui nous l'ont transmis; c'eſt la formation du *Monte nuovo*. *Lazzaro Moro* la rapporte d'après *Paragallo*; & Mr. le Chev. *Hamilton*, à qui l'Histoire naturelle doit un recueil précieux de faits relatifs aux Volcans d'Italie, a découvert & donné au Public deux autres relations authentiques, publiées peu de mois après l'événement, par des témoins oculaires, *Marco Antonico delli Falconi* & *Pietro Giacomo di Toledo*. Or toutes ces relations reviennent à ce qui ſuit.

„ Après deux ans de tremblement de terre  
„ presque continuel aux environs de Naples  
„ & de Pouzzole, il ſe fit enfin un *petit soulève-*  
„ *vement* de terrein; puis des *crevaſſes*, d'où  
„ ſortirent du *Feu* & des *vapeurs*; & enfin

„ une *ouverture*, par laquelle, en peu de jours,  
 „ il fortit des gerbes de matières diversement  
 „ modifiées par le *Feu*, dont *l'accumulation*  
 „ forma autour de cette *ouverture* une Mon-  
 „ tagne de trois miles de tour & d'un quart de  
 „ Mile de hauteur perpendiculaire. Cette Mon-  
 „ tagne ressemble à un cône tronqué, dans l'axe  
 „ duquel se remarque encore le canal que le  
 „ fluide élastique se conservoit toujours en lan-  
 „ çant les matières au dehors.”

Voilà la manière dont les *Montagnes volcani-*  
*ques* se forment; & comment elles peuvent  
 rester élevées audessus de la surface originelle  
 du terrain. „ Il y eut pendant deux ans des  
 „ tremblemens de terre, avant que ces matiè-  
 „ res pussent se faire jour.” La croute étoit  
 donc fort épaisse. „ Elles sortirent ensuite par  
 „ une petite ouverture qui se fit dans la vou-  
 „ te.” Parconséquent la voute ne fut pas  
 détruite, & elle put rester assez forte pour  
 porter la masse des matières qui se répandirent  
 au dehors du trou.

Cependant encore cette voute naturelle, sur  
 laquelle portent les *Montagnes volcaniques*, n'est  
 pas toujours assez forte pour les soutenir dans  
 leurs accroissemens; & beaucoup de Volcans se  
 sont enfoncés, quand la charge est devenue trop

grande. C'est certainement le cas des anciens cônes du *Vesuve*, de *Vulcano* & de plusieurs autres Volcans, dont la grandeur de la base, comparée à leur peu d'élevation actuelle & à la situation de leur bouche, montrent qu'ils ont été beaucoup plus hauts qu'ils ne le sont à présent.

Il n'y a donc là encore, ni *soulèvement*, ni rien même qui aide à concevoir, comment le fond de la Mer a pu s'élever tout d'une pièce au-dessus de sa surface dans une étendue tant soit peu considérable. Voyons donc si la formation connue des *Isles nouvelles* porte des caractères essentiellement différens.

Dans le recit que fait *Moro*, d'après *Condilli* & le *Père Gorée*, de la naissance de celle qui lui sert de texte; „ il y eut d'abord des trem-  
 „ blemens de terre dans une Isle voisine nom-  
 „ mie *Santorin*; l'eau de la Mer se teignit de  
 „ soufre à vingt milles à la ronde; il sortit du  
 „ fond, des matières minérales qui étoient  
 „ poussées jusqu'à la surface de l'eau: il s'éleva  
 „ comme un *écueil noir tout tremblant*; entre  
 „ celui-ci & la petite Isle *Cameni* il se for-  
 „ ma une chaîne de roches semblables, & peu à  
 „ peu le tout se réunit. A mesure que l'Isle  
 „ s'étendoit, la fumée augmentoit; puis le Feu



„ parut. Quand l'Isle eut acquis six miles de  
 „ tour, sur 100 pieds seulement de hauteur,  
 „ on y compta jusqu'à 60 bouches, jettant de la  
 „ fumée, des flammes, & des pierres embrasées  
 „ qui continuoient à élever l'Isle par leur accu-  
 „ mulation. Cette opération dura quatre ans;  
 „ & enfin les explosions étant finies, il y eut  
 „ une Isle nouvelle, composée de Laves, de  
 „ Cendres, de pierres poncees, en un mot de  
 „ tous les matériaux des cônes volcaniques.”  
 C'étoit donc une accumulation, toute pareille  
 à celle du *Monte nuovo*, qui venoit de se for-  
 mer sous la Mer, modifiée seulement par l'ac-  
 tion de l'eau. Ainsi par exemple, les premiè-  
 res matières qui se firent jour, étant bientôt  
 durcies, purent conserver à leur surface une  
 partie de la croûte naturelle du fond, avec ses  
 coquillages; & poussées ensuite vers le haut,  
 par les matières qui continuèrent à sortir, ap-  
 porter ces coquillages à la surface. Le reste  
 d'ailleurs étoit tout *volcanique*; on le voit assez  
 par la description.

C'est Isle n'est pas la seule dont l'Histoire  
 nous ait transmis la naissance; il s'en est for-  
 mé quantité d'autres dans divers Archipels; &  
 les Naturalistes de nos jours, attentifs à tout  
 ce qui pourroit éclaircir ces phénomènes, ont

rassemblé tous ces faits épars. Or je n'en ai pas lu un seul, dans lequel, à la naissance d'une *Isle*, il ne soit fait mention d'éruptions de *Feu* ou de *fumée*; & toutes les fois que le récit est accompagné de description des matières qui formoient ces Isles, on voit qu'elles étoient *volcaniques*. D'ailleurs ces Isles sont connues, & le témoignent. Ce n'est pas qu'il ne sorte quelquefois des pierres naturelles par la bouche des Volcans. Mais elles sont arrachées par parcelles du sein de la terre dans les explosions, & poussées au dehors par la bouche commune des laves, des scories, des vapeurs & même de l'eau.

Et les *Isles* peuvent à cet égard offrir des phénomènes très variés, à cause du refroidissement plus rapide des Laves dans l'eau. Car se durcissant à leur surface, & cependant étant toujours poussées de bas en haut par les matières qui continuent à sortir, il peut arriver aisément qu'elles portent jusqu'au dessus de l'eau les matières naturelles de la croûte qu'elles ont rompues pour se frayer un passage.

Voilà donc tous les faits; & il n'y a rien qui contredise la Théorie. Il est impossible, d'après elle, que les fluides élastiques souterrains, qui, quelque puissans qu'ils puissent être pour sou-

lever, s'échappent par les ouvertures qu'ils forment, puissent laisser suspendues des Isles & des Montagnes; puissent surtout laisser suspendus des *Continens* entiers. Aussi, quand nous venons à examiner les faits qui appartiennent à cette classe, nous n'en trouvons aucun, dans lequel nous voyions ni une *Isle* ni une *Montagne* formée de rochers naturels; toutes les tumeurs qui, à notre su, se sont faites à la surface de la Terre par les fluides élastiques souterrains, sont des *Isles* ou des *Montagnes* volcaniques.

Jusqu'ici j'avois admis des quantités épouvantables de *fluides élastiques*, sans apparence de Feu; j'avois laissé arracher de la croûte de la Terre, les Alpes, le Jura, les *Continens* entiers; j'avois laissé échapper ces terribles fluides par des crevasses; le tout sans *Laves*, sans *cedres*, en un mot sans éruptions volcaniques. Mais puis-je l'accorder jusqu'au bout? Non sans doute; & il faut ajouter enfin cette improbabilité, aux impossibilités précédentes.

Il se fait, il est vrai, des tremblemens de terre sans de pareilles éruptions; & selon toute apparence ils ont été plus terribles encore sous le fond de l'ancienne Mer. Ce sont eux, sans doute, qui ont sécoué & crevassé les Monta-

gnes *primordiales*; c'est par eux qu'ont pu y être produites, ces *fentes* qui contiennent aujourd'hui les *filons*; par eux encore a pu être opérée cette étonnante dispersion de pierres primordiales, dans nos Plaines & jusques sur les pentes des Montagnes *secondaires*. Mais ces secouffes auroient-elles soulevé nos Continens, pour les apporter au-dessus de la surface de la Mer, sans laisser des traces de l'effroyable Feu qui auroit produit ces agens terribles?

On repondra peut-être, qu'il se trouve de très grands amas de matières volcaniques à la surface des Continens. Ce sont-là, dira-t-on, les soupiraux du *Feu*. Mais d'abord, il n'y a pas la moindre trace de Feu, dans toutes les Alpes, dans tout le Jura, dans milles Collines ou Plaines, qu'il a fallu pourtant soulever, toutes de la même manière, pour les porter au-dessus du niveau de la Mer. Et d'ailleurs, comment peut-on même concevoir des *Montagnes volcaniques* sur cette croûte soulevée? Ce ne seroit pas sous cette forme que nous y trouverions les effets du *Feu*; ce seroit partout, & par un mélange confus avec d'autres matières. Les *Laves* bouillonnantes au fond du fourneau, depuis le soulèvement, se seroient-elles élevées, auroient-elles été lancées, depuis ce fond, vers

la voute exhaussée, pour monter ensuite par de longs soubiraux, se verser tout au tour, & former ces cônes volcaniques que nous connoissons? Difons plutôt, avec la Physique & la Méchanique, que cette multitude de *Laves*, qui se sont surmontées les unes les autres jusqu'à former des Montagnes, & qui se trouvent environnées & recouvertes des dépôts de la Mer, ne sauroient appartenir qu'à un terrain solide. Ce n'est que dans un tel terrain, presque continu, au moins jusqu'à une grande profondeur, qu'on peut concevoir ces opérations. Les feux souterrains, s'y perçant des galeries par la liquéfaction des minéraux & des matières pierreuses, ont pu pousser des *Laves* au dehors; parce qu'ils avoient pour point d'appui, le sol même sur lequel ils opéroient; & que leurs efforts s'exerçoient dans des canaux étroits, continus, & prolongés dans l'intérieur des cônes. Ainsi ces mêmes Volcans éteints, qui sembloient favoriser l'hypothèse, deviennent une nouvelle preuve, que nos Continens tiennent toujours à la masse du Globe, de la même manière, & au même niveau, que lorsqu'ils étoient le fond de la Mer.

Voilà donc une Cause, dont la grandeur frappoit l'imagination; mais qui, par cet examen atten-

tif sans lequel il n'y a point de Physique, se trouve reduite à l'impuissance absolue d'expliquer notre Phénomène fondamental; savoir les *Corps marins répandus dans nos Continens*. Les *Feux* & les *Fluides élastiques* souterrains, ont sûrement produit de grands effets à la surface de notre Globe; & bien plus peut-être que nous n'en avons découvert jusqu'ici. Mais ce n'est pas par eux que nous voyons aujourd'hui au dessus du niveau de l'Océan, des Plaines, des Collines, des Montagnes, en un mot des *Continens*, remplis de ses dépouilles.





LETTRE LIII.

*Analogie des Corps naturels marins & terrestres, avec les Fossiles qui leur ressemblent.*

Kew, le 15 Septembre 1776.

MADAME

Si je ne faisois précéder de quelques remarques l'objet dont je vais avoir l'honneur d'entretenir V<sup>otre</sup> Majesté, il seroit naturel qu'Elle pensât que j'aurois dû le traiter le premier. En effet, avant d'examiner tous ces systêmes par lesquels on a voulu expliquer pourquoi il y a des *coquillages de Mer* dans les terres, il semble qu'il auroit fallu s'assurer, que les corps qu'on y trouve sous cette forme sont bien de vrais *coquillages de Mer*. Mais la route que j'ai

suivie est plus conforme à l'histoire de cet objet dans l'attention des hommes. Il étoit si peu naturel de douter, que ces corps figurés régulièrement fussent de même nature que les *coquilles* auxquelles ils ressembloit, qu'on n'en a point douté d'abord. On a cherché seulement à comprendre, comment il étoit possible qu'il s'en trouvât si loin de la Mer, & si fort au dessus de son niveau: & ce n'est qu'après bien des tentatives inutiles pour parvenir à cette explication, qu'enfin quelques Philosophes ont cru pouvoir douter, que la Terre eût subi aucune révolution, & que ces corps là fussent marins.

Je ne m'arrête pas à une hypothèse moins naturelle, sçavoir que ces *coquilles* ont été apportées de la Mer par les hommes. Ce ne pouvoit être que l'idée d'un Poëte: jamais un Philosophe ne l'eût conçue.

On a imaginé aussi que les germes des animaux marins, chariés par les eaux qui se filtrent dans la terre, se sont élevés jusques dans les montagnes, qu'ils y ont éclos & produit des *coquilles*. Cela tient à l'opinion de ceux qui croient que les sources se forment par succion. Il y auroit beaucoup de choses à répondre, & au principe & à sa conséquence particulière



pour les *coquilles*: mais une seule suffit; c'est qu'on trouve plus de *coquilles* brisées ou mutilées, qu'on n'en trouve de parfaites. Cette circonstance capitale n'a pas arrêté cependant l'imagination d'un Professeur en Philosophie de Lucerne, nommé *Langy*, qui, écrivant sur cette matière au commencement du siècle, expliqua ces fragmens de *coquilles* fossiles, par des germes imparfaits, ou mal fécondés dans leur nouvel élément. Tant étoit grand à ses yeux l'embarras de supposer là de vraies *coquilles*.

Mais on s'est arrêté plus longtems à l'idée que ces corps figurés, semblables à la vérité à des *coquilles*, n'étoient que des jeux de la Nature; des pierres qui pouvoient être formées de cette façon-là, aussi bien que de tout autre; ou comme les Cristaux, qui affectent aussi des formes régulières, sans être pour cela des corps organisés. On a trouvé moins de difficultés à cette hypothèse, qu'à concevoir, que des corps originaires de la Mer, pussent se trouver dans les terres, & à de si grandes hauteurs; parce qu'on étoit peu satisfait de toutes les hypothèses imaginées pour expliquer le phénomène.

Cependant cette solution, dont sans doute on ne peut démontrer l'impossibilité, est réduite par les phénomènes à un tel degré d'improba-

bilité, qu'il équivaut à l'impossibilité absolue. Il me sera aisé de montrer à V. M., qu'une *coquille fossile* est aussi bien une *coquille de Mer*, que les vases Etusques trouvés à *Herculaneum*, sont des ouvrages de potiers de terre.

Je n'insisterai pas sur les premières ressemblances générales, tant dans la forme que dans la matière; ceux qui font l'objection connoissent ces ressemblances, & n'ont pas été arrêtés par là. Cependant la variété & la singularité, tant des formes, toujours parfaitement imitées, que des contextures internes, parfaitement semblables aussi dans les espèces correspondantes, produisent déjà un tel degré d'improbabilité d'une différence dans leur nature, qu'on a peine à concevoir que cela n'ait pas frappé. Mais cette improbabilité augmentera presque sans fin, quand nous examinerons les circonstances accidentelles. On l'a fait plusieurs fois, & le parti que je défends est sûrement déjà victorieux. Cependant, en rapportant ces circonstances à V. M., je crois pouvoir en ajouter de nouvelles, qui dissiperont jusqu'à l'ombre du doute.

Et d'abord, comme le Professeur *Langy* n'a pas expliqué les fragmens de coquilles fossiles par des germes tronqués, je reviens à cette circonstance capitale. Quand nous voyons dans la

Mer les amas de *coquilles* qu'elle forme en certains fonds & sur certaines plages, nous trouvons la plupart de ces *coquilles* usées, mutilées, brisées, portant en un mot plus au moins de marques de roulement & de chocs, suivant qu'elles sont plus ou moins fragiles, ou qu'elles ont plus ou moins de parties faillantes & délicates. Il est rare d'en trouver d'entières & bien conservées, dans les espèces que l'agitation de la Mer peut aisément altérer.

C'est exactement la même chose parmi les *fossiles*. Il est rare de trouver des *coquilles* délicates qui soient bien entières; la plupart même de celles qui sont plus solides, montrent qu'elles ont été roulées; & tous les terrains où l'on en trouve, sont remplis de leurs fragmens.

On rencontre aussi dans la terre des fragmens de cristaux; & jamais personne n'a imaginé qu'il s'y fussent formés ainsi. Si donc on est obligé de convenir que les *fossiles* difformes sont des fragmens de corps réguliers, on n'a rien expliqué en les supposant des *fossiles* naturels: puisqu'il seroit tout aussi difficile de concevoir, comment ces fragmens auroient été renfermés dans des pierres, à de très grandes distances de tout corps entiers de la même espèce; qu'il paroît l'être d'expliquer comment des *coquilles* ori-

ginaires de la Mer, s'en trouvent à présent si loin.

La différence des âges des *coquilles* n'est pas une circonstance moins frappante. Dans les amas que forme la Mer, on les trouve ordinairement de tout âge, c'est-à-dire, de toute grandeur dans les mêmes espèces, depuis les plus petites, qu'il faut presque chercher à la loupe, jusqu'à celles qui donnent des marques de décrépitude.

Il en est de même parmi les *fossiles*; & précisément de même; c'est-à-dire, que si, dans les coquillages marins, les petites *coquilles* d'une espèce diffèrent des grandes, par quelque différence dans leur forme aussi bien que par la grandeur; les *fossiles* montrent ces mêmes différences. Et dans la terre encore, tout comme dans la Mer, les petites *coquilles* & les fragmens, font partie de la matière qui remplit les grandes *coquilles* & qui garnit leurs intervalles.

Il y a des *coquilles* qui s'arrangent par groupes dans la Mer; telles que les *huitres* & les *balanus* ou *glands de Mer*; & qui ne s'attachent pas seulement les unes aux autres dans la même espèce, mais à des *coquilles* d'autres espèces, & en général à tous les corps qu'elles rencontrent,

On trouve de tous ces groupes là, & tout aussi variés, parmi les *fossiles*. Il y a des bancs entiers d'huitres par groupes; souvent chargées de *balanus*; & l'on trouve les uns & les autres de ces coquillages parasites, attachés sur toute sorte d'autres corps marins fossiles.

Une certaine *huitre*, nommée *pelure d'oignon*, parcequ'elle lui ressemble beaucoup, a la propriété de se canneler en grandissant, si son bord est appliqué à une surface inégale; de la même manière qu'un ouvrier en plâtre fait des moulures avec un morceau de bois découpé. Mon frère a apporté d'Angleterre à Genève plusieurs de ces *huitres*, qui, attachées sur des *peignes*, ont pris parfaitement les cannelures de cette *coquille*. Voilà sans doute une circonstance bien singulière; & si les *fossiles* l'imitent, elle augmentera presque infiniment la probabilité que ces *fossiles* là sont des *corps marins*.

Tandis que mon frère étoit en Angleterre, je voyageois en Piémont. Revenus l'un & l'autre à Genève, nous nous montrâmes nos trouvailles; & j'apportoïis précisément un *peigne* fossile, sur lequel est une *huitre pelure d'oignon*, tout aussi bien cannelée que celles que mon frère avoit ramassées au bord de la Mer en Devonshire. Et sur ce même *peigne* fossile, se trou-

voient de plus certaines excrescences, que la *pelure d'oignon* naturelle laisse toujours où elle a été attachée.

Quelques coquillages marins ambulans, tels que les *limaçons*, les *Buccins*, les *Murex*, sont quelquefois si chargés de coquillages parasites, comme d'*huitres*, de *glands*, de *vers à tuyaux*, qu'ils peuvent à peine se trainer.

On trouve aussi de ces pauvres porte-faix parmi les *fossiles*; nous en avons plusieurs donc il n'est pas possible de douter qu'ils n'aient mené autrefois dans la Mer une vie tout aussi laborieuse.

Les animaux marins ont leurs ennemis, comme les animaux terrestres. Il y a surtout un animal qui perce les *coquilles* de part en part d'un trou rond comme celui que fait un petit foret. Les vieilles *coquilles*, dont la substance est peut-être moins dure, & qui ont été exposées plus de tems aux attaques de leurs ennemis, sont quelquefois toutes percées de ces trous. La *pholade*, ce coquillage qui perce les pierres & s'y loge, se loge aussi dans les coquilles épaisses, & y vit comme dans les rochers.

C'est encore un accident très commun des *coquillages fossiles*. Les vieux surtout sont quelquefois criblés de ces trous; & nous avons

dans notre Cabinet, outre une multitude d'exemples de cette espèce, plusieurs coquilles dans la substance desquelles se sont logées des *pholades*.

Et que ne dit pas la seule *fripière*, cette *coquille* que dans une autre occasion j'ai appelé la *sonde*, parcequ'elle nous montre l'espèce des corps qui se trouvent autour d'elle au fond de la Mer? Ce *limaçon* porte sur lui, attachés tout le tour de la jonction de ses spirales, quelquefois de petites coquilles entières, le plus souvent des fragmens de coquilles & de coraux, d'autres fois des petits cailloux; & s'il perd quelques uns de ces corps après qu'ils lui ont été collés, il en conserve les empreintes avec la plus grande netteté. Voilà une circonstance bien remarquable & qui donne lieu à des accidens sans fin.

Tous ces accidens se trouvent parmi les *fossiles*. Nous avons des *fripières* à coquilles & à galets; nous en avons qui ont autour d'elles toute leur friperie, d'autres qui n'en ont que les empreintes. Mais surtout nous en avons une, qui tient à une *huitre* de l'espèce qu'on nomme *gateau feuilleté*, coquille qui de son côté enveloppe les corps qui la touchent; on ne fait ainsi laquelle des deux a fait la conquête de l'autre.

Les *oursins* ou *bériſſons de Mer*, coquillage très varié, mais dont l'un des caractères généraux est d'être garni de pointes mobiles, perd ces pointes avec la plus grande facilité dès qu'il ne vit plus. Au bord de la Mer & sur son fond, la plupart des *bériſſons* morts, sont sans leurs pointes, & les pointes sont éparſes.

L'*Echinite*, ou le *bériſſon de Mer fossile* est très commun; & presque toujours aussi on le trouve sans ses pointes; mais elles se retrouvent en quantité, éparſes dans les environs, au sein même des pierres. Cependant on trouve quelquefois des *Echinites* avec une partie de leurs pointes. J'ai fait mention ci-devant de celui que nous avons sur une pierre à fusil, portant des *pierres judaïques* pour piquans. Depuis lors j'en ai trouvé un semblable dans de la craie; & j'ai vu dans la belle collection de M. *Lever* à Londres (a) une pierre trouvée près de Bath, qui renferme plusieurs petits *bériſſons* de l'espèce la plus commune dans toutes les Mers d'Europe, garnis aussi de leurs petits piquans.

L'*Ourſin*, ou *bériſſon de Mer*, me fournit encore une comparaison. Celui qu'on nomme *Pavois*, parce qu'il ressemble en effet à cette sorte de bouclier, a dans son intérieur de petits osselets

(a) Aujourd'hui le Chevalier *Lever*.



rangés en forme d'étoile, qui correspondent à une étoile extérieure, marquée par des hachures à jour. Ses piquans ne font qu'une sorte de poil, qu'il perd si aisément, qu'on a bien de la peine à les conserver; mais toutes les petites tubérosités sur lesquelles ces piquans étoient articulés, restent très marquées, & l'on voit alors à découvert la grande étoile qui correspond intérieurement aux osselets.

J'avois envoyé de Montpellier à mon frère plusieurs *fossiles* analogues à cet *Our sin*, trouvés dans les carrières des environs. Non seulement leur figure extérieure est exactement la même que celle de l'*Our sin pavois*; mais la grande étoile y est bien marquée & toutes les tubérosités, ou petits mamelons, s'y voyent, sans aucune différence d'avec celles de l'*Our sin* naturel. L'intérieur étant rempli de la même pierre que celle de la carrière, mon frère s'avisa de chercher les petits osselets dans ce noyau pierreux. Au premier de ces *Echinites* qu'il scia, il les découvrit, mais ils étoient rompus & épars dans la substance de la pierre. Circonstance remarquable pour notre objet. Dans un second il trouva les osselets à leur place.

Les parties molles des *coquillages* ne se trou-

vent presque point dans les *fossiles* : & l'on ne doit pas en être étonné ; elles se détruisent dans la Mer même quand les coquilles font mortes. Cependant, si l'on étoit tenté de tirer de là une objection, j'aurois encore de quoi y répondre.

J'ai trouvé quelquefois dans de petites *comes* fossiles d'Italie, qu'un sable fin avoir enveloppées fans pénétrer dans leur intérieur, un petit peloton de matière rougeâtre : & ce peloton, ramolli dans l'eau, s'est trouvé une substance animale toute semblable à celle du poisson.

J'ai vu encore dans une quantité d'huitres, renfermées dans de la pierre à chaux des environs de Montpellier, une cristallisation de spath dans la partie du noyau où devoit se trouver l'animal ; ce qui montre, que l'animal détruit y avoit laissé un vuide. Nous avons encore dans notre Cabinet une autre chose tout aussi caractéristique ; c'est une très grande *huitre* fossile, dont le ligament de la charnière, très bien conservé, est encore mol.

Si la perte des *couleurs* étoit un autre motif de refuser à ces *fossiles* la qualité de *corps marins*, cette objection seroit tout aussi facilement détruite. La *couleur* des corps est une de leur modifications les plus aisément altérées par un long séjour dans la terre ; ainsi il ne seroit pas

surprenant de trouver sans leurs couleurs, des *corps marins* qui, pendant des siècles, y ont été renfermés. Mais il leur reste des titres plus directs de filiation, par cette circonstance même: beaucoup de ces *fossiles* n'ont pas même perdu leurs couleurs. Nous avons dans notre collection plusieurs *limaçons*, *porcelaines*, *buccins* & *glands de Mer* où elles sont conservées; & toutes semblables à celles des coquillages de même espèce que les Mers nourrissent. Nous avons entr'autres un *cornet*, dont les *couleurs* m'ont déjà servi à prouver que ses analogues ne vivent aujourd'hui qu'aux Indes; & ce qu'il y a de bien remarquable encore, c'est que ces couleurs étoient prêtes à s'effacer entièrement en plusieurs endroits.

Mais qu'auroit-on fait, quand on auroit élevé, sur la nature des *coquillages fossiles*, des difficultés aussi embarrassantes que celles-là le sont peu? Et à quel degré ne deviendrait pas étrange la supposition de *jeux de la nature*, ou de corps réguliers du genre des *cristalisation*, quand on l'étendrait à tous les *fossiles* figurés? Cependant il faut tout ou rien; car que diroit-on des *crabes*, des *poissons* & de tant d'autres animaux marins? Que faire de toutes les *plantes marines*? Que faire surtout de tant de débris d'*arbres*, de

*plantes & d'animaux terrestres*, que l'on trouve avec des *corps marins* dans les mêmes carrières?

D'abord, les *poissons* & les *crabes* sont dans la terre, comme dans tout fond de Mer: leurs parties molles y sont ordinairement détruites. Les *Poissons* sont en squelettes entre des couches de pierres; ou bien on n'y trouve que leurs dents & leurs os. La plupart des *crabes* ont perdu, en tout ou en partie, leurs jambes ou leurs pinces, & l'on trouve ces membres séparés. C'est ainsi que la vase les envelope dans la Mer, après que leurs parties molles ont été consumées tandis qu'ils reposoient sur elle. Cependant on en trouve encore d'entiers, même avec la masse que formoit leur chair, lorsqu'ils ont été ensevelis dans quelque vase qui les a pour ainsi dire embaumés. C'est ainsi que dans l'Isle de *Sheppey*, dont le terrain est vitriolique, des *poissons* & des *crabes* ont été conservés par la pyrite qui les pénètre & les environne; ils semblent embaumés comme les momies d'Egypte. Mais on y trouve aussi des *Crabes* mutilés, & des os de *Poissons* épars.

Et les *plantes marines pierreuses*, ces ruches si variées d'insectes marins, qui, sous les noms de coraux, madrépores, millépores, rétépores,

nous montrent une multitude de différentes fabrications, toutes si délicates, ne feront-elles encore dans la terre que des jeux de la nature? On les y trouve de toutes les espèces & avec tous leurs accidens; mutilées, percées par les *vers marins* ou par les *pholades*, attachées aux coquilles, ou les tapissant, ou groupées ensemble comme leurs analogues. Il y en a dans les sables, qui sont isolées, & aussi bien conservées que si elles sortoient de la Mer. Il y en a dans les pierres à feu, dans la craie: surtout, les montagnes de pierre à chaux en sont remplies; il en est peu d'espèces dans la Mer, que mon frère n'ait trouvées par ses longues recherches dans la seule montagne de *Salève* près de *Genève*, qui est de cette pierre.

Enfin les restes d'*animaux* & de *végétaux terrestres* complètent la preuve que tous ces *fossiles* figurés, ressemblans à des corps organisés qui vivent ailleurs, sont étrangers à la terre. Tous ces corps là sont des débris, & par conséquent ils peuvent avoir été portés à la Mer par les Fleuves, & promenés sur son fond par les Courants & les vagues, jusqu'à ce que la vase les ait ensevelis. Les restes des *animaux*, sont des os & des dents; ceux des *végétaux*, sont des feuilles; ou des morceaux de bois, dont

l'extérieur marque souvent qu'ils ont été balotés & même pourris. Souvent aussi ils font percés par les *vers marins*; ainsi que le prouve l'enveloppe de ceux-ci qui est restée dans les trous, comme on la trouve dans les bois que ces mêmes vers percent dans la Mer.

Il faut sans doute avoir bien étudié les *fossiles étrangers à la terre*, pour connoître cette multitude d'analogies qui établissent leur origine. Mais aussi il auroit fallu être sûr qu'on les connoissoit bien, avant de la contester. Une des difficultés qu'on a faites est tirée de ce qu'on ne trouve quelquefois que le noyau pierreux moulé dans les coquilles; pierreux, dis-je, quoique renfermé dans des matières molles; ce qui les fait alors rentrer dans la classe des *grès*. Cette matière, ainsi moulée & dure, est ce que les Naturalistes nomment *conchites*, ou *coquilles de pierre*. Ceux qui n'ont considéré que ces noyaux, convenant qu'ils ont des formes de *coquilles*, n'en trouvoient cependant aucun qui ressembloit entièrement à de vraies coquilles. C'est de là qu'est née une partie des objections.

Mais la raison de cette différence est très simple. La pierre moulée dans l'intérieur d'une *coquille* qui a quelque épaisseur, aura toujours

une forme un peu différente de l'extérieur de cette coquille, dès que celle-ci aura des contours un peu marqués: & si son épaisseur est inégale, la différence de l'intérieur à l'extérieur pourra devenir si grande, que les *conchites* ou *noyaux*, & leurs *coquilles*, ne se ressembleront absolument point: c'est ce qu'on voit surtout dans quelques espèces de bivalves.

Le plus souvent les *coquilles* où les *conchites* ont été moulés, se trouvent détruites; comme on le voit fréquemment dans la marne: & si l'on ne trouve ces pierres figurées que lorsque les eaux, ou d'autres accidens, les ont tirées de leur place, on peut aisément être trompé. Mais si on les examine dans leurs carrières, on trouve toujours le vuide qu'a laissé la coquille détruite; ou bien il est rempli de quelque matière pierreuse ou cristaline que les eaux y ont déposée, & le moule extérieur montre en creux, la forme qu'avoit la coquille en relief. Le *conchite* au contraire, montre en relief la forme du creux de coquille qui lui a servi de moule; tellement que dans les bivalves par exemple, on reconnoît la place où l'animal étoit attaché, celle de la charnière, & tous les contours de la coquille naturelle.

Mais voici une circonstance particulière, qui accompagne souvent ces *conchites*, & qui ne laisse point d'équivoque. S'ils ont été réellement moulés dans des coquilles, on doit en trouver qui portent à leur surface, l'empreinte des corps marins qui tapissent quelquefois l'intérieur des *coquilles* mortes, tels que les *glands de Mer*, les *vermissaux* & les *rétépores*: or en effet on en trouve nombre qui renferment toutes ces variétés. Nous avons dans notre collection le noyau d'une grande *came*, dont la surface est toute formée des bases d'une multitude de *glands de Mer* qui tapissoient l'intérieur de la grande coquille, & que la matière pierreuse a enveloppés.

On a été aussi induit en erreur par des cristaux qui tapissent quelquefois l'intérieur de *coquilles* fossiles, & même par des matières cristallines qui les remplissent entièrement, telles que l'agate. Mais ce n'est point là non plus une objection, & j'ai eu l'honneur d'expliquer ce phénomène à V. M. Les *coquilles* n'ont pas toutes été remplies par la matière qui les environne. Quelquefois alors elles sont restées entièrement vuides; soit parcequ'elles fermoient exactement l'accès à toute matière, soit parce que celle qui les enveloppoit n'avoit rien à



fournir aux eaux pour forme des cristallisations. Dans ce premier cas est une térébra-tule que mon frère a trouvée dans de la craie : elle est à présent telle qu'on la sortiroit encore de la Mer, si son espèce y étoit connue : les deux valves roulent sur leur charnière avec la plus grande liberté, & leurs bords s'engrènent encore si parfaitement, que l'on n'en apperçoit point la jonction.

Mais pour peu que les *coquilles*, restées vuides de la matière environnante, aient donné passage à l'eau, elle y a charié avec elle les matières déliées qu'elle transportoit, & le plus souvent elle les y a déposées sous la forme de cristallisations, comme j'ai eu l'honneur de l'expliquer à V. M.

Enfin la grande objection contre l'origine marine des *fossiles* qui nous occupent, a été la quantité de ceux dont les analogues naturels ne sont pas encore connus ; & plus encore les différences qu'on remarque entre un grand nombre de corps naturels & fossiles supposés analogues. Cette objection a quelque poids ; & il falloit nécessairement y répondre. La première réponse qui se présente, est sans doute que tous les *corps marins* ne sont pas encore connus. Mais à

quelques égards cette réponse n'est pas suffisante. Comment surtout ne connoîtrions-nous point de *cornes d'ammon*? Je dis point, car des *cornes d'ammon* de demi ligne de diamètre ou de quelques lignes, telles que sont celles que l'on connoît parmi les *coquilles* naturelles, n'ont rien de commun avec nos *fossiles* de cette espèce, dont le diamètre est quelquefois de plusieurs pieds.

Ceci nous ramène à l'histoire de la Terre. Nous ne concluons point que tout ce que nous connoissons d'analogie entre la plupart des *fossiles* & des corps naturels, soit détruit, à cause de quelques lacunes: quand d'ailleurs l'analogie générale prouve, que ce sont des corps de même genre, & que la *coquille fossile* qui manque d'analogie naturelle, est aussi bien une *coquille marine*, que celle dont l'analogie est trouvée sans la moindre ombre de disparité. Mais nous chercherons si, dans la cause qui a occasionné le déplacement de tous les *corps marins* fossiles, il n'y auroit point quelque circonstance qui pût expliquer ces lacunes. La matière est enfin éclaircie autant que j'en suis capable. Le nombre des systèmes qu'elle a fait imaginer, en contribuant à l'éclairer par la comparaison que j'en ai faite avec les phénomènes, a montré à V,

M. combien ce sujet a toujours paru important aux Philosophes, & quelles en sont les difficultés. J'ai cru pouvoir les vaincre en plus grande partie: & c'est ce qui m'a fait prendre la liberté de fixer si longtems l'attention de V. M. sur cet objet. Je passerois donc dès à present à l'exposition de mon propre systême, s'il me restoit assez de loisir pour cela avant le voyage que je vais entreprendre. Mais ce voyage même pourra contribuer à notre provision de Faits (a): & devant m'expliquer sur une cause cherchée depuis si longtems par les Naturalistes, je ne faurois trop étudier le grand Livre dans lequel je crois l'avoir lue.

(a) Au lieu d'un seul voyage, j'en ai fait quatre, dans les deux années suivantes, qui font le sujet des III<sup>e</sup>. & IV<sup>e</sup>. Volumes, & de la plus grande partie du V<sup>e</sup>.; & j'ose dire qu'ils ont considérablement augmenté la provision des faits cosmologiques, & avec elle la probabilité du systême que j'étois prêt à exposer ici avant que de les connoître.

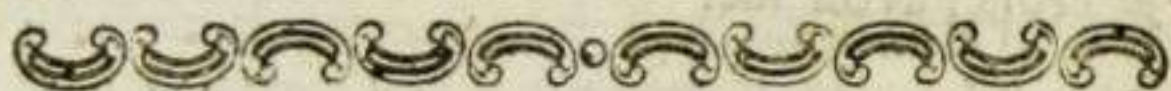
FIN de la VI<sup>e</sup>. PARTIE & du TOME II.



T A B L E  
D E S  
M A T I E R E S

*Contenues dans le*

T O M E II.



I V. P A R T I E.

*Du système qui attribue aux Fleuves l'état  
actuel de la surface de la Terre.*



- LETRE XXVII. Exposition de ce système —  
La forme de nos Continens lui est entière-  
ment opposée. . . . . page 6
- L. XXVIII. Examen de l'action des *Eaux cou-*  
*rantes* sur les Continens — Première idée  
des causes qui conservent les *Montagnes*. . 18

L. XXIX. Suite de l'examen de l'action des  
*Eaux* sur les *Continens* — Les *Mouffes*,  
 puissantes conservatrices des *Montagnes* —  
 Essai sur la *terre végétale* — La couche  
 de cette *terre* qui recouvre les *Continens*,  
 prouve qu'ils ne sont pas anciens. . . 25

L. XXX. Continuation du même sujet — *Ta-*  
*lus* formés des décombres des *Montagnes* —  
 Conquêtes de la *végétation* sur ces *Talus* —  
 Première idée du travail des *Montagnards*. . 39

L. XXXI. Continuation du même sujet — Tra-  
 vail des *Torrents* pour disposer les *Monta-*  
*gnes* à la *fertilisation* — Intervention de  
 l'HOMME. . . . . 63

L. XXXII. Continuation du même sujet — Ef-  
 fets généraux des Causes précédentes pour la  
 conservation des *Montagnes* — Effet par-  
 ticulier de la *Glace* pour celles qui sont fort  
 élevées. . . . . 86

L. XXXIII. Continuation du même sujet —  
 Examen des *Montagnes* arrivées à un état  
*fixe* dans les grandes Chaînes — Interven-  
 tion de l'HOMME, par la *culture*, pour  
 conserver aux *Montagnes* la plus grande par-  
 tie de ce qui s'échapperoit par les *Torrents*. 101

- L. XXXIV. Conclusion de cet examen — Travail de l'HOMME qui anticipe l'état fixe des *Montagnes* — Equilibre final entre les matières que les *Eaux* entraînent des *Montagnes*, & celles que la *végétation* y accumule — Perfectionnement de la *Terre* & de l'HUMANITÉ. . . . . 113

## V. PARTIE.

*Des systèmes où l'on attribue la formation des Continens à des changemens lents dans le niveau de la Mer.*



- L. XXXV. Remarques générales sur les *systèmes* où l'on explique le *présent*, par des *Causes lentes* qui ont dû agir dans le *passé* — Examen de celui qui attribue les révolutions arrivées à la surface de la *Terre*, à des *changemens dans son Axe*. . . . . 145
- L. XXXVI. Système de Mr. LE CATT — Examen des changemens qui peuvent arriver au *niveau de la Mer* par les divers transports des matières qui forment son fond. . . . . 179
- L. XXXVII. La plupart des *Montagnes* n'ont pas été formées par les *Eaux* — Division des *Montagnes* en *primordiales* & *secondaires* — Détails sur les premières de ces *Montagnes*. 195

- L. XXXVIII. Détails sur les *Montagnes secondaires marines*. . . . . 225
- L. XXXIX. Les *Montagnes primordiales* existoient sous les eaux de la Mer, tandis que les *Montagnes secondaires* s'y formoient. . . . . 236
- L. XL. Comparaison des *fossiles marins & terrestres*, avec les corps naturels auxquels ils se rapportent. . . . . 246
- L. XLI. Système de TELLIAMED — Examen de ses preuves de *diminution de la Mer*, tirées de ce qui se passe sur ses bords. . . . . 269
- L. XLII. Suite de l'examen du système de TELLIAMED — ses preuves tirées des *Montagnes*. . . . . 294
- L. XLIII. Suite du même Examen — Hypothèse de TELLIAMED sur l'*Univers* — Sur la *population des Planètes* — Sur l'*origine des Plantes & des animaux terrestres*. . . . . 321
- L. XLIV. Suite du même Examen — Hypothèse sur l'*Origine de l'Homme*. 341, par erreur. 411
- L. XLV. Suite du même Examen — Exemple du pouvoir de l'*esprit de parti*, même en *Physique*. . . . . 355

- L. XLVI. Fin de cet Examen — Impuissance de l'Histoire naturelle & de la Physique pour rendre raison de *ce qui a vie*. . . . . 372

## VI. P A R T I E.

*Des systèmes où l'on attribue aux Feux souterrains l'état actuel de la surface de notre Globe — Analogie des corps marins naturels, avec les Fossiles qui leur ressemblent.*



- L. XLVII. Système de LAZZARO MORO. . . . . 389
- L. XLVIII. Formation des *Montagnes Volcaniques* — Observations au *Vésuve* & à l'*Etna*. . . . . 411
- L. XLIX. Description des *Iles de Lipari* & particulièrement de *Vulcano* — Les *eaux de la Mer* sont une des causes des *Volcans* — Conséquence tirée de là, sur la nature des *Iles* répandues dans les grandes Mers, confirmée par l'observation. . . . . 431
- L. L. Les *Cendres* lancées par les *Volcans* ne sont pas l'origine des *Montagnes* composées de *Matières désunies* ou molles — ni les *Laves* celles des *Montagnes pierreuses* à couches — Description du mouvement progressif des *Laves*. . . . . 453



- L. LI. Les *Volcans* qui abondent dans l'intérieur des Continens se sont ouverts sous les eaux de la Mer — Essai sur l'origine des *Basaltes* — Examen de quelques phénomènes des *Volcans*, dont on a conclu que l'état présent de la Terre étoit fort ancien. . . . 475
- L. LII. Fin de l'examen des systêmes qui attribuent aux *feux souterrains* l'origine de nos Continens — Examen particulier de cette question: *L'action des feux souterrains, comme soulevans, peut-elle expliquer ce grand Phénomène.* . . . . 488
- L. LIII. Analogie des *corps marins naturels*, avec les *Fossiles* qui leur ressemblent. . . . 513

\* \* \*

FIN de la Table des Matières du TOME II.



I. Les Plantes qui croissent dans l'Inde  
des Continens le font croître sous les  
de la Mer — II. Les Plantes des Indes  
— Examens de quelques phénomènes  
de la Nature, dont on a conclu que l'air pur  
est en la Terre étoit fort ancien.

III. Fin de l'examen des Plantes qui croissent  
dans les Indes par le moyen de l'air pur  
— Examens particuliers de quelques  
Plantes de la Terre, par le moyen de l'air pur  
— Plantes qui croissent en la Terre  
— Plantes qui croissent en la Terre.

IV. Analogie des corps minéraux  
avec les Plantes qui leur ressemblent.



FIN de la Table des Matières du TOME II.



UNIVERSIDAD DE CADIZ



3702606321



